BANGKOK

Cité des anges déchus

Franck Poupart

ROMAN

SEDITIONS

BANGKOK

CITÉ DES ANGES DÉCHUS

Préambule

Elle s'est assise à côté de moi avec un sourire d'excuse. Moins de vingt ans, le visage d'un ange, des cheveux mi-longs et l'air d'être perdue dans un avion.

Je l'ai aidée à ranger son bagage dans le compartiment. Son désarroi attendrissant et le confinement de la classe économique nous ont rapprochés. J'ai glissé quelques mots en thaï pour la mettre à l'aise. Elle m'a alors gratifié de ce merveilleux sourire qui me manque tellement en Europe. Nous étions cernés par un groupe bruyant en voyage organisé : des retraités de la perfide Albi qui ne devaient comprendre ni l'anglais et encore moins le thaï. Elle m'a confié que c'était la première fois qu'elle quittait son pays.

Je lui ai ensuite demandé ce qu'elle venait faire en France, me doutant de la réponse. Après un silence, elle m'a avoué avoir obtenu un visa pour rendre visite à son futur mari. Puis m'a interrogé à son tour sur les raisons de ma venue dans son pays. J'ai alors expliqué que j'avais écrit un livre sur la Thaïlande et que j'étais venu à Bangkok en parler. Elle s'est soudain exclamée enthousiaste « alors votre métier c'est de raconter des histoires ».

L'alcool aidant, la passagère timide a fait place progressivement à une jeune femme plus bavarde me parlant d'elle, de sa vie. Il était plus de minuit. L'écran indiquait une température extérieure de moins 52 degrés. Notre avion s'enfonçait comme une écharde chaude dans la troposphère glacée. Autour de nous, des ombres combattaient mollement l'inconfort des sièges. Elle a sorti de son sac une bouteille de Sang Som, un whisky thaï acheté en duty free, et a rempli nos gobelets mous, pour que ce vol ne se termine pas. Nous aurions dû dormir mais elle me déroulait sa vie. De toute façon, avec ou sans alcool, je ne dors jamais en avion. Me déplacer à 952 kilomètres/heure dans une carlingue métallique glacée au-dessus des steppes désolantes d'Asie centrale me semble profondément incompatible avec la sérénité que requiert le sommeil : cet acte intime où le corps s'abandonne, fragile et désarmé face au monde.

Ma jeune voisine semblait animée d'un besoin vital de se raconter, comme on se confesse à un inconnu que l'on ne reverra pas. De temps à autre, je l'interrompais quand je n'avais pas compris son thaï ponctué d'anglais. Alors, la bouche charnue et sensuelle s'arrêtait de parler, ses

yeux espiègles se posaient sur un petit dictionnaire thaï-anglais pour chercher le mot juste. J'en profitais pour la contempler avec curiosité, admirant sa beauté lumineuse. Quand elle l'avait trouvé, elle posait un index victorieux sur le mot désiré puis levait les yeux vers moi en me souriant pour s'assurer que je l'avais comprise. Les douze heures de vol ont passé dans un rêve. J'écoutais cette jeune fille que le hasard avait placé à côté de moi, me dévoiler sa vie sans rien en cacher, peut-être voulait elle en faire le bilan au moment où une nouvelle existence commençait pour elle. Les mots qui suivent sont presque les siens. Je n'en suis que le receleur.

Puisque, comme elle le dit, mon métier c'est de raconter des histoires.

La nuit, les souvenirs me submergent, comme ces déluges qui engloutissent les rues certains soirs de mousson. Une eau grise et puissante que rien ne semble pouvoir arrêter. Un torrent boueux qui salit les plus belles choses, dévaste mes souvenirs d'enfance, emporte les maisons et parfois même les êtres aimés.

Quand le flot des souvenirs se calme, je vois plus nettement le sourire lumineux de Sai, la lumière crue des néons, la nudité des corps. Je veux alors caresser les visages disparus, mais l'orage redouble et les égouts de ma mémoire refoulent une eau noire, épaisse qui les engloutit à nouveau dans le tourbillon du passé. Quand l'aube perce enfin, je crois que tout ce qui s'est passé n'est qu'un mauvais rêve, que je vais me réveiller dans la maison de ma mère, qu'elle me sourira et qu'alors, il n'y aura plus rien d'autre que le bruit du vent dans les feuilles.

Toute cette histoire a commencé avec Nut et avec Sai. Sans elles, rien de tout cela ne serait arrivé. Et puis, il y a aussi tous les autres… Kob le chien enragé, Yupha la pute au grand cœur, Pricha le révolté… Et puis, Miss Tequila, il faut que je vous parle d'elle aussi. Oui tous les autres, tous ceux qui ont croisé ma route à un moment ou à un autre et qui ont sombré dans les flots du passé.

Mais vous voyez, je ne suis pas comme vous, je ne sais pas raconter les histoires. Je commence par la fin et vous n'allez rien comprendre. Ma mémoire déraille. Alcool et amphétamines m'ont mis la tête à l'envers. Les souvenirs me reviennent par bouffées comme les nuages aux contours flous qui défilent dans le ciel. Les beaux lorsque je suis heureuse, les autres le reste du temps. Oui, il faut que je reprenne au début.

C'est comme cela que vous faites pour raconter des histoires n'est-ce pas ?

I

Au commencement était mon village… Et mon village était le monde.

Laissez-moi me souvenir… J'ai l'impression que c'était dans une autre existence alors que c'était il y a tout juste un peu plus d'une année.

Au sortir d'une forêt d'eucalyptus, depuis la route qui surplombe la plaine, seuls les voyageurs les moins pressés et les plus attentifs arrivant du Nord découvrent au loin une poignée de maisons en bois accrochées tant bien que mal à la dentelle scintillante des rizières. La plupart ne remarquent même pas mon village qui ressemble à une mouche noire prisonnière d'une toile d'araignée lourde de rosée. Ils poursuivent généralement leur route plein Sud pendant encore une vingtaine kilomètres pour atteindre Buriram : une des préfectures provinciales du Nord-Est, de l'*Isaan* comme nous appelons notre peuple. Une région que le hasard des batailles a donné au Royaume de Thaïlande alors que tout la rapproche plutôt du Laos.

Il existe des dizaines de villes comme Buriram en Thaïlande : une bourgade écrasée de chaleur le plus clair de la journée et où, depuis toujours, l'évènement le plus important de la semaine reste le grand marché du jeudi matin. Les journaux locaux n'y parlent guère que de foires agricoles, des dernières promotions au supermarché du coin, des cérémonies religieuses ou de l'état des prochaines récoltes. D'ailleurs, s'il fallait une preuve de l'insignifiance de cette bourgade, on la trouverait dans le fait établi que personne ne visite Buriram et que les guides touristiques ne la mentionnent jamais, ou tout au plus comme un point d'étape vers d'autres lieux plus dignes d'intérêt, mais ça je peux le dire maintenant parce que je connais autre chose. Pendant mon enfance, si mon village était le cœur d'un monde statique fait de destins immuables, Buriram était le centre fascinant du système solaire, le lieu d'où venait toute lumière.

Où en étais-je ? Ah oui mon village ! Une grosse mouche noire d'où monte une odeur de boue cuite au plus fort de la journée. Tout autour, c'est le riz et le ciel qui se reflète dans le miroir des rizières. Le ciel féconde la terre. Le riz est leur enfant. C'est le ciel qui décide si la vie sera douce ou si ma mère devra emprunter pour

finir l'année. Le mois d'avril est le plus cruel, il assoiffe la campagne, la terre avide, compressée de chaleur. Lorsque les nuages noirs de la mousson se vident, la pluie laisse derrière elle une odeur de terre mouillée, fraîchement éventrée, qui vous prend les narines et la nature renait.

Quand j'essaie de me souvenir de la sensation la plus ancienne gravée dans ma mémoire, les images et les bruits disparaissent. Il n'y a que le silence et l'obscurité mais dans ce grand vide, une odeur seule domine. C'est toujours la senteur vanillée de ma mère qui me revient. Ce parfum qui émanait d'elle quand elle me prenait dans ses bras et que j'enfouissais mon museau dans sa poitrine chaude et rassurante. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que l'on m'appelait Toy alors que mon véritable prénom est Jaidee. Cela signifie « bon cœur ». Petite, j'avais bon cœur, c'est ensuite que ça s'est gâté.

Très vite, aux contacts des autres, je me suis endurcie. Un garçon manqué qui se bagarre à la récréation dans la cour de la petite école au toit de tôle. Les sales gosses m'appellent *Tomboy Toy!… Tomboy Toy!…* parce que je veux être réincarné en garçon pour pouvoir un jour plonger ma tête dans une poitrine aussi douce que celle de ma mère, à moins que ce soit simplement pour partir pêcher au petit matin avec mon frère.

Les souvenirs de mon enfance resurgissent généralement quand le jour se défait. Les cataplasmes de boue des rizières le long des jambes… Le jus sirupeux des mangues que ma mère écorche en quelques coups de couteau… Le soleil qui filtre au travers des feuilles du jacquier pour couler sur le sol en gouttes d'or… Les cordes d'eau tiède de la mousson… L'haleine à la fois parfumée et pourrie du jardin nocturne… La fraîcheur vernissée des plantes, le soir après dîner quand nous prenons le frais devant la maison. Au village toutes les sensations viennent de la nature, ou y ramènent.

Parfois, quand elle a bu, ma mère pleure, je déteste cela. C'est comme si une main puissante me vissait une lame au fond du ventre. Pourquoi pleurer ? Pour qui ? Pour mon père ou pour ces manœuvres qui dorment chez nous le temps d'un chantier ? Dans ses moments de désespoir, saturée de gnôle de riz, elle hurle que je vais mal tourner, que je suis une fille sale, une traînée, une catin. Elle en veut à la terre entière de son destin déglingué. A la terre entière, mais surtout à moi parce qu'elle prétend que je ressemble à mon père. Dans ces moments là, elle me crie:

— Des gamines comme toi, on ferait mieux de les supprimer à la naissance.

Je comprends alors qu'elle me hait aussi fort qu'elle l'a aimé.

Lui, je ne l'ai revu qu'une seule fois, c'était il y a trois ans, j'allais sur mes quatorze ans. Il était venu pour assister à la cérémonie funéraire d'un vieil oncle. Je l'ai salué d'un *waî*. Son regard aussi froid que l'acier des charrues a glissé sur moi comme la pluie sur les plumes d'un canard. Bien que ma mère ait été sa maîtresse, sa *mia noï*, pendant neuf ans, mon père ne s'est jamais occupé de nous. Deux ans après moi, mon frère Vidura est né, puis mes parents se sont séparés. Mon père est reparti dans le Sud, à Petchaburi d'où il est originaire. J'avais quatre ans, je ne m'en souviens pas. Mon frère était d'une santé fragile et ma mère s'est beaucoup occupée de lui pendant que je grandissais comme une herbe folle courant à travers la campagne, me nourrissant de l'odeur volumineuse des plantes aromatiques, de l'eau des ruisseaux et de la chaleur du soleil.

Il faut dire que l'on vit de peu dans mon village: le riz, une basse-cour, un petit cochon noir. Le moment qui me fascine le plus c'est quand ma mère tue un animal. Quand la poule surprise passe une tête curieuse à travers les barreaux d'osier, nous fixe de son œil rond et stupide. Lorsque son sang coule dans le bol, j'ai l'impression d'assister à quelque chose qui me rapproche du Bouddha. Un univers disparaît, le monde minuscule d'une bête, ses souvenirs, ses espoirs. Pour nous, ce n'est rien, mais je réalise que pour elle, c'est tout. Chaque mort est celle de l'Univers. Je comprends alors que la vie n'est qu'un miracle fragile et je frissonne en pensant que si je continue à être une mauvaise fille je risque de renaître dans le corps d'une poule et de finir le cou tranché.

S'il y a du travail dans les chantiers de la région, ma mère se fait embaucher comme manœuvre. Généralement il s'agit de construire de belles villas avec piscines pour les jeunes femmes qui rentrent de la ville. Parties en bus comme des bonniches, elles reviennent parader dans des Toyota Fortuner climatisés aux vitres opaques et à la peinture métallisée. Des prétentieuses endimanchées qui singent les bourgeoises des séries télévisées avec leurs grosses lunettes de soleil et leurs sacs à main de marque.

Leurs maris européens sont souvent âgés. Les mains dans les poches, ils surveillent maussades l'avancement des travaux en râlant que ça ne va pas, que décidément, les ouvriers thaïs ne savent pas travailler. Ma mère est payée à la journée: cent quatre-vingt bahts par jour, le prix d'un sac de riz de cinq kilos. Souvent des manœuvres partagent son lit, le temps d'un chantier. Mon frère et moi, nous ne les avons jamais aimés. Aucun n'est resté.

J'adore l'école, peut-être parce que je suis amoureuse de mon institutrice: Mademoiselle Supanee. Par fierté, mais surtout pour

plaire à cette jeune femme bienveillante au regard trop doux, je mets un point d'honneur à être la première de ma classe. C'est avec elle que j'apprends à lire, à écrire, à aimer les livres. Je découvre que les mots sont des clefs magiques qui m'ouvrent les portes de mondes merveilleux. L'aventure humaine s'échappe des pages, l'histoire bouillonne, coule comme un fleuve. Des Rois vêtus d'or s'affrontent sur des éléphants carapaçonés, de grands navires en bois aux grandes ailes blanches transportent des guerriers barbus à la peau claire. Lire me procure un plaisir presque physique, une volupté charnelle. J'aime ces histoires qui racontent les conquêtes d'empereurs disparus que, sans elles, le monde entier aurait oubliées. Ce qui est écrit devient sacré, éternel car il y aura toujours un homme, quelque part, pour se souvenir de ce qui était et qui n'est plus. J'ai un sale caractère, mais les livres sont les seuls amis avec lesquels je ne me sois jamais disputée.

Les yeux de ma mère brillent de fierté quand elle m'observe en train de déchiffrer ces joyeux caractères qui s'enroulent à la manière de petits serpents sur les pages blanches. Pour elle, je deviens une sorcière transformant en mots des dessins volubiles. Parfois, après le repas du soir, je lui lis le journal de la veille que nous donne mon oncle. Accablée par la fatigue et l'alcool, elle s'accroupit par terre, allume une cigarette, renverse la tête en arrière en fermant les yeux pour mieux m'écouter. En lisant à voix haute, j'observe son visage tourné vers l'intérieur alors je suis heureuse de lui offrir ce moment de bonheur.

Je suis la préférée de l'institutrice, même si elle se moque de moi en me traitant de garçon manqué ou si parfois je pique des fous-rires parce qu'elle a buté sur un mot, me cramponnant des deux mains à la table et me mordant les lèvres pour éviter que ce trop plein de joie n'explose, ne déferle en pleine classe. La joie est toujours là, me chatouillant sous la peau comme une source à fleur de terre bouillonne prête à jaillir, ruisselant sur mes lèvres. Mais je sais aussi être sérieuse et, plus le devoir est difficile, plus je jubile. Voir les réponses s'entortiller sous mes doigts en arabesques sur mon cahier m'amuse plus que jouer avec les gamines de l'école que je trouve niaises et sans intérêt et que l'institutrice s'obstine, pour me provoquer, à appeler mes camarades.

Je n'ai qu'une seule amie, elle s'appelle Am. Nous sommes inséparables. Les après-midis après l'école, nous courons pêcher des têtards dans les rizières. Des graminées envahissent le petit chemin qui serpente jusqu'aux étangs, entre les pierres chauffés par le soleil et des touffes de fleurs qui distillent des gouttes d'essence sucrée au creux de leurs pétales, attirant tout un concert d'insectes ivres d'odeurs. Après le bosquet de faux-caroubiers qui fleurissent

au mois de mai, nous obliquons sur la gauche pour rejoindre les rives. Puis essoufflées, nous nous allongeons dans l'herbe au pied du grand jacquier qui pousse près de l'eau en nous tenant par la main pour compter les nuages dans le ciel et sentir le souffle de l'air sur notre peau. Am toujours à droite et moi toujours à gauche sans que nous ne l'ayons jamais décidé.

Parfois nous échangeons des baisers mouillés pour faire comme les héroïnes des séries télévisées. Am parle de faire des langues fourrées. Nos langues se touchent et je ressens alors une chaleur envahir tout mon corps mais le plus souvent nous restons silencieuses nous laissant enivrées par le parfum des plantes sauvages, le bourdonnement des guêpes venues boire ou herboriser. Dans ces moments tièdes entre contemplation et tendre somnolence, le monde devient poreux, sa lumière pénètre en moi comme je suis en lui. Mon esprit devient alors léger dans un néant de l'être et de l'action, il monte vers les nuages d'ivoire, se balance libre dans l'espace. Chaque fibre de mon corps vibre, accueille les petits Dieux de l'Univers comme une fête. Nous sommes à l'abri au sein de cette grande nappe d'ombre. Quand dans sa course, le soleil file vers l'Ouest et caresse la moitié supérieure de mon corps inondant ma peau de chaleur pendant que mon dos reste blotti dans la fraîcheur des herbes, je me dissous dans la transparence de l'air, je voyage entre les particules de vie.

Après ces moments de fusion, lorsque je rentre chez moi, je suis souvent en retard. Sous le jacquier, nous oublions toute notion du temps. Je cours vite, vite, je déborde d'une joie presque religieuse, d'un bonheur insupportable qui dure des heures et qui la nuit m'empêche parfois de trouver le sommeil. J'envie alors le gros chat gris qui passe ses journées à ne rien faire, à ne penser à rien, uniquement préoccupé par la chaleur du soleil et l'heure de son prochain repas. Si ma mère me demande où j'étais, je lui raconte les mensonges les plus grossiers pour expliquer mon retard. De toute façon, usée par sa journée de travail, elle n'écoute jamais ma réponse.

Un soir de l'année de mes douze ans, Mademoiselle Supanee passe à la maison après le dîner. C'est la première fois qu'elle vient chez nous. Je devine qu'il se passe quelque chose d'important. Je me cache derrière la cloison pendant que mon frère joue dehors avec la chienne du voisin. L'institutrice parle de moi. Je me rappelle ses paroles comme si c'était hier.

— Toy est l'élève la plus intelligente que j'ai rencontrée au cours de mes sept années passées dans votre village. Elle a un fichu caractère qui révèle sa personnalité. Sa résolution peut lui permettre d'y arriver. Notre devoir est de lui donner la meilleure

éducation possible, les meilleures armes pour affronter la vie, pour réaliser ses ambitions. Vous avez beaucoup de chance d'avoir une fille aussi douée.

Ma mère reste d'abord silencieuse. Les yeux mi-clos comme des meurtrières horizontales, elle ressemble à un dragon immobile qui guette une proie imprudente. Elle semble assoupie, mais moi, je sais qu'elle ne dort pas.

— Votre intérêt pour Toy me touche beaucoup. Mais j'ai deux enfants, deux. Et pas de mari. Je dois privilégier Vidura car il devra faire vivre sa famille alors que Toy sera à la charge de son mari. En attendant, comme je travaille dehors, j'ai besoin de ma fille pour tenir la maison.

Puis, elle expire la fumée de sa cigarette par les narines. C'est à ma mère de décider. L'institutrice le sait. Je suis l'aînée, *Mâe* a besoin de moi pour garder mon frère, pour aider à la maison et dans les champs. J'aide également *Pâa*, sa sœur ainée qui tient une gargote au marché de Buriram. *Pâa* a de grands yeux noirs et de petites dents blanches mais il ne faut pas s'y fier, c'est elle le chef de famille. Mon oncle est un homme débonnaire et facétieux porté sur la boisson et qui fait claquer ses sandales quand il marche… *flip flop*… *flip flop* … Comme si c'était trop fatiguant de lever plus haut les pieds. Ils n'ont jamais pu avoir d'enfants, alors ma tante me considère un peu comme la fille qu'elle n'a pas eue.

Les jours où *Mâe* travaille sur les chantiers, c'est moi qui prépare le repas du matin pour faire déjeuner mon frère avant l'école. Ensuite, je nourris les poules, les canards, je donne les restes de la veille au cochon. Je range, je fais la vaisselle. S'il ne fait pas trop chaud, je prends mon chapeau de bambou tressé et je vais travailler à la rizière. Le soir, lorsque ma mère rentre, je suis fière d'avoir tenu la maison. Une vraie petite maman.

Tous les jeudis, c'est la fête. Quand un soleil tout neuf émerge à l'horizon. Nous prenons avec ma tante la route de Buriram où elle tient une gargote les jours de marché. Je ne manquerais pour rien au monde ce jour là : plonger entre les étals, me vautrer dans le parfum des épices, des légumes, respirer le fumet étouffé des sauces, me remplir les poumons des odeurs âcres et douces qui s'exhalent des paniers de poissons ou de fruits. Tous les parfums entrent dans mon corps, saturent mes sens, se mêlent aux couleurs des cadavres de bêtes ou de plantes. Je m'enivre, ferme les paupières pour mieux les graver dans ma mémoire : certaines douces comme l'aile d'un papillon, d'autres puissantes comme la lame d'une machette. Quand mon esprit s'évade trop loin de l'auréole du monde, ma tante me bouscule en riant :

— Arrête de toujours rêver le nez en l'air ! C'est en courbant l'échine qu'on a les pieds sur terre. Rends-toi un peu utile.

Je touille alors plus fort les riz frits au wok, je surveille nos *kaeng kiawan kai*, les meilleurs currys verts du marché. Si ma tante est absente, je sers les clientes. Quand elles sont un peu aux fraises, je me trompe en ma faveur en leur rendant la monnaie et si elles s'en rendent compte, je souris avec innocence pour embobiner ces vieilles peaux et leur faire croire que je suis confuse. Certaines ne sont pas dupes et me lancent des regards furieux prouvant qu'elles ont saisi mon manège mais qu'elles savent qu'elles ne peuvent rien prouver alors quand elles ont le dos tourné, je leur fais un doigt d'honneur en les traitant de vieilles putes dans ma tête.

Parfois, des garçons me taquinent, me regardent par en dessous avec un rire bête. Ils veulent discuter même s'ils n'ont pas grand-chose à dire, mais les garçons de Buriram sont encore plus niais que ceux de mon village. Et puis, ma tante veille sur moi du coin de l'œil. Je ne sais jamais si elle surveille mon honneur ou la cuisson des riz frits. Elle dit souvent sur le ton de la plaisanterie:

— Tu sais Toy, le Bouddha est un cuisinier céleste avec une grande louche et il prend soin de tout le monde.

Ça doit résumer sa philosophie de vie. Le bonheur simple d'être avec ceux qu'on aime, de se lever avec le soleil, d'avoir un toit sur la tête et une assiette pleine sur la table. Quand il y a moins de clients, elle court m'acheter un *khanom,* un gâteau au riz et au coco chez le vieux Chuwit, le marchand ambulant. C'est sa façon à elle de me remercier.

Un jour, un homme passe devant notre étal et me sourit avant de s'éloigner. Je pense alors « il va se retourner ». Je ferme les yeux et je compte jusqu'à dix. Au moment où je les rouvre, il me regarde immobile. Pour la première fois, je comprends que je suis une femme puisqu'un homme me désire et que si les hommes me désirent, je vais pouvoir obtenir d'eux ce que je veux.

Je viens d'avoir quinze ans.

*

* *

Depuis ce moment là, je regarde mon corps différemment. Quand je me lave, je trouve ma nudité belle, j'éclabousse délicieusement ma peau mate avec une joie trouble, je rafraichis mon corps comme on prend soin de quelque chose de précieux, de désirable. J'aime le corps des femmes, plus rond, plus sensuel que

les lignes sèches des hommes. Je suis en train de sortir de l'enfance, de m'éveiller aux désirs. Je sens parfois des ondes chaudes qui traversent mon ventre, un désir confus qui me fait peur. A d'autres moments, mon visage dans la glace est celui d'une enfant et l'insouciance de mes jeunes années me manque, j'envie alors les joies enfantines de mon frère.

Depuis que mon oncle a taillé dans un bambou une canne à pêche pour mon frère, le dimanche Vidura se lève tôt, déjeune en coup de vent et part sa canne sur l'épaule, fier comme un petit homme. Un matin, tenaillée par la curiosité et par la jalousie, je le suis de loin en me cachant. Le soleil rayonne dans un ciel tout bleu qui garde une traînée rose vers l'Est, une empreinte affaiblie de l'aurore. Il y a quelque chose de rassurant dans ce bleu, dans le vert tendre des arbres. Je ne me lasse pas de le lever le nez en marchant dans la campagne endormie.

Je le rejoins derrière le bosquet de notre voisin, le vieux Pichit, à l'endroit où les vasières s'élargissent en étangs quand il a trop plu. Mon frère est seul, assis sous un manguier, la canne à la main et le nez en l'air comme s'il se nourrissait des bruits du matin et de la beauté de la campagne cuirassée d'argent par la lumière matinale. Je l'observe, je devine son bonheur, son ivresse de se lever tôt, de vagabonder seul près des étangs dans la campagne endormie. Il ne me voit pas, je sais qu'il m'en voudrait de devoir partager ce moment qui n'appartient qu'à lui. Lorsque Vidura rentre en milieu de matinée, il ramène rarement des poissons, mais toujours un large sourire.

Aujourd'hui, c'est le jour de la paie. Je le sais car *Mâe* n'est pas rentrée. J'ai préparé le dîner pour mon frère. La nuit est tombée sur les rizières. Je contemple la voûte étoilée. J'ai lu que les étoiles les plus lointaines sont des astres morts lorsque leur lumière nous parvient après avoir traversé l'univers. Elles sont un peu comme les Rois anciens qui n'existent plus lorsque leurs légendes nous parviennent.

Morte ou pas, si nous voyons la Voie lactée, c'est qu'elle existe véritablement. Au moins dans notre cœur, dans notre âme. Au moment où la lune frissonne sur l'eau des rizières, les grenouilles se mettent à coasser pour appeler leurs mâles. Pendant que les grenouilles s'accouplent, *Mâe* joue une partie de sa paie aux cartes près du canal avec deux voisines: la vieille Tuk et la princesse borgne.

La vieille Tuk est une *mor dou,* une sorcière qui fume comme un homme et peut jeter le mauvais œil. Enfin, c'est ce que le village croit quand ses yeux roulent et vous prennent avec eux et quand

elle se met à trembler. Une fois soûle, Tuk aime pisser debout au milieu du chemin en relevant les pans de sa jupe trop longue. Ça fait rire les gosses du village. Sa tête, grosse comme le poing, ressemble à une pomme de terre brûlée. Elle a les dents brunes à cause de la noix de bétel qu'elle mâche à longueur de journée et qu'elle recrache en longs filets baveux devant sa cabane en insultant les Dieux des temples oubliés.

Les vieux du village affirment que, dans le temps, la Princesse borgne était très belle. A Bangkok, elle est devenue la maîtresse d'un riche commerçant qui tenait un bazar pour touristes à Yaowarat. Un jour, il y a dix ans, alors que tout le monde l'avait oubliée, elle est rentrée s'enterrer au village. Personne n'a vraiment compris pourquoi. Peut-être tout simplement parce que son commerçant était mort, ou bien parce qu'il l'avait remplacée par une fille plus fraîche.

— Dételée comme une bufflesse fourbue, comme disait ma mère qui savait de quoi elle parlait. L'âge venant, les hommes ont besoin de corps de plus en plus jeunes pour réveiller un désir qui s'émousse. Elle avait juste de quoi vivre, mais elle avait gardé les grandes manières de la ville alors, par ironie, le village l'a surnommée la Princesse. Les soirs où elle a trop bu, on l'entend sangloter dans sa cahute en bois.

Les vieux du village prétendent également qu'elle s'est enfuie pour Bangkok après un viol, pour échapper à une bande de vauriens menés par le fils du Vice-gouverneur. Des crapules qui semaient la terreur dans la région sous prétexte de combattre les rebelles communistes infiltrés depuis le Cambodge. Ma tante dit que ce sont de vieilles histoires, qu'il faut savoir oublier pour continuer à vivre. Mais alors pourquoi cette femme fluette est-elle justement revenue s'établir ici ? Parfois, je ne comprends pas les adultes, on dirait qu'ils aiment souffrir, qu'ils jouissent de leurs supplices ressassés à l'infini comme ces plaies que les chiens grattent jusqu'au sang.

Un soir, à l'époque où mon frère était encore bébé, prise d'une crise de folie, la Princesse s'est plantée une fourchette dans l'œil. Maintenant son œil gauche est tout blanc. Les enfants ont peur d'elle. Quand Vidura n'est pas sage, *Mâe* le menace:

— Si tu ne te calmes pas tout de suite, je vais aller chercher la Princesse borgne.

Moi je la regarde droit dans les yeux pour lui montrer que je n'ai pas peur d'elle et de son œil mort. Les trois femmes arrosent leurs parties de carte à grands coups de gnôle de riz. Parfois, ma mère gagne, souvent elle perd. Dans les deux cas, elle se saoule

jusqu'à tomber. C'est pas recommandé lorsqu'on travaille sur les chantiers. Elle est déjà tombée trois fois des échafaudages. A chaque fois, ma tante et mon oncle ont dû payer le docteur.

*

* *

Avant-hier, maman est tombée pour la dernière fois. C'était le quatorzième jour du mois de mai, juste avant les fêtes de Visakha Puja qui célèbrent la naissance du Bouddha. Elle allait avoir quarante-trois ans. Nous assistons à la cérémonie funéraire avec mon frère. Ma tante et mon oncle*, Pâa* et *Lung* se sont occupés de tout. Des voisins hissent le corps sur le pavillon crématoire, le *phra men:* le Mont Meru des Anciens où dorment les Dieux. Le visage de ma tante est penché avec douceur vers le mien:

— Ne pleure pas Toy, il n'y a ni désespoir, ni tristesse pour ceux qui prient le Bouddha. Il vit en chacun de nous comme il vivait dans les yeux de ta mère. Il est au centre de tout.

Je ne pleure pas, mes yeux sont secs. Je n'arrive pas à ressentir cette tristesse que toute ma famille attend de moi. Tout cela me semble si loin de moi, comme un film qui se déroule et qui ne me concerne pas. Suis-je une mauvaise fille incapable de compassion ? Ou bien suis-je tout juste comme cela comme la pierre est la pierre ? On ne décide pas de ses émotions, on n'en est pas responsable. Et puis, je sais que *Mâe* sera plus heureuse sur le Mont Meru qu'elle ne l'a été dans ce monde terrestre. Sa vie a été dure : beaucoup de peine, peu de satisfaction mais elle n'a jamais permis que nous manquions de rien. Je regarde mon frère. De grosses larmes roulent dans ses yeux. *Pâa* passe la main dans ses cheveux, veut l'éloigner pour qu'il n'assiste pas à la crémation mais mon oncle insiste d'une voix ferme pour que Vidura reste :

— Le petit doit comprendre que sa mère ne reviendra plus, que c'est fini.

Des hommes allument le bûcher. Des flammes grasses palpitent dans la nuit, montent vers l'obscurité. Une odeur gênante de viande grillée se répand parmi l'assistance. On entend les graisses bouillantes tomber sur le feu comme quand on fait cuire un cochon de lait pour une fête de village. Lorsque les flammes s'éteignent enfin et que la chaleur des braises se dissipe dans la fraîcheur de la nuit, je réalise pour la première fois que je suis seule au monde.

J'espère que *Mâe* sera enfin heureuse au *sawan,* au Paradis. Ma tante s'approche, glisse à l'intérieur de ma paume le pendentif avec le Bouddha en or que ma mère gardait précieusement dans une

petite boîte de santal. Quand elle referme sa main autour de la mienne, elle me dit :

— Ainsi, elle veillera toujours près de ton cœur.

Après les funérailles, nous mangeons et buvons beaucoup. Des parents que je n'ai jamais vus sont venus de loin. Tout le monde semble joyeux. *Maê* aurait aimé être là à picoler avec les autres. La mort est le début d'une nouvelle vie. Pour elle et pour moi aussi.

Notre mère avait des défauts mais elle, au moins, ne nous a jamais abandonnés. *Pâa* dit que notre petite maison en bois sera vendue avec tout le terrain pour rembourser nos dettes. Une montagne de créances plus haute que le Mont Meru où *Mâe* vit désormais, loin des peines de sa vie trop courte. Personne ne savait qu'elle avait autant emprunté. Une grosse ardoise auprès de l'épicerie du village, mais surtout un crédit contracté auprès de l'usurier chinois de Buriram qui a pris le *chainot*, le titre de propriété de notre maison, en garantie. Ma tante m'annonce qu'elle nous prendra chez elle.

Le lendemain, nous allons nous recueillir au Wat Sawang Arom de Buriram où les moines vivent hors du temps, passant leurs journées entre prières et contemplations. Leurs visages sont apaisés, leurs vies sereines. Je regarde ces êtres vêtus d'une simple robe safran qui vivent de mendicité. Certains sont jeunes et beaux, ils renoncent à toutes les joies du monde pour en éloigner les peines et semblent perdus dans une méditation sans fin.

Une semaine plus tard, la fille d'une amie de ma tante passe un soir à la maison. Nut est une fille maigre qui flotte dans des vêtements trop grands pour elle, elle n'est pas très jolie mais elle a un beau sourire malgré les dents du bas qui se chevauchent un peu. D'une voix douce et posée, elle raconte qu'elle n'arrive pas à se marier mais que, maintenant qu'elle travaille à Bangkok, elle espère rencontrer un mari pour fonder une famille. Elle rêve d'une vie simple et heureuse. Nut travaille dans une usine de vêtements qui appartient à des Taiwanais.

— Ils embauchent en ce moment. C'est pas si mal payé. Ça t'intéresse ?

Je n'ai aucune envie de quitter le village mais je ne suis pas complètement idiote. Nut n'est pas passée par hasard, c'est ma tante qui le lui a demandé. Alors je hoche la tête parce que je sais que c'est ce que *Pâa* attend de moi.

— Tu connais Bangkok ? me demande Nut.

— Non dis-je en rougissant

La nuit, je n'arrive pas à fermer l'œil. Mon cœur oscille entre la joie de commencer une nouvelle vie à presque dix-sept ans et la

peine de quitter les miens. Et puis, il y a l'image de ma mère encore si présente dans mon cœur. Sa vie a connu peu de joie. Elle n'a jamais pu oublier mon père malgré la peine. Pourtant, je n'arrive pas à pleurer. Pourquoi ai-je le cœur si dur ? Ma mère avait peut-être raison en disant que je ressemblais à mon père, que j'allais mal tourner et que des filles comme moi, il aurait mieux valu les supprimer à la naissance.

Après-demain, nous prendrons le bus. Je suis tellement impatiente de découvrir la capitale que je compte les heures. Il est convenu qu'au début au moins, je partage la chambre de Nut. J'ai compris que c'est aussi pour cela qu'elle m'a proposé ce travail, pour partager un loyer trop lourd et peut-être aussi pour se sentir moins seule.

II

Ma tante a préparé des provisions pour la route: du riz gluant, des brochettes de foie de poulet, une mangue verte tranchée dans un sachet plastique avec du *nam prik* : un mélange de sauce douce de poisson et de piment. Avec un sourire complice, elle rajoute un *khanom*, ce gâteau au coco qui nous rappelle à toutes les deux le bon temps du marché. Au moment du départ, elle me glisse un billet de mille bahts. Je veux refuser mais elle insiste jusqu'à se mettre en colère.

— Tu me le rendras une fois que tu aurais touché ta première paie. A Bangkok, la vie est chère et il ne faut pas abuser de la gentillesse de Nut.

Le vieux bus bleu et blanc de marque Hino s'ébranle entre le vert des rizières inondées laissant derrière lui un panache crasseux. Assises sur des sièges en skaï aux couleurs passées, nous parlons de nos familles, de notre avenir, ou du moins de ce que nous en espérons. Le temps passe vite et quand la faim se fait sentir, nous entamons les provisions de ma tante mais je garde le *khanom* pour plus tard.

Progressivement, le ciel devient menaçant comme s'il s'inquiétait de me voir partir pour la capitale. De gros nuages noirs aux contours mal découpés rôdent au dessus de nous. De plus en plus nombreux, ils convergent, s'agrègent en une masse sombre et compacte comme le ferait une meute de chiens attendant le moment propice pour passer à l'attaque. Il est encore tôt mais il fait plus sombre qu'au crépuscule. Des rafales violentes soulèvent la poussière de la route annonçant que l'orage approche. Soudain, le ciel se fissure, les chiens aboient dans le ciel. Je murmure à Nut:

— Ça y est, ça commence.

Un fleuve vertical déferle sur la campagne. Les essuie-glaces n'arrivent plus à évacuer le déluge de pluie. La route se transforme en une sorte d'égout rempli d'eau sale où le chauffeur inquiet doit rouler au pas. Les habitations se densifient le long de la route. La nuit est tombée. Il pleut depuis deux heures. Nut me dit qu'on approche de Bangkok. La route vernie de pluie s'élargie, les champs font place à de grands panneaux publicitaires luisants. Sous le ciel gonflé, noyé d'eau, la circulation ressemble à un fleuve d'acier

pétrifié. Je frotte la vitre avec mon coude. Derrière les trombes de pluie qui hachent l'obscurité, un paysage urbain flou apparaît, des tours se découpent sur l'horizon comme de gigantesques mains menaçantes, tendues vers le ciel noir. Bangkok ressemble à une immense carrière avec les hommes vivants au fond. Sous le ciel plombé, mes yeux cherchent en vain *Krungthep*, cette Cité des Anges dont je rêvais.

Le bus s'immobilise enfin dans une immense gare routière de béton armé où une noria de bus se vident et se remplissent dans une agitation permanente. Nut m'explique que nous sommes arrivés à Mochit. Une foule rincée et fatiguée charrie des ballots. Tout un peuple s'active dans la nuit mouillée, ressemblant à ces insectes peureux lorsqu'en revenant de l'école, nous retournions une pierre au bord du chemin. Nous grimpons dans un bus Isuzu. L'averse se déverse en fines lanières sur la banlieue. Après une demi-heure, nous descendons enfin près d'un *soi* lugubre. Nut longe la traînée noire d'un fossé qui sépare la ruelle d'un grand terrain vague où des déchets plastiques plus clairs brillent sous la pluie. J'aurais voulu voir le Palais du Roi mais, ce soir, je ne verrai que la chambre de Nut.

L'escalier en ciment sent l'humidité. La porte en plastique s'ouvre avec difficulté sur un réduit. Nut appuie sur un interrupteur. Un néon hésitant répand une lumière d'hôpital. Au plafond, un ventilateur se met à couper en tranches l'air moite agitant une lessive de culottes en train de sécher. Une fenêtre étroite donne sur une courette triste. De l'autre côté, dans le rectangle d'une fenêtre éclairée avec cette même lumière de néon, une femme âgée semble figée, penchée en avant sur une machine à coudre.

Nut m'encourage à respecter le petit univers sur lequel elle règne et où chaque objet s'est vu assigner une place précise. Je comprends vite que, dans cette piaule minuscule où le grand lit occupe presque toute la place, Nut est devenue minutieuse. Le loyer de ce terrier rangé avec soin est de deux mille cinq cent bahts par mois mais pour ce prix, une petite télévision de marque chinoise est incluse. C'est beaucoup d'argent même si je n'aurai que la moitié à payer.

*

* *

On se lève à l'aube pour profiter du dimanche. Mon premier matin à Bangkok. Je tire le rideau: vue imprenable sur la lessive

des voisins. Je réalise qu'il ne fait jamais vraiment jour dans cette chambre. Malgré le soleil qui a chassé les nuages, la lucarne étrangle une lueur craintive presque marine obligeant Nut à laisser en permanence le néon allumé. Demain, je commence à l'usine mais aujourd'hui, ma nouvelle amie me lance gaiement:

— Je t'emmène visiter la capitale.

Nous prenons un bus pour Ratanakosin, le quartier des temples. Derrière le mur blanc de Wat Pho, le Bouddha couché est cerné par une foule de touristes hérissée d'appareils numériques. On dirait qu'il nous sourit, me souhaitant bonne chance pour ma nouvelle vie. Dans l'école de massage du temple, de petites masseuses brunes triturent avec enthousiasme les corps blancs et gras des touristes comme des fourmis ouvrières prendraient soin de leur reine pondeuse. C'est la première fois que je vois autant d'Européens. En sortant sur la vaste place de Sanam Luang, nous croisons des familles qui flânent ou pique-niquent sur la pelouse à l'ombre de grands arbres. Nous nous dirigeons ensuite vers un embarcadère posé au bord du grand fleuve. Nut m'explique :

— Les bateau-bus font la navette sur le Chao Praya jusqu'au métro aérien. C'est plus joli que de prendre le bus et en plus, on évite les embouteillages.

Depuis le pont du navire, Nut me montre les hôtels de luxe : l'Oriental, le Peninsula, le Shangri-La. Elle connaît tout de Bangkok. A Saphan Taksin, nous passons des portillons d'acier pour prendre la ligne Silom du *Bangkok Sky Train* jusqu'à Siam Square. Nut veut me montrer d'autres temples cette fois dédiés à la satisfaction des corps. Le métro est propre, climatisé, allemand. Un jouet neuf qui survole en silence la ville de ciment. Si Vidura était là, il serait fou de joie.

Quand la rame passe au dessus du parc Lumphini. Je remarque en bas entre les arbres une foule habillée de jaune avec des banderoles, des voix qui parlent dans des mégaphones. Je demande à Nut :

— C'est quoi tout ça ?

Elle m'explique que le parc est occupé depuis plusieurs semaines par des centaines de chemises jaunes de l'Alliance du Peuple pour la Démocratie, des opposants politiques au gouvernement du magnat Thaksin Shinawatra emmenés par Sondhi Limthongkul, un ancien ami richissime du Premier Ministre qui lui voue désormais une haine féroce. Je m'étonne de voir mon peuple s'écharper dans une lutte d'ego entre milliardaires sino-thaïs, je me dis que les Thaïlandais n'ont rien appris, rien compris. La vieille Tuk n'a peut-être pas été à l'école mais elle sait à qui nous avons à

faire. Quand elle les voit s'agiter à la télévision, elle se lève pour cracher sur l'écran en répétant que ces familles de hyènes se battent entre elles comme le feraient des charognards avides et brutaux se disputant la carcasse du peuple de Thaïlande.

Ma mère disait toujours que Tuk savait lire dans le cœur des hommes, qu'elle avait souvent raison. Quand ces nababs parlent d'intérêt public, en grattant un peu, on retrouve toujours corruption et intérêts privés. Je ne suis qu'une gamine mais même moi je sais que ces deux-là s'entendaient comme larrons en foire jusqu'au jour où Thaksin décida de limoger le patron de la Krung Thai Bank, Viroj Nualkhair, un proche de Sondhi qui avait accepté d'annuler des créances massives que sa banque possédait envers le groupe de Sondhi et qui s'apprêtait à remettre cela avec de nouveaux abandons massifs de dettes. Les journaux parlent pour la seule Krung Thai Bank de pertes atteignant les quarante milliards de baths, peut-être plus… Personne se sait vraiment mais ce que l'on sait c'est que ces pertes devront être épongées par le peuple alors quand je pense qu'on a vendu notre maison et notre terrain pour une bouchée de pain, je me sens triste et écœurée. Mais le métro vient de s'arrêter à Siam Square, une foule de jeunes descend et monte de la rame. Très vite, j'oublie chemises jaunes et idées noires. Je suis bien trop jeune pour vivre dans l'amertume. Ça ne sert à rien de ressasser le passé. Je dois désormais construire ma vie ici.

Dans les centres commerciaux cuirassés de marbre qui encadrent Siam Square, des centaines de magasins exposent des objets de convoitise, j'en ai presque mal à la tête. Je fredonne « Mais je n'irai pas à Panthip » le tube du chanteur Sek Loso : un enfant du Nord-Est, un *Isaan* qui me ressemble avec ses cheveux longs et ses lèvres sensuelles. Loso pour *Low Society* par opposition aux gens de la haute: la *Hi So* comme on dit à Bangkok.

Je t'emmènerai au Mall, et ensuite nous irons au Central
Nous irons aussi à l'Emporium, juste nous deux
Mais je n'irai pas à Pantip, pas question que j'aille à Pantip
Je te supplie de ne pas aller à Pantip, la dernière fois je t'en avais parlé avant.
Mais je n'irai pas à Pantip, pas question que j'aille à Pantip
Je ne veux pas rencontrer une personne, quelqu'un qui a brisé mon cœur et qui maintenant tient une boutique à Pantip

A Siam Paragon, autoproclamé *the Pride of Bangkok*, en lutins

familiers, des Barbies asiatiques à la peau claire musardent dans l'univers luxueux des centres commerciaux. Copies de stars se prélassant à la terrasse des Starbucks Coffee avec un air blasé et une molle lassitude. Elles semblent tout droit sorties des pages de papier glacé des magazines de mode. Un univers de top models sous hypnose qui dépensent mécaniquement en un jour ce que beaucoup ne gagnent pas en un mois. J'imagine que derrière chaque poupée il y a un homme qui paie les factures des cartes de crédit. Les yeux de ces beautés parfaites sont aussi tirés vers les tempes que ceux des stars coréennes ou hongkongaises qui chantent à la télévision.

Au détour d'une galerie, la vitrine d'un orfèvre nous renvoie le reflet désordonné de deux jeunes provinciales mal fagotées et au teint couleur de boue. Impossible de cacher que nous venons de ces villages à la marmaille déguenillée, tout nous trahit: notre peau, notre langue, nos manières. Plus Laotiennes que vraiment Thaïes, *Thaï thae thae* comme ils disent. Des intruses dans l'univers clair et aseptisé du Siam Paragon… *Pa-ra-gon* comme disent avec snobisme les rupins de la *Hi So* bangkokoise. J'aurais dû rester à Buriram. Ici, je me sens reléguée derrière une frontière invisible qui me sépare à jamais de ces copies insouciantes de stars coréennes. Dans les vitrines plus luxueuses les unes que les autres, Bangkok nous tend le miroir de ce que nous ne sommes pas, de ce que je ne serai jamais.

Dans ce palais des tentations, nous croisons d'autres filles accompagnées d'Occidentaux. Ces *Farangs,* comme nous les appelons, ressemblent à ceux dont ma mère construisait les maisons. De grands mammifères inoffensifs, juste heureux de parader avec une jeune beauté à leur bras. La peau blanchâtre de ces êtres placides est encore plus claire que celle des bourgeoises de Bangkok qui roulent en berlines allemandes avec chauffeur. Les noiraudes qui les accompagnent jacassent en *Isaan*. Elles arborent fièrement des sacs français et des chaussures italiennes, portent ostensiblement leurs courses dans des sacs frappés des monogrammes les plus coûteux. La richesse se mesure-t-elle à la blancheur de la peau ? Est-ce que je serais riche si ma peau devenait claire ?

Nous collons notre nez curieux à la vitrine du pâtissier français Lenôtre… *Tarte au citron meringuée, crème brûlée, opéra, tiramisu*… ou de l'horloger suisse Patek Philippe… *Calatrava, Nautilus, Gondolo*… Des noms aussi beaux que les objets aux lignes parfaites qu'ils désignent. Les riches aiment la beauté et semblent prêts à mettre le prix pour l'acquérir. Au premier niveau, entre une franchise Emporio Armani et une boutique Paul Smith, une cohue

de jeunes hommes se presse autour d'une Lamborghini en exposition, un bel objet arrivé là je ne sais pas par quel miracle qui attise la convoitise d'adolescents fascinés par cette mécanique d'un beau jaune vernissé. Près de nous, un gamin de quinze ans qui me rappelle mon frère explique à son copain obèse admiratif que c'est une Aventador Unica, un modèle unique. Ces noms ne me disent rien mais ils semblent avoir ensorcelé mon peuple.

— Profite-en. Pour l'instant, regarder ne coûte rien. Ils n'ont pas encore inventé les centres commerciaux payants *Ahan taa*… Le plaisir des yeux ! dit Nut en riant et en m'entrainant loin de l'objet jaune sa main glissée dans la mienne.

Nous piquons des fous rires en dévisageant les badauds, nous nous enivrons de notre propre joie comme des gamines qui vont au cirque, le spectacle est partout dans ce théâtre des vanités où la climatisation vomit des nappes de fraîcheur. Chaque étiquette représente plusieurs mois du salaire d'une ouvrière. J'ai beau calculé, le résultat est toujours le même. Une fois que j'aurai payé le loyer, la nourriture et quelques produits de toilette, il ne restera pas grand-chose à envoyer à ma tante. Pourtant, je suis bien décidée à économiser. Au moins un peu. En tout cas, je ne me souviens pas d'avoir autant ri de ma vie. Quand la faim nous tenaille trop, nous sortons avaler des riz frits achetés à une cuisine roulante garée dans une vague ruelle de Siam Square. Le ciel est bleu, la vie est belle. A côté, une marchande qui a dû connaître le Roi Chulalongkorn tant elle paraît burinée vend des gâteaux au coco encore plus savoureux que ceux que ma tante m'offrait au marché de Buriram, du coup j'en achète deux de plus. Entre marchands ambulants et tours de verre, Bangkok la tentaculaire est une cité aussi métisse que les stars du cinéma thaï, un étrange hybride entre village *Isaan* et mégapole californienne. Le soir venu, dans le vieux bus qui nous ramène à la maison, nous savourons lentement les gâteaux en laissant fondre la pâte de coco sous la langue. Je suis épuisée mais le cœur gonflé d'un bonheur immense, d'une joie liquide qui me submerge. Je n'ai pas dix-sept ans et ma vie vient tout juste de commencer.

Allongées en travers du grand lit, nous bavardons malgré la fatigue jusqu'à minuit, trop excitées pour trouver le sommeil. Nut est la sœur que je n'ai jamais eue.

*

* *

Lundi matin, j'embauche à l'usine. Plusieurs centaines de jeunes

femmes en blouses grises attendent dans une vaste cour goudronnée dominée par un panneau lumineux Wang Thai Textile Company. Beaucoup parlent *Isaan*. Certaines, à la peau plus noire que la mienne, baragouinent le *khamen*… le khmer. Presque toutes viennent de ce Nord-Est qui n'est jamais parvenu à nourrir ses enfants.

Nut m'accompagne dans les bureaux pour les papiers. Une secrétaire à peine plus âgée que nous m'explique qu'on me mettra d'abord à l'emballage. J'aurais préféré la couture. Même si je ne me suis jamais servi d'une machine à coudre, je peux apprendre. On gagne plus au poste de piqueuse. Je comprends que je vais travailler dans un autre bâtiment que Nut. Je ne sais pas pourquoi mais je nous imaginais ensemble. Apprendre que je ne la verrais que le soir, ou à la pause déjeuner, me serre le cœur. Comme piqueuse, Nut gagne huit mille bahts par mois. Deux mille de plus que moi. La secrétaire me demande ma taille et va me chercher une blouse neuve siglée Wang Thai Textile. Nous sortons du bâtiment pour prendre dans le hangar voisin un monte-charge qui mène à une salle vaste et bruyante peinte en blanc et éclairée de néons où s'affairent des dizaines d'ouvrières et de rares hommes qui poussent de lourds chariots de vêtements.

— Je vais chercher ton contremaître, on le surnomme l'Araignée.

Nut disparaît dans une cabine vitrée avant de revenir avec un homme haut sur pattes au regard myope. C'est vrai qu'il fait penser à ces grandes araignées vertes qui pullulent dans les herbes au sortir de la saison des pluies.

— Je te présente Somchai, ton responsable.

Sans me saluer, avec des gestes rapides, il me montre rapidement le travail. J'observe ses mains tenaces et brutales. Un rail mécanique achemine les vêtements suspendus à des cintres, je dois les contrôler sous tous les angles, les plier avant de les emballer. Dans l'atelier, flotte en permanence une forte odeur de solvant qui imprègne tout. D'une voix froide, le contremaître insiste sur le respect des horaires et des cadences fixées avant de regagner sa tanière vitrée.

*

* *

A midi, nous disposons de quarante-cinq minutes pour déjeuner. Certaines descendent griller une cigarette dehors, d'autres préfèrent bavarder sur les bancs d'un vestiaire dans lequel flotte en permanence une vague odeur de pisse et de sueur. Une

étroite lucarne grillagée comme un œil menaçant donne l'étrange impression de travailler dans une prison. Nut me rejoint dans la cour.

— Comment t'en sors-tu ?

— Pour l'instant, j'ai du mal à suivre le rythme mais je vais y arriver. Il n'y a pas de raison.

— C'est le premier jour, c'est normal de ramer. Tu vas t'y faire.

J'essaie de faire bonne figure mais j'ai juste envie de balancer ma blouse et de m'enfuir en courant. Dehors, il fait beau. A cette heure, les centres commerciaux, les restaurants de Siam Square doivent se remplir d'étudiantes à la peau aussi claire que leurs jupes sont bleu-marine pendant que nous marchons en blouses grises dans une cour goudronnée de Pathum.

Le complexe Wang Thai Textile est constitué de quatre bâtiments de trois étages peints en blanc. Les parkings pour les voitures des cadres et pour les motos sont situés près de l'entrée principale. La direction occupe le dernier étage du bâtiment où j'ai signé les papiers ce matin, la cantine est située au rez-de-chaussée du même bloc. Nut m'explique fièrement que dès six heures du matin, une noria de camions livre des containers remplis de rouleaux de tissus venus de Chine ou d'Inde et repartent dans la matinée avec des containers remplis des produits « Wang Thai Textile ». Principalement des jeans, des teeshirts ou des vêtements pour femmes fabriqués pour des distributeurs européens. Les chauffeurs font la navette avec le port de Laem Chabang pour débarquer le tissu et embarquer la production sur des porte-containers à destination de l'Europe, du Japon ou des Etats-Unis. A l'entendre décrire le cycle de production qui enrichit chaque jour un peu plus Wang Thai Textile, on croirait presque que cette usine lui appartient, qu'elle en est actionnaire. J'écoute d'une oreille distraite ses explications car je commence à avoir faim. Nut remarque ma distraction.

— Il vaut mieux attendre un peu pour la cantine. Il y a trop de monde maintenant, me dit-elle, un peu déçue de mon manque d'intérêt pour ses explications sur l'usine.

Nous faisons le tour du hangar principal comme des détenues en promenade avant d'enfin pénétrer dans une salle remplie de tables alignées. Tout est au cordeau chez Wang Thai Textile : les postes de travail alimentés par des rails électriques fixés au plafond, les tables en formica de la cantine, les motos des parkings, les containers marqués Hanjin, Evergreen ou Maersk. Des femmes en charlotte blanche remplissent avec des louches des assiettes en plastique blanc. Nut s'insère dans une file, je la suis, j'imite ses

gestes. Une fois à table, malgré ma faim, je n'arrive pas à avaler ma soupe, j'ai l'estomac serré depuis ce matin. La peur ne pas être à la hauteur, de ne pas y arriver. Un bruit permanent de conversations résonne incitant le personnel à libérer les tables dès que leur repas est fini. Au bout de dix minutes, une sonnerie retentit et Nut se lève.

— Il faut y aller.

— Déjà ?

Je me perds en voulant retrouver le monte-charge de mon bâtiment. Je suis en train de m'affoler à l'idée d'être en retard dès le premier jour quand une fille séduisante en blouse me demande d'une voix cassée:

— T'es perdue ?

— Je crois bien.

— Tu travailles où ?

— A l'emballage, depuis ce matin.

— OK, moi aussi je bosse à l'emballage et moi aussi, je me suis paumée le premier jour. Ça doit être un test pour virer les ouvrières les plus stupides… mais quand tu vas voir le niveau des copines, tu vas vite te rendre compte que le test ne sert à rien.

Elle me prend par le bras comme on le fait avec une gosse égarée et m'entraîne vers une porte métallique.

— Je m'appelle Sai et toi ?

— Toy

En passant, elle salue un type âgé qui pousse les chariots de cartons.

— Lui c'est Pricha, on le surnomme « l'intellectuel ».

L'homme flotte dans une blouse trop large dont il a retroussé les manches. Il paraît frêle avec des yeux myopes derrière de petites lunettes à fines montures qui lui donnent un air d'étudiant attardé. Je n'arrive pas à lui donner d'âge : cinquante ans, peut-être plus. Sai me dit d'un ton ironique qu'il est un peu gâteux, qu'il fait peur à toutes les nouvelles.

— Ne fais pas trop attention à lui. Tu sais la première chose qu'il m'a dite ?

— Non ?

Elle prend une voix grave et lente.

— Attention petite, Bangkok est un tombeau. Tout y est vicié, l'air, les eaux, les gens. Les flots métalliques du Chao Praya ne charrient plus que des poissons morts.

J'éclate de rire. Sai est jolie : un visage en équilibre, doré de

l'intérieur par sa joie de vivre.

— On raconte qu'avant il était communiste. Moi tout ce que je vois c'est qu'aujourd'hui, il croupit dans un poste subalterne, poussant des chariots de fringues dix heures par jour. Mais tout ça, c'est peut-être que des ragots. Les filles médisent beaucoup.

Elle hausse les épaules. Le travail reprend. J'ai moins de force que le matin. L'après-midi risque d'être longue. Pricha passe me voir, inquiet :

— Comment ça se passe pour toi ?

— Ça va ! Je fais ce que je peux !

— Faut passer le cap de la première semaine.

Il m'observe faire avec un mélange de sévérité et de bienveillance, puis secoue la tête avec un sourire doux avant de m'écarter et de me remplacer à mon poste :

— Tu t'y prends mal. Commence par l'intérieur, par la doublure. Tu feras moins de gestes… Tu vois… Comme ça.

Je l'imite, il a raison. C'est pas sorcier et ça va plus vite. Le contremaître aurait dû me montrer ce raccourci, ces gestes économes et sans hésitation : une chorégraphie millimétrée des mains qui fait de moi le parfait petit rouage de cette grande machine.

— Fais-moi signe si t'as besoin de quelque chose. Entre ouvriers, il faut se serrer les coudes.

Pricha s'éloigne satisfait en sifflotant la chanson de Carabao.

"Made in Thailand", et quand ils les mettent dans les boutiques.
Ils agrafent dessus des étiquettes "Made in Japan".
Pour bien les vendre, à un bon prix

Toutes les cinq minutes, je jette un coup d'œil rapide vers l'horloge. Un après-midi interminable, il n'est que trois heures. De l'autre côté du rail, Sai me sourit pour m'encourager. J'ai les jambes aussi dures que du teck.

Plus que cinq minutes, la plupart des ouvrières ralentissent la cadence, rangent leurs postes et se préparent à sortir. La sonnerie retentit enfin comme une délivrance. Comment des êtres peuvent-ils passer toute leur vie dans ce rythme de sonneries ? Tout le monde gagne rapidement la sortie dans une belle bousculade. Le vestiaire se transforme en volière. Les filles se changent, parlent fort. Je cherche en vain Sai, cette fille à la liberté d'allure si

inhabituelle dans cette usine.

Dehors, il fait déjà nuit. Je remplis mes poumons. L'air de Bangkok a beau puer le gaz d'échappement il a, pour moi, le parfum de la liberté, du monde du dehors. Nut s'impatiente près du transformateur électrique.

— Qu'est-ce que tu foutais ? Faut se grouiller si on veut attraper le 510.

C'est la cohue à l'arrêt. On laisse passer trois bus bondés avant de grimper dans le quatrième. Aucune place assise. Mon corps se refroidit et je commence à ressentir une douleur dans les muscles. Le chauffeur avance par hoquets, englué dans la circulation comme une grosse chenille en train de crever dans la vase. Une demi-heure se passe à rester debout, agrippée à la barre pour ne pas tomber. L'air confiné est plus chaud que celui d'une serre. Pourtant, même sous la tôle surchauffée, je respire mieux que dans la cage de l'atelier. Par les fenêtres, je contemple le monde du dehors, les rues grouillantes de petits marchands, les chiens en liberté. Je comprends que la vie commence après la sonnerie du soir. Le bus finit par stopper brutalement au milieu d'un carrefour, Nut s'impatiente et me fait signe de descendre.

— On ira plus vite en terminant à pieds. Il faut encore acheter de l'eau au Seven Eleven et deux barquettes de riz frits dans la gargote juste à côté.

Enfin la chambre, le repos. Je m'allonge sur le couvre-lit. Quarante minutes pour rentrer. Nut file se doucher, moi je ne peux pas. Pas tout de suite en tout cas. J'ai besoin de souffler. Trop crevée. Je glisse un oreiller sous mes jambes gonflées. Bien-être total. Je me doucherai demain. La fatigue est si puissante qu'un moment, je crois que je n'aurai même pas la force de m'endormir.

*

* *

Nut me secoue. Le soleil n'est hélas pas en retard. J'ai dormi d'un seul bloc, toute habillée. Je meurs de faim. Dans le sachet plastique, le riz frit de la veille est froid. Tant pis, l'élastique vert claque. Je dévore.

On reprend la ligne 510 dans l'autre sens. La même route, les mêmes embouteillages. Le trajet me paraît plus court que la veille; le long du trajet, je perçois des détails, des enseignes de magasins qui m'avaient échappés hier soir. Des marchandes en tablier ont

installé des tables avec des tabourets plastiques de couleur sur le trottoir et vendent de la nourriture sous des parasols aux couleurs passées. Un tricycle couvert de balais garé près d'une agence de la Bangkok Bank ressemble à un hérisson géant qu'on aurait peint en jaune paille. En apercevant les chemises blanches et les shorts bleus des collégiens qui attendent en petits paquets d'uniformes ensommeillés, j'ai une tendre pensée pour Mademoiselle Supanee et pour Vidura, ce frère imperméable aux joies du savoir.

A la pause, les filles fument, parlent des gamins restés au village, des problèmes d'argent, des maris volages. Les plus jeunes évoquent leurs sorties du week-end ou leurs copains. Je ne dis rien, n'ayant pas grand-chose à raconter : ni sortie, ni gosse, ni copain. Je ne suis même pas encore habituée à cette sale fatigue qui m'empêche de prendre conscience des visages. Je saisis mal le contour des choses, les êtres me paraissent encore imprécis. J'ignore même si Sai est là, avec les autres. La fatigue est brutale, elle occupe tout mon corps, tout mon esprit, elle me possède comme une armée étrangère installée en pays conquis.

Au déjeuner, Sai me raconte qu'elle sort souvent danser le week-end. Les mauvaises langues disent qu'elle aime les filles autant que les garçons. Peut-être parce qu'il lui reste une étincelle de vie que les autres ont perdu depuis longtemps. Pourtant, elle aussi encaisse la journée, le rendement est le même pour tout le monde. A chaque pause, elle a beau se repoudrer, même les visages les plus purs accusent le coup après dix heures d'usine.

Dès trois heures, ça me reprend. L'impression que quelqu'un me scie les muscles à la tronçonneuse. Je regarde l'horloge toutes les cinq minutes. Une obsession: m'asseoir, m'allonger, dormir, mourir. Il faut que je m'endurcisse.

La sonnerie de la pause de l'après-midi me délivre au moment où j'allais m'effondrer. Au vestiaire, Sai s'assoit à côté de moi pour refaire son maquillage. C'est une des rares qui se remaquille pendant les pauses. Vaine coquetterie ou reste de dignité, elle tente de camoufler la lassitude qui incruste nos visages de bêtes de somme. Le poudrier claque sèchement. Elle se tourne vers moi, satisfaite de son replâtrage.

— Tu travaillais où avant ?

— Avec ma mère et ma tante au village, près de Buriram.

— C'est sûr, ça doit te changer.

A la chaîne d'emballage, Sai plaisante en permanence de sa belle voix cassée par le tabac. Pourtant, même si beaucoup de femmes rient de ses plaisanteries grivoises, je comprends vite que la plupart ne l'aiment pas, jalouses de cette fille délurée qui

ressemble à ces voleuses de maris qui savent aimanter le regard des hommes vers le bas de leurs dos.

Dans la cour, Nut m'attend près du transformateur. Elle ignore ostensiblement Sai qui lève la main en signe d'au revoir. A l'arrêt, Nut me dit, jalouse:

— Je vois que tu t'es déjà faite des copines.

Je ne réagis pas. Alors, de retour dans la chambre, au moment où je m'écroule de fatigue sur le lit, Nut revient à la charge:

— Méfie-toi de cette fille, c'est pas une bonne fréquentation pour toi !

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tu as vu sa chaîne en or et ses vêtements ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Tu connais nos salaires à l'usine. T'imagine quoi ?

A partir de ce moment, je regarde Sai différemment, avec un mélange de crainte et d'admiration. Elle symbolise l'interdit : un univers étrange et fascinant. Des images de favorites du Roi de Siam en habit d'or et de filles droguées à la dérive se mêlent dans ma tête.

*

* *

La première paie m'est versée le 30 juin 2006, elle me déçoit. Je n'avais pas imaginé le prix à payer. Cette fatigue qui tue à petit feu.

Je fais mes comptes. En retirant ce que je donne à Nut pour le loyer, l'eau et l'électricité, il me reste moins de quatre mille bahts. Si j'ajoute la bouffe, le transport, les petites dépenses, il me restera à peine deux mille à envoyer à ma tante et encore, sans acheter de fringues et en me privant de tout. Tout est si cher à Bangkok. Je me sens découragée, j'ai envie d'arrêter, de rentrer au village. Mais si je rentre, ce sera une bouche de plus à nourrir et deux mille bahts de moins pour *Pâa*. Il faut que je tienne le coup en attendant de trouver mieux. Mieux mais quoi ?

Depuis deux semaines, Nut fréquente Benz, un manœuvre de l'atelier d'expédition qu'elle a rencontré à la cantine. Ils se voient tous les week-ends et parfois le soir en semaine. Elle sort moins souvent avec moi. Je ne lui en veux pas. A vingt-six ans, il est grand temps qu'elle se case. A cet âge, au village, la plupart des filles sont déjà mères.

— J'ai hâte d'avoir ma famille. Je suis prête à tout pour l'homme que j'aime. Tu verras, Toy, toi aussi un jour tu auras cette chance.

Moi heureuse en couple ? N'y pense même pas ; je n'ai jamais connu de famille unie. Peut-on désirer ce qu'on n'a jamais connu ? Je sais juste que l'existence que je mène n'a de vie que le nom.

Je déjeune parfois avec eux. Benz est un chien efflanqué et gouailleur avec des tatouages sur le torse et des yeux fiévreux. Il ne se sépare jamais de sa vieille bécane Honda Dream rouge au moteur trafiqué consacrant la moitié de son temps libre à l'astiquer et l'autre à la faire pétarader devant l'entrée de l'usine pour impressionner les jeunes ouvrières. Parce qu'il crache sur sa condition de manutentionnaire, Nut le croit ambitieux. Quand il parle de ses projets, il lui fait miroiter une autre vie, persuadé qu'un grand destin l'attend. Après chaque soirée passée avec Benz, Nut revient gonflée à bloc avec ses idées, ses manies. Les répétant jusqu'à les épouser. C'est peut-être cela aimer: accepter de renoncer à ses rêves pour embrasser ceux d'un autre, quels qu'ils soient.

Nous sommes vendredi soir et Nut se sent coupable de me laisser seule dans la chambre. Juste avant de sortir, elle me propose de l'accompagner.

— Benz sera là avec des potes à lui, ça te dit ?

— …

— J'te parle Toy

Deux semaines plus tôt, je m'en serais cru incapable, accablée par le poids de mes longues journées mais finalement j'accepte. Je me fais pas trop d'illusions sur les potes de Benz mais sortir est déjà une petite victoire sur cette fatigue qui ronge les corps. Benz lui a donné rendez-vous au karaoké, entre les eaux noires du canal et la station-service Caltex qui longe la voie express. Des voitures sont déjà garées sur le parking. La Dream rouge n'est pas au parking des motos mais posée comme une grosse bouse de buffle en plein milieu d'une place pour une voiture. A l'intérieur, la dizaine de tables est déjà occupée par des jeunes qui parlent fort et chantent les derniers tubes. Benz trône derrière une table basse avec deux copains qui le regardent avec admiration. Le plus gros des deux a le visage graisseux constellé de cicatrices d'acné profondes comme si des voyous l'avaient chopé contre un mur après le boulot pour le balafrer. Le petit a une drôle de coupe de cheveux, un peu en forme de bonnet et un anneau à d'oreille. Pour asseoir son statut, Benz a commandé une bouteille de Black Label hors de prix. Toujours cet orgueil démesuré qui masque une immense paresse.

— Ça va les filles ?

— T'es là depuis longtemps ? demande Nut.

— On vient juste d'arriver. t'as vu le monde ce soir… Heureusement que j'ai appelé pour réserver. Je vous présente mes deux potes. Le petit c'est Kiet et lui c'est le gros Jak, celui qui fait peur aux gosses.

Benz parle beaucoup, surtout de lui, incapable de s'intéresser aux autres sauf pour les critiquer. Je découvre un personnage prétentieux et hostile à toute forme d'autorité. Il déteste tout, a des idées sur tout, des idées bien tranchées. Pas le genre de type que le doute effleure. Je me demande bien d'où lui viennent ses certitudes. Il n'a pas été plus loin que moi à l'école et passe depuis ses journées à remplir des containers de cartons de fringues en cochant une liste pour être sûr de ne rien oublier. Pourtant ses potes le regardent comme Dieu le père :

— Y a pas à dire, toi t'es un vrai malin Benz, susurre le petit aux yeux de fille assis à sa droite qui le dévore des yeux.

Je me dis que ça finira mal. Le genre de beau parleur irrécupérable qui ne fera jamais rien de sa vie. Nut le couve amoureusement avec un regard doux, animal en se caressant l'intérieur du bras. Cette passivité me tue, je commence à la mépriser, Nut si femelle, jusqu'au bout des ongles. C'est pas possible, elle a de la merde dans les yeux. J'ai peur pour elle, mais je ne sais pas comment le lui dire.

Les tables voisines sont couvertes de cadavres de bouteilles et de cendriers pleins. Des groupes de jeunes prolos déjà à moitié faits, picolent, s'amusent, draguent le groupe de poufs qui les accompagnent. La plupart bossent en semaine dans les zones industrielles de Pathum Thani ou de Rangsit. Des esclaves comme nous, venus de province ils se saoulent le week-end pour oublier qu'ils triment toute la semaine dans des boites de textile, d'électronique, qu'ils montent des disques durs à longueur de journée dans des usines appartenant à des Japonais ou à des Coréens. Benz n'arrête pas de parler soit pour se faire mousser, soit pour baver sur les autres.

— Ton pote Pricha, je ne le comprends pas, me dit-il. Comment peut-il rester ouvrier à son âge ? Moi j'ai un peu plus d'ambition que ça. Ce que je veux c'est être mon propre patron, avoir mon affaire. Le plus tôt sera le mieux. J'ai des idées mais je me les garde.

A la table voisine, une fille sexy et un peu ivre se lève, elle a le cul en goutte d'huile et une splendide poitrine qui déborde de son corsage. Elle s'empare du micro pour chanter « les illusions », le dernier tube de Da Endorphine en fixant de ses yeux pleins d'une

vapeur dansante un garçon avachi sur un siège qui ricane bêtement.

Entends-tu, entends-tu ? Je t'en prie, écoute-moi dire "je t'aime"
Où que tu sois, par-delà l'horizon, je veux juste que tu saches
M'entends-tu dire que je t'aime ?
Voilà les mots que tu attendais d'entendre. Les entends-tu ?

Ça donne des idées à Jak, le pote graisseux de Benz qui se rapproche progressivement de moi sur la banquette en skaï.

— Nut, tu nous avais caché ta jolie colocataire.

Je me sens obligée de faire un minimum de conversation pour éviter que Nut ne perde la face.

— Tu travailles où, Jak ? Je t'ai jamais vu chez Wang Thai ?

— Normal, je suis dans le commerce.

— Le commerce ? Quel genre ? T'es pas dans les voitures de luxe, je suppose.

Benz éclate de rire en lâchant.

— Très drôle… Dis-donc Nut, tu nous avais pas dit que c'était une marrante ta copine. Elle emballe encore mieux les blagues que les fringues.

— Je bosse au rayon charcuterie du Big C de Rangsit, répond l'acnéique rouge pivoine.

— Pour sûr qu'il bosse pas chez Wang Thai, tu t'en serais souvenu de sa gueule, Jak c'est pas le genre de tronche qu'on oublie facilement, lance Benz en se marrant comme une baleine et en lui donnant une claque bien appuyée sur la nuque. Le petit manque s'étrangler tellement il se fout de la gueule de Jak. J'ai juste envie de lui demander si c'est sa mémé qui lui coupe les cheveux.

L'alcool aidant, le charcutier acnéique se lâche, devient plus entreprenant au fur et à mesure qu'il s'enfile de généreux verres de Whisky coca pour se donner du courage. Benz raconte ses derniers exploits : comment il a réussi à sortir en douce deux cartons de jeans des stocks de l'usine et à les revendre à un grossiste en fringues de Pratunam. A l'écouter faire le coq, on pourrait croire qu'il vient tout juste de braquer les réserves d'or de la Banque Centrale avec des armes de guerre. Quel naze !

— Avec ce qu'ils me paient, je vais me gêner. Je laisse les scrupules aux riches.

— T'inquiète pas pour les riches, les scrupules les étouffent pas, renchérit mon balafré. Suffit de voir comment les Directeurs des

Big C se goinfrent.

Le fait que Benz vole ces enflures de Wang Thai me le ferait presque paraître sympathique. Je lui demande des détails, comment il fait ? A qui il fourgue les jeans. Nut me regarde bizarrement, comme si elle découvrait qu'elle habitait avec une étrangère. Ça doit la dépasser que la petite paysanne soit excitée par la fauche. Bien chargé, mon voisin a pris l'assurance des ivrognes et il essaie toutes les cinq minutes de me prendre par le cou.

— Tu vois Toy, moi aussi je cherche une belle nana classe… Dis-lui toi Benz.

— Putain t'es lourd Jak, lâche-la un peu. T'es vraiment le mec le plus con du Big C… rétorque Benz, déjà que t'as une gueule de lépreux, si en plus tu te mets à être con…

Jak pue l'alcool, je me dégage à chaque tentative de rapprochement et au bout d'une demi-heure, de guerre lasse, je finis par me lever.

— Excuse-moi Nut mais là je vais devoir rentrer. Passez une bonne fin de soirée.

Nut sourit l'air désolée. J'entends en sortant la voix de Benz qui me crie.

— T'as raison, ils sont trop nazes mes potes. C'est mieux de se voir en tête en tête la prochaine fois.

Je rentre en bus, une soirée bien pourrie. Le lendemain, Nut débarque sur le coup de midi avec des cernes sous les yeux et me donne son bouquin d'anglais pour se faire pardonner. De toute façon, elle n'y a jamais touché. Je me plonge tout le week-end dans cet univers de mots étranges. Au moins, la soirée avec les pieds nickelés aura servi à ça. Je vais enfin comprendre les chansons à la mode et les films d'Hollywood.

Parfois, Pricha nous rejoint à la pause. Il aime discuter mais ne parle jamais de sa vie. Il nous explique d'un ton professoral que l'homme est un loup pour l'homme. Il répète que le travail nous aliène et que perdre la pensée et la volonté dans cet esclavage, c'est une forme de mort. Il ne fait pas bon être trop lucide quand on n'a pas les moyens de fuir sa condition. Les filles le savent et le laissent divaguer. Ça lui fait du bien et puis ça nous distrait. Je demande à Sai:

— Est-ce que Pricha a une famille ? Une femme, des enfants ?

— Je ne crois pas. En tout cas, il n'en parle jamais. Avec lui c'est toujours les délires politiques de sa jeunesse. Quand je lui dis que tout ça c'est du passé, ça l'énerve. Il affirme qu'au contraire c'est

très actuel, que notre époque le dégoûte.
— Evoquer le passé l'empêche de penser au présent.

III

Comme tous les vendredis soir, Nut dort chez Benz. En attendant seule le bus dans la rue encombrée, je sens une main se poser sur mon épaule.

— T'as prévu quoi ce soir ? me demande Sai en souriant

— Je pensais aller dîner à l'Oriental Hôtel mais le chauffeur de ma béhème est bloqué dans les bouchons, tu vois je suis obligée de prendre le bus. Ça craint…

— A défaut d'Oriental, rétorque Sai, je te propose le boui-boui de la mère Supa mais avant je dois passer me changer. J'en peux plus de schlinguer le désinfectant.

Sa chambre ressemble à celle de Nut, aussi petite, juste un peu moins sombre peut-être parce qu'elle l'a tapissée de posters. Pas un seul visage thaï, uniquement des *Farangs*. De toute façon, les stars thaïes ne nous ressemblent pas. Toutes des *Look krung,* des métis qui cherchent à se faire passer pour des stars américaines. Elle fait les présentations:

— Beyoncé, Kylie Minogue, Britney Spears, Shakira, Christine Aguilera

Elle se met à danser avec une fascinante légèreté en fredonnant les paroles de leurs chansons qu'elle connait par cœur. Elle prend des poses sexy devant la glace. Une fille trop classe. Comment fait-elle pour ne pas sentir cette coulée froide de fatigue qui engourdit les muscles ? Est-ce que le corps s'habitue à force, à la manière d'un bambou que l'on plie et qui se résout au bout d'un temps à adopter une forme artificielle. Ma chair maltraitée se sent trahie, elle se venge, entre en rébellion contre celle qui lui impose ces efforts. Toute la fatigue refoulée de la semaine me tombe dessus. Je m'affale sur le grand lit, incapable du moindre geste. Sai sort des chips à grignoter, des Pringles au cheddar. On bavarde comme deux sœurs jumelles.

— Allons dîner et reste dormir ici. Ta copine Nut n'est pas là de toute façon.

Elle ajoute en riant:

— Nut a raison d'en profiter, la jeunesse est le printemps de la vie.

— T'as encore un peu de temps Sai avant ton automne !

— Une vie ce n'est pas plus de vingt six mille jours. Si tu associes un grain de riz pour chaque jour, ta vie représente seulement trois-quarts de kilo de riz.

— Waaooohh et comment tu sais ça ?

— Les débuts de mois difficiles m'ont appris à calculer. Dis-moi, si t'aimes les nouilles, la mère Supa fait les meilleures de Pathum Thani!

C'est à une vingtaine de mètres après le MiniMart. Une matrone imposante et volubile avec une bonne trogne rude et franche règne sur quatre tables pliantes disposées en quinconce. Qu'est-ce qu'elle peut avoir ? Cinquante ans ? Difficile de lui donner un âge tant elle semble inaltérable. Elle demande à Sai des nouvelles de sa famille, puis tire la table du fond et nous installe confortablement devant deux grands bols fumants.

— Les meilleures, tu vas voir mais seulement si t'aimes les nouilles! me rappelle Sai.

Je plonge le nez vers une puissante odeur de légumes, de poulet rissolé et d'oignons de printemps. Toutes les saveurs de l'enfance remontent à ma mémoire. Je verse généreusement de la sauce poisson, le *nam pla*, de la sauce soja, du vinaigre et du piment… Les goûts se mêlent, se confondent : les légumes pochés, le poulet tranché à l'épaisse, bien à plat, les oignons frits, l'ail, la pâte de crevettes. Je me remplis et la fatigue bat lentement en retraite. Le nez dans le bouillon de sa soupe avec un mélange de recueillement et de jouissance qui la rend encore plus belle, Sai ne relève pas la tête avant d'avoir terminé.

De retour dans sa chambre, c'est elle la première qui aborde le sujet:

— Tu sais ce que ces dindes racontent sur moi à l'usine ?

— Non, dis-je en rougissant.

— Evidemment que tu sais.

Elle me fixe droit dans les yeux avec défi.

— Elles prétendent que je fais la pute.

Elle articule lentement… *SO-PE-NII*… puis éclate de rire. Je baisse les yeux pour cacher ma gêne.

— Qui dit ça ?

— Les autres, des boudins aussi moches que jalouses. Des thons qui bavent sur moi en disant que si j'ai du pognon c'est parce que je fais la pute. Mais *Farang* ou Thaï, j'ai couché qu'avec des types qui me plaisaient.

— Si tu le dis…

— La première fois, c'est une copine qui m'a emmenée à la

discothèque de l'Hôtel Nana. J'étais juste venue pour m'éclater. Un mec assez beau n'arrêtait pas de me tourner autour avec des regards fiévreux. Robert, un Anglais de vingt-neuf ans que tout le monde appelait Bob. Ma copine m'a dit que je lui plaisais. Il m'a invité à prendre un verre et n'arrêtait pas de parler. Moi, je comprenais que dalle. Je hochais la tête en souriant et en disant « *I see* ». Bob avait l'air ravi, alors on a picolé et dansé jusqu'à la fermeture,

— Et ensuite t'es rentrée chez toi ?

— Je l'ai suivi bien sûr. Ça s'est fait naturellement, sans qu'on en parle. Je me souviendrais toujours : le Dynasty, *soi* Nana. Chambre cent-dix.

— Vous avez couché ensemble ?

— Il n'y avait rien de bien à la télé. Impossible de fermer l'œil de la nuit. Mon premier *Farang*… Le matin, sans rien dire, il a posé mille cinq cents bahts sur mon sac à main. Je voulais refuser, lui expliquer que je n'étais pas ce genre de fille, qu'il me plaisait. Mais comment dire tout ça en anglais ? Bob avait juste l'air content de me faire ce cadeau. Je craignais de le froisser.

— T'es délicate comme fille… Alors t'as pas pris le fric.

Sai hausse les épaules.

— Si bien sûr, je l'ai pris délicatement…

— Et ?

— J'ai tout claqué en fringues le jour même. Au MBK.

— Tu l'as revu ce Bob ?

— Jamais. Il rentrait en Europe le lendemain. Mais je suis souvent retournée *soi* Nana ou au Biergarden *soi* 7. Là où les *Farangs* traînent le soir. Je n'ai plus eu de scrupules à prendre leur argent. Après tout, à Bangkok, tout tourne autour du fric. C'est normal, on est venu pour ça sinon on serait resté au village.

— Ils donnent toujours la même somme ?

— Les plus fauchés mille bahts, d'autres trois mille. Certains ne te font rien. D'autres te baisent comme des cinglés. Surtout ceux qui viennent d'arriver. On dirait des prisonniers qui sortent de taule.

— Pourquoi, il n'y a pas de filles là-bas ?

— Si bien sûr, même que dans les films de cul, ce sont les pires salopes que j'ai vues.

— Pourquoi tu dis ça ?

Elle pouffe de rire:

— T'as jamais vu de films pornos *Farangs* ?

— On n'avait pas la télé à la maison.

— Pas besoin de télé. Va sur internet. Les filles couchent avec deux ou trois mecs à la fois.

Je ne dis rien… Internet dans la campagne de Buriram, n'importe quoi ! Maintenant ma tante a la télé, mais avant quand je voulais regarder une série thaïe, un *lakorn*, je devais aller chez Am. Sai fredonne de sa voix chaude.

Tonight I'll be your naughty girl
I'm callin all my girlz

Sa voix lézardée se prolonge dans les sons graves jusqu'à devenir sensuelle. Sai est très belle mais sa voix chaude l'est encore mille fois plus.

We're gonna turn this party out
I know you want my body

— C'est de qui ?

— Tu connais pas Beyoncé ?

Elle tend négligemment le bras vers un des posters en s'admirant dans la glace. La fille en photo est belle, des cheveux blonds, des lèvres pleines, des dents immaculées qui tranchent sur une peau de miel, des seins lourds et une croupe bombée. Il se dégage de son visage une sensualité claire, une douceur apaisante. Elle ressemble plus à une Thaïe qu'à une *Farang*.

— Va falloir que je te fasse connaître autre chose que la musique *Isaan*. *I love to love you baby*. Leurs chansons parlent de sexe, leurs films sont pleins de sexe. Des trucs que tu peux même pas imaginer. Ils font les mecs cools mais ils sont plus frustrés que des taulards.

— Peut-être que les filles *Farangs* ne baisent qu'avec une caméra qui tourne.

Elle éclate de rire:

— C'est vrai que ça expliquerait beaucoup de choses.

— Comme quoi par exemple ?

— Pourquoi leurs mecs prennent un vol direct pour Bangkok dès qu'ils ont des vacances.

— Ils baisent tous comme des malades ?

— Pas tous. Les plus malades sont ceux qui ne baisent pas. Certains ne peuvent pas, surtout les vieux. Alors on dort ensemble en vieux couple. Quelques caresses, des baisers

profonds, parfois une petite gâterie si le type bande encore. Mais je m'en moque : moins ils baisent, plus ils sont généreux le matin.

— Pour s'excuser ?

Elle se marre en sautant sur le lit.

— Exactement. Tu comprends vite Toy. Parfois, certains m'appellent de leurs pays. Au téléphone, je capte rien. Des fois, je ne sais même pas qui m'appelle. Je leur joue le disque rayé « *I love you too much, I miss you, darling* ». Ils sont contents. Il y a deux mois, il y en a même un qui m'a invité à Pattaya pour le week-end. Tu connais Pattaya ?

— Juste le nom mais j'ai vu la mer à la télé, j'adore les films sous-marins.

— Tu sors vraiment de la cambrousse. Toute virginale de corps et d'esprit. Un jour, on ira ensemble faire les crevettes.

— Promis ?

Elle lève la main et tape dans la mienne à la manière des rappeurs des clips américains :

— Promis juré. En tout cas, jamais… Tu m'écoutes ? Jamais, je n'ai été avec un homme qui me répugnait. Parfois, je couche avec des vieux, mais des vieux propres. Moi j'appelle pas ça pute ! Et toi ?

Mes joues deviennent rouges:

— Tu sais moi les garçons…

Sai allume une cigarette, puis souffle la fumée de dépit vers le plafond.

— Va falloir s'en occuper lâche-t-elle, pensive. Mais avant, faudrait te fringuer autrement. Fais un effort si tu ne veux pas finir vieille fille comme Nut.

— Nut n'est plus vieille fille, tu n'as pas remarqué comme elle se maquille pour son Benz ?

— Même maquillée, elle ne t'arrivera jamais à la cheville question beauté. T'es une fille canon mais faut revoir l'emballage. Où t'as trouvé ces fringues à faire peur aux oiseaux ? A l'Armée du Salut ?

Je tire une gueule de deux mètres, elle exagère.

— Non ça vient du marché de Buriram…

— Franchement, t'as des fringues de plouc qui sentent le « tout à cent bahts » à cent mètres. Et tes écrase-merde, c'est aussi Buriram ?

— On n'a pas toutes ta classe…

— Tu vois, dès que je dis un truc, tu te vexes. C'est pour ton bien. Tu préfères que je te laisse sortir fringuée comme une femme de ménage ?

— Me fringuer pour plaire à qui ?

— A qui veut plaire une fille de dix sept ans ? Aux garçons ! Grosse bêta ! Me dis pas que tu veux garder ta virginité pour l'homme de ta vie.

— Je n'ai jamais réfléchi à ça mais c'est ce que beaucoup de filles font. Non ?

Elle s'étonne, hausse la voix :

— Rester vierge pour un minable qui ira le soir picoler avec ses potes ?

Elle se lève, écrase rageusement sa Marlboro dans le lavabo et fait couler le robinet d'eau froide pour enlever la cendre.

— Sois pas conne, Toy. T'as vu nos mères engluées dans la médiocrité du quotidien ? Coincées entre la cuisine et les gosses à torcher. Tu veux finir empaillée dans une chambre trop petite pour y respirer normalement ? Amuse-toi autant que possible !

Elle a éteint le néon. Dans le grand lit, son calme revient, nous bavardons dans le noir. Sai voit la vie simplement, en femme libre, en affranchie : un instant éphémère où il est de notre devoir de nous amuser, d'exiger notre plaisir comme un dû pour être digne du cadeau d'exister.

— Le plaisir a été créé pour que nous en profitions. Regarde un peu les filles de l'usine. Toutes déjà mortes dans des vies qui ressemblent à l'apprentissage du cercueil. C'est à vomir. Tu rêves de ça ?

Finalement, elle sombre dans un profond sommeil vers deux heures du matin. Le corps qui respire doucement à côté de moi dégage une puissante sensualité animale qui contraste avec l'air d'innocence du visage. Elle respire calmement la bouche ouverte. Les hommes doivent être heureux de pouvoir toucher ce corps autant qu'ils le souhaitent. Moi aussi, par moment, j'ai envie de le caresser.

*

* *

Il est plus de trois heures de l'après-midi lorsque la lumière me réveille. Je traîne voluptueusement dans le lit de Sai. Nous sommes déjà samedi. Nut doit passer le week-end avec Benz comme d'habitude. Demain, ils iront au marché de Chatuchak. Depuis deux

dimanches, Benz fait des repérages. Avec un air chafouin, il espionne les marchands tel un agent secret en mission spéciale affirmant vouloir ouvrir un stand pour y vendre des fringues. Il n'arrête pas de calculer et de recalculer sur un petit carnet combien il va bien pouvoir gagner. Sur le papier, il aligne des millions de bahts virtuels, se construit un empire de papier, imagine déjà comment dépenser tout ce fric qu'il n'a pas encore gagné.

— Ça sera terminé d'habiter une chambre aux murs humides dans un *soi* qui sent la crotte de chien. Fini de bouffer à la cantine avec tous ces Mange-merdes, affirme-t-il méprisant à la pause-déjeuner en recomptant une nouvelle fois ses bénéfices.

Je me demande bien avec quoi il va l'ouvrir son stand. Mais je la ferme car, chaque fois que j'émets un doute les projets de son Benz chéri, Nut monte sur ses grands chevaux.

Ruisselante, Sai sort de la douche une large serviette blanche sur ses épaules, court nu-pieds à travers la chambre et se lance sur le lit défait de tout son poids, les bras en croix.

— Avec Nut, vous sortez où dans Bangkok ?

— Au Mister John près de la station-service …

— Le Karaoké du canal ? Dis donc, elle t'a pas gâtée.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Paraît que l'odeur du canal donne le cancer.

— Arrête !

— De toute façon, sortir pour moi c'est Bangkok, pas Pathum.

— On allait aussi à Bangkok, le dimanche après-midi à Siam Square dans les centres commerciaux.

— Ça compte pas, sortir c'est la nuit si on veut vraiment s'amuser.

Elle insiste sur le vraiment. Puis se lève, attrape au hasard une culotte et un soutien-gorge qui pendent sur le séchoir. Je la regarde s'habiller.

— De toute façon, j'ai rien à me mettre. Je suis fringuée comme une plouc, c'est pas toi qui l'as dit ?

Sai éclate d'un rire sonore.

— Tu serais pas un peu susceptible ? Je dis ça pour toi. En sœur aînée, en *Pi Sao*. Fais-moi un peu confiance !

Elle ouvre son armoire et jette en vrac sur le lit des vêtements encore accrochés à leurs cintres.

— On doit faire pratiquement la même taille, t'as juste à choisir.

Je mets dix minutes à me décider, émerveillée par tous ces vêtements qui me rappellent les vitrines de Siam Square. Je jette

mon dévolu sur une robe noire assez courte et échancrée dans le dos qui met en valeur mes jambes et ma nuque. J'enfile une paire d'escarpins rouges. Puis, je m'admire dans la glace avec un mélange d'excitation et de crainte. Une belle étrangère un peu gauche me sourit puis fait une grimace. Je me contemple comme si c'était la première fois. Je reste béate devant le visage énigmatique qui me fixe avec curiosité comme le ferait une jumelle maléfique.

— Elle te va vraiment bien, affirme Sai avec satisfaction, elle te fait une belle cambrure. En plus, tu fais moins gamine. On te donnerait presque vingt ans.

Puis elle me fait asseoir pour me maquiller. Je baille. Toujours cette fatigue sournoise qui me mine.

— T'as pas la pêche, tu viens de te lever et t'es déjà crevée. Remarque pour moi, c'était pareil au début. Avale ça !

Elle me tend deux cachets orange et un verre d'eau.

— C'est quoi ton truc ?

— T'occupes. Demande pas de ce que c'est, juste de ce que ça fait et je te promets que c'est juste magique.

J'avale les médicaments de ma sœur sans en demander plus. Je me sens très vite mieux, presqu'euphorique. Une fois que je suis prête, Sai glisse son corps dans une robe en lamé qui la moule au bon endroit et grimpe sur des talons démesurés. Puis, devant la glace, elle barbouille de rouge framboise ses lèvres pulpeuses avant de saisir énergiquement son sac à main.

— Et interdiction de prendre ton fric. Ce soir, c'est moi qui t'invite ! Ta première vraie sortie à Bangkok.

Elle s'examine une dernière fois minutieusement dans le miroir, tire des deux mains la robe sur ses cuisses, puis esquisse une moue boudeuse en jetant un œil sur ses seins trop discrets. Pour faire croire à une poitrine décente, elle rembourre son soutien-gorge avec du coton.

Une fois l'ultime inspection réussie, elle se tourne vers moi d'un air satisfait :

— Je suis bandante, non ?

Nous descendons devant le MiniMart. Ma nouvelle sœur me prend par la main. J'ai un peu peur qu'une fille de l'usine ne nous croise dans cette tenue de soirée. Sai lève le bras au passage d'un taxi rose bonbon. Je me prends pour Cendrillon dans son carrosse. Le Prince charmant se cache-t-il désormais dans les discothèques de Bangkok ? D'habitude avec Nut, on ne prend que le bus. Faut dire qu'avec sa robe lamée, je n'arrive pas à imaginer Sai dans les bus bondés du samedi soir. Le chauffeur a l'accent fleuri de Ubon. Une

statuette colorée du Bouddha est fixée sur le tableau de bord juste sous un collier de jasmin qui se balance au rétroviseur intérieur. La climatisation ronronne. Vers l'Ouest, le soleil est en train de virer au rouge, la nuit s'annonce éblouissante. La ville défile sous mes yeux. Je fixe les chiffres qui s'égrènent sur le compteur. Je ferme les paupières. Combien au moment où je vais les rouvrir ? Vu ainsi, l'argent parait virtuel. Je m'insinue dans une nuit magique où le temps, l'argent et l'espace semblent abolis. Une passagère clandestine montée à bord d'un bateau de lumière. De derrière la vitre du taxi, la ville est féérique, mon cœur se dilate.

Est-ce que les pilules de Sai détachent du réel ?

*

* *

Le taxi avance maintenant au pas entre les façades lumineuses des palaces. Derrière les vitres de restaurants luxueux, des couples silencieux dînent à la lueur intime de petites lampes.

Je n'ai vu l'océan qu'à la télévision mais il m'a tout de suite fasciné. Je suis certaine d'avoir été une créature marine dans une vie antérieure. J'ai beaucoup de réminiscences aquatiques. Dans ces documentaires, le monde marin ressemble à un univers étrange peuplé de créatures improbables. La nuit, Bangkok me fait penser à des fonds abyssaux remplis de lucioles qui vibrent, s'allument, s'éteignent. Un entassement de toutes les sortes d'humanités. Les corps se désirent, s'aiment puis finissent par se haïr. Tout tourne autour de l'amour et de la séduction, les films, les chansons, les affiches, les publicités à la télévision. Même l'argent ne semble qu'un instrument supplémentaire de séduction en offrant la possibilité aux femmes de se faire belles, d'être plus désirables et aux les hommes de les inviter dans des endroits luxueux ou de payer pour s'accoupler avec elles. Pourtant cet amour omniprésent semble au final tellement décevant. Beaucoup d'amours finissent en haine. L'histoire de mes parents m'a, au moins, appris cela. Comme la chenille précède le papillon, l'amour n'est que le premier stade d'un long processus de dégénérescence qui conduit irrémédiablement à la haine. En amour comme ailleurs, les déceptions sont toujours à la hauteur des espérances.

Au dessus des flots urbains, la Bayoke Tower se dresse à la manière d'un phare lugubre, gardien sinistre de cette mer inquiétante où chaque créature, aux aguets, se bat pour survivre une nuit de plus. Squales, petits poissons, calamars, crustacés, tous engagés dans une lutte quotidienne pour la survie. Le chauffeur

embraie. Un mélange de gaz d'échappement s'infiltre dans l'habitacle, se mêlant à l'odeur entêtante du jasmin. Un puissant courant marin s'écoule sur l'avenue : magma de plancton insignifiant entre les récifs phosphorescents des grands hôtels. Le petit autel fixé sous son rétroviseur oscille dans le ressac de la circulation. Le Bouddha en plastique coloré me sourit.

Sai veut me montrer son Bangkok: celui des bars de nuit, des boîtes, du sexe en libre-service. Le taxi s'engage dans une avenue bordée de néons rouges. Elle murmure:

— C'est Ratchada ! Le Royaume du *body massage*.

L'avenue ressemble à une tranchée scintillante qui se dilate à l'infini. Des lettres de néons rouges annoncent les salons de massage devant lesquels s'affairent des portiers en livrée. Avec sa lumière carmin posée à la verticale sur les immeubles, Ratchada éventre la ville comme la fente d'une femme offerte… Par instants, la circulation s'immobilise : embolie passagère du samedi soir. Les lèvres des filles sur les affiches semblent vivantes comme des sexes, palpitantes comme des branchies. Puis, l'enchevêtrement d'acier se fluidifie et notre sous-marin reprend sa progression dans les abysses. Ecriture *farang* ou japonaise. J'essaie de déchiffrer les lettres lumineuses sous les visages de femmes aux yeux langoureux. Je pratique mon anglais … *Emmanuelle … Mirage… Champs Elysées… Poséidon… Nataree*.

Je repense aux paroles de ma tante… *Le Bouddha a une grande louche et prend soin de tout le monde*… A Bangkok, j'ai compris que les parts n'étaient pas les mêmes pour tous et que le Bouddha prenait surtout soin des grandes bouches. Sai fait signe au chauffeur. Le taxi s'immobilise dans un *soi* qui bourdonne de vie nocturne. Nous descendons à l'entrée d'un grand complexe de bars empilés en strates de couleurs autour d'une cour centrale comme les couches de crème au beurre de ces gâteaux d'anniversaire trop hauts et trop crémeux que vendent les pâtisseries de luxe de Siam Square.

— Nana, me dit simplement Sai en tendant deux cents bahts au chauffeur sans attendre la monnaie.

Nous marchons au milieu d'une débauche de lumières criardes. Une foule sortie s'amuser a envahi la rue. Ça pue l'essence brûlée, le tabac, le parfum bon marché, la fleur flétrie, la sueur, les égouts bouchés et le barbecue. Les étalages débordent des trottoirs si furieusement encombrés que la foule est souvent obligée de marcher sur la chaussée, rejetée à chaque passage de taxi vers le caniveau chargé de détritus. Des corps de partout : hommes, femmes et sexe inconnu. Des visages par dessus : impassibles ou

racoleurs, européen ou asiatique. Des colonnes de vapeur montent des cuisines roulantes où des paysannes impassibles touillent un mélange de riz, de pousses végétales et de toutes sortes de cubes de viandes. En Thaïlande, tout ce qui pousse, court, nage ou rampe a vocation à finir, un jour ou l'autre, dans l'huile bouillante d'un *wok* au milieu des jets d'épices. Agonie odorante. Je pense à ma tante restée là-bas au village. Les légumes grésillent, les viandes rissolent, les brochettes répandent un parfum de porc grillé. Ivres, de grosses mouches bleues vrombissent dans l'air moite saturé d'odeurs. Je respire le parfum des mangues coupées, des melons trop mûrs. Les colonnes parfumées des cuisines roulantes se mêlent aux odeurs d'essence et de gaz d'échappement des taxis qui ronronnent en attendant que le feu de l'avenue passe au vert.

Cette rue chaude et bruyante est aux antipodes du monde froid de l'usine. L'odeur de solvants des machines n'est plus qu'un lointain souvenir. J'oublie les cadences, la mesquinerie du contremaître, cette fatigue qui étrangle tout désir. Enfin, je vis ! Loin de ces destins enlisés qui puent le labeur et la sueur. Métamorphosée en impératrice de la nuit, Sai rayonne comme un soleil noir. Assises à une petite table aux pattes tremblantes posée en équilibre au bord du trottoir, nous commandons deux assiettes de nouilles sautées. A la table voisine, de troublantes créatures à la suspecte pomme d'Adam grignotent une friture de blattes.

— On n'a rien avalé depuis ce matin, j'ai la dalle, avoue Sai en se jetant sur son *pad thaï*.

Des taxis en maraude frôlent l'étrange faune. Des passants se faufilent au milieu de l'effervescence, entre les étals et les vendeurs à la sauvette. Ce n'est pas désagréable d'être assises là, juste au milieu de ce grand flux de vie. Partout, une cohue de filles, de *ladyboys* et de *Farangs* se croisent, se jaugent, se défient. Des inconnus vivent animés de leur propre mouvement, d'habitudes, de vices, de projets peut-être. Il faudrait pouvoir participer à l'existence d'autrui pour comprendre l'humanité. Regards échangés, sourires aguicheurs. Une fille me frôle. C'est presque intolérable de passer si près de tous ces êtres et de rester à jamais étrangère à leurs préoccupations. Ils sont bien réels mais demeurent insondables. Beaucoup de vieux grisonnants, d'obèses suants qui se dandinent, gênés par un ventre trop gros. Etres aussi peu aériens que des buffles embourbés dans une rizière. Un sourire permanent flotte sur ces visages, juste heureux du regard des filles. Des jeunes aux crânes rasés flânent une bouteille de bière à la main. Ils portent crânement des débardeurs pour exhiber leurs muscles tatoués, font les intéressants, crient pour se faire remarquer, peut-être aussi pour être craints. Ils ressemblent à ces hordes de supporters qui hurlent

à la télévision autour des stades de foot. Ils vont voir les filles comme on va à la guerre, emportés inexorablement par le flot humain.

Un vieux au visage de chien parle avec un *katoey*. Le *ladyboy* se met soudain à bêler de sa voix de canard en prenant les passants à témoins.

— *You Cheap Charlie. You want fuck for free? For free, you can fuck yourself ! You better chuk wao.*

Le *katoey* indigné fait le geste de se branler. Je rougis. Près de nous, un vieux Thaïlandais à la figure ravinée s'approche cérémonieusement d'un touriste imbibé de sueur qui souffle plus bruyamment qu'une baleine à l'agonie. Le rabatteur ressemble au vieux Pichit de mon village. Il agite un dépliant sale sous le nez du touriste.

— *Young ladies, new ladies. Good fuck !*

Je commence à comprendre l'anglais. En tout cas, l'anglais sauce Siam. Devant le manque d'intérêt du blanc, le vieux rabatteur lâche, à tout hasard, qu'il a aussi des garçons en catalogue. Le feu vire au vert. Le *soi* se vide d'un coup comme le ventre de la vieille Princesse borgne quand elle est prise d'une diarrhée paludéenne.

*

* *

Dans le goulet qui mène à la cour, vissés sur leurs tabourets, filles et clients fraternisent. Des fesses trop larges et des jambes trop courtes courtisées par des nymphettes voraces. Une femme au visage fatigué fait claquer un sachet et éponge la nuque d'un barbon au cou ridé de poulet en prenant soin de passer largement sa main sous sa chemise avec un sourire entendu. Un groupe de Pakistanais hilares discutent le coup avec un *katoey* trop grand, trop maigre, trop laid qui se met à les insulter quand il comprend qu'ils s'amusent avec lui et qu'ils n'ont jamais eu l'intention de le prendre.

Les beautés froides entrent dans la cour avec deux sacs à la main. Sai m'explique:

— Un pour la bouffe et l'autre pour leur uniforme de Gogo.

Dans un angle de la cour, un petit autel décoré de guirlandes lumineuses a été dressé. Les princesses de la nuit s'inclinent avec respect, les mains jointes en *waî* au niveau du front. Certaines s'attardent plus longtemps, allument une baguette d'encens, posent

une offrande puis reculent d'un pas pour psalmodier une prière silencieuse. La maison des Esprits devient alors une insolite bulle de sérénité bouddhiste au milieu de l'effervescence des bars. Sai impatiente me saisit le bras:

— Allez, on monte ! Ma copine Bed bosse à l'Angel Witch. Tu veux voir ?

Elle n'attend pas ma réponse. Je dois suivre. C'est là, et nulle part ailleurs, que nous allons. Nous traversons la cour aux façades criardes où une masse femelle s'affaire sous les néons rouges. Partout, sur trois niveaux, une débauche de lettres lumineuses monte vers la nuit: Rainbow a Gogo, Lollipop a Gogo, Playskool a Gogo. Le clignotement grenat des enseignes éclaire d'une lumière fragmentée le visage de Sai. Une étincelle brille au centre de ses pupilles dilatées.

Devant chaque Gogo, devant les éclairages violents, des filles très jeunes en minijupes portent des panneaux et alpaguent les clients hésitants:

— *Nice ladies, new ladies! Only 70 bahts for draft beer! All night.*

Les *Hello girls* nous ignorent, nous prenant sans doute pour des danseuses rejoignant leur bar. Sai semble connaitre parfaitement les lieux. Au premier étage, elle s'engouffre sans hésiter derrière une silhouette pataude qu'un rideau de velours rouge vient d'avaler.

La première sensation est brutale : le choc électrique de l'air glacial et de l'obscurité. Etrange impression de me retrouver dans la nuit polaire. La clim tourne à fond, on gèle. Mes pupilles mettent un certain temps à s'accoutumer à la pénombre. Je découvre médusée une quinzaine de danseuses aux seins nus qui se trémoussent sans conviction, le regard lointain, sur une plate-forme pommadée de lumière rouge. D'autres filles du même acabit papotent, assises en petits groupes, ou bien papillonnent d'une table à l'autre. Buriram semble bien loin. Des adolescentes sanglées dans des tenues de cuir clouté oscillent avec des gestes mécaniques sur de la lourde musique américaine. Un numéro épinglé à leur culotte, elles flottent mollement dans un rouge vénéneux qui rend la chair des corps plus crue, plus obscène. Je comprends que cette lumière sanguine est censée éveiller le désir des clients en donnant aux visages des filles des expressions à la fois plus sensuelles et plus pathétiques.

Assise à côté d'un petit homme sec, une danseuse en string lève la main en souriant. Ses yeux étincellent dans un visage triangulaire un peu cruel. Je devine que c'est Bed qui nous fait signe de l'attendre. Beaucoup de tables sont libres, il est encore tôt.

Cinq minutes plus tard, Bed vient embrasser Sai avec une tendresse qui pique un peu ma jalousie. Je me demande un instant si elles ne sont pas plus que de simples copines. Bed qui a perçu un éclair de rivalité dans mon regard, pose une main amicale sur mon épaule :

— Alors tu travailles avec Sai ? Tu peux m'avouer qu'elle ne fout absolument rien à l'usine, dit-elle sur un ton moqueur.

— On bosse ensemble mais pas depuis très longtemps. Et toi t'étais aussi chez Wang Thai ?

— Moi en usine ? Plutôt crever. J'étais shampouineuse chez un coiffeur pédé de Pratunam mais le salaire était insuffisant.

Elle écarte les mains comme pour me présenter son gogo.

— Et regarde où ça m'a mené, ajoute-t-elle sur un ton ironique, maintenant je shampouine des queues de cheval.

— T'avais pas de pourboires au salon ?

— Ici j'ai des pourboires plus longs ! me réplique-t-elle en jetant un coup d'œil amusé à Sai.

Une grosse femme désagréable lui fait signe avec autorité et Bed se lève, résignée en nous demandant.

— Le show va commencer. Vous restez encore un peu ?

Elle disparait derrière un rideau noir. Les filles évacuent la piste, aussi placides que des zébus dociles quittant leur pâturage pour regagner l'étable. La salle bascule dans une obscurité presque complète, pendant que des spots de couleur convergent vers la scène. Une musique théâtrale monte avec roulements de tambour et trompettes. Une voix mâle annonce dans un anglais parfait:

— *And now ladies and gentlemen! We are very proud to introduce the show!*

Bed réapparait en tenue d'infirmière accompagnée d'une très belle créature qui contrairement aux autres danseuses a les cheveux coupés. La plupart des Thaïlandaises sont tellement fières de leur chevelure qu'elles ont du mal à adopter les cheveux courts. Pour elles c'est comme perdre une part de leur féminité. Pourtant j'admire ses cheveux courts, sa nuque nette et gracieuse qui lui donne un petit air vicieux de garçonne contrastant avec son visage lisse, nacré comme l'intérieur d'un coquillage. La beauté fouille la pénombre du regard avant de sourire en s'arrêtant sur Sai. Les deux danseuses commencent alors un numéro de *Tomboy*, se déshabillant, se caressant, s'humiliant, se repoussant. Un mélange pervers d'érotisme et de violence qui fait sourdre une douce chaleur dans le bas de mon ventre. Tassé sur son tabouret, la lèvre lippue, un homme épais, ventru au couve Bed d'un regard poisseux,

son nez de fouine levé comme pour mieux capter les odeurs du spectacle.

Plus immobile qu'un cobra hypnotique avant l'attaque, sans quitter un instant le spectacle des yeux, Sai me confie :

— La star du show c'est Tik : la bombe atomique aux cheveux courts. Elle vient de fêter ses dix-neuf ans. Elle tourne à l'ice et au *ya baa*.

Les danseuses sont maintenant complètement nues et s'enduisent le corps d'huile. Comment peuvent-elles ? Je serais déjà morte de honte si je devais me tortiller sur scène, nue comme un ver. Pour la première fois depuis l'apparition de Tik, Sai accepte de la lâcher des yeux et se tourne vers moi pour ajouter:

— Tik vit avec Om, la numéro 23. Une vraie tigresse celle-là. Quand Tik part trop souvent avec le même client, Om devient folle de jalousie et lui fait des scènes terribles.

Sous les spots, les deux filles ondulent de façon synchronisée, se caressent jusqu'à un « orgasme final ». Le public blasé applaudit mollement, les lumières se rallument. Le placide troupeau femelle reprend sa lente transhumance vers la plateforme centrale. Les touristes avalent une petite gorgée de bière pour tromper l'ennui et marquer la pause. Ils ressemblent à des pantins figés dans une solitude glacée rendue encore plus cruelle par les dizaines de filles jeunes et superbes qui se déhanchent sur scène. Aucune joie, aucun désir ne transparaissent dans leurs yeux, la plupart semblent s'ennuyer, juste assis là par habitude ou parce qu'ils n'ont pas d'autres endroits où passer leurs soirées libres. Un vieux Japonais lève la main et tend un billet de mille bahts à une jeune femme qui se promène depuis notre arrivée avec un seau rempli de balles de ping-pong. Chemise blanche, cravate de soie, costume sombre, lunettes à fines montures métalliques, il ressemble aux *salarymen* tokyoïtes des séries télévisées. Il a dû venir directement en sortant d'un rendez-vous d'affaires ou de son bureau. Toutes les filles lèvent les bras : *Please…! Please…!*

Le Nippon jubile, heureux d'être soudain le centre de toute cette attention juvénile, puis il plonge la main dans le seau et jette les balles par petites poignées, comme ma tante quand elle donnait le grain à ses poules sans le gaspiller, mais sans en oublier aucune. Peut-être l'homme souhaite-t-il juste prolonger le spectacle vulgaire de ces danseuses courant, se jetant à terre, se bousculant sans ménagement pour une balle blanche. Sai me dit:

— C'est vingt bahts la balle…

— Merci, j'avais deviné.

Les chiennes de mon *soi* se battent moins âprement pour un rat

crevé. Une fille râblée au visage dur de paysanne a réussi à s'emparer d'une dizaine de balles qu'elle serre précieusement contre un ventre trop gras. Immobile dans un coin du dancing, Tik observe la scène humiliante d'un regard glacé. Elle fixe le feu dilaté de ses yeux sur le Japonais : deux lances noires qui transpercent les cœurs. Sai préfère en sourire.

Bed est revenue, elle est maintenant assise avec l'homme ventru au regard libidineux. Elle se réajuste sur son tabouret et nous salue de la main au moment où nous sortons.

*

* *

Sur le trottoir c'est un défilé fébrile. Entre le grésillement furieux des barbecues et les estropiés qui se traînent par terre, la foule piétine, massive, sans but précis, juste heureuse de l'effervescence de la nuit. Les taxis roulent au pas. Une marée humaine nous porte. Une marée sans direction. Chacun semblant se diriger vers un but précis mais différent dans ce chaos urbain. Des *katoeys* en maraude font tournoyer leurs sacs à main comme des masses d'arme, se déhanchent outrageusement en battant des faux-cils, claquant des talons sur le macadam et essayant d'injecter le maximum de sensualité dans leur démarche. A Nana, le véritable spectacle est dans la rue. C'est bien plus amusant que les gogos. La bouche en cul de poule, ces grandes bringues interpellent les *Farangs* avec des voix de Donald:

— *I want to fuck with you. Welcome inside me !*

Un *ladyboy* fait un signe à Sai qui fait semblant de ne pas l'avoir vu. Sur le parking d'en face, une trentaine de filles ordinaires stagnent avec de grands panneaux « A louer » dans les yeux. Elles semblent attendre un bus qui ne viendra pas, souriant à tout ce qui passe. Leurs vêtements bon marché trahissent les occasionnelles : étudiantes désargentées, vendeuses fauchées ou ouvrières venues arrondir une paie trop maigre.

Devant l'entrée du Nana Plaza, Sai s'immobilise au milieu du trottoir encombré. Les doigts légèrement repliés à la manière des griffes de félin, elle ressemble à une tigresse prête à l'attaque. Elle jauge les flux de la clientèle. Je la sens qui hésite à retourner dans cette cour des miracles tapissée de néons avant finalement de passer son bras sous le mien, en amoureuse, et de traverser la rue au pas de charge vers l'étalage de chair fraîche à louer.

Nous pénétrons dans le vieil hôtel juste en face du Plaza. Des Thaïs serviles en livrée rouge s'agitent autour des vieux *Farangs*

comme des frelons avides attirées par la carcasse d'une bête morte. Je pense aux uniformes avec le logo Wang Thai de l'usine, aux livrées des grooms des salons de body massage de Ratchada. Les puissants aiment affubler les pauvres de tenues ridicules peut-être pour pouvoir les humilier un peu plus et pour qu'ils n'oublient jamais leur servitude.

Au rez-de-chaussée, une discothèque se remplit. Sai me présente le videur, une montagne de viande au visage impassible.

— Somboon vient du même village que moi. Un ancien champion de boxe thaïe. Il y a cinq ans, il a même gagné des combats de *Muay Thai* au Lumphini Stadium…

Avant de rajouter à mon oreille.

— Avant de tomber bêtement pour une histoire de combats bidonnés et de paris truqués.

Elle semble connaitre tout le monde ici. Somboon nous laisse entrer sans payer. Dans la grande salle sombre, presque tous les clients sont des *Farangs* et les clientes des Thaïes. Certains sirotent des bières ou des boissons colorées, d'autres, seuls ou en couple, se dandinent sur la piste en se jaugeant du regard.

Après deux minutes d'observation, Sai me dit *Survivor* les *Destiny Child.*

Now that you're out of my life

I'm so much better

Et elle fend la piste pour aller se tortiller à côté d'un homme massif d'une bonne quarantaine d'années habillé d'un pantalon de toile que tendent des cuisses puissantes, lourdes de chair. Il est chauve, sans menton. Son regard de poisson dépressif contraste avec sa chemise à fleurs qui évoque une gaieté dont il semble complètement dépourvu.

But I'm stronger

You thought that I'd be broke without you

Sai s'agite en souriant aux danseurs, elle se cambre, les jambes légèrement écartées. L'homme manœuvre adroitement pour se replacer dans son champ de vision. Il enchaîne des gestes saccadés pour se faire remarquer, pour témoigner de son enthousiasme pour cette musique de jeune, de son amour de la fête. Ses mouvements un peu raides qui trahissent le manque d'habitude, m'amusent. Un peu comme si mon oncle sortait en boîte. Je ne peux m'empêcher de sourire en le regardant s'agiter frénétiquement comme un pantin sur ce RnB qui n'est plus de son âge. En l'observant plus longuement, je remarque que l'homme fixe des types plus jeunes et

essaie maladroitement de calquer ses mouvements sur ceux de ces danseurs plus expérimentés.

But I'm richer
You thought that I'd be sad without you
I laugh harder

Sai lui tourne le dos ostensiblement et ondule de la croupe en faisant des 8. L'homme se rapproche d'elle, lui murmure quelque chose à l'oreille puis recule pour observer l'effet produit. Elle fait demi-tour et lance son sourire de tueuse en plissant ses yeux rieurs. Le mérou dépressif vient d'être harponné. Ses yeux la déshabillent fiévreusement. Maintenant, ils ne dansent plus à la manière de deux étrangers qui s'ignorent mais comme s'ils tentaient de former un couple, de créer une sorte d'intimité éphémère. Au cours de cette phase, ils s'appliquent à coordonner leurs mouvements pour créer une forme d'harmonie. Chacun perd une part de sa liberté pour tenter de composer une chorégraphie collective. Désormais c'est un couple qui danse. Certains des danseurs que Sai avait allumés marquent une désapprobation silencieuse et un désintérêt soudain en lui tournant le dos pour reporter leur intérêt sur les nombreuses filles seules qui transpirent sur la piste. Au changement de musique, Sai et son cavalier s'extraient du *dance floor*. Elle me présente :

— *My sister. She works with me. Same company.*

— *Nice to meet you. I am Dieter. What is your name?*

— *My name is Toy. Nice to meet you Dieter.*

De près, il fait encore plus âgé. Si c'est cela les types qui plaisent à Sai, elle me déçoit. Dieter est vite rejoint par un individu plus jeune qui répond au nom de Willy et qui n'a pas encore perdu tous ses cheveux. Sa peau est aussi rosâtre que celle des porcs qu'on ébouillantait au village juste après l'abattage. Il nous offre à boire. Sai commande deux Bacardi Breezer orange. C'est frais, doux et fruité. Je n'ai pas l'impression de boire de l'alcool. Une fois son Barcardi terminé, Sai repart danser avec Dieter pendant que Willy-le-rouge, maussade, descend bière sur bière en fixant les danseurs d'un air hostile. Il vide des Heineken dans de grands verres pleins de glaçons, ne dit rien, se contentant de rester près de moi peut-être pour montrer aux autres danseurs que nous sommes ensemble. Quand mon verre est vide, il recommande automatiquement un autre Bacardi comme on renouvelle un titre de propriété chez un notaire. Puisqu'on parle peu, on boit. Une heure plus tard, je titube, je n'ai jamais été aussi saoule de ma vie. Je veux rentrer. Je cherche Sai sur la piste. Avec un sourire embarrassé, Willy lève le

doigt verticalement pour me faire comprendre qu'elle est montée avec Dieter.

— *Upstairs* !

La tuile ! J'aurais dû m'en douter. Et moi comme une conne qui l'ai écoutée en sortant sans un baht. Maintenant je rentre comment ?

J'attends angoissée qu'elle redescende. J'ai les jambes lourdes. La musique s'est arrêtée, les lumières se rallument. Ils ferment et Sai qui n'est toujours pas réapparue. Je comprends enfin qu'elle ne redescendra pas, qu'elle va passer la nuit avec Dieter. Comment a-t-elle pu m'oublier ? La boîte se vide à présent, les filles font la queue au vestiaire pour récupérer leurs sacs à main. Une foule se déverse dans le bar de l'hôtel, se répand sur le parking. Les *Farangs* sont alourdis par la bière et le bruit. Willy reste silencieux, il semble gêné. Mon rimmel coule. Ma tête tourne, je voudrais tellement être à Buriram chez ma tante. Il regarde sa montre:

— *We can go upstair see Sai and Dieter.*

Un garde assis à une petite table face aux ascenseurs me demande ma carte d'identité et note scrupuleusement mon nom dans un grand cahier d'écolier dont les pages ont été soigneusement divisées en colonnes par des traits de couleur. Il y a des dizaines de noms déjà inscrits d'une écriture maladroite au dessus du mien. En reprenant ma carte, je rougis à cet homme qui a l'âge de mon oncle. Un autre couple attend l'ascenseur dans un silence gêné: un vieil Arabe en habit de son pays qui tire par la main une fille complètement soûle.

Willy m'emmène dans une chambre vide. Je comprends que c'est la sienne, pas celle de Dieter. Au centre, trône un lit immense avec une tête de lit en skaï bordeaux. Brusquement, il s'approche de moi, glisse la main droite sous ma robe et se met à me pétrir les seins à travers le soutien-gorge qu'il essaie de tirer pour mettre ma poitrine à l'air tout en caressant le haut de mes cuisses de l'autre main. Il m'embrasse la bouche et me parle à voix basse en allemand. Il parait que les *Farangs* appellent cela *french kiss*… Tu parles ! Une haleine aigre chargée d'une odeur de tabac froid et de bière éventée. Sa langue s'insinue entre mes dents mouillées, sa salive me répugne. J'ai envie de vomir. Il se presse plus fort contre moi. Un buffle en rut qui me pousse lentement vers le lit. Je résiste, frissonnante de dégoût, j'essaie de le repousser des deux mains mais je tiens à peine debout. Soudain, sous une poussée plus forte, mon corps bascule. Il est sur moi. Je sens le matelas sous mes reins. Il prend ma main et la pose sur sa braguette entrouverte. Son truc est sorti, énorme. Je baisse les yeux. Il veut que je le prenne dans

ma bouche. Il me dit… *smoking*… Je fais non de la tête.

Willy s'énerve, il pèse plus fort sur moi avec un air mauvais. Après, je ne me souviens plus trop. Mon corps s'affaisse sous son poids, le lit craque. Ses mains glissent sous ma culotte, l'arrachent puis il déboutonne son pantalon, le baisse. Je cherche à me redresser, mais je suis sans force, il pèse une tonne. Il empoigne mes hanches et écarte mes cuisses de son genou, je me laisse faire pour avoir moins mal. Il entre en moi comme le soc d'une charrue dans la fange d'une rizière. J'ai la bouche terreuse. Il me pétrit le haut des cuisses avec des gestes maladroits. Je sens une douleur au fond de mon ventre. Quelque chose se déchire en moi. Je hurle avant que ça ne devienne insupportable. Sensation de chute, impression de mourir. Willy s'agite très peu de temps puis son corps se relâche brusquement.

Nous sommes immobiles. Il pèse sur moi, puis se retire. Son corps bascule sur le côté comme le cadavre d'une bête morte. Il se lève, allume toutes les lumières, dégoûté. Il est en colère à cause de la tâche de sang sur les draps. Je suis aussi molle et onctueuse que le lait de coco que ma tante ajoute au curry vert pour régaler ses clients. Il croit que j'ai mes règles, me crie dessus en anglais: *Why you didn't tell me ?* J'ai la nausée… Je veux aller vomir aux toilettes mais il m'attrape le bras et crie des choses dans son putain d'anglais… Je ne comprends rien… Les joues inondées de larmes, je répète juste… *I want to see my friend*…

Il sort de la chambre pour revenir cinq minutes plus tard accompagné de Dieter et de Sai. Je suis tellement contente de la revoir. Je lui explique tout pour les draps souillés. Elle parle en anglais avec Dieter, répétant en me montrant du doigt :

— *Virgin, my sister virgin… Seventeen years soon !*

Dieter semble soudain très ennuyé. Sai lui montre la tache de sang sur le drap. Willy a blêmi. Pâle, les yeux vitreux, il regarde partout d'un air gêné et confus, secouant la tête en répétant d'un ton désolé *I did'nt know… Sorry*… Puis sort un billet, me le tend. Aussitôt Dieter se met en colère, s'explique avec lui en allemand, le ton monte entre eux. Willy baisse les yeux, sort un second billet et Dieter en rajoute un troisième en lui jetant un regard méprisant. Dieter parle avec Sai en lui tenant le bras et en répétant… *No problem… No problem… Everything is OK.*

Au moment où Sai et moi quittons la chambre, les deux Allemands semblent soulagés. Face à l'ascenseur, le vieux gardien somnole sur sa chaise. Sur le parking, quelques filles sont toujours là à poireauter dans la nuit. Ma montre indique quatre heures trente-sept. Je me sens mal. Je disparais entre deux voitures pour

me vider. Le sel de mes larmes se mêle à l'acidité du vomi qui me brûle le nez. Ma gorge est en feu et mon menton barbouillé de vomissures. Sai fouille son sac pour me tendre un paquet de mouchoirs. Je m'essuie le visage. Je me mouche plusieurs fois avant de jeter sous la voiture les mouchoirs souillés de nouilles à moitié digérées. Mon nez pique moins, je me sens déjà un peu mieux.

Dans le taxi, le chauffeur nous jette un œil soupçonneux dans le rétroviseur, il a dû sentir l'odeur acide du vomi tiède se mêler à celle plus agréable du jasmin. J'ai mal à la tête, la boule huileuse qui s'est logée dans mon ventre ne veut pas s'en aller. J'ai gâché la soirée de Sai. Je ne sais même pas si Dieter l'a payée. Silencieuse, les yeux vides, elle regarde les néons glacés qui défilent. Nous longeons les longues artères sinistres de la ville vide. Je ne perçois aucune colère dans son cœur, elle semble absente et un peu triste. Dans le halo du ciel, les tours de béton veillent sur la ville telles des sentinelles nocturnes.

Sai me fait prendre une douche très chaude. Je me laisse laver les cheveux. Elle me sèche dans une grande serviette blanche, puis me coiffe comme le faisait ma mère après le bain quand j'étais gamine. Dans le miroir piqué qui surmonte le lavabo, j'examine longuement mon visage chiffonné, cette bouche enfantine qui a perdu son innocence. Je passe la main sur la peau fatiguée de mes joues. Je cherche un changement, un signe que je ne trouve pas. Pourtant, je suis une femme désormais.

Le lendemain, je dors toute la journée. Sai reste dans la chambre à somnoler avant de se préparer à ressortir le soir. Je décide alors de rentrer dans ma chambre. Nut n'est pas là. Sûrement avec Benz qu'elle ne quitte plus. Je me sens seule, je n'ai plus cette douleur au ventre mais je sanglote. L'amour ne mérite pas tous les romans que j'ai lus. Je m'effondre morte de fatigue avant que Nut ne rentre. C'est mieux ainsi, je n'ai pas envie d'en parler avec elle. Je sais très bien ce qu'elle m'aurait dit:

— Je t'avais prévenue de ne pas fréquenter cette traînée.

IV

Le bruit de la douche matinale me réveille, m'annonçant que mon sommeil est désormais compté et qu'une nouvelle journée s'étale devant moi.

Nut émerge de la salle de bains avec les paupières bouffies, le nez rougi d'avoir été trop mouché. Elle détourne son visage flétri pour éviter mon regard. Je lui demande si ça va, elle me répond *Sabai dee*... mais je n'y crois pas. Tout dans son visage montre que ça s'est mal passé, qu'ils se sont encore disputés hier avec Benz et qu'elle a pleuré toute la nuit mais je fais celle qui n'a rien remarqué. Dans le bus, Nut reste silencieuse, le visage fermé. A ma prise de poste, Sai est déjà occupée à régler sa machine. Comme tous les lundis matins, mon corps est lent à démarrer. Gorgé de la paresse du week-end, il rechigne à repartir pour cinq jours d'esclavage.

Une fois que je commence à rentrer dans le rythme, je jette un coup d'œil vers Sai qui m'ignore ostensiblement mais sans hostilité. Elle semble gênée, il y a un froid entre nous. Je l'ai déçue ? Après tout, je lui ai fait perdre sa soirée. Il n'y a que le week-end qu'elle peut se faire un peu de fric. Et moi, qu'est-ce que je devrais dire ? J'ai perdu bien plus, ma virginité, mon honneur. Pour trois billets de mille lâchés par pitié. J'en veux à Sai de m'avoir amenée dans cette discothèque de merde. Elle aurait dû se douter en me laissant avec ce type… Entre nous, rien n'est plus comme avant. Je ne l'admire plus maintenant que j'ai vu Dieter avec son visage bouffi, son crâne luisant, ses jambes brèves et charnues. Ça me dégoûte et elle le sent. Où est notre complicité ? A la pause, Pricha vient bavarder avec son bleu trop large. Il a dû percevoir un malaise.

— Ça ne va pas ? T'as pas l'air dans ton assiette.

— Non je vais même plutôt bien pour un lundi matin.

— Si tu as un souci, viens m'en parler.

Toute la semaine, nous nous évitons avec Sai. Je n'arrive pas à savoir si elle est en colère ou simplement embarrassée. Je ne lui en veux pas, je suis juste en colère contre moi-même. Qu'est-ce que je croyais en sortant avec Sai dans ce quartier ? Je suis également inquiète parce que je ne me rappelle pas si l'Allemand a mis un

préservatif.

A l'usine, toutes les filles de l'atelier font de la lèche à l'Araignée pour obtenir des heures supplémentaires. Ce salaud nous tient avec son *overtime*. A la pause, Sai éclate de colère au vestiaire.

— Il peut se le foutre au cul son OT minable.

La plupart des filles pensent exactement pareil mais elles écrasent. Quand on ne sait pas si on pourra payer le loyer à la fin du mois, on n'a pas beaucoup d'amour-propre, on ne la ramène pas trop. Pour beaucoup, ce sont les heures supplémentaires qui permettent de boucler les fins de mois alors les filles ont l'échine souple devant le maton en chef. Et pas qu'au sens figuré pour celles qu'il convoque le soir dans son bureau. Heureusement, j'ai la chance de ne pas avoir tapé dans l'œil de l'Araignée. Au moment où la sonnerie retentit, je me tourne vers Sai:

— Il faut qu'on se parle. On peut se voir après le boulot ?

Le soir, elle m'attend silencieuse devant le transformateur. On file s'asseoir à la gargote au bout de la rue. Sai me regarde avec un air gêné:

— Je suis désolée pour samedi. Je ne pensais pas que ça se passerait comme ça.

— Tu n'y es pour rien. Je ne t'en veux pas. J'ai juste peur.

— Peur ? De quoi ?

— De tomber enceinte et puis du SIDA, je ne me souviens pas si Willy a mis un préservatif.

— T'as pas fait gaffe ?

— Fait gaffe ? Si tu savais comment ça s'est passé.

— La plupart en mettent. Ils ont encore plus la trouille que nous.

— Oui mais là c'est allé vite, trop vite. Je ne crois pas qu'il ait pris le temps.

Elle dit « la plupart en mettent ». Je m'en fous des autres, de la plupart. Ça veut dire quoi « la plupart » si je tombe enceinte ou si je suis infectée ? Nous finissons les deux assiettes de bœuf sauté sauce aux huîtres. Elle m'invite à passer chez elle. Dans la chambre, je la sens plus proche de moi. Je retrouve l'amie d'avant, une fille penaude qui veut faire la paix.

— Excuse-moi Toy, je suis la seule responsable de ce qui est arrivé. Tout est de ma faute.

Je repense aux langues lourdes d'alcool, aux fronts fuyants, aux yeux méchants de poulets d'élevage.

— Comment tu fais pour coucher avec ces types ?

Elle détourne le regard, troublée par ma question puis hausse les épaules.

— Qu'est-ce qui nous attend ici ? Vieillir derrière une machine pour engraisser des salauds de Taïwanais qu'on n'a jamais vus ? T'as vu la gueule des copines ? Tu te vois leur ressembler dans quelques années ? Moi pas. Je veux tout, tout de suite, sans devoir mendier des heures supplémentaires qui finissent de me vider de mes dernières forces. Ces OT qu'on me concède parce que j'ai été bien sage, bien docile. Je veux vivre, danser, me caraméliser sans devoir penser au boulot le lendemain. Alors si je dois coucher avec Dieter ou un autre, tant pis.

Elle me montre un poster de *Farang* au mur:

— Dieter ou Brad Pitt. Avec quelques verres dans le nez, une fois la lumière éteinte, on ne voit plus trop la différence.

*

* *

Hier, j'ai eu mes règles, je me sens follement heureuse. Pour fêter ça, Sai est venue dîner avec moi. Désormais, l'histoire avec les Allemands est définitivement close. Elle devrait être contente mais elle ne me regarde pas dans les yeux et semble mal à l'aise.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Sai ?

— Non ça va… ça va même très bien.

— Mais quoi ?

— J'ai un truc à te dire…

— Un truc ? Arrête de faire la mystérieuse.

— Je vais m'absenter un mois de l'usine

— Un mois ? Pourquoi ? Tu comptes faire quoi ?

— Des vacances avec un *Farang*. Il veut aller dans le Sud, à Phuket ou à Krabi. Je ne sais plus trop.

Ces noms me font rêver. Je songe au bleu liquide de cette mer que je n'ai jamais vue. Il y a deux semaines, je l'aurais enviée mais depuis cette soirée au Nana Hôtel, je ne sais plus trop quoi penser.

— C'est avec Dieter ?

— Tu plaisantes ? Après l'histoire avec Willy, je ne l'ai pas revu.

Je suis convaincue qu'elle me ment, qu'au moins dimanche soir, elle a passé la nuit avec lui.

Le lendemain, à la pause déjeuner, elle file demander à Somchai un congé sans solde. Le contremaître lâche le tournevis avec lequel il était en train de décoincer un engrenage et bondit sur

ses longues pattes comme un démon arachnéen avec des flammes dans les yeux:

— En pleine saison pour les commandes ? T'es cinglée ou quoi ? T'as rien trouvé de mieux pour me faire chier ? Tu es une des plus anciennes et tu décides de t'absenter un mois. Dis-moi, je fais quoi avec les commandes ?

— Mets en une autre à mon poste !

— Toutes les équipes sont au taquet et tu le sais parfaitement.

Sai est hors d'elle, elle se mord les lèvres de rage. Le sang lui monte à la tête. Elle tourne les talons, roule sa blouse en boule et la balance sur sa machine.

— Pour sept milles bahts par mois, je vais quand même pas perdre mille bahts par jour ! Mieux vaut foutre le camp.

Pricha lui prend les deux mains pour essayer de la calmer.

— Ici t'as une certaine sécurité. Ne fous pas tout en l'air parce que tu découvres que le monde est dégueulasse ? Tu n'es pas la première. Je suis bien placé pour le savoir.

— Si quelqu'un doit foutre ma vie en l'air, je préfère que ce soit moi, dit-elle en se dégageant avec brutalité pour filer vers la sortie.

Elle ne réapparait pas de l'après-midi. Le soir, quand je passe prendre des nouvelles à sa chambre, Sai a déjà bouclé sa valise et annoncé à la concierge qu'elle lui rendait les clefs demain. Nous décidons de passer la dernière nuit ensemble, de parler toute la nuit comme si l'une d'entre nous allait mourir demain. Mais Sai s'endort vers minuit, moi pas. De toute façon, impossible de fermer l'œil. Je la regarde respirer régulièrement, avec confiance. Elle semble déjà partie pour un voyage lointain et égoïste. Je me sens déjà très seule.

Le lendemain matin, nous descendons à l'aube manger une soupe de riz.

— Je voulais te dire pour l'autre soir avec l'Allemand…

— Arrête Sai, c'est déjà oublié, promets-moi de ne plus m'en parler et surtout de me donner des nouvelles.

— Promis Toy ! Tu seras bien la seule qui va me manquer. Peut-être aussi Pricha, il est saoulant mais, au fond, je l'aime bien ce vieux fou. Je le trouve touchant avec ses lubies. Un des rares qui ne s'est pas complètement résigné.

— Peut-être que tu reviendras. L'Araignée ne t'aime pas mais il te réembauchera, par intérêt, parce que tu connais le travail et qu'en ce moment, ils manquent de personnel.

— Plutôt crever, je ne reviens jamais en arrière. Toujours aller de

l'avant. Les jours s'empilent sans s'effacer mais ce qui compte c'est d'avancer. La vie est une route à sens unique.

Je lui fais jurer à nouveau de m'appeler de temps en temps sur le portable de Nut. Elle a beau promettre tout ce que je veux, je prends ce départ comme une trahison. Ma meilleure amie me laisse tomber au moment où tout pouvait commencer. Je suis en colère contre elle, contre moi parce que je sens déjà qu'elle va me manquer.

— Qu'est-ce que tu vas faire après tes vacances ?

— Je ne sais pas… pas encore. Des boulots à sept mille bahts par mois, c'est pas ce qui manque. Quand on naît pauvre, on n'est pas libre. Usine taïwanaise ou clients allemands, au fond, nous nous vendons toutes, d'une manière ou d'une autre.

Je l'aide à descendre sa grosse valise. Une pluie noire cingle les vitres du taxi qui attend moteur tournant. Sai me tend un sac plastique avec un paquet grossièrement emballé avant de s'engouffrer sans un mot dans la voiture verte et jaune. Je la regarde s'éloigner avant de tourner à droite au bout de la rue, de l'eau à mi-roue. Je remonte trempée de pluie et de douleur. Curieuse, j'ouvre le paquet, il contient une de ses plus belles robes et le livre de ses chansons préférées en anglais.

*

* *

Quelques jours plus tard, le mardi 19 septembre 2006 au matin, tout le pays se réveille en état de choc. Alors que le Premier Ministre Thaksin Shinawatra est en voyage officiel aux Etats-Unis, nous apprenons sur l'écran de notre petite télévision chinoise que des blindés de l'armée ont pris position pendant la nuit autour des points névralgiques de la capitale et encerclent notamment les bâtiments du gouvernement. Les militaires viennent de prendre le contrôle du pays sous l'autorité du chef d'état-major, le Général Sonthi Boonyaratglin. Les crocodiles sont en train de s'entredévorer dans le marigot de la corruption massive. On change de gouvernement mais le système reste le même… *Same same but different*… comme dit Nut avec une pointe d'amertume.

La seule bonne nouvelle c'est que la journée est déclarée fériée. Les usines et toutes les administrations seront fermées jusqu'à mercredi matin. Nut appelle sa famille au village pour les rassurer et je fais de même avec ma tante. *Pâa* me raconte que là-bas, les gens sont inquiets de la situation. Avec le Nord, l'*Isaan* a toujours été le principal soutien du parti de Thaksin, le *Thai Rak Thai* et

cette reprise en main par l'armée et les élites de Bangkok les inquiète.

Moi, je me moque de tout cela… Je n'ai pas l'âge de voter et quand j'aurai dix-huit ans, je ferai comme ma mère… Je resterai à la maison les jours d'élection pour cuisiner tant je vomis ces politiciens corrompus qui n'ont jamais rien fait pour le peuple. Quand nous sortons enfin, curieuses de voir à quoi ressemble un coup d'état militaire, Bangkok n'a jamais été aussi calme, une ville comme suspendue dans un entre-deux étrange. Je ne vois ni chars d'assaut, ni soldats en uniforme. Une étrange ambiance faite d'attente et d'inquiétude règne dans les rues. Comme si les gens se préparaient à quelque chose de grave et d'imminent. A Pathum, très peu de voitures circulent, beaucoup de commerces sont fermés mais, un peu plus tard dans la journée, certaines gargotes se décident à rouvrir quand même. Ce coup d'état entérine la disgrâce de Thaksin entamée en début d'année à la suite de la vente, dans des conditions contestées, de son groupe de télécommunications Shincorp à des Singapouriens.

Dès le mercredi matin, la page se tourne. La vie reprend comme avant. Avec l'assentiment du Roi qui ne supportait plus l'arrogance et l'ambition de Thaksin, un nouveau Premier Ministre est nommé à la tête du pays : un général à la retraite qui se nomme Surayud Chulanont. Les régions opposées à Thaksin essentiellement Bangkok et le Sud jubilent pendant que le Nord et l'Isaan font grise mine. Une des premières décisions du nouveau gouvernement est d'augmenter très fortement le budget du Ministère de la Défense. Pricha ricane en disant qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Pour nous chez Wang Thai Textile, rien ne change. La vie reprend comme avant. Mêmes cadences, même contremaîtres, mêmes salaires. Aucune baisse des commandes n'est perceptible. Sans la télévision et la journée fériée, nous n'aurions rien su de ce changement de régime.

Amazing Thailand comme répètent les affiches de la Tourisme Authority of Thailand.

*

* *

Ma tante m'a appelé hier pour me l'annoncer. Sa voix était grave. J'ai été forte, je n'ai pas pleuré au téléphone mais mon cœur était glacé comme une pierre. Je demande un congé au contremaître. L'Araignée fait un peu la tête car Sai n'a toujours pas

été remplacée. Mais il sait qu'il ne peut pas refuser : la famille, c'est sacré.

Je prends le premier bus à l'aube à la gare de Mochit. Nous sommes fin septembre. Cela fait déjà quatre mois que je n'ai pas revu les miens. Une femme au visage accablé m'attend à l'arrêt de bus. Ma tante a pris dix ans comme rongée par un poison intérieur. Elle parait sèche et amère. La femme joyeuse et volubile de mon enfance a laissé place à une vieille dame voûtée qui erre comme une âme en peine d'une pièce à l'autre semblant vaguement chercher quelque chose. Mon frère est en pleine forme et n'a pas l'air très affecté par la disparition de mon oncle. Sans homme à la maison, il sent vaguement qu'il va pouvoir désormais faire ce qu'il veut. Et puis c'est le privilège de l'adolescence que d'ignorer les soucis des grands. J'ai déjà des soucis, cela doit signifier que je deviens adulte.

La mort de mon oncle est en train d'emporter toute trace de la prospérité passée dans un gouffre noir, insatiable. L'alliance et le pendentif en or de ma tante ont disparu et ont dû rejoindre d'autres bijoux de pauvres dans la boutique d'un accapareur. Elle ne pourra s'en sortir sans le salaire de mon oncle. Et puis, il y a mon frère.

— Vidura ne te ressemble pas. C'est un gosse difficile. Il n'apprend rien à l'école et traîne toute la journée avec les voyous du village. Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir en faire ? me demande-t-elle avec le désarroi d'un enfant qui se confie à sa mère.

Que répondre ? J'ignore déjà ce que sera ma vie. Je n'ai que deux ans de plus que Vidura, qu'il se prenne un peu en charge celui-là. Enfant, il monopolisait déjà toute l'attention de ma mère sous prétexte de sa santé fragile. Quand je pense que c'est pour ce résultat que ma mère a sacrifié mes études.

Pour aider *Pâa* à payer la cérémonie, je lui donne les trois mille bahts des Allemands et que j'avais mis de côté. Trois billets qui sentent encore le vomi et que je gardais dans un sachet plastique à part. Des billets différents des autres dont je suis contente de me débarrasser, comme un serpent se défait d'une peau morte. Ma tante me remercie avec un regard absent. J'ai l'impression qu'elle aussi est partie.

Après la crémation, *Pâa* ne parle pas, mange peu, boit avec réserve. Je ne la reconnais pas, elle d'habitude gourmande tendance gloutonne. Je revois Am mon amie d'enfance qui porte de beaux vêtements depuis qu'elle a épousé le fils du maire : un cancre qui passait son temps à imaginer de nouveaux supplices pour les insectes qui avaient eu le malheur de tomber entre ses

pattes. Il parait qu'il ne joue plus à brûler les ailes des papillons. Maintenant qu'il est dans les affaires, il a dû découvrir de nouvelles voluptés. Am aussi est une femme maintenant, je lui demande comment c'était sa nuit de noces. On en rêvait souvent quand nous étions écolières. Elle reste silencieuse, les yeux baissés. Je comprends que pour elle non plus, l'amour n'a pas tenu ses promesses.

— Et toi, tu fréquentes quelqu'un à Bangkok ? demande-t-elle pressée de changer de sujet de conversation.

— Il y a surtout des filles dans l'usine où je travaille.

— Tu ne sors jamais en ville ?

— Ça m'est arrivé avant, mais maintenant que Nut a un copain… C'est pas marrant de sortir seule. Tu comprends, je n'ai pas d'amie comme toi sur Bangkok.

Ses yeux pétillent. Elle aussi sait que notre amitié est une chose rare. Elle est heureuse de me revoir et sort une vieille photo de son sac. Nous sommes devant l'école en jupes plissées bleues et en chemisettes blanches. Nous devons avoir une dizaine d'années. Je me souviens qu'à l'époque je voulais ressembler à l'actrice Aum Pachrapa qui jouait dans Rak Nakara, « les racines de la ville ». Avec ma coupe au carré et ma barrette d'écolière, je me trouvais moche. Cette enfance insouciante me rend nostalgique.

Le soir, j'allume un bâtonnet d'encens et je parle à ma mère de ma vie, de mes soucis de grande personne. Ce soir-là, elle n'est pas venue mais parfois, elle m'entend et je sens alors dans la pièce sa douce présence qui veille sur moi.

*

* *

Le lendemain matin, *Paâ* m'accompagne à l'arrêt de bus sous le manguier géant. L'autocar est en retard comme d'habitude, nous attendons assises sur le banc en écoutant les bruits de la campagne endormie : les grenouilles, le crissement des insectes, un chien qui aboie, les coqs qui chantent au loin. La lumière fraîche de l'aube blanchit la campagne. Il fait encore bon, la chaleur ne viendra que plus tard. Ma tante me glisse un gâteau à la crème de coco, c'est devenu une tradition entre nous, un doux rituel qui nous rappelle les jours heureux de l'enfance, quand mon oncle et ma mère étaient encore là et que nous allions tous les jeudis au marché de Buriram vendre ses plats cuisinés. Elle ne m'a rien demandé pour l'argent. Ma tante ne demande jamais rien mais je sais qu'il faudra essayer

de lui envoyer plus. Quand la porte de l'autocar s'ouvre avec un bruit de cocotte vapeur, je sens une sorte de poids dans ma poitrine. Je n'aime pas les séparations.

Le soir, dans ma chambre vide, j'ai beau refaire mes comptes jusque tard dans la nuit. Le carnet où je note mes dépenses me donne toujours le même verdict implacable, je réalise que je n'y arriverai pas. Avec la mort de mon oncle et ma tante diminuée, toutes les responsabilités me retombent dessus. Comment boucler le mois avec six mille bahts ? Et Nut qui est de moins en moins souvent là. Il faudra en plus que je trouve une nouvelle colocataire si elle se met en ménage avec Benz.

Le lendemain, au retour de l'usine, je trouve une carte postale de Sai glissée par la gardienne sous la porte de la chambre : une vue aérienne de Koh Pi Pi, deux croissants de sable blanc, comme des hanches de sirène qui enserrent un paradis. Je retourne la carte.

Salut de Koh Pi Pi où je passe des vacances fantastiques avec John. J'espère que tu vas bien. Demain, nous prenons le bateau à Chalong pour Krabi. Tu sais, je pense souvent à toi, tu me manques Toy.

Bisous. Sai

PS: Quand vas tu enfin te décider à t'acheter un mobile pour que je t'envoie des MMS ?».

À côté de la signature de Sai, il y a un gribouillis illisible. J'imagine que c'est John. C'est le seul signe de vie que je reçois d'elle. Les semaines passent, une fois j'essaie de l'appeler avec le mobile de Nut mais une voix synthétique m'informe que son numéro AIS est désactivé.

Deux semaines plus tard, c'est au tour de Nut de rentrer dans sa famille à cause du décès d'une grand-mère. Série noire, on meurt beaucoup en ce moment, peut-être à cause d'une saison des pluies plus forte que d'habitude. A la télé, ils parlent d'El Nino ou d'un nom espagnol comme ça. Des vieux interrogés se plaignent de rhumatismes, racontent que le climat se détracte. Ça n'arrange pas notre situation financière car Nut va devoir participer aux frais des funérailles. Au moment de prendre le bus pour Mochit, Nut me dit en plaisantant que quand elle voit ce qu'il lui reste pour finir le mois, c'est tout juste si elle ose respirer.

Le soir même à l'arrêt de bus, Benz pile devant moi avec sa Honda Dream rouge rutilante et ses fausses Ray-Ban de vrai naze,

beaucoup de monde attend un bus qui doit être bloqué quelque part.

— Tu veux que je te ramène, Toy ?

J'hésite avant d'accepter… Juste parce que je suis crevée. Je m'accroche à sa taille, il va très vite pour faire le mec viril, se faufile entre les voitures immobilisées. On met moins de dix minutes pour arriver dans mon *soi*. Quand je descends de la moto, il m'attrape le bras:

— Tu me fais toujours la gueule Toy, dis-moi au moins pourquoi tu m'aimes pas ?

— Arrête ton char, j'ai pas à t'aimer ou à te haïr. C'est pas moi ta copine.

— Dommage…

— Quoi dommage…? T'as pris quelque chose ? Tu délires ?

— Non, je suis à jeun et je parle sérieusement. T'es beaucoup plus canon que Nut. Me dis pas que tu ne vois pas comme les mecs te regardent à l'usine.

— Qu'est-ce que l'usine vient faire dans cette histoire ?

— Rien c'est juste que…

— Que…? Vas-y, accouche, je suis crevée.

— … que tu me plais vachement. T'as pas envie d'aller prendre un verre ?

Je retire mon bras violemment. Quel salaud ! Quel enfoiré ! Pour un peu, il me proposait la botte. Deux jours plus tard, quand Nut rentre du village, je décide de ne rien dire. Je ne veux pas que les mauvaises nouvelles arrivent par ma faute… même si je me doute qu'elles finiront bien par arriver un jour.

*

* *

Elle se tord les mains, un tic nerveux agite son visage. Je ne la reconnais plus. Je ne regarde pas ses mains mais son ventre. Après tout c'est là que ça se passe. Je pense à la capsule de vie qui grandit à l'intérieur.

— Pourquoi t'as pas fait attention ?

— Attention ? C'est lui l'homme. C'était à lui de faire gaffe, il savait très bien que je ne prenais pas la pilule !

— Qu'est-ce vous allez faire ? Tu veux le faire passer ?

— Tu parles, c'est trop tard, nous sommes en octobre, le fœtus a déjà presque quatre mois.

— Et Benz, il en dit quoi ?

— Il a demandé son solde et changé de carte SIM. Ce salaud se débine.

Elle est catastrophée. Il la plante avec son marmot. Je ne sais pas trop quoi dire. Je suis triste mais pas surprise. Elle ne sera pas la dernière à qui ça arrive. La moitié des ouvrières de mon atelier élèvent seules leurs gamins. Avant, l'amoureux est tout sucre avec sa fiancée... Et que je t'aime… Que je t'adore… Amour éternel... Sérénade... Mais dès qu'il s'agit d'assumer, plus personne. Pfuiittt…! Ils disparaissent tous comme une volée d'étourneaux… *Démerde-toi toute seule ma belle, il faut que j'y aille, je suis déjà en retard et j'ai d'autres projets dans l'immédiat...* La fille refile son moutard comme un paquet de linge sale à une grand-mère qui n'avait rien demandé avant de retourner trimer à l'usine. Après tout, mon père n'a rien fait d'autre en laissant ma mère se débrouiller toute seule avec ses deux gosses. Je crois que c'est cela qui l'a consumé lentement. Je jure de ne jamais me faire avoir. Dès l'enfance j'ai compris en regardant défiler les nuages dans le ciel que la seule façon de vivre une vie intense et pure c'est de la vivre en imagination, dans la solitude et le rêve. Le réel salit tout, les gens sont toujours en deçà de ce qu'ils promettent. Quand on décide d'entrer en relations avec nos semblables, on croit créer des liens solides : amitié, amour mais les êtres sont égoïstes, des machines à survivre animés de leur propre mouvement autocentré qui s'éloignent le jour où leurs intérêts changent. Quand, par miracle, ils paraissent consentir à se détacher de leur égoïsme consubstantiel c'est souvent parce que l'on n'a pas su déceler l'intérêt qu'ils retirent de leurs actions. Les pires sont ceux qui se donne le beau rôle, qui aide les autres par orgueil, pour se regarder dans la glace, pour admirer une posture. La seule conclusion qui vaille c'est que la vie n'apporte qu'un mélange de déceptions et de trahisons. Il faudrait vivre loin du monde, loin du jugement d'autrui, des modèles qu'on nous inculque pour pouvoir être ce que nous sommes vraiment. Nut s'est laissée embarquée dans cette histoire parce qu'elle voulait y croire, fonder son foyer comme les autres. Elle s'est bercée d'illusions avec son Benz mais personne ne pouvait la réveiller.

Au fil des semaines, Nut devient lourde et déformée. Sa démarche autrefois vive et pleine d'entrain est devenue pesante, ses mouvements se font plus lents. A son poste de piqueuse, elle n'arrive plus à atteindre son rendement et elle sait déjà que sa prime va sauter. Le soir, les seins gonflés et douloureux, elle somnole, devient irritable, se plaint souvent de nausées. Elle me parle parfois des ondes de douleur, des vagues de feu qui

descendent le long de ses reins. Je découvre avec horreur que la grossesse ressemble à une longue maladie, une affection qui dure neuf mois.

Les soirs où Nut ne s'effondre pas de sommeil, elle pleure pour mieux s'agripper à sa souffrance. Avec cette graine de vie qui grandit imperturbablement dans son ventre, la douleur est la seule chose qui lui reste de Benz. Ce minable a demandé son solde pour disparaître à jamais dans l'anonymat de l'océan urbain. Elle le déteste mais, parfois, elle m'avoue honteuse qu'il lui manque. Pas très fière de son impuissance à le haïr. Je ne sais pas quoi lui dire, je suis désolée pour elle. Elle ne méritait pas ça. Personne ne mérite de voir sa vie terminée à son âge. Une fille-mère n'a quasiment aucune chance de retrouver un mari. La vie est ainsi faite. A prendre ou à laisser. On rencontre des gens, on les aime, on croit être un peu moins seul pour affronter le chaos de la vie et puis un jour, ils nous quittent aussi soudainement qu'il sont entrés dans nos vies. Sans qu'on y puisse rien. On se sent trahis parce qu'on s'est attaché, qu'on leur a fait confiance mais la vérité c'est qu'on s'en veut à soi-même de s'être une fois de plus fait avoir, de s'être bercé d'illusions. Mais ça ne nous empêche pas de recommencer, de reprendre espoir dès que l'on sent que le courant passe avec quelqu'un d'autre, un frère de sang, quelqu'un qui nous ressemble. La vie n'est qu'une suite d'attachements successifs, de trahisons programmées. Chaque mariage porte en germe un divorce à venir. Chaque amour nourrit sa graine de haine. Lorsqu'elle ne pleure pas, la nuit avant de s'endormir, Nut parle à son bébé.

— Je sens tes petits pieds qui cognent contre mon ventre … Il fait noir où tu es …? Ici aussi dans la chambre, il fait noir.

Puis je l'entends, dans l'obscurité, se tourner vers moi.

— Je crois que le bébé m'entend mais qu'il a peur que je ne sois pas capable de l'élever. La vie est encore plus dure pour celui qui nait sans père.

Si Nut savait combien je la comprends. Lorsque j'entends sa voix douce chuchoter dans le noir, des images anciennes me reviennent. Je revois le beau visage de ma mère quand elle vivait encore avec mon père. Cet amour fut la grande affaire de sa vie. La seule. Une blessure dont la cicatrice ne s'est jamais refermée.

A l'atelier, au milieu des autres ouvrières, je me sens seule, l'esprit embué, ailleurs. Je travaille au ralenti, je ne suis pas à ce que je fais. Je n'aurai pas de prime ce mois-ci. A la pause, les filles s'installent sur les bancs du vestiaire. Elles bavent sur le contremaître qui tourne autour d'une petite de Chayapum aux yeux fatigués qui vient d'être embauchée. Une femme, les cheveux

attachés en un vague chignon, est allongée sur un banc. Elle se plaint de ses jambes lourdes. Il y a quelques années, elle a dû être jolie, mais il ne reste de sa beauté qu'un visage en ruine.

— L'Araignée n'arrête pas de tourner autour de la petite nouvelle. Si elle veut éviter de se faire virer, va falloir qu'elle passe à la casserole et aille le sucer un soir dans son bureau.

— Moi celui qui me plait c'est le grand qui travaille avec le magasinier.

La femme au chignon éclate de rire, se moquant de sa copine:

— Rassure-moi, on parle pas du même. Le couillon du chariot élévateur ? Ce grand pignouf ? T'es vraiment pas difficile ma pauvre !

Je regarde leurs blouses chiffonnées, leurs visages de vaincues, sans maquillage, leurs mains gercées. Tout leur être sent l'utilité, la bête de somme. Ce ne sont déjà plus des femmes, juste des ouvrières. Aucune révolte, aucune hostilité ne se lit sur leurs visages. Elles prétendent vouloir être libres mais se contentent de prendre les choses comme elles viennent, se débrouillent avec le monde tel qu'il est. Elles ne sont pas dignes de cette liberté qu'elles chérissent. Comment peuvent-elles vivre ainsi ? Je sais que j'ai tort. Dans un sens je devrais les admirer au lieu de les mépriser, elles sont héroïques dans leur acceptation de ce destin. Mais cette soumission ne mène à rien, à aucune récompense dans un au-delà.

Sai n'est plus là. Elle était le seul soleil rebelle. Sans elle, il fait nuit. Ces génisses dociles n'ont que ce qu'elles méritent. J'ai envie de tout plaquer, de suivre l'exemple de Sai, de faire mon sac pour Buriram puis, je repense aux paroles de Sai : *Une route à sens unique.* Au moment où je quitte le vestiaire, je suis happée à nouveau par le bruit des machines, les odeurs de solvants. Je croise Pricha. Il ne me voit pas, perdu dans ses pensées, arcbouté contre un chariot de vêtements à retoucher. Ses yeux sont absents, vides. Il y a chez lui quelque chose de furtif et d'anachronique à se tourner en permanence vers son monde intérieur pour mieux supporter cet asile de fous.

A la radio, les journalistes parlent de Pattaya où la police vient de retrouver des restes humains décomposés pour la troisième fois en six mois. La police scientifique est sur les dents. Des journaux ont publié des caricatures avec un tueur en série tenant un coutelas sanguinolent à côté du cadavre de Thaksin et au-dessous le slogan publicitaire de la Tourism Authority of Thailand : *« Amazing Thailand ».* Ça fait rire le public mais la vérité c'est que les politiques s'inquiètent de la mauvaise image de la Thaïlande et surtout d'une baisse possible des revenus du tourisme. Le coup

d'état avait déjà effrayé certains tours-opérators. Et maintenant voilà Jack l'éventreur qui rôde sur les plages. Beaucoup de politiciens appartiennent à des familles sino-thaïes qui possèdent des intérêts dans des hôtels à Bangkok ou dans les stations balnéaires du Sud. L'argent, l'alpha et l'oméga de la Thaïlande. Tout y mène ou en vient.

Tous les soirs, avec Nut, nous arrivons à la même conclusion : *No future*… comme chantent les vieux groupes de rock anglais qu'écoutait Benz le volume à fond sur son lecteur mp3 en agitant sa tête dans tous les sens. Nut et moi, nous nous heurtons à un monde tuméfié. Se tuer à la tâche ne mène à rien. Je ne connais pas une seule ouvrière qui s'en soit sortie ou simplement qui vive décemment de son travail. Je suis incapable d'envoyer l'argent dont ma tante a tellement besoin et Nut ne pourra élever seule son enfant. Je n'ai pas dix-huit ans et demain est déjà bouché.

J'éprouve une lassitude extrême dans les jambes, dans le dos. Ma chair n'est plus qu'une douleur comme celle d'un vieux. Mon pauvre corps se révolte, il essaie de me parler à sa façon, de me faire comprendre qu'il refuse ce que je lui impose. Ces journées interminables, cette vie dans huit mètres carrés entre le linge sale et la lessive qui sèche. Le week-end, je ne fais que dormir pour récupérer de la fatigue accumulée de la semaine. Pourquoi se lever ? D'ailleurs pour faire quoi sans fric ? Le lundi, j'ai du mal à reprendre. On se déshabitue vite de l'esclavage. Le quotidien semblait plus doux au village mais j'étais une enfant, est-ce que ma mère aurait dit la même chose après ses longues journées de chantier en plein cagnard ? C'est quoi au juste la vraie vie ? Celle de ma mère sur les chantiers ? Cette aliénation de l'usine ou bien celle de Sai qui sort, s'amuse, boit, dîne au restaurant, fait l'amour et gagne beaucoup d'argent ? Nut est sous la douche. La première debout, comme toujours, malgré son ventre de plus en plus gonflé. Moi je jouis de ces dernières minutes volées à ma journée de travail. Ce sont les meilleures. Un soir, Am m'appelle pour me dire que l'usurier de Buriram qui est devenu le propriétaire de notre maison a été vu en train de discuter avec ma tante. Nos terrains sont contigus et ce chacal a dû avoir vent de la mort de mon oncle. Il attend son heure comme un vautour suit une bête malade. Tout cela m'inquiète car je sais que je n'envoie pas assez.

La nuit, je rêve souvent à Sai, aux hanches de sable blanc de Koh Pi Pi. Peut-être même vit-elle déjà loin d'ici en Amérique ou en Europe. Sai flotte dans la lumière du jour pendant que je croupis dans l'obscurité.

*

* *

Nut n'arrive plus à payer sa part de loyer à cause de ses primes de rendement qui ont sauté et des achats en prévision de la naissance alors je complète comme je peux. Souvent elle reste assise des heures entières, le regard perdu dans le vague comme si elle rêvait éveillée. Je me sens obligée de l'aider, je n'ai pas le choix. Je voudrais faire plus mais avec quoi. Du coup, je n'ose plus appeler ma tante. Je ne lui ai rien envoyé depuis trop longtemps. Hier, j'ai mis en gage le Bouddha en or de ma mère. Cet enfoiré de Chinois m'a prêté trois mille bahts pour un collier qui en vaut le triple. J'envoie mille cinq cents à ma tante. Le reste me permettra de tenir jusqu'à la paie.

A l'approche de Noël, les commandes affluent et l'atelier prend du retard. Il faut travailler plus vite, on accumule les heures supplémentaires. Un soir, alors que je suis encore en train d'emballer des pantalons, j'entends un hurlement d'animal blessé. Jett, la fille qui scelle les cartons vient de se faire happer le bras par sa machine. Elle pisse le sang, il y en a partout. Je cours vers elle, sa main s'est prise dans un engrenage. Cette conne avait enlevée la sécurité pour aller plus vite. Personne n'arrive à la dégager. Elle est pâle, les yeux révulsés, des larmes de douleur coulent sur ses joues. Deux filles la soutiennent pendant que Pricha fait levier avec une pince pour la dégager. Quand on l'emmène à l'infirmerie, Jett a perdu connaissance. L'Araignée de très mauvaise humeur engueule tout le monde, grommelle en montrant les vêtements pleins de sang gluant.

— Putain deux cartons foutus !

Il les retourne pour voir ce qui est récupérable. Il sait que sa prime vient de sauter. Il se tourne vers Pricha et lui aboie dessus.

— Et puis si t'arrêtais un peu de leur foutre tes conneries dans la tête, elles auraient un peu plus l'esprit à ce qu'elles font.

Pricha serre les dents sans rien répondre. Il sait que l'Araignée n'attend qu'un prétexte pour le virer. Peu après, on entend la sirène d'une ambulance. Des hommes en blanc emmènent Jett à l'hôpital. On ne la reverra pas.

V

Vendredi soir, blouses jetées en boule nous sommes excitées comme des écolières qui sentent les vacances. Au moment où je débouche dans la cour, mon cœur se met à battre en apercevant une silhouette séduisante qui attend juste dans la lumière rouge du néon Wang Thai Textile. Sai est là, enveloppée dans un grand châle en soie. Encore plus élégante que d'habitude : une déchirure de beauté. Je me jette dans ses bras pour l'embrasser, la couvrant de baisers mouillés. Au moment où elle veut se dégager, je m'accroche à elle comme une sangsue arrimée à sa proie. Elle me fait penser à une tigresse assoiffée de luxe. Elle remarque mon air boudeur.

— Tu sais je t'en veux, Sai

— Pourquoi ?

— Tu ne m'as jamais écrit, ni téléphoné ! Juste la carte de Pi Pi. J'ai essayé de t'appeler mais ton numéro ne marchait plus.

— Je suis vraiment désolée. On m'a volé mon portable dans un bar de Phuket. J'ai perdu tous mes numéros.

— Tu aurais pu m'envoyer une carte.

— Excuse-moi mais le temps est passé tellement vite.

— Ça se voit, tu as rajeuni. Ici, le temps a la consistance d'un sirop. Je me morfonds toute seule.

— Dans ce cas, ouvre une boîte mail et achète enfin un mobile. Tu vis dans quel monde ?

Je veux qu'elle passe à la chambre mais Nut est déjà rentrée. Elle me propose d'aller plutôt dîner en ville.

— Comment va Nut ?

— Pas très bien. Benz lui a planté une gosse avant de disparaitre.

— Toujours la même histoire, ils veulent tous coucher mais après, il n'y a plus personne. Banal tout ça.

— Tu ne crois pas si bien dire. Tu sais que ce salaud m'a dragué ?

— Je connais. Bon, parlons de choses sérieuses. J'me ferais bien un bon restaurant italien ! Ça te dit ?

— Je ne sais pas, j'ai jamais mangé italien !

— John adore la cuisine italienne. Je connais un restaurant vers Nana.

A ces mots, l'histoire avec Willy remonte comme un cadavre coincé dans un étang qui se dégage d'un coup au terme d'un long processus de putréfaction. J'ai pâli. Sai a tout de suite saisi la bourde.

— Excuse-moi, j'avais complètement oublié cette histoire. Il y a prescription, tu crois pas ?

Le taxi longe le parc Lumphini. Je remarque qu'il n'y a plus ni chemises jaunes ni banderoles. Thaksin parti, les manifestants ont disparu en attendant que les chemises rouges pro-Thaksin les remplacent. Elle me regarde avec un air ironique:

— T'es pas observatrice. T'as rien remarqué de changé en moi ?

— Je ne sais pas. Si, si, je te trouve plus belle, plus épanouie.

— Mais encore ?

— Non je ne vois pas, je devrais ?

Sai fait glisser le grand châle et une superbe poitrine apparait.

— Et maintenant ?

Je reste immobile fascinée par son décolleté vertigineux.

— Mince alors… T'as fait ça quand ?

— Après Phuket, c'est John qui me l'a offert. Mais je me demande si le cadeau n'était pas plutôt pour lui.

— Combien ?

— Soixante mille bahts dans une clinique de Pattaya. C'est le prix pour avoir de la qualité.

Le taxi nous dépose devant un restaurant luxueux. Sai a-t-elle déjà oublié combien l'argent se paie en fatigue et en sueur ? Une créature frêle au visage cérémonieux nous accueille en habit traditionnel à l'entrée. Dans une attitude solennelle, elle nous sourit, incline lentement le visage, les mains jointes en *waî*.

Un homme en costume nous accompagne à une table recouverte d'une épaisse nappe blanche. Une fois assises, je remarque que Sai porte un collier en or dont le reflet doré étincelle à son cou et met en valeur le bronzage de sa poitrine toute neuve. On commande des Bacardi Breezer en attendant les *spaghettis frutti di mare*. Elle me montre son nouveau mobile. Un Nokia 8800 Gold dernier cri, un bel objet doré et caréné comme une voiture de course. Le dernier modèle de la marque, du haut de gamme qui doit valoir au moins vingt mille bahts.

— Mate la coque, elle est trop classe. En plus des seins, John m'a payé une déco sur mesure. Il voulait une photo de nous deux mais j'ai trouvé mieux.

Je prends en mains l'appareil. Dans le métal, un mantra est

gravé. Sai me précise:

— C'est le *maha mantra*, le Grand Mantra. Celui qui s'appelle bouclier de diamant… *Yan kropetch* ! Il protège des revers de fortune et de tous les mauvais esprits.

— Tu crois à ces conneries, toi ? Raconte-moi plutôt tes vacances !

— On a fait le Sud. Phuket dans un hôtel à quatre mille bahts la nuit. Et puis, Pi Pi et Krabi. La plage de Krabi est magnifique. Regarde !

Elle sort un appareil-photo numérique. La générosité de John semble sans limite. Elle fait défiler ses photos de vacances. Je découvre un monde de carte postale avec des hôtels au luxe lumineux, des piscines de rêve, des chambres aussi belles que dans les films américains. Sur deux photos, ils s'enlacent. John est plutôt jeune. Un peu plus de trente ans, pas mal avec un dragon bleu tatoué sur l'épaule droite. Rien à voir avec Dieter ou Willy.

— Il est super amoureux de moi.

Sur une autre photo, on voit un type musclé à la peau mate et une jolie fille avec un piercing sous la lèvre inférieure. Ils sont en train de déchiffrer la carte d'un restaurant.

— C'est qui ?

— Wii, une copine qui bosse à Pattaya, avec Tom, un client.

— Et tu vis où maintenant ?

— A Pattaya. Et toi, comment ça va l'usine ?

— La série noire. Mon oncle est mort et depuis ma tante n'est plus la même. Elle rame pour s'en sortir avec sur les bras, mon frangin qui est en train de mal tourner. J'envoie ce que je peux. Jamais plus de deux mille par mois. Ma crainte c'est qu'elle fasse la même bêtise que ma mère et aille emprunter à l'usurier en mettant sa maison en gage.

Sai sort une liasse de sa poche. Elle compte dix billets de cinq cent, les pose sans rien dire sur la nappe blanche entre nos deux bouteilles de Bacardi Breezer.

— Tiens, c'est pour toi…

— T'es folle, je ne peux pas accepter.

— C'est pas un cadeau, mais comment dire…? Juste un prêt sans intérêt. Je les ai gagnés au jeu.

— Tu joues pour de l'argent maintenant ?

— Pour le fric, pour le fun aussi. Le jeu c'est comme le sexe, sans argent pas de fun !

Je n'aime pas beaucoup cela. La faune des jeux clandestins,

c'est la lie de la société thaïe, des usuriers, des trafiquants de tout poil, le genre sans scrupules capables de trafiquer indifféremment sa famille, des amphétamines ou des clandestins birmans. Sans compter qu'en cas de descente de flics, Sai plongera. Je regarde la liasse sur la table, j'en ai vraiment besoin. Sai devine mon hésitation.

— Juste un prêt, tu me les rendras lorsque ça ira mieux pour toi.

— Tu sais très bien que je ne pourrai jamais te les rendre.

— Mais si, tu pourras. Et puis, ce fric ne m'a pas coûté beaucoup d'efforts. John est généreux. Il a dû rentrer en Amérique pour travailler et il m'envoie vingt mille par mois. John donne à sa petite amie qui prête à sa grande amie.

— Vingt mille ? Pourquoi ?

— Juste pour avoir l'exclusivité, pour éviter que je couche avec d'autres.

— Et tu tiens parole ?

Elle sourit sans répondre, allume une Marlboro, souffle la fumée vers le plafond puis tourne la tête vers une table voisine où un couple s'ennuie à mourir. L'homme lape bruyamment une crème dessert. Ses cheveux sont teints en mèches blondes, il porte une chemisette à manches courtes Ralph Lauren et un jean de marque. Il fait jeune mais quelque chose cloche même si je n'arrive pas immédiatement à dire quoi. Ses bras sont musclés, le genre de type qui s'entretient mais ce qui le trahit est plus haut, derrière le col de sa chemisette. Soudain, je capte… un cou décharné de tortue finissante. Je pense un « faux jeune » et quand je croise le regard de Sai, elle aussi plisse les yeux, ironique. La fille fait tourner son doigt lentement sur le rebord du verre qu'elle essaie de faire crisser pour rompre l'ennui. Elle est belle comme une *dalat*, une star de cinéma avec une peau parfaite, des lèvres pleines et sensuelles, des seins bombés : un clone de l'actrice Chompoo Araya, mais une Chompoo Araya qui aurait bifurqué vers le trottoir.

Au moment où nous ressortons dans la chaude obscurité de la rue, Sai regarde le flot des voitures puis se tourne vers moi et me fixe avec un sourire taquin.

— Je crois que tu as raison sur ta précédente réincarnation en poisson.

— Pourquoi tu me sors ça ?

— Parce que tu as une mémoire de poisson rouge…

— De poisson rouge ?

— T'as déjà oublié notre promesse.

— Oublié quoi ? De quoi tu parles ?

— Notre promesse. Aller voir la mer ensemble. Juste toutes les deux. Faut que tu sortes de ton bocal. C'est Loy Kratong la semaine prochaine. T'as tes congés ?

— Sûrement, j'ai jamais rien pris jusque là. A part quand mon oncle est mort.

— Viens passer la semaine à Pattaya. Vous êtes en OT en ce moment ?

— Non c'est toujours calme après les commandes de fin d'année. Et puis, il paraît que c'est la crise là-bas.

— Alors Somchai te donnera tes congés. Et puis, tu as un jour férié pour Loy Kratong. Ça te coûtera juste le prix du bus. J'ai ma chambre et assez de fric pour les sorties. Ça te changera les idées de t'amuser un peu.

Je prends une moto-taxi pour rentrer. Sai reste dormir chez Bed, sa copine du Nana Plaza. Mon chauffeur semble chargé au *ya baa*. Il remonte plein gaz vers Wittayu, dingue comme un jeune chien, slalome entre les taxis avant de piler brutalement derrière une Mercedes noire qui roule au ralenti le long du Parc Lumphini. Il insulte copieusement le chauffeur qui a freiné à la vue d'une fille très jeune debout au bord du trottoir. J'aperçois le long du parc plusieurs silhouettes immobiles dans la nuit. La moto accélère jusqu'à la station de métro Ploenchit où des ouvriers en casque orange travaillent à la lumière de puissants projecteurs. Plus loin, la moto s'engage dans une allée où de rares arbres semblent jaillir du béton et où des néons bleus éclairent une petite troupe de filles à la peau claire assises devant un salon de massage réservé aux Japonais. Des poupées habillées de belles robes de soie, des Barbies qui tuent le temps à la fraîche en attendant les clients.

La nuit, sans son maquillage d'activité humaine, Bangkok me fait penser à une immense tumeur cancéreuse, avec les écoulements noirâtres de ses canaux, la masse tissulaire des tours de béton, le pouls régulier de la circulation automobile, ses métastases humaines. Un carcinome qui se nourrit du sang des hommes, de leurs espoirs, de leurs peines aussi et qui, jour et nuit, n'en finit pas de proliférer, de muter devenant invasif, mortifère, s'infiltrant vers les campagnes, créant de nouveaux amas cellulaires, anarchiques, bourgeonnant, rongeant en crabe affamé les tissus encore sains.

En rentrant, je pose l'argent sur la table de nuit. Nut me fait la gueule à la manière d'une maîtresse jalouse. Elle me demande pas d'où il vient parce qu'elle a aperçu Sai à la sortie de l'atelier. Je sais ce qu'elle pense, elle me crache violemment:

— FRIC DE PUTE !!!

— Comment tu peux parler de Sai comme ça ? Tu la connais mal,

— Mal ? Il vient d'où son fric ?

— Elle a un copain américain.

Nut se met à ricaner comme une démente. Je crois qu'elle commence à perdre la raison. Depuis que sa vie est détruite à cause de Benz, elle ne supporte pas les filles qui s'en sortent. Elle se tourne vers moi, venimeuse.

— J'en ai connu des dizaines comme cette Sai, des paresseuses, des *kikiet* qui bossent un mois ou deux et ensuite arrêtent parce qu'elles ont mal aux jambes et qu'il est plus facile d'aller vendre son cul sur Sukhumvit ou Patpong.

— Si c'est si facile de faire la pute, rien ne t'en empêche et puis, Sai ne vole personne.

— Il vient d'où alors ce fric ?

— Elle prend juste soin des *Farangs*.

Nut éclate d'un rire de folle.

— Prendre soin… *Take care*. Elle couche, c'est tout. Tu veux faire pareil ? Suivre sa trace ? Si ça se trouve, t'as peut-être même déjà essayé !

Je déballe tout ce que j'ai sur le cœur.

— Et toi, t'as peut-être pas couché avec Benz ? Pas sûr que tu sois la mieux placée pour me faire la leçon. Elle veut juste s'en sortir.

— S'en sortir ? T'appelle faire la pute s'en sortir ?

— Tu t'imagines encore ouvrière dans dix ans ?

— La vraie vie c'est la paix intérieure.

— Moi aussi j'ai envie de cette paix intérieure comme tu dis, mais je veux que les miens aient de quoi vivre.

— Alors demande-leur ! Donne-leur le choix ! Pose-leur la question ! Est-ce que ta tante préfère te voir faire la pute et avoir de l'argent ?

— Les filles n'ont pas le choix.

— C'est du baratin ! Des mots ! On a toujours le choix. Au village, nous n'avions pas grand-chose et on s'en sortait quand même. Sai n'est qu'une putain… C'est même la Reine des putes… une *SO PE NII*

Elle articule bien les trois syllabes avec un regard de défi. Je suis rouge de colère.

— Sai est la seule fille de l'usine qui ait commencé à s'en sortir et

c'est pour cela que tout le monde la jalouse. A commencer par le contremaître qui crève de trouille à l'idée que toutes les filles demandent leur solde.

— Arrêtons-là Toy, s'il te plait… Je préfère. Pense ce que tu veux, fais ce que tu veux mais me demande surtout pas d'être d'accord.

— Mais je ne te demande rien… C'est toi qui a commencé avec tes leçons de morale.

Je sors dans la ruelle devant l'immeuble et je marche, le cœur plein de rage. Je marche sans m'arrêter dans les rues pour laisser la colère retomber. Dans la nuit moite, Bangkok continue à respirer comme un monstre insomniaque, une bête cruelle tapie au fond des canaux puants pour nous emporter. Demain, j'enverrai deux mille bahts à ma tante et je récupérerai le Bouddha de ma mère chez le Chinois. Quand mon cœur s'est enfin apaisé, je fais demi-tour pour retourner dans la chambre. Nut est allongée, la tête sous l'oreiller. Je sais qu'elle ne dort pas. Elle m'en veut parce que seule la vérité blesse, parce que la vie est toujours injuste, et souvent abjecte.

Je m'endors en rêvant à Sai. Son être tout entier me pénètre, me réchauffe. Sai est la seule chose de bonne qui me soit arrivée depuis que je suis à Bangkok.

Sai va m'offrir le fruit doré du monde.

*

* *

Je prends le bus pour Mochit, le cœur léger avec le sentiment d'être en vacances, de m'évader du pénitencier. Je me sens comme un chien fou qu'on délivre de sa chaîne pour le laisser s'ébattre dans la nature. Pendant quelques jours, je serai délivrée de cette routine de chaque instant, de cette course funeste contre le temps qui me vide de ma jeunesse.

Le billet de bus Bangkok-Pattaya Express coûte cent dix bahts. J'appelle Sai d'une cabine de la gare routière de Mochit pour la prévenir de mon heure d'arrivée. Les vibrations de la route me bercent. Peu à peu la ville s'estompe. Des lambeaux de verdure se glissent entre le béton. La fatigue de ma semaine d'usine s'insinue en moi et je sens monter une vague somnolence, le panorama se fait de plus en plus indistinct, transparent jusqu'à se dissoudre. Je m'assoupis. C'est ma voisine, une jolie étudiante aux yeux liquides qui me réveille en posant doucement sa main sur mon bras. Le bus est vide. Juchée sur une moto, Sai me cherche du regard dans la

foule quand soudain en levant la tête, elle m'aperçoit dans le bus et sourit toute heureuse de me voir.

— Vise la bête, dit-elle avec fierté en descendant d'une Yamaha Nouvo Elégance toute neuve.

— C'est la tienne ?

— Oui, le temps de la location. Ne rêve pas trop quand même, je la loue au mois. Tu veux aller où ?

— Voir la mer, j'en rêve depuis si longtemps…

— Tu déconnes. T'as vraiment jamais vu la mer ?

— Non jamais en vrai. C'est loin de la mer Buriram. Je l'ai juste vu à la télévision et puis Bangkok.

— Bangkok ?

— La nuit, Bangkok me fait penser à un océan dans un aquarium.

— T'es vraiment barrée comme fille, dit-elle en riant avant d'ajouter. Et c'est pour ça que je t'aime.

Je grimpe en amazone derrière elle, mon maigre sac calé entre nous deux. Elle démarre plein gaz. Casse-cou. Je m'accroche à sa taille pour ne pas tomber. Je lève les yeux vers le ciel… Un bleu doux et chaud nous enveloppe. Après une grande avenue, elle s'engage dans une vaste courbe qui s'ouvre à gauche vers des palmiers. Sur la droite, la plage apparaît d'un coup avec l'immense étendue liquide à l'horizon et le battement mouillé du ressac.

— Arrête-toi ! S'il te plait.

Je traverse la route en courant à perdre haleine. Je cours sur la plage, pieds nus sur le sable chaud. C'est merveilleux. Une émotion sauvage m'empoigne. Puis la première vague vient s'écraser contre mes pieds et caresse mes mollets en se retirant. Je m'immobilise en fermant les yeux pour mieux garder en moi ce moment, la fraicheur de l'eau, la réverbération de la lumière. Je déborde de bonheur, pleine à ras bord d'une joie qui m'explose dans le cœur.

— Allez Sai, on va acheter des glaces. C'est moi qui t'invite… Pour une fois.

Je suis simplement heureuse d'être là avec elle, assises sur le sable avec nos bâtons glacés Wall's vanille-chocolat. Il fait chaud mais une brise marine venue du large ralentit l'agonie de nos glaces. Je contemple fascinée l'immensité bleue. La mer est encore plus belle que sur les images. Pas étonnant que j'en sois tombée amoureuse avant même de l'avoir vue. Ce sera la même chose avec l'homme de ma vie. A l'instant où je le rencontrerai, je saurais que c'est lui.

Nous remontons sur la Yamaha. Sai tourne dans les rues pour

me montrer le quadrillage de la ville. Toute heureuse de faire rugir la moto sous elle. Moi, je m'accroche à sa taille, cheveux au vent. Le moteur bourdonne, vibre… *Mike shopping Mall*… *Royal Garden*… *Walking street*… *Sai song*… *Soi Pattayaland*… *Boyztown*… Les noms se mêlent dans ma tête… Comment s'y retrouver ? Partout des bars, des filles, à chaque coin de rue. Je demande:

— où est ta chambre ?

— *Soi* Buakhao, on y va. T'inquiète.

La moto s'engouffre sur la droite dans une ruelle commerçante, on manque d'écraser un chien couché au milieu de la rue, avant de piler devant un immeuble décrépi. Au sommet des marches, elle ouvre la porte. Je m'émerveille. C'est grand. Mieux que notre chambre de Pathum. Et clair aussi:

— Combien tu paies ?

— Deux mille par mois. Une affaire ! Prends une douche pour te rafraichir.

— Je crève surtout de faim.

Nous décidons de déjeuner dans un grand marché situé au bout de la rue. C'est noir de monde : filles, familles, touristes. Les odeurs de nouilles et de viande de porc se mêlent à celles des fruits trop mûrs. La soupe brûlante me redonne des forces. On flâne entre les étals surchargés et les cartons qu'on déballe.

— Il faut te faire belle, ce soir on fait la fête !

Sai repère une robe moulante, décroche le cintre et la plaque sur moi pour voir à quoi je ressemblerais.

— Elle te va très bien, tu seras top classe.

Elle insiste pour me l'offrir. J'accepte, l'argent ne semble plus un problème pour elle. Le soleil cède la place. Les grosses chaleurs se dissipent, la ville commence à vibrer. Un magma de néons coloré et chaud éclabousse les façades. Des essaims de jeunes filles grignotent progressivement les avenues. Le trafic s'épaissit. La masse femelle enfle graduellement.

Sai veut m'emmener dans un salon de beauté. Elle m'explique qu'à partir de six heures, parées, les lèvres peintes, l'armée de la nuit émerge des meublés pour rejoindre, grâce à une noria de motos taxis, leurs baraquements bien alignés sous les ordres des grasses *mamasans*. Nous circulons au milieu d'un ballet de motos slalomant entre les pickups avec leurs belles amazones en équilibre instable, sapées et maquillées, minijupes au vent, agrippées avec élégance à la taille du chauffeur.

Pattaya ressemble à un Sukhumwit puissance dix. Notre moto se faufile dans la circulation. Sidérée, j'écarquille les yeux sans y

croire. Progressivement, je commence à comprendre la forme de la ville. Quatre grandes avenues ont été tracées parallèlement à la mer : la Beach road en front de mer, puis en s'éloignant de la côte, la Second road, la Third road et finalement, la Sukhumvit road la deux-voies par laquelle mon bus est venu de Bangkok. Vers le sud, le boulevard du front de mer s'achève par la rue piétonne : la Walking street. Ces grands axes sont reliés par des dizaines de rues perpendiculaires numérotées du Nord au Sud comme des filles de gogos.

Si la Walking street est le centre de la vie nocturne, pas une seule rue ou avenue qui ne possède ses bars ou ses gogos. Nous longeons des dizaines de *bier bars* bâtis au cordeau à la manière d'un camp militaire, des unités identiques toutes occupées par des brigades de jeunes femmes alignées derrière leurs comptoirs. Gogos, bars à *ladyboys*, établissements gays proposant de jeunes hommes en guise d'hôtesses, les casernements se succèdent à l'infini. Un seul de ces complexes héberge plus de troupes que toutes celles levées par le Nana Plaza. Chaque soir, Pattaya mobilise ses jeunes légions pour une nouvelle campagne militaire. Dans le contre-jour pailleté du crépuscule, les unités combattantes quittent leurs cantonnements pour rejoindre les postes de combat avancés. La cavalerie motorisée des taxis assure le transport des troupes. La caserne tentaculaire aligne ses régiments de paires de cuisses pendant qu'en bonnes gradées, les *mamasans* font l'inventaire des munitions en nourriture et en alcool. Les brigades harnachées des acharnées se déploient, prennent position à la nuit tombée. L'organisation militaire de la ville contraste avec cette nonchalance de station balnéaire que la présence apaisante de la mer apporte. Je ressens dans l'air, la même excitation que celle qui précède les grandes batailles. Les troupes s'ébranlent avec autant de lenteur que de puissance. Les grandes manœuvres se préparent entre sexe et alcool.

Après s'être faites pomponnées, nous repassons à la chambre. Sai remplit à ras bord deux grands verres de Mékong Coke. Pour se donner du courage, nous les vidons cul sec comme si nous allions monter à l'assaut d'une position ennemie. La nuit est tombée, c'est le moment de ressortir. La moto se glisse dans les *soi* encombrés. Légèrement ivre, Sai accélère, se faufile, et manque deux fois de renverser de lourds touristes distraits. Sur nos têtes, le ciel est noir, presque violet. La ville déborde de bars et de gogos. Partout, les filles à louer s'agglutinent en bataillons. Sai bifurque à gauche dans un tunnel de néons où des *Hello Girls* racolent les touristes en vadrouille. Sai tourne la tête et me dit dans l'oreille:

— *Soi* Pattayaland 2, un des plus importants *soi* à gogos.

*

* *

Dans l'enivrante légèreté du soir, nous glissons aériennes au milieu de cette foire de lèvres humides et de corps cambrés, nous plongeons entre les façades découpées par ce ciel illuminé. Sur une grande colline qui domine la ville au Sud, les mots « PATTAYA city » brillent en grandes lettres lumineuses… La ville se la joue Hollywood. Toujours cette fascination de l'Amérique !

Partout les rues grouillent de *Farangs* rosis par le soleil, d'Indiens à moustaches, d'Arabes en robe blanche… Je n'en ai jamais vu autant… Même à Bangkok. Beaucoup d'hommes flânent avec des Thaïes. Certaines ressemblent à des gravures de mode, d'autres aux paysannes les plus laides de mon village. Nous nous arrêtons pour laisser traverser une grosse dame bouffie à la peau noire qui emboîte le pas d'un jeune *Farang* plein de charme qui tire par la main une fillette noiraude. Dans la poussette de Madame, un petit métis pleurniche. Une centaine de mètres plus loin, Sai gare finalement la moto sur un parking, juste avant cette rue piétonne où elle a décidé d'aller.

Nous continuons à pieds. Les bars avalent des hommes, parfois seuls, souvent en groupes. La plupart vont rejoindre d'autres clients immobiles juste occupés à surveiller le niveau de leur bière. A quoi pensent-ils ? Sai me parle des discothèques qu'elle fréquente comme Nut évoquait les temples de Bangkok… Lucifer… Marine… Tony's… Insomnia. Comme à Bangkok, sa vie gravite autour des boîtes. Je lui demande:

— Où t'as prévu d'aller ce soir ?

— On verra bien … De toute façon, pour les boîtes c'est encore tôt. Et puis, ça dépendra de l'ambiance. Ici, il faut juste suivre son instinct, chaque soir est une nouvelle aventure.

Soudain, Sai se retourne, interpelle une passante, court l'embrasser et revient avec une fille mince aux bras tatoués :

— C'est Nok, elle est d'Udon, on s'est connu au Biergarden à Bangkok.

Nok est accompagnée de Peter, un Belge d'environ trente ans qui l'appelle Birdy. Ils vont rejoindre des amis de Peter dans un bar et nous proposent de les accompagner. Le long de la plage, des filles de tous âges semblent guetter une parade militaire dont elles auraient oublié l'heure. Assises sur les bancs de pierre, elles attendent d'être choisies, consommées, dévorées, digérées par ces

minutieux rôdeurs du crépuscule.

Peter et Nok traversent le boulevard en se faufilant entre l'enchevêtrement des pickups pour s'engouffrer dans une rue sur la droite. Nous les suivons au milieu de cette cohue interlope. De chaque côté de la rue, les bars bondés de filles forment une haie rugueuse. Semblant défier la pudeur des hommes, une femme déguisée en écolière japonaise bloque le passage de deux *Farangs* jeunes, attrapant le plus beau par la main, l'attirant vers elle avec un regard lubrique.

Nous échouons au Nice Bar, un établissement tenu par un Français qui déborde de *Farangs* bruyants. Peter nous offre à boire en nous présentant plusieurs amis dont j'oublie immédiatement les prénoms mais pas Sai qui s'est mise en mode attaque et qui trente secondes plus tard me murmure à l'oreille :

— Qu'est-ce que tu penses de Michel ?

J'écarquille les yeux.

— Michel ? C'est qui Michel ?

Elle me désigne de la tête un type enveloppé de quarante ans. Un peu gros, mais avec un beau sourire ouvert. Elle m'apprend qu'il est suisse. Assise derrière le comptoir, une serveuse aux yeux trop maquillés caresse avec fascination l'écran soyeux d'un Samsung flambant neuf. Ça doit bien marcher pour elle. Une matrone avec les cheveux attachés en chignon parle fort avec beaucoup de gestes, en paysanne rusée qui surveille avec autorité son fond de commerce : une dizaine de paires de cuisses qui trépignent en permanence derrière le comptoir.

A la télévision, un présentateur de TV3 parle d'un nouveau meurtre à Naklua. La *mamasan* saisit la télécommande pour monter le son. Tous les regards se braquent vers l'écran et les filles arrêtent aussitôt de caqueter. La beauté au Samsung semble hypnotisée par les images qui défilent sur l'écran plat. Un nouveau corps a été découvert au Nord de Pattaya. La chaine montre des images de voitures de police gyrophares allumés et une courte interview du chef de la police de Banglamung qui réaffirme la détermination de la police à retrouver les coupables. Puis, ils se mettent à parler du prix du sucre qui atteint des sommets à cause de mauvaises récoltes et de la spéculation. Les filles reprennent leur bavardage. La *mamasan* coupe le son pour se remettre à empiler les bahts dans sa caisse en souriant mécaniquement à celui qui vient de lâcher un pourboire. Quand un client du Nice Bar regarde sa montre d'un air las, elle envoie immédiatement une petite lui tenir compagnie et le faire consommer, veillant à la bonne marche de son petit commerce.

La *mamasan* met une chanson française, monte la sono et pousse une gamine saoule aux yeux usés à grimper sur le comptoir pour se trémousser en se déhanchant.

Moi je m'appelle Lolita
Lo ou bien Lola
Du pareil au même
Moi je m'appelle Lolita
Quand je rêve aux loups
C'est Lola qui saigne

Juste devant le bar ouvert sur la rue, un vieux Thaï danse torse nu. Le dos rayé de crasse, les mains noires, les ongles incrustés. Le clochard observe la fille qui se trémousse et l'imite hilare en suivant le rythme pieds nus dans une parodie de danse qui fait rire tous les clients. Les cheveux en tempête, les côtes saillantes, il tourne sur lui-même les bras repliés. Son omoplate pointe vers le ciel comme une aile de poulet décharné, un poulet humain. Michel veut lui payer une bière.

Je vois les autres
Tout prêts à se jeter sur moi
C'est pas ma faute à moi
Si j'entends tout autour de moi

— Hey Michael Jackson ! Tu dois avoir soif ! Viens boire quelque chose.

Mais le patron du Nice refuse catégoriquement, s'énerve avant de sortir demander au clochard d'aller danser plus loin.

Peter et Nok veulent sortir au Hollywood et nous propose de les accompagner avec Michel. La malicieuse Sai insiste pour qu'il y ait autant d'hommes que de filles, alors Peter téléphone à un copain venu de Paris. Avec Sai, on doit d'abord récupérer la moto. On se donne rendez-vous devant l'entrée du Hollywood. Sai sait où ça se trouve, même si elle commence à être bien caramélisée. Je lui dis de conduire *cha cha … slowly*. Elle me répond:

— Comment tu le trouves Michel ?

— Sympa ! Ça veut dire plus gentil que beau.

Elle se marre et répond en anglais:

— *Not handsome but good heart !*

Le parking du Hollywood est saturé de berlines de luxe immatriculées à Bangkok. Un vrai Salon de l'automobile : des berlines allemandes noires aux vitres fumées, des voitures de sport

italiennes aux couleurs vives, des 4x4 flambant neuf. Peter, Michel et Nok discutent avec un troisième *Farang* devant l'entrée. Peter veut faire les présentations mais il a déjà oublié nos prénoms.

Pendant que Nok explique au copain de Peter que son prénom veut dire Birdy : oiseau, j'observe le nouveau venu. Il est plus jeune que Michel, une bonne trentaine d'années, peut-être plus. Les *Farangs* ne font pas leur âge. Chaleureux, les yeux bleus, le regard expressif mais avec une pointe de mélancolie qui brille par instant, il commence à se dégarnir. Dans quelques années, lui aussi sera enveloppé, il a le type des futurs gros, de ceux qui aiment la vie et qui ne pourront jamais se résoudre à faire attention, à se surveiller, préférant une vie plus courte mais heureuse à la longévité triste des ascètes. Il me sourit, un sourire franc et entier qui vient du cœur, pas celui servile du laquais à son mon maître. Peter le présente :

— *My friend François*

Je dis *Fanfois*. Il m'encourage sans se moquer. Je hausse les épaules : comment les *Farangs* peuvent-ils porter des prénoms aussi imprononçables ?

Ils achètent une bouteille de Jack Daniel's en face du Hollywood. A l'intérieur le show vient de commencer. La boîte est bondée : la jeunesse dorée de Bangkok est venue s'éclater à Pattaya. Trois garçons, trois filles : très vite, les couples se forment. Peter sort avec Nok. Sai drague ouvertement Michel pendant que François se rapproche progressivement de moi, me parle avec enthousiasme. Je ne comprends pas grand-chose mais il semble content de raconter sa vie. De temps en temps, je dis *I see* en souriant bêtement. La musique est trop forte ou mon anglais trop mauvais. Peut-être bien un peu des deux.

Hey sister! Go sister, soul sister, go sister,
Hey sister! Go sister, soul sister, go sister.

Les vibrations des enceintes nous pénètrent par tout l'épiderme. Ici tout est fragmenté : depuis la boule à facettes, en passant par la musique syncopée et jusqu'au stroboscope qui découpe les mimiques de Sai en une suite d'images brisées.

Getcha getcha ya ya da da, getcha getcha ya ya here
Mocha chocolata ya ya creole Lady Marmalade.
Voulez-vous coucher avec moi ce soir?
Voulez-vous coucher avec moi?

Sai boit trop. Les yeux vitreux, elle montre des filles

sophistiquées à Michel :

— Many sexy ladies in Hollywood. Which one you like the most ?

Elle veut l'entendre dire qu'elle est la plus belle : orgueil d'ivrogne. François se serre contre moi, m'embrasse dans le cou. Je le laisse faire lui glissant avec un sourire malicieux *you kiss good*. Vers trois heures du matin, nous nous décidons à rentrer. Devant le Hollywood, Sai insiste pour prendre la moto. Je la secoue fouillant son regard embrumé.

— Pas question que tu rentres à moto dans ton état, on viendra la chercher demain.

Sai délire, devient pénible comme seules les pochardes savent l'être. Elle insiste, explique à Michel:

— Me not drunk, I can drive. I can do it … Sure one hundred percent !

Je finis par lui chiper les clefs de la moto. Elle proteste, bafouille, veut reprendre son trousseau et manque s'étaler. Puis elle découvre qu'elle a faim, change de sujet, explique qu'elle veut acheter des sauterelles grillées. Je m'impatiente de ses caprices d'ivrogne. Maintenant, elle pleure. Bonne pâte, Michel accepte de l'accompagner jusqu'au marché de nuit. Je monte sur la moto de François.

— I rent it for the holidays. So you never worked in Pattaya ?

— NEVER, I am just in holidays with Sai. It is my first time in Pattaya

François me dévisage l'air satisfait : ne pas connaître Pattaya semble me conférer une valeur inestimable à ses yeux.

— If you do not know Pattaya, I will show you the nicest view of the city ?

La moto file à travers les rues désertes. Nous sortons de la ville pour rouler sous la voute sombre des arbres dans un parfum de jardin nocturne. La fraîcheur vernissée des plantes me monte à la tête. Il fait presque froid sur la moto. La route grimpe vers le ciel. Je me sers contre lui pour ne pas donner prise au vent.

Nous débouchons sur une plateforme déserte qui domine toute la frange sombre de la baie. A nos pieds, les lumières de la ville scintillent dans la nuit, se reflètent dans la mer. Je me retourne vers lui. Je sens en moi l'alcool battre dans mes veines, comme un poison trop lourd éveille des désirs confus, Je voudrais le remercier, lui dire que je suis heureuse mais je ne trouve pas les mots en anglais.

Au dessus de nos têtes, le ciel semble comme serti d'étoiles innombrables, de constellations aux noms inconnus. Il parait qu'à

des années-lumière des mondes solitaires existent. Du haut de ma colline, je rêve de mers obscures, de ports bizarres où des filles s'amusent, de plages caressées par des océans impensables. Là-haut, peut-être qu'une adolescente aux yeux rêveurs, à la peau brunie par des soleils noirs contemple, elle aussi sa nuit céleste. A quoi pense cette petite sœur ? Rêve-t-elle de moi comme je songe à elle ? Elle que je ne rencontrerai jamais. Est-elle comme moi angoissée par ce vide infini qui m'effraie parfois jusqu'à la folie ?

Une brise un peu fraîche me ramène sur Terre. La saison froide arrive. François en profite pour m'envelopper dans l'odeur enivrante de cannelle et de cuir délicat de ses bras. Je l'enlace à mon tour surprise de mon audace. Je viens de le rencontrer et pourtant ce moment ressemble à des retrouvailles. Chaque nuit aspire à l'aube… Es-tu mon aube ? La fin de ma quête nocturne ? Mon aurore bleue. Je contemple tes lèvres minces et douces. Je cherche la chaleur de ta langue. Je veux me fondre en toi, en nous. Je recule d'un pas, repousse une mèche de cheveux humides qui me tombe dans les yeux en lui souriant.

Au bord de la mer, Pattaya scintille dans la nuit : une grande nébuleuse d'êtres en fusion, d'individus en effondrement gravitationnel entre les nuages d'alcool interstellaire. Des destins entrent en collision comme des astres désaxés. Chaos galactique de comètes aux chevelures d'argent, de lunes mortes, de brillantes ceintures d'astéroïdes. Matière et antimatière, collisions détonantes. Un frisson me saisit, le froid se fait plus mordant,. Surpris qu'il puisse faire froid en Thaïlande, François me propose de rentrer.

Devant mon immeuble, il avance ses bras vers mon corps tiède, me serre contre lui, me fixe d'un regard plein de convoitise et d'étonnement. Je ferme les yeux le tenant à pleins bras, le serrant éperdument, sans une pensée, engourdie de la tête aux pieds dans une attente passionnée. Il remonte sur sa moto avant de disparaître dans la nuit. Je me couche envahie d'un sentiment de bien-être.

VI

— J'ai l'impression qu'on m'a fracassé la tête, avoue Sai.

— Tu m'étonnes… avec ce que t'as bu.

— Et avec François c'était comment ?

A mon sourire, Sai comprend que c'était bien.

— Très romantique, il m'a emmené voir le panorama de la ville et m'a embrassé sous les étoiles.

— Je le trouve pas mal ton François… En tout cas, mieux que Michel. Combien de fois vous avez baisé ?

— Il m'a juste embrassé.

— WaoooOOH ! Un amoureux, un vrai qui ne fracasse pas. Moi avec Michel finalement pareil, zéro fois. Hier soir, j'étais rétamée et ce matin, il voulait dormir. J'ai malgré tout eu droit à mes mille bahts. Je crois que je vais le garder mon gros nounours suisse plein de fric, ma banque sur pattes.

Michel nous appelle. Avec François, ils veulent passer voir notre chambre, avec nous dedans. Sai les invite à venir dans deux heures. Juste le temps d'acheter des plats et des bières et son téléphone sonne. Ils sont déjà en bas devant le Familymart. Je descends les chercher. Ils sont touchants, Michel avec un bouquet de roses défraichies et François tenant comme un nourrisson une bouteille de vin rouge emballée dans du papier de soie. En voyant les fleurs, Sai court embrasser son nounours.

— *Thank you so much Mike ! You take care me good.*

Ils n'arrivent pas à s'asseoir en tailleur, aussi souples que des tortues. Michel surtout a du mal. François débouche le vin, nous fait goûter. Il précise que c'est un vin chilien acheté au supermarché Friendship, je trempe les lèvres, je grimace, j'aime vraiment pas ça. Sai n'essaie même pas. Elle connaît déjà et va chercher des bières au frigo pendant que les garçons se versent deux grands verres de vin rouge. Michel mange assis sur le bord du lit. Ça l'embête d'être plus haut que nous, mais il a trop mal aux jambes assis en tailleur. François un peu moins rouillé, a réussi tant bien que mal à s'asseoir par terre et s'amuse à le charrier d'un ton moqueur:

— *You're an old man.*

Une fois les plats terminés, Sai nous entraine au Big C pour aller voir un film. Nous débarquons au hasard, bien décidés à choisir la première séance qui commence. Le hasard choisit pour nous un thriller américain sous-titré en thaï. Je suis juste contente d'être dans le noir avec mes amis, avec la main de François dans la mienne, même s'il fait trop froid dans la salle. Etre au milieu de tous ces êtres que je ne vois pas me procure un étrange sentiment d'euphorie. J'entends des respirations, des murmures. Je sens les doigts de François s'entrelacer aux miens.

L'histoire commence sous une pluie battante, elle se passe à New-York. Il pleut beaucoup dans ce film. Peut-être pour nous prévenir qu'il va se passer des choses horribles, des meurtres effroyables; les Américains aiment les atrocités, les crimes abjects, le sang sur les murs. Je serre souvent le bras de François. Le héros est un policier divorcé et déprimé qui ne croit plus en rien : pas plus dans son pays, que dans son métier, ou même en l'amour. Un film qui refroidit la salle plus efficacement que la climatisation que le propriétaire du cinéma semble avoir bloqué au maximum. Le cauchemar américain s'étale plein écran. Le tueur en série est un homme supérieurement intelligent, occupant une position sociale enviable mais se croyant investi d'une mission de nettoyage de la société. On sent que c'est un film : depuis quand les gens intelligents rêvent-ils de faire le ménage ? Cet homme est incontestablement plus séduisant, plus riche, plus attractif, bref mieux armé pour la vie que le policier. Il vit dans une grande maison isolée avec de grandes baies vitrées qui donnent sur un océan effrayant, plus sombre que le nôtre. Tous ses gestes semblent avoir un sens caché : l'orange qu'il sectionne le matin avec un couteau japonais tranchant comme un rasoir, la coquille de l'œuf qu'il décapite d'un coup sec, la carapace d'un crabe charnu qu'il décortique dans un craquement sinistre. L'homme se comporte avec les victimes de manière mécanique et froide comme avec des proies sans âme, des êtres incapables d'éprouver de la souffrance. Il prétend d'un air supérieur et ennuyé qu'il soulage ses victimes d'une vie misérable. Ses gestes sont teintés d'esthétisme, d'une quête artistique ésotérique que le commun des mortels englués dans des vies médiocres ne peut comprendre. On pourrait presqu'en conclure que le tueur est un homme fin et cultivé, un artiste du crime face à un policier pauvre, solitaire. Bien sûr, le policier finit par tuer le criminel et la morale est sauve comme toujours dans les films américains, mais on sent dans chaque plan que le cinéaste ne se résout à cette *happy end* qu'à contrecœur, que le véritable héros est le méchant comme souvent dans la vie.

En sortant dans l'agitation de la rue, les garçons veulent

prendre un verre au bar du Marriott. La conversation vient naturellement sur le dernier corps retrouvé dans un fossé à Naklua. Michel affirme que la Thaïlande se met à ressembler progressivement aux Etats-Unis avec des tueurs en série, des inégalités sociales croissantes et des relations humaines qui se déshumanisent. A la télévision, les flics avouent ne tenir aucune piste sérieuse. Sai décrète devant les garcons :

— *I don't believe in Thai police because they do not care ladybars.*

Michel et François passent ensuite à leur loisir favori après les filles : dire du mal de l'Europe en commençant par les femmes et le travail. A les écouter, ils vivent un véritable enfer là-bas alors que la Thaïlande serait le paradis sur terre. Je ne dis rien mais les regards complices que nous échangeons avec Sai montrent que nous pensons toutes les deux à l'usine Wang Thai Textile, à l'Araignée, aux cadences dures et à la paie molle. Que connaissent-ils de la véritable Thaïlande à part le bar du Marriott qui est en effet un petit paradis comparé à la cantine de l'usine ?

Sai rentre avec Michel. François n'habite pas très loin du Marriott, au Sandy Spring Hotel *soi* 13. Une chambre vaste avec une grande baie vitrée un peu comme celle du film. Il allume son ordinateur pour mettre de la musique française. Une voix féminine s'élève, je ne comprends rien aux paroles mais je devine qu'elles parlent d'amour. La musique appartient à tout le monde et cette langue inconnue possède une sensualité qui caresse mes rêves les plus secrets. Il paraît que l'amour est la plus belle chose au monde, la plus belle je ne sais pas mais la plus amère certainement. Pourtant personne ne veut abandonner : renoncer à l'amour c'est abdiquer, être déjà mort. J'ai vite compris que Pattaya vivait de ce business. Tous ces vieux qui affluent de partout pour goûter une dernière fois à cette chair fraîche, au fruit défendu. Passé le premier dégoût, je les ai trouvés touchants dans cette quête vitale, cette ardeur désespérée de ceux qui courent leur dernière chance, refusant de renoncer à un ultime moment de bonheur avant le grand saut dans l'inconnu.

Dans l'intimité de la chambre, la voix de la chanteuse monte dans la nuit, limpide et envoûtante. Le français est une langue élégante et mélancolique. Assis sur le lit, François m'explique, en parlant lentement, qu'il vient de divorcer, il parle de son travail en France, de la pension alimentaire qu'il verse à son ex-femme. Après quelques minutes, je ne l'écoute plus, je contemple cette bouche si sage qui cache des caresses insoupçonnées. Il finit par se taire, me dévisage avec de grands yeux interrogateurs, approche ses lèvres. Il sent bon. Il incline sa tête dans un mouvement gracieux pour venir m'offrir la pulpe de ses lèvres. Sa langue mouillée se glisse entre

mes dents, s'enroule autour de la mienne comme un serpent à la saveur particulière, un peu épicée.

Je saisis sa tête entre mes mains. Je couvre à mon tour son visage clair et sa nuque laiteuse de baisers d'oiseau. Nos lèvres se cherchent à nouveau. Il plaque ses mains contre mes fesses et m'attire contre lui. Je sens son sexe tendu sous la toile du pantalon. Il m'embrasse encore. Un baiser long et profond. C'est la première fois qu'il m'embrasse avec une telle passion, un tel désir de ma peau. Il me tend une épaisse serviette blanche. Le luxe des hôtels semble avoir un lien mystérieux avec l'épaisseur des serviettes.

Je me douche longuement pour dissiper l'effet de l'alcool. En sortant de la salle de bains, je le trouve allongé nu sur le lit, les mains sous la tête avec un air pensif, presque triste. Son sexe lourd pend le long de sa jambe gauche. Je m'approche, il ouvre ma serviette, me déballe comme un cadeau. Sa bouche s'attache à la mienne. Il me caresse doucement, très lentement, un battement d'ailes de papillon. Je l'enlace avec tendresse. Sa langue descend vers mes profondeurs. Je me liquéfie, la vulve noyée de bonheur, une source, un butin du plaisir. Au moment où il se relève, je vois son sexe dressé, énorme, plus gros que celui de Willy. Un membre érigé, rouge, brûlant, un *lingua*, un stupa sacré. Il attend quelque chose de moi. Il veut que je le prenne entre mes lèvres. Je me penche en tremblant avec un sentiment mêlé de peur et de désir. C'est la première fois, j'ai peur de ne pas savoir. Je le prends délicatement dans ma bouche humide, je sens son cœur battre et la chaleur de son sang irradier ma gorge. Une sensation étrange, pas désagréable. Ma langue frétille, tournoie à la manière d'un cerf volant, l'humecte. Je loge une caresse sous mon palais. Un long frémissement parcourt son ventre qui se raidit, s'arque. Il ferme les yeux pour mieux s'ouvrir en moi.

Chaleur fondante, abîme voluptueux. Il sort de ma bouche pour descendre vers mon ventre, ses yeux me dévorent fiévreusement. Je prends peur, tout est gros chez lui, il va me déchirer comme quand ma mère éventrait un canard avec un vieux couteau de cuisine. Son sexe gonflé plonge en moi, je serre les dents mais je me découvre avec surprise accueillante, vaste, élastique, capable de le recevoir sans douleur. Il glisse en moi parfaitement. Son sexe semble avoir été moulé dans le mien, dans un ajustement parfait des chairs, une mécanique de précision. Je pense à l'usine, aux pièces métalliques de ma machine, aux cotes d'alésage, à l'emboîtement magique des pièces hydrauliques. Mes lèvres serrent son sexe lubrifié comme le joint d'étanchéité que la maintenance change tous les mois sur nos machines. Ma peur a fondu, il ne reste plus que le plaisir. Chacune de ses étreintes liquides me porte un peu plus haut dans l'espace.

J'explore des univers inconnus. Je visite des mondes interstellaires.

Il me renverse, relève mes genoux pour me pénétrer plus à fond, me mord dans le cou. Je suis sa femelle, qu'il remplit à la perfection mais ce n'est pas suffisant, je veux me dissoudre en lui, ne faire plus qu'un. Son corps se cambre, parcouru de secousses irradiantes, son torse se contracte, pendant que ses ongles se plantent dans le volume charnu de mes fesses pour mieux s'arrimer à moi, pour plonger au plus profond de mon corps. Soudain, la vague nait, d'abord semblable à une vibration imperceptible, une onde venue du fond des abysses, elle court dans mes nerfs depuis mon ventre, enfle en vague, en torrent je suis parcourue par une marée de plaisir incroyablement longue et violente. Les parois de mon ventre se resserrent autour de son sexe. Soudain, dans un cri étouffé, son corps se contracte longuement dans une déferlante d'une violence désordonnée pendant qu'il s'écoule à l'intérieur de ma fente, se dissolvant dans la nuit océanique pour mieux sentir les ondes mourantes de nos corps.

Nous sommes morts, étendus sur la plage d'un continent inconnu, plus rien ne bouge… Etreinte éteinte. Le monde a disparu… Il n'y a plus ni jour, ni nuit… Ni passé, ni avenir. Après l'extase, tout s'est figé comme si nous avions renoncé au monde.

On m'avait toujours dit qu'après l'amour, les hommes étaient brutaux et indifférents. Il est tendre et prévenant. Une odeur mêlée de mer et de chien mouillé monte de lui. Je me colle à sa peau, je respire l'odeur de son corps.

*

* *

Le soleil laisse une longue traînée de lumière poudreuse dans la chambre. Il est plus de deux heures, nous n'avons pas dormi de la nuit. Les rayons pénètrent obliquement par les stores à lamelles. Je caresse la toison de sa poitrine, aussi douce que celle des lapins du vieux Pichit. Je le taquine:

— *Farangs are like monkeys… Same family… Same same.*

— *What is monkeys in thaï ?*

— *Ling… you are my ling, my dar-ling !*

Il rit en tirant sur ses poils. J'absorbe sa chaleur de tout mon corps. Je pose ma tête dans le creux de son épaule.

— *Can I really call you Darling ?*

— *What is darling in thaï Toy ?*

— *Teerak, but are you really my teerak ? Tell me please. In teerak,*

we have rak, it means love.

Il ne dit rien, perdu dans ses pensées, entrecroise sa main dans la mienne. Je perçois comme au travers d'une brume marine les bruits dispersés et fluides du monde extérieur: le ressac de la mer, une moto qui pétarade sur la Beach Road, l'ascenseur, un camion qui fait vibrer les vitres de la fenêtre. Membres huileux, seins durs et chauds, je m'engourdis et le plaisir s'enroule sur ma peau en soyeuses spirales. Des poussières d'une agilité surprenante jouent à se poursuivre dans les rais de soleil que laisse filtrer le store.

Je ferme les yeux. Je jouis d'entendre la présence du monde autour de nous, la confusion des bruits lointains qui se mêlent à l'acuité lancinante des bruits confluents de l'hôtel : les femmes de ménage trainant des pieds dans le couloir et se plaignant de la saleté répugnante de la chambre 405, une porte qui claque à l'étage supérieur, la toux rauque d'un homme âgé au bout du couloir. Les minutes s'écoulent de ma vie aussi visqueuses et lentes qu'un fond de sauce d'huître peinant à s'extraire des bouteilles de marque Lee Kum Kee, celles avec l'étiquette rouge et bleue et la ménagère en tablier blanc devant son wok. J'ai tout le temps. Ma pensée vagabonde dans un néant de pensée et d'action, elle se dissout alourdie de sommeil, disparait puis se cristallise à nouveau quand sa bouche taquine la pointe mes seins, en chatouille le mamelon. Une porte claque, plus proche que la première, des pas énervés s'éloignent. Je me sens repue de lassitude et de plaisir. De temps en temps, des aboiements de chiens errants arrivent par rafales légères, portés par la brise de mer.

Il rampe vers mon ventre pour s'enfoncer en moi. Je ferme les yeux me concentrant sur mon plaisir dans une sorte de malaise voluptueux. Combien de fois avons-nous fait l'amour ? Je ne sais pas, je n'ai pas compté, je ne veux pas compter. Je m'étire comme une chatte après la sieste. Epuisants délices. Un bruit de marteau piqueur enfle porté par le vent avant de disparaitre dans la rumeur ambiante quand la brise tourne. Il veut me pénétrer à nouveau, faire l'amour encore une fois, c'est doux, tendre. Il accélère, va trop vite.

— *Slowly slowly teerak! Cha cha!*

Il vient trop vite, puis s'écroule trempé de sueur. Je demande.

— *You come ?*

Il avoue comme un gosse pris en faute.

— *Sorry Toy*

— *I not come.*

— *Really sorry but you make me horny so much. You are so young.*

— *Mai pen rai, I like when you come. It makes me happy*

Il fait un nœud à la capote et la balance. Elle s'écrase contre le crépi pour glisser à côté de la corbeille. Il me dévisage, les yeux mouillés, murmure… *I love you…* me promet que tant que nous nous aimerons, rien ne pourra nous arriver. Un moment féérique soustrait à l'abjection du monde. Moi j'ai appris la leçon de Nut. Je sais que c'est l'argent, et pas l'amour, qui fait tourner le monde, qui rend invulnérable. Pourtant, ses yeux me plaisent, je voudrais arrêter le temps, figer ces instants de bonheur, oublier le passé, refuser le futur et vivre pour l'éternité dans ce présent suspendu, au creux de ces instants au bien-être absurde où j'ai l'impression de m'être vidée de mes rêves pour enfin entrer dans la vraie vie.

La faim nous chasse de la chambre. Nous sortons dans la moiteur de l'artère puante. Les rabatteurs des *body-body* et des *sex shows* arpentent déjà le bord de mer en brandissant leurs dépliants cochons.

En rentrant, une femme de ménage en colère attend debout au milieu de la chambre. Les mains sur les hanches, une grosse dame en tablier avec des cheveux sales attachés en chignon nous montre indignée la poubelle avec la capote à côté.

— *Not good… Condom like that… Not good. Not clean!*

Elle enveloppe la capote usagée avec du papier toilette puis la jette dans la cuvette avec plus de mépris que si c'était un cafard ou une limace. Elle tire deux fois la chasse pour souligner l'immense dégoût que la poche en latex lui inspire, puis, se tournant vers François tend une main démonstratrice comme le ferait une institutrice avec un gosse qu'on éduque. Au moment où la mégère sort de la chambre, j'éclate de rire comme une gamine qui vient de faire une bonne blague. François hausse les épaules, contrarié.

*

* *

A la terrasse du restaurant « Ma Maison » situé presqu'en face de son hôtel, François me demande combien de jours je compte rester à Pattaya, je réponds que je reprends à l'usine lundi. Son vol est dimanche soir, il me propose de revenir ensemble sur Bangkok. Ses yeux brillent de bonheur, cela doit signifier quelque chose.

Il me demande mon âge, c'est la deuxième fois depuis ce matin. La première j'ai fait semblant de ne pas comprendre sa question et j'ai changé de sujet mais il insiste. J'hésite à lui dire la vérité, à avouer mes dix-sept ans. Sai affirme que cela fait peur aux

Européens. Je me souviens encore de la tête des Allemands au Nana Hotel. Sommes-nous semblables aux chenilles ? Est-ce qu'une métamorphose nous transforme en femme le soir de nos dix-huit ans laissant s'échapper de la chrysalide un papillon aux couleurs vives ? J'ai mes règles depuis des années, je sens en moi un désir violent parfois jusqu'à l'insupportable, je rêve au corps des hommes, à celui des femmes aussi. Je ne vais pas devenir adulte le jour de mes dix-huit ans tout simplement parce que je le suis déjà depuis que la disparition de ma mère.

Effrayée de le perdre, je raconte que je viens de fêter mes dix-huit ans, mentant avec une rouerie et un plaisir dont je ne me croyais pas capable. Lui semble heureux, sa méfiance un moment en alerte s'est rendormie, juste remplacée par l'admiration, persuadé que les Asiatiques font plus jeunes que leur âge.

Je souris intérieurement. Mentir pour sauver son amour, c'est d'abord aimer.

Il sort un appareil photo numérique de sa poche, me montre des photos d'enfants blonds. Un garçon d'une dizaine d'années qui lui ressemble et une fillette plus petite. Je n'avais pas compris qu'il en avait. Ils sont mignons. Quand il en parle, il semble ému. Est-ce que mon père avait la gorge serrée en parlant de nous ? Je ne crois pas qu'il n'ait jamais possédé une seule photo de nous. François est si différent, il aime ses enfants comme le ferait une mère thaïe. Sa fille est adorable : une poupée blonde aux yeux bleus, pleine de vie.

— *I like baby farang* !

La gamine me fascine avec ses yeux de chat. Je voudrais tellement ressembler à Kylie Minogue ou à Britney Spears. Je fredonne les paroles que Sai m'a apprises:

Oh baby, baby how was I supposed to know
Oh pretty baby, I shouldn't have let you go
I must confess, that my loneliness is killing me now
Don't you know I still believe
That you will be here
And give me a sign
Hit me baby one more time

Il me montre la photo d'une femme au visage crispé et au regard venimeux. Un être sans charme qui en impose. Pas de doute, c'est Madame qui commandait à la maison avant le divorce. Persuadée qu'il ne pouvait désirer cet adjudant domestique, je lui demande naïvement :

— *Do you take bar girls in Paris ?*

Il sourit de ma naïveté, me jure que Paris n'est pas Pattaya, que là-bas, c'est impossible. Tous les soirs, il travaille jusque tard au bureau et un week-end sur deux, il a la garde ses enfants. Il est mélancolique quand il évoque sa vie en Europe, alors je change de sujet au moment où le serveur pose un poisson grillé, *un pla prao,* sur la toile cirée. A côté de nous, avec de petits airs extatiques, deux grosses dondons dégustent des tranches de mangues arrosées de lait de coco. On dirait des chattes lampant du lait, se pourléchant les babines pour ne pas en perdre une seule goutte.

De retour dans sa chambre, nous prenons notre douche ensemble en éclaboussant toute la salle de bains. Je m'allonge sur le grand lit près de lui. Je l'embrasse sur tout le corps, je goûte les saveurs épicées de sa peau d'homme. Ma langue glisse entre les plis, elle longe les chairs bombées. Il ferme les yeux. Je m'arrête, laissant monter le désir avant de reprendre mon exploration. Au moment où il commence à respirer bruyamment, je m'approche de son sexe pour le caresser lentement avec la langue avant de l'avaler entièrement.

Je lui murmure :

— *Eat my pussy… Sixty nine… hoksip kao …*

Son corps pivote, je sens sa langue en moi, son sexe plus dur que du teck dans ma bouche. Après dix minutes, il ne tient plus, me couche sur la tranche et me prend par derrière, en levant ma jambe droite pour pénétrer plus profondément en moi. Les allers et retours deviennent plus violents. Il mord ma nuque, sa barbe me pique. Il monte en rythme, tape bien au fond. Il veut finir dans ma gorge, je me retourne pour aspirer son sexe. Il éjacule violemment. Un liquide gras aux senteurs marines inonde ma gorge. Il renverse sa tête en arrière en fermant les yeux comme si c'était douloureux. Je creuse les joues, j'aspire les dernières gouttes.

Il se retire, je l'embrasse avec la bouche encore pleine. Il est d'abord surpris par la saveur astringente, l'odeur de caveau humide de ma langue, puis se laisse faire en victime consentante. Une communion parfaite.

Je me love contre lui, ma tête sur son épaule. Je me repose dans sa tiédeur. J'absorbe sa douce tranquillité par tous les pores de ma peau. Il répète qu'il aime me faire tout ce que sa femme lui a toujours refusé:

— *I have no more interest for my ex-wife. Your body is like a new country for me.*

Après l'amour, il m'observe toujours avec un air pensif et mystérieux paraissant attendre quelque chose d'autre de moi,

quelque chose que je ne peux pas lui donner. Je lui murmure avec hésitation:

— *You make love good*.

Il sourit, heureux comme un enfant qu'on complimente.

*

* *

On a sauté dans un taxi pour l'embarcadère. Un vieux bateau à double pont patiente à quai déjà bondé de touristes somnolents, de couples mixtes, de familles thaïes et d'îliens chargés de cabas.

Au bout d'un quart d'heure, avec une majesté de femelle grasse, le navire ventru s'ébranle au rythme poussif du diesel. De petites vagues frappent la coque de bois, un vent léger agite un lambeau de tissu crasseux qui, il y a très longtemps, devait être un drapeau thaïlandais. La masse trapue pivote pour s'éloigner du ponton. Nous laissons à gauche le long ruban de la plage de Jomtien pour piquer vers une forme montagneuse qui émerge au large.

Une femme coiffée d'un chapeau passe collecter les trente bahts du trajet puis propose des boissons fraîches. Nous nous laissons bercer par le ronronnement du moteur. Un couple est enlacé à deux rangs de nous, adossés à leurs sacs à dos. Ils tournent le visage vers la mer pour mieux sentir la fraîcheur de la brise marine. Avec ses cheveux blonds, la fille semble venue d'ailleurs: un être céleste aux yeux turquoise comme un crépuscule de saison sèche. Quand les femmes *Farangs* se mettent à être belles, elles ressemblent à des anges. Sa chevelure dorée glisse en vagues lumineuses sur ses seins. J'ai la sensation étrange d'être en présence d'un être parfait venu d'une planète lointaine, belle messagère d'un Dieu inconnu. Je regarde ma main noiraude. Je ne serai jamais aussi lumineuse que cette créature solaire. Comment les *Farangs* peuvent-ils coucher avec des femelles noires comme des cafards après avoir serré dans leurs bras ces êtres de lumière ?

Autour de nous, tout procède de l'univers *farang*, de l'esprit *farang*: livres, autos, avions, frigos, air conditionné, électricité, ordinateurs, télévision, modes, cinéma, stars, chansons. Mon peuple n'a-t-il donc rien inventé à part le curry de poulet et les chapeaux tressés en bambou ? Le premier jour lorsque nous avions déjeuné au marché, une vieille femme aux yeux malicieux qui avalait sa soupe à une table voisine avait expliqué à Sai que dans sa jeunesse, il n'y avait rien à Pattaya. Je me souviens encore de ses mots :

— Pattaya, c'était même pas un village. Juste quelques crevards dans des cahutes en palme tressée qui vivaient mal de la pêche. C'était avant la guerre du Vietnam, avant les Américains. C'est à ce moment là que Pattaya a démarré, le *rest and recreation*, ça s'appelait.

— Alors ce sont les Américains qui ont amené la prostitution en Thaïlande, demande Sai curieuse.

La vieille a manqué renverser sa soupe tant cette question l'a fait rire.

— Les hommes restent les hommes ma petite. La Thaïlande a toujours été remplie de bordels. Mais rien à Pattaya, à part une cabane tenue par une vieille qui vendait des bières et le cul de ses deux nièces délurées. C'était trop pauvre ici. Quand les soldats ont débarqué avec leurs dollars, les huiles de Bangkok ont rameuté des filles de tout le pays. Mais les patrons ont vite compris que les bordels fermés, ça ne plaisait pas du tout aux Américains. Mais alors pas du tout ! Les soldats voulaient des bars, de la musique, des filles qui paraissent aussi libres qu'en Amérique. Quand les premiers gogos ont ouverts, ils se sont gavés, les dollars se sont mis à pleuvoir. Ils en ont ouvert d'autres… Et plus ils ouvraient de gogos, plus il venait de soldats.

— Si je comprends bien, a résumé Sai. Pattaya a été inventé par des *Farangs*

La vieille s'est mise à ricaner:

— Des Américains. Tout à fait, ma petite. On n'a même pas été capable d'inventer les bars à putes, il a fallu faire appel à l'armée américaine pour ça.

Même ici, nous ne sommes que les figurants d'une pièce dont l'auteur et le metteur en scène sont blancs. Le bras que François pose doucement son bras sur mon épaule me sort de mes pensées. Une brise de mer caresse ma peau. Il se penche vers moi.

— *Everything OK ? … Sabai dee mai Toy ?*

— *Sabai dee… It's OK*

Après vingt minutes de croisière, le navire laisse un îlot sur la droite avant de piquer vers un petit port baigné par un ressac d'ordures. Une meute d'adolescents rigolards habillés de blousons de couleurs sans manches nous accueille avec des prospectus plastifiés… *Shooting range Sir !! Banana boats !! Jet ski Sir !! Very good. Jet ski ! Where do you go ?*

Deux motos nous conduisent jusqu'à la plage de Samai, à l'opposé du petit port. Dans le village, les adolescents en blousons

rouges numérotés slaloment entre nids de poule et chiens somnolents avant de s'échapper vers une pente qui gravit le relief central de l'île. Les motos franchissent péniblement le petit col avant de plonger joyeusement vers un croissant de sable blanc écrasé par un soleil vertical. Plus loin, nous découvrons une mer limpide qui ballotte toute une volée de petites embarcations, de jet skis. Les chauffeurs nous déposent derrière des gargotes bordant la plage.

— *Are you hungry Toy ?*

— *Very hungry*

On s'attable dans un restaurant de plage pour déjeuner d'un curry rouge. François commande une grande Chang glacée avec deux verres de glaçons. Un groupe de touristes russes massifs finit de déjeuner en silence à côté de nous.

Après le repas, nous nous installons sur les chaises longues à l'ombre des parasols. François court se baigner. Il reste longtemps dans l'eau, nage jusqu'aux bouées, souffle bruyamment comme un phoque heureux de retrouver la mer. Il fait trop chaud pour que je quitte l'abri des parasols. Curieusement, les filles russes qui rôtissent lentement sur la plage ne semblent pas incommodées par cette chaleur accablante. Le Bouddha a raison : les humains sont des êtres profondément insatisfaits qui désirent avec le plus d'ardeur ce qu'ils n'ont pas et qui négligent ce que la Nature leur a donné. Les *Farangs* nés dans l'hiver et la richesse rêvent de chaleur, de peaux bronzées et d'une existence simple. Les Thaïlandais ne rêvent que de peaux claires et de nez droits. Mon peuple veut vivre comme dans ces films américains où des hommes d'affaires débordés n'ont pas une minute à eux. La *Hi So* de Bangkok envoie ses enfants dans les universités californiennes pour apprendre la langue des maîtres, pendant que les jeunes Européens se perdent dans les bars de Pattaya. Ailleurs semble toujours riche de promesses, le proche déçoit toujours. Seul ce qui nous échappe parait désirable. Je n'échappe pas à cette règle, entre François, cette ville qui n'a plus grand-chose de thaï et mes rêves océaniques moi qui n'ait vu la mer qu'à la télévision.

Dans le ciel, une lumière aveuglante tape à l'aplomb. La plage vibre dans la fournaise et la faible brise, chauffée par le halo de la mer, n'apporte qu'un maigre rafraîchissement. Engourdie par les chaleurs mêlées de mon corps et du soleil ardent, je m'assoupis une main glissée dans le sable chaud, quand soudain le corps humide et froid de François se colle contre moi.

— *Come swim with me Toy ?*

— *Sorry Teerak but I don't like too much sun on my skin. Later*

Ses lèvres au goût du sel m'embrassent. Il se plonge dans un journal français acheté chez AsiaBooks et prend aussitôt un air absorbé et mélancolique. Lentement, le soleil descend sur l'horizon apportant enfin un peu de fraîcheur. La lumière devient moins vive, plus caressante, les couleurs réapparaissent, moins métalliques. Je contemple cette mer qui me fascine, qui m'appelle. J'enlève mon haut et le short qui moule mes fesses. Je me sens presque nue dans le maillot de bain vert pomme que François m'a acheté ce matin en marchant vers l'embarcadère, mais personne ne fait attention à moi au milieu de toutes ces beautés russes qui bronzent seins nus. Je descends vers l'eau, elle est chaude sur le bord, puis devient plus fraîche au fur et à mesure que j'entre dans la mer. François lève la tête de son journal et me rejoint tout heureux de me voir enfin dans l'eau.

— *Can you swim Toy ?*

— *No François, but I would like to learn ? Can you show me ?*

Il me montre les mouvements, les décompose patiemment. Puis me demande d'incliner mon corps vers l'avant en me soutenant de sa main droite. Très vite, de l'eau entre dans mon nez et je me redresse paniquée pour reprendre pieds, soufflant par les narines comme un mammifère marin. Nous recommençons plusieurs fois. A chaque essai, je nage un peu plus longtemps et la main de François devient plus légère, laissant l'eau me porter. Il m'encourage, affirme que je me débrouille très bien. Je prends de l'assurance. Soudain, je ne sens plus sa main, juste mon corps qui fend l'eau bleue. J'avance, il applaudit, bat l'eau des deux mains pour me prouver qu'il n'est pour rien dans mon exploit.

— *You can swim alone ! Very good !*

François affirme que j'apprends très vite, que je suis née poisson. Je trouve que cette nage ressemble plutôt à celle des grenouilles que nous attrapions dans les mares. Je ne veux pas poser mes pieds au sol de peur de ne plus savoir nager à nouveau. Je m'enhardis, piquant vers le large dans une zone où je n'ai plus pieds. Je suis l'océan aux plis mystérieux. L'eau devient presque froide. Je ne me sens pas fatiguée, juste ivre de flotter au milieu du bleu de la mer, de diriger mes muscles entre chaque vague. Il me suit à distance, une présence rassurante, bienveillante qui me décide à rejoindre la ligne de bouées qui flottent au loin. Je veux y arriver, je pousse plus fort sur mes bras, je tire sur mes jambes. Tout mon corps jubile de fendre cette eau salée qui me paraît plus dense à chaque poussée. Je touche enfin les bouées, les saisis, me laissant porter par les flotteurs en plastique rouge et blancs. Mon cœur bat fort. François vient contre moi.

— *Incredible, you swim very well.*

Je lui réponds en plaisantant que j'étais un dauphin dans ma vie d'avant. Son corps flotte contre le mien. Il me donne un baiser salé. Après nous être reposés une dizaine de minutes, nous piquons vers la plage, je commence à sentir les muscles qui me lancent. Finalement, je suis soulagée quand mes pieds touchent enfin le fond sableux, je sors de la mer un peu ivre, en titubant dans les vagues, avançant lentement vers la lumière aveuglante de la plage, chancelante, épuisée mais si fière de savoir nager.

Depuis notre arrivée, sous son large chapeau conique, une vieille femme arpente la plage dans tous les sens malgré le cagnard, s'enfonçant dans le sable poudreux sous le poids de son lourd balancier à plateaux chargé de tout un attirail servant à préparer de la salade de papaye verte. Elle paraît déplacée sur cette plage remplie de Russes qui ne savent même pas ce que cette vieille peut bien vendre et qui regardent avec méfiance les bouteilles pleines de liquide colorés et de piments en suspension. En me séchant les cheveux dans la serviette, je lui fais signe: moitié par pitié de la voir déambuler ainsi, moitié parce que la fraîcheur pimentée du *som tam* me manque. Elle trottine vers moi comme si elle craignait que je change d'avis, ployant sous le poids des plateaux, les dépose devant nos pliants, s'agenouille, sort son mortier, ses ingrédients et commence par écraser de l'ail et des piments, le pilon dans la main gauche, remuant le mélange avec une cuillère de la main droite. Elle ajoute ensuite dans le mortier le sucre, la sauce de poisson… *le nam pla… du pla la…* le poisson macéré. Avec des mouvements rapides, elle tranche une tomate, une petite aubergine, un haricot, rajoute une lampée de jus de citron et un crabe de rizière macéré. Elle pile toujours, sans arrêter de touiller de la main droite.

Immobile, François l'observe, impressionné par la dextérité de la vendeuse qui transpire sous son chapeau… Prenant son attitude pour de l'impatience, elle lui sourit de toutes ses dents gâtées comme pour s'excuser du temps que ça prend. Chacun de ses gestes est précis et s'inscrit dans une chorégraphie millimétrée. Rien n'est improvisé, aucun mouvement inutile ni superflu. Je pense à la démonstration de Pricha lors de mon premier jour à l'emballage. Trouver son bonheur dans la perfection de ces gestes répétés à l'infini jusqu'à atteindre la perfection. Le travail bien fait est la véritable dignité des pauvres.

Elle ajoute des cacahuètes, des crevettes séchées… Et pile encore… Quand la sauce est enfin prête, elle râpe une grosse papaye puis en mélange un peu avec la sauce, râpe encore jusqu'à remplir le mortier. Elle pile puis, d'un large mouvement circulaire, elle prélève la salade d'un bloc et la dépose délicatement dans une

barquette en polystyrène avec le large sourire du devoir accompli.

François a suivi le ballet avec un air admiratif. Il lui laisse un généreux pourboire, puis goûte d'abord, du bout de la cuillère, un peu méfiant à cause du crabe qu'il regarde avec hostilité, grimace un peu à cause du piment, puis en redemande en souriant. Je le taquine :

— *Now you love lady Isaan and you like papaya pok pok. Your skin will be soon brown.*

Une légère gaze blanche embue le ciel. Je m'endors à moitié, les doigts de pieds dans le sable poudreux et le corps imprégné de sel. Lorsque je renais, l'or du soleil se répand dans la mer, chaises longues et parasols sont pliés et rangés en tas dans une ambiance d'arrière-saison. Le couple de plagistes attend notre départ pour finir de remballer et rejoindre enfin son village.

Deux mototaxis rigolards nous attendent derrière les gargotes. Ils disent qu'il faut se dépêcher avant le dernier bateau.

*

* *

En débarquant à Pattaya, je me rends compte que j'ai complètement oublié Loy Kratong. Une foule a envahi la *Beach Road*. Les filles de bar se sont toutes habillées en tenue traditionnelle. Elles sont coiffées, maquillées comme des Princesses. Les cuisines des restaurants embaument l'air d'une tiédeur parfumée.

Après une douche à l'hôtel pour nous laver du sable et du sel de Koh Laarn, nous retournons flâner sur la plage bondée. Des dizaines de vendeurs ont déplié leurs stands proposant toutes les gammes possibles de *kratongs* : depuis le radeau de base en polystyrène avec quelques fleurs vaguement piquées autour d'une bougie centrale jusqu'au *kratong* de luxe taillé dans un tronc de bananier, un modèle insubmersible surmonté de la reproduction d'une pagode richement décorée. La plupart imite la fleur de lotus, d'autres représentent des stupas ou le Mont Meru. Je ne peux m'empêcher de penser à ma mère. Les vendeurs de brochettes ont aligné leurs cuisines roulantes, des familles en pickups trainent de lourdes glacières vers la plage pour profiter du spectacle du bord de mer.

— *For Buddha* ? me demande François en montrant les *kratongs* qui flottent déjà sur la mer.

— *No, for the goddess of water: Phra Mae Khongkha*

— Sorry I did'nt know that you have other gods than Buddha.

— Buddha is not a god. He is a man like you.

Je le regarde étonnée de tant d'ignorance puis je me ravise en me moquant de lui :

— Buddha is a man but may be better than you.

— Sorry, but what means this ceremony ? Tell me Toy

— If a man and a woman put a Kratong together on the water and if the Kratong floats, they will have a happy life forever.

Sur un étal, François se saisit du plus gros *kratong* mais, à la déception du vendeur, j'insiste pour en choisir un autre, plus petit, mais qui, surmonté d'une reproduction du Mont Meru, me fait penser à ma mère.

— This one please, it is for my mother.

Nous descendons vers la plage, laissant nos sandales sur le sable. François allume les bougies avec son briquet. Nous pénétrons dans l'eau grasse jusqu'à mi-mollet pour déposer délicatement notre radeau entre deux vagues. Lentement, le *kratong* oscille au rythme du ressac, semble hésité avant de rejoindre les autres lueurs qui dansent sur l'eau. Il symbolise les destinées des hommes ballotées par le hasard, l'esquif fragile de la vie qu'une vague plus forte peut faire chavirer. Si Sai n'avait pas croisé Nok par hasard, François serait encore un inconnu pour moi alors qu'en quelques jours, il a rempli toute ma vie. Après quelques minutes, les lueurs deviennent intermittentes au gré des vagues avant de disparaître vers le large.

— It means that we will be happy ?

— Yes François, you and me. Very happy

La plage est noire de monde. Des lanternes célestes, légères montgolfières de papier gonflées par la chaleur de leur flamme, montent dans le ciel nocturne… *kratongs* aériens en route vers les étoiles. Assis sur le sable, les yeux levés vers les lumières de papier, François déchire la chair de la deuxième brochette de poulet *satay* qu'il vient d'acheter à une cuisine roulante.

Nous décidons de retourner sur la colline depuis laquelle le lumineux PATTAYA City domine la ville pour profiter du spectacle, peut-être aussi sans nous l'avouer pour retrouver la magie de notre première nuit. Mais ce soir, une foule se presse contre la barrière métallique. Depuis le belvédère, la ville ressemble à un disque de lumière. Un lac fluorescent où des milliers de papillons de nuit tournoient pour se brûler les ailes. Le long de la plage, les lumières de Loy Kratong se dissolvent dans l'obscurité, les lanternes célestes montent à la rencontre des astres.

Plus loin, sur le miroir de la mer, des gouttes de lumière glissent sur l'eau par myriades comme une étrange migration animale. Poussés par le brise qui souffle de l'Est, les *kratongs* voguent vers le Mont Meru, ce centre du Monde au sommet duquel vivent ma mère, mes aïeux et une multitude d'ancêtres qui remontent jusqu'à l'aube de l'humanité.

En rentrant, je renverse François sur le lit. Je veux qu'il se laisse faire. Je le suce longuement. Son sexe tendu se dresse vers le ciel. Le Mont Meru de notre intimité palpite contre ma langue. Lui ferme les yeux, concentré sur son plaisir. Je m'éloigne de moi-même. J'ai envie de lui. Je m'accroupis sur son corps, le saisis de la main pour le guider en moi. Il me pénètre jusqu'à la garde en murmurant à mon oreille des mots doux en français. Il est en moi pour toujours. Je lui réponds en thaï. Mon ventre devient abîme. Il cogne contre mon bassin. Lutte intime de nos fourrures mêlées. Avidité de l'autre. Nos cœurs s'accélèrent. Il éjacule longuement. Un flot de bonheur m'envahit, comment ai-je pu vivre sans amour jusque là ?

Il se dégage, son corps bascule sur le côté comme une bête morte, le monde s'immobilise. Plus rien ne respire. Lentement, comme le rescapé d'un naufrage jeté sur une plage par une tempête, il remue d'abord une main, cherche la mienne pour me signifier son bonheur. Communion des paumes.

Nous restons immobiles, prostrés par cette apocalypse intime. Liquides mêlés dans une débâcle des sens. Demain ne peut qu'être pire. J'ai envie de mourir, de congeler le temps dans un Loy Kratong éternel. Sa chaleur est contre moi, son visage couvert de sueur, enfoui dans ma poitrine. Trempé de jouissance.

C'est la première fois qu'on n'a pas pris de précautions. Je pense aux mots de Bed… *Des malades qui cherchent la mort*.

Peut-être que moi aussi je suis devenue aussi cinglée que ma vie, à moins que je ne l'aie toujours été. Cette nuit, je ne veux pas dormir. Je veux profiter de sa chaleur jusqu'à l'aube liquide.

*

* *

Avant de prendre la route, comme un condamné à mort, le chauffeur commandé par l'hôtel grille une dernière cigarette. La vieille voiture suédoise s'insère lentement dans la circulation épaisse. Nous glissons sur l'asphalte ramolli comme à l'intérieur d'une bulle de fraîcheur. Le chauffeur met de la musique. Il marque la mesure sur le volant et laisse échapper, par intervalle, de petits

couinements. Au bout d'un moment, je m'endors.

Je me réveille après plus d'une heure, au moment où une tour cylindrique se profile à l'horizon. Je ne suis jamais venue à l'aéroport de Suvarnabhumi. J'admire les gros oiseaux blancs posés sur la piste. Je n'ai jamais pris l'avion. Il y a tellement de choses que je n'ai jamais faites. Dehors, l'air est brûlant. Je rêve d'un ailleurs de fraîcheur où les montagnes seraient couvertes de neige immaculée et où je ne serais plus la petite paysanne sortie de ses rizières, tout juste bonne à repiquer le riz ou à plier des tee-shirts.

Le hall monumental ressemble à une immense cage thoracique d'acier. Une foule de touristes se pressent de manière chaotique en poussant devant eux des chariots métalliques. Jamais je n'aurais pensé qu'il puisse y en avoir autant. François aussi pousse le sien, avec mélancolie. Il ramène des souvenirs pour sa famille, beaucoup de souvenirs. Je le lui fais remarquer, il me répond:

— *My best souvenirs are the good time, we have had together.*

Suis-je un simple souvenir ? L'endroit n'offre aucune intimité. Nous allons boire un café à l'étage. Il tient ma main mais je le sens nerveux, tendu, ailleurs. Il me parle de sa vie, de son travail qui semble aussi ennuyant que celui de nos usines. Il me décrit une vie laiteuse et sans éclat dans un pays au ciel gris. Au fond François me ressemble : un perdant, englué dans un quotidien médiocre et sans perspective d'avenir. Un quotidien juste un peu meilleur que le mien parce qu'il est né au bon endroit. C'est peut-être pour cela que nous nous sommes trouvés : deux loosers qui ne savent pas où diriger leurs vies. Il me fait promettre de consulter régulièrement la boîte mail qu'il m'a ouverte et de répondre à ses messages.

Il se tait, son esprit est déjà en France. Après avoir payé les consommations, il me donne une enveloppe avec l'argent thaï qui lui reste. Je la prends sans l'ouvrir en le remerciant :

— *Thank you François, you are so kind with me.*

— *No Toy, you was so nice. I have something else for you*

Puis, il pose sur la table un paquet emballé dans un papier métallisé doré. Je le manipule, c'est un objet léger, je déballe… Un carton apparaît qui dégage une bonne odeur de neuf… Mes yeux brillent. C'est le dernier modèle de Samsung que j'avais admiré au Nice Bar. Je le prends en main, sa surface polie respire le luxe. Il guette mes réactions, attendri par mon bonheur. Je l'embrasse enthousiaste, désormais je ne serai plus jamais seule. Puis vient le moment des rassurantes promesses, des *Je te téléphonerai tous les jours*. Je sais très bien que ce n'est pas vrai. J'aimerais juste qu'il ne m'oublie pas.

Les dernières secondes s'allongent, douloureuses. Nous avons,

tout les deux, envie que ça finisse. Il me serre contre lui, jusqu'à me faire mal. Un dernier baiser où je veux boire l'oubli. Puis il s'éloigne rapidement en poussant son chariot pour me cacher ses yeux embués. Un homme c'est fort, ça ne pleure pas. Il se retourne, lève la main, une dernière fois avant de disparaître derrière une paroi de verre mat. Un sale goût de cendres envahit ma bouche, comme après un incendie. L'oubli ne passe pas. Tout à coup, je me sens seule au monde, terriblement seule et triste.

Dans l'enveloppe qui porte imprimé le nom de son hôtel, je compte dix mille bahts, je me sens riche. J'en enverrai la moitié à ma tante. Pour fêter ça, je m'offre le luxe d'un taxi depuis l'aéroport.

Ma ruelle me paraît soudain bien étroite, dans le fossé l'eau stagnante sent fort. Il n'a pas beaucoup plu cette semaine. Pour la première fois, je remarque que les dalles du trottoir se déchaussent. Dans le terrain vague, au milieu des flaques d'eau sale, deux chiens se reniflent dans l'ombre étoilée, hésitant entre se battre ou s'accoupler. La mort ou l'amour, les deux seules choses auxquelles on revient toujours quoiqu'il arrive. Tout ici est d'une laideur étouffante. Dans l'escalier sombre, je revois le bleu liquide, le bateau pour Koh Laarn, la chambre de François vaste et claire qui s'ouvrait sur la baie. Nut est allongée en train d'écouter de la musique avec son téléphone, l'univers vient de se refermer sur moi. Je viens de réintégrer ma cellule de mon plein gré, pas assez courageuse pour me faire la belle. Ici rien n'a changé, le temps glisse sur nos vies comme l'eau sur les plumes d'un canard. Pourtant là-bas, ces courtes vacances m'ont semblé avoir duré une vie. Elle n'enlève même pas ses écouteurs et me dit à peine bonjour, boude, vexée de mon absence.

VII

J'ai repris mon poste mais le cœur n'y est plus. Pricha m'observe à la dérobée avec un mélange de réprobation paternelle et d'affection déçue. Je sais ce qu'il pense. Sai m'a inoculé le virus… *Puyin khai toua*… Une fille qui vend son corps… Une morue… Un tapin… *Garee* en thaï. Nous sommes le symbole d'un pays qui se vend. Un Royaume entier qui fait le tapin. Les Etats-Unis vendent des Mac, les Arabes du pétrole, les Allemands des berlines de luxe. La Thaïlande est un bordel à ciel ouvert qui vend du sexe au monde entier… *Thailand number one*… *Good quality and cheap price Sir*… Une ressource renouvelable en plus, au moins tant que naitront ces filles *Isaan* aux longues jambes caramel que la moitié mâle du monde nous envie.

A la pause déjeuner, Pricha pose son plateau en face du mien.

— Parait que tu as vu Sai ? Qu'est-ce qu'elle devient ?

— Elle vit à Pattaya.

— Elle travaille ?

— Non, son mec, un Américain, lui envoie de l'argent, dis-je d'un ton provocateur.

Un voile mêlé de tristesse et de colère passe sur son visage crispé. Il est venu pour ça, pour me faire sa crise. Il est nerveux, allume une Krong Tip alors qu'il ne fume jamais. Les mêmes cigarettes que ma mère, la marque des prolos.

— Elle a vraiment rien dans la tête… Faire la pute avec les *Farangs* quand on a vingt ans. C'est pas pour cela que je me suis battu quand j'avais son âge.

— Vous ? Vous vous êtes battu ?

— Ça t'étonne ? J'étais étudiant à l'Université de Thammassat, dit-il avec un calme orgueil. Mais je suis sûr que ça ne te dit rien Thammassat ?

— Non pourquoi ? Ça devrait ?

— On vous apprend vraiment rien à l'école. Un peuple stupide mené par des ânes. Remarque ça ne m'étonne pas. Ils n'en sont pas fiers de cette nuit là.

Il écrase nerveusement sa cigarette dans son assiette. Je le regarde, j'ai pitié.

— C'était il y a longtemps ?

— Le 6 octobre 1976, j'avais vingt ans. Je me souviens encore du bruit des bottes et des détonations dans la nuit. Le massacre a duré jusqu'au lever du jour, mais personne n'en a parlé. On s'est battu pour que ça change, seulement ça dérangeait trop de monde haut placé.

— Pourquoi vous n'avez pas repris vos études ?

— Viré de la fac pour agitation politique. Un paria. Quand je pense à ce que ce pays est devenu !

— Qu'est-ce qu'on est devenu ?

Les yeux dilatés, il semble excédé, je ne l'ai jamais vu comme cela :

— Une usine de tee-shirts avec un bordel à l'étage. Voilà ce que nous sommes devenus. Même ici lorsque les ouvrières ont fini leur semaine, elles sont obligées d'aller vendre leur cul sur la Sukhumwit, dit-il hors de lui.

— Les salaires sont minables…

— Arrête, me raconte pas d'histoires, Toy. Personne n'est obligé de faire la pute. Ta copine Nut va avoir un gosse à nourrir et je suis prêt à parier qu'elle ne couchera jamais pour du fric.

J'ai rougi envahie par un mélange de honte et de colère. Je me lève brusquement pour retourner à mon poste de travail. De quel droit me parle-t-il comme un amant trahi ou un père en colère ? Mon amant vit au delà des mers et si je n'ai pas eu de père lorsque j'en avais tellement besoin, ce n'est pas pour qu'un raté débarque maintenant me faire la morale. C'est quoi au juste sa vie à Pricha ? Qu'est-ce qu'il propose de mieux ? Une vie de merde à pousser les chariots loin des utopies de sa jeunesse ? Peut-être qu'il est juste jaloux des *Farangs* qui viennent se taper les filles du pays.

Pricha sait que les filles tapinent parce qu'elles ne peuvent plus vivre décemment de leur travail. Il les déteste parce qu'elles sont le symbole de son échec, son pire cauchemar dans ce pays de fous où les *Hi So* boivent du Champagne français fourni par Wine Connection, se gavent de saumon écossais acheté chez Gourmet Paragon, roulent en béhème série 7, s'habillent en Prada et envoient leurs bambins dans les meilleures facs américaines. Un pays où la rapacité des patrons est telle qu'après dix heures d'usine, les filles doivent faire des passes pour arriver à payer leur loyer. Et mieux vaut ne pas tomber malade parce que là, tu peux crever.

Moi je refuse de me sacrifier. La lutte de Pricha n'a mené à rien. Les plus malins gagnent toujours. Il est bien placé pour le savoir. Non, les révoltes ne mènent jamais à rien, la planète est cadenassée

par les puissants : les Thaksin, les Sondhi. Je pense aux vacances avec Sai, à sa vie de fête, à l'insouciance, à la peau de François. Il y a quelques semaines, je n'avais jamais fait l'amour et déjà tout ça me manque.

Le lendemain, je passe à l'internet café. François m'a envoyé un mail que je fais traduire à la fille du café moyennant deux cents bahts.

Chère Toy,

Je suis bien rentré en France. J'espère que tout va bien pour toi à l'usine. De mon côté, j'ai repris le travail dans ma société. Tu te souviens peut-être. Je t'ai expliqué que c'est un peu comme AIS ou DTAC, nous vendons des abonnements de téléphonie mobile. Il y a beaucoup de concurrence, ce n'est pas toujours facile. Ils nous mettent une sacrée pression au boulot mais je tiens le coup en pensant à toi.

J'ai revu mes enfants, ils étaient très contents des cadeaux que je leur ai ramenés. Mon fils s'amuse beaucoup avec le fameux jeu de bois que l'on voit partout à Pattaya.

Et toi ? Raconte-moi ton quotidien. Comment ta vie s'organise-t-elle ? As-tu revu Sai ? Vas-tu retourner à Pattaya ? De mon côté, j'ai reçu un mail de Michel qui est rentré à Genève. Il travaille dans sa banque en Suisse. J'aimerais aller le voir un week-end mais je ne sais pas trop quand. Peter a plus de chance que nous, il vit à Pattaya la moitié de l'année.

Je pense souvent aux moments que nous avons vécus ensemble. Cette semaine avec toi reste la plus belle de ma vie. Jamais je n'ai connu de bonheur aussi complet, d'amour aussi intense. Ce qui me fait peur, c'est le futur, les semaines à venir. Je vais devoir travailler dur et je m'en sens parfois incapable quand la nostalgie de la Thaïlande me ronge le cœur.

Promets-moi de ne pas aller avec d'autres hommes. Tu es jeune et jolie, je sais que tu as beaucoup de succès, que tu peux trouver des hommes plus jeunes, plus beaux mais sache que tu ne pourras jamais trouver d'amour plus sincère que le mien. Je voudrais mieux te connaître, rencontrer ta famille, te présenter mes amis, mes parents. Je suis sûr qu'ils t'apprécieraient tous beaucoup. Je suis sûr que tu aimerais la France. C'est un beau pays même s'il me semble très malade et si je m'y ennuie sans toi. Un beau pays avec des villages, des cathédrales de pierre, plusieurs mers et des montagnes au sommet desquelles la neige ne fond jamais. Mais ce n'est pas possible, pas pour l'instant.

Chaque soir, je rêve à nous. Je rêve que nous faisons l'amour.

Je t'embrasse.

François

Les jours suivants, Pricha m'évite soigneusement. Il marche la tête basse avec les traits durs et un regard fixe qui me bouleverse. A son âge est-ce que je serais encore ouvrière ? Aurais-je encore la force de me lever chaque matin pour m'installer derrière ma machine ? Je cherche son visage d'autrefois, sa bienveillance mais je ne trouve que réserve et distance.

Avec Nut aussi, quelque chose s'est cassé. Où sont passés nos fous rire, nos moments de complicité ? Un soir, je dis à Nut… *Je t'invite*… On descend dans le petit restaurant à côté du Seven Eleven. Elle commande une grande Chang. Une à une, les bulles glacées remontent vers la surface. La bouteille se couvre de buée. Je trouve l'endroit changé. Tout me parait minable et sale : les tables bancales, les tabourets en plastique, les couverts en fer blanc qu'on peut tordre entre deux doigts. Pourtant je sais parfaitement que rien n'a changé, que c'est juste mon regard qui est plus sévère. Nut semble absente. Elle aussi sait que, malgré mes efforts, notre amitié ne reviendra plus. On peut recoller une porcelaine cassée mais elle ne fera plus jamais le même bruit. Elle veut parler mais n'ose pas. Quand je regarde mon assiette, je sais qu'elle me dévisage avec le même regard que celui qu'elle portait sur Sai. Elle pense que je suis devenue une mauvaise fille et que tout cela est un peu de sa faute.

— Ne te crois pas responsable, Nut… J'étais pas obligée… Personne n'est jamais obligé à part les morts.

*

* *

François me demande au téléphone… *Where do you stay ?* Je dis que je suis dans ma chambre à Bangkok, que j'ai repris le travail… *I work, you know I have to work for my family*. Il se moque gentiment de mon accent en répétant *familyyyy !* Avec le i qui dure à la fin.

Il me dit… *I love you… I will be back soon in Thailand… I need to see you.* Je ne sais pas trop quoi répondre. J'ajoute… *I miss you too…* Je ne comprends pas tout ce qu'il me dit. Il parle trop vite. Sa voix est mélancolique, il me manque, nous étions bien ensemble. Est-ce que ça suffit pour s'aimer ? Je n'ai jamais été avec un garçon avant lui. A part Willy, mais ça ne comptait pas. Alors comment savoir si je l'aime vraiment.

Un mois passe. Un week-end, n'y tenant plus je décide d'aller visiter le grand aquarium du Siam Ocean World, au sous-sol du

Paragon. Trois cents bahts plus tard, je traverse un tunnel de verre, survolée par des requins énormes. J'y reste tout l'après-midi, simplement heureuse d'avoir le nez collé aux vitres derrière lesquelles nagent des poissons de toutes les couleurs, des crustacés aux formes étranges. Plus loin, ce sont des méduses dont les voiles gélatineux ondulent en apesanteur entre deux eaux, j'apprends en lisant les informations que ces êtres filamenteux aux allures translucides ont survécu aux dinosaures. Le plus fragile n'est pas toujours celui que l'on croit. En sortant dans les allées du Centre Commercial, je remarque les décorations pour Noël et les fêtes du Nouvel An qui approchent. Des vendeuses sont habillées en Père Noël pendant que de vieux messieurs reluquent leurs jupes rouges trop courtes. Le soir quand je rentre en bus à Pathum, j'ai le cœur plus léger, comme si j'avais fait un voyage dans un autre monde calme et serein où le temps s'écoule selon un rythme plus doux.

A l'usine, je mène une existence mécanique répétée à l'infini, une vie monotone et vide d'ouvrière, sans espoirs ni attentes. Chaque jour, je me lève à la même heure, j'attrape le même bus, j'entre dans le même atelier, je prends mon poste derrière la même machine pour accomplir le même travail. Malgré l'amitié de Nut, je me sens seule au monde, seule au milieu des filles de l'usine, seule la nuit dans mon lit quand je n'arrive pas à m'endormir malgré la fatigue. Je rêve aux lèvres de François, à cette semaine lumineuse passée au bord de la mer. Là-bas, je me suis dit ça y est. La vie commence. Enfin ! Une vie plus légère, plus nerveuse. Mais c'était une illusion, rien ne commençait puisque tout est déjà fini. Je ne sais peut-être même plus nager. Est-ce le genre de chose que l'on peut oublier ? Nut affirme que non mais Nut ne sait pas nager

Sai ne m'appelle jamais. Je lui en veux. Elle sait que je n'ai pas assez d'argent pour recharger mon compte 1-2-Call. Le 31 décembre 2006 au soir, nous allons juste dîner au Centre Commercial de Rangsit avec Nut. Les allées sont remplies de jeunes qui boivent trop, de filles habillées comme les modèles des magazines. Toute une jeunesse qui espère que 2007 sera un peu mieux que 2006. Nut scrute avec envie les vitrines de vêtements pour bébé. Elle passe la journée à coudre des vêtements qu'elle ne pourra jamais se payer. Un monde de fou. Pour elle, ce sera le marché de Buriram ou rien.

De mon côté, je tourne la page 2006 sans nostalgie tant cette année restera marquée par mon entrée dans le monde des adultes. Vers onze heures, François m'appelle pour me souhaiter une bonne année. Il me dit qu'il est cinq heures du soir à Paris, qu'il fait nuit et froid. Il a prévu de dîner avec des amis dans un restaurant de l'Ile Saint Louis. Je lui dis que je ne savais pas que Paris était au

bord de la mer. Ça le fait beaucoup rire. Il répète que je lui manque et qu'il voudrait passer le prochain nouvel an avec moi. Nut veut rentrer : elle fatigue de plus en plus à cause de son ventre. A minuit, je suis déjà couchée comme une vieille femme quand je reçois enfin un SMS de Sai.

Comment ça va Toy ?

Je te souhaite une très bonne année 2007. Je fais la fête au Lucifer avec Wii et deux Farangs, tu me manques.
Quand est-ce que tu viens me voir à Pattaya ?
Bises.
Sai

Le lendemain matin, nous apprenons que plusieurs bombes ont explosé à différents endroits fréquentés de Bangkok : Victory Monument, Klong Toei, Saphan Khwai. Il y a des morts, des blessés. Des Thaïlandais, des touristes. La Junte se déchaine, accuse l'ancien Premier Ministre pendant que le Parti de Thaksin nie toute implication et prétend que c'est au contraire la Junte elle-même qui cherche à le discréditer. Selon d'autres journaux, ce serait des conflits internes à l'armée qui seraient à l'origine de cette série d'attentats. D'autres sources parlent sans convaincre de la guérilla des provinces musulmanes de l'Extrême-Sud. L'amateurisme de la police dans ses enquêtes conforte les tenants de la thèse du complot. En tout cas, c'est l'opinion de Pricha qui, même si aucun camp n'a ses faveurs, commence à parler de guerre civile avec une lueur de joie guerrière dans le regard.

Toujours est-il qu'à partir de ce moment, les filles de l'atelier ne sortent plus qu'avec une boule d'angoisse dans le centre de Bangkok. Pourtant, le week-end, je voudrais sortir de mon trou, m'évader de ce tombeau où l'on m'enterre vivante mais, en plus des bombes, Nut est devenue casanière, elle économise chaque baht comme si sa vie en dépendait et je n'ai pas d'autres amies à l'usine. Je travaille beaucoup pour m'abrutir de fatigue, toujours volontaire pour faire des heures supplémentaires. Je me couche tôt et je ne rêve plus.

François appelle plus rarement, englué dans les soucis de son travail et la situation économique qui semble très mauvaise là-bas. Son entreprise de téléphonie mobile affronte une concurrence dure et envisage de réduire ses effectifs. Il semble très inquiet et ne parle plus de revenir en Thaïlande, en tout cas, pas dans un avenir

proche. Il ne parle que de lui, incapable de s'intéresser à ma vie, se débattant dans des difficultés qui l'empêchent de faire des projets, de penser aux autres, à moi. Nos conversations ne mènent à rien et me laissent encore plus triste après qu'avant tant il est devenu soucieux, irritable, différent de la personne heureuse que j'ai connue. Je ne lui en veux pas, je sais que ce n'est pas lui, que ça ne lui ressemble pas. C'est la vie qui nous éloigne l'un de l'autre.

Les soirs de pluie, j'écoute les gouttes qui s'écrasent sur le toit en taule comme de gros grains de muscat qu'on écrase. Un terrible cafard m'a englué. Petit à petit, je me replie, je broie du noir, m'isolant des autres avec une impression de silence et de vide comme une fillette perdue au milieu d'une forêt sombre et sans oiseaux. La joie de mon enfance me semble être une langue oubliée, une langue que je n'ai jamais connue. Parfois, je pleure. Mes cils se remplissent d'eau, de larmes qui ont le même goût salé que la mer de Pattaya. Je me sens désarmée face à la vie, incapable d'être à la hauteur de ce qu'on attend de moi. L'avenir me fait peur, les gens m'effraient, Bangkok m'apparaît pour ce qu'elle est : une prédatrice qui étend ses griffes sur les destins de millions d'êtres. J'ai envie de fuir, de rentrer au village, de tout arrêter, de ne plus lutter, ne plus me donner de mal, juste respirer calmement, vivre doucement.

A l'usine, aveuglé par les rendements, Somchai est content de moi. Il ne se rend pas compte que mon acharnement au travail est le seul moyen que j'ai trouvé pour ne plus réfléchir. Il faut pour être contremaître les mêmes qualités que celles que l'on prête à un fou, à un obsessionnel, la même absence de morale et d'humanité que celle des grands criminels. Et nous aussi, nous devrions être internées pour pouvoir supporter ce monde, pour accepter d'être enterrées vivantes avant même la publication de notre avis de décès.

*

* *

Encore un jour de perdu, un jour aussi creux que les autres. Les rues folles, l'ambiance insolente et légère de Pattaya me manquent chaque jour un peu plus. J'hésite à aller relever ma boîte de messages à l'internet café car, à chaque fois, la traduction me coûte deux cent bahts. Parfois plus, si je demande à la fille de traduire ma réponse. Je n'ose pas en parler à François. Je ne veux qu'il pense que je suis comme les autres filles. Je sais qu'il me considère différemment parce que je n'ai jamais travaillé dans un bar. Il

insiste souvent au téléphone « Toi au moins, tu es une fille bien ». Je devine qu'une fille bien ne demande pas d'argent, qu'elle accepte de rester pauvre.

Hier, j'ai touché ma paie et j'ai filé relever ma boîte qui contenait trois messages de François. J'ai pensé que ça allait me coûter trop cher, j'ai juste fait traduire le dernier.

Chère Toy,

C'est déjà la troisième fois que je t'écris mais tu ne me réponds jamais. Je t'appelle moins souvent dans la journée parce que ma boîte a mis en place un contrôle des appels internationaux. Une boîte télécom, tu imagines !

Ici, c'est devenu un pays de fous, un pays où les valeurs sont inversées, où tout marche à l'envers quand ça veut bien marcher. Je me sens étranger dans mon propre pays. J'ai souvent envie de quitter la France, est-ce normal de vouloir quitter son pays ? Mon meilleur ami dit que je devrais essayer de le changer mais je n'y crois plus.

Bon j'arrête de radoter. Je sais que pour toi c'est encore pire.

Donne moi de tes nouvelles, s'il te plait. Tu me manques tellement.

François XXX

Le lendemain, ma tante m'appelle avec un sanglot dans la voix :

— Toy, tu peux me rappeler, je n'ai plus de crédit sur mon téléphone.

Je sens que quelque chose de grave se passe. Je la rappelle immédiatement. Elle semble dévastée.

— C'est Vidura…

— Vidura ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Avec le fils du voisin, ce vaurien de Pirun, ils ont emprunté la moto du vieux Somsat.

— Et alors ?

— Ils n'ont rien trouvé de mieux que de rentrer dans un veau de deux semaines. La moto est abîmée et il a fallu abattre l'animal blessé. En tout, il y en a pour huit mille bahts et encore parce qu'un boucher de Buriram a bien voulu racheter la viande. Le voisin ne portera pas plainte si nous payons les dégâts. Pour nous, cela veut dire quatre mille à sortir.

— Quatre mille !

— Oui tu sais que je ne les ai pas. Et j'imagine que pour toi, ce n'est pas facile. Je ne sais plus quoi faire avec ton frère. Je sais juste que si la police s'en mêle, ça nous coûtera plus cher au final

et qu'il ne mérite pas ça.

— Pas sûr qu'il ne le mérite pas. Mais ne t'inquiète pas. Je viens de toucher ma paie, je vais t'envoyer l'argent.

Il va me rester mille cinq cent bahts pour finir le mois avec ma part de loyer à payer. Je ne sais pas comment je vais faire. L'argent de François est épuisé depuis longtemps. Je n'ose pas lui en parler au téléphone, je sais ce qu'il pense des filles qui demandent sans arrêt de l'argent. Je ne ferme pas l'œil de la nuit et le lendemain soir, j'appelle Bed. Elle semble heureuse de m'entendre:

— Toy ça me fait vraiment plaisir. Comment tu vas ? Des nouvelles de Sai ?

— Pas trop, tu la connais…

—Passe-me voir samedi soir si tu te sens un peu seule.

Je débarque vers sept heures. Il est encore tôt. Sur la Sukhumvit, je flâne, je me sens heureuse, libre de mon temps. Une douce et excitante sensation d'anonymat m'enveloppe. Parfois les regards des hommes cherchent mes yeux pourtant personne ne sait qui je suis. Je pourrais être une secrétaire, une étudiante ou une occasionnelle venue pour boucler la fin du mois. Je pourrais me poster aux côtés des filles qui tapinent déjà et personne ne le saurait jamais. Je pénètre dans la grande cour du Nana Plaza. On en est aux préliminaires de la soirée. Dans les bars, les filles se pomponnent, attentives à leur maquillage et à la ligne de leurs sourcils pendant que les *mamasans* comptent les cartons de bière.

Le rideau de velours de l'Angel Witch est levé. Je passe une tête à l'intérieur. Sous les lumières allumées, une femme au regard dur lessive le sol à grandes eaux. Les relents douceâtres de bière éventée et de tabac froid se mêlent à celle du détergent bon marché.

Bed discute avec la *mamasan*, elle me fait signe qu'elle n'en a pas pour longtemps. La femme parle d'une voix sèche et glaciale. Bed signe un papier pendant que la patronne lui donne quelques billets avant de lui tourner le dos d'une manière très impolie. Bed vient vers moi et m'embrasse.

— J'ai demandé mon solde.

— Pourquoi ? Tu lâches ton boulot ?

— J'en avais marre.

— Marre ? Marre de quoi ?

— De tout ! De danser jusqu'à deux heures du mat', de la *mamasan* qui nous frotte tous les soirs le même billet sale de mille bahts sur le front, des amendes qui pleuvent dès que j'ai du retard, de la clim polaire. Désormais, je suis *freelance*.

— *Freelance* ?

— Ça veut dire trois choses. Règle numéro 3: Je fais ce que je veux avec les clients. Règle numéro 2: Je pars avec qui je veux. Et surtout, Règle numéro 1: Je reste chez moi quand j'en ai envie.

— Tu commences quand ?

— Règle numéro zéro : Pas plus tard que ce soir, me répond-t-elle en riant.

Elle passe son bras sous le mien et m'entraine dans l'escalier.

— Tu connais le Biergarden du *soi* 7 ? Le vendredi soir, c'est un nid à *Farangs*.

Le soir venu, le quartier de Nana se remplit comme une rizière après l'orage : marchands ambulants, motos taxis, filles en vadrouille, mendiants, *ladyboys* trop osseux, touristes trop gras, Arabes en robes blanches. Une vague humaine déferle en marée sur le quartier et se répand plus bas sur Sukhumvit.

On traverse l'avenue. Une nuée de vendeurs s'est installée sur le trottoir avec leur camelote : tee-shirts, DVD porno, faux produits ethniques, articles de bazar. Entre les étals, une foule d'Arabes et d'Occidentaux piétine, en attente d'un autre genre de camelote. Deux cents mètres plus loin, nous tournons à gauche dans un *soi* plein de restaurants avant de pénétrer dans une sorte de hangar ajouré rempli de monde : des *Farangs* regardent un match de foot, des Thaïlandaises juchées sur des tabourets jettent des regards aguicheurs vers des Européens rassis. Une fille assise seule à une table est en train de tripoter nerveusement son mobile, elle nous fait signe.

— C'est Som, mon amie, me dit Bed. Viens, je vais te la présenter.

Som est de Petchabun. Elle a une vingtaine d'années, est assez petite et un peu ronde. Elle a débarqué à Bangkok il y a six mois. Je la trouve jolie avec ses longs yeux humides soulignés d'un trait de liner et sa petite bouche bordée de lèvres sensuelles. Une fille timide qui semble un peu perdue derrière la grande frange qui lui cache la moitié du visage. Bed l'a prise sous son aile protectrice en lui faisant connaître ses terrains de chasse favoris.

— Mon handicap c'est que je ne parle pas du tout anglais, reconnaît Som un peu honteuse.

Les serveurs nous ignorent. Autour de nous, la plupart des filles qui tapinent ne consomment pas, les garçons savent que ce sont ces occasionnelles qui attirent les clients. Le patron ne les paie pas mais, en contrepartie, ne leur impose pas de consommer. Som se

plaint :

— Deux heures que je poireaute, ils ne s'intéressent qu'au match.

Sur le grand écran Samsung, Manchester United affronte Aston Villa. Tous les *Farangs* regardent fascinés les vingt deux joueurs qui s'agitent sur la pelouse détrempée. Bed attrape Som par le bras et se lève.

— J'en ai marre de ces nullards qui viennent au Biergarden pour regarder du foot. Notre pelouse ne les intéresse pas. Venez, on va chasser en boîte.

Nous changeons de *soi* pour rejoindre le *soi* 11. Un puissant battement résonne dans le parking de l'hôtel Ambassador. Je m'étonne auprès de Bed.

— Je trouve bizarre d'installer l'entrée d'une boîte en sous-sol.

— Je crois que l'hôtel a transformé une partie du parking d'origine en discothèque.

Dans ce refuge souterrain, pas de Premier League anglaise mais une foule qui tangue au rythme du disc-jockey. Je reconnais des couples de filles déjà croisées au Biergarden qui semblent avoir également déserté les amateurs de foot. Des groupes de *Farangs* s'agglutinent autour des bouteilles comme des mouches autour d'un pot de confiture.

Nous flottons au milieu d'une marée de seins tendus, de shorts au ras des fesses et de cuissardes en skaï. Toutes les nuances des peaux thaïes s'exposent autour des tables du Spicy : depuis les visages ivoire du Royaume Lanna jusqu'aux joues cuivrées des princesses khmères de Surin. Le battement rythmique proche de la fréquence cardiaque semble créer une sorte d'hypnose collective. Le Spicy parait plus propice à la formation de couples que le triste Biergarden. Les serveurs se fraient un chemin parmi la cohue pour venir poser des bouteilles sur les tables, les filles abordent les *Farangs*, les corps se rapprochent. Avec un sentiment d'urgence, Bed branche trois fêtards qui viennent d'entamer une bouteille de vodka Absolut à une table voisine.

— *Where do you come from ?*

— *England and you ?*

— *Thailand, you can not see ?*

— *I'm kidding. Thai girls are the most beautiful*

Il lève le pouce en répétant… *Thai girls number one.*

— *Thank you. What's your name ?*

— *Gavin and my friends Jonathan and Chris.*

— *My friends name Toy et Som.*

Nous sourions avec l'air stupide des braves copines. Notre numéro de drague est aussi rodé que le leur. Les Anglais demandent des verres supplémentaires à la serveuse. La jeune femme les remplit de Vodka Red Bull. Bed me glisse à l'oreille:

— Je crois que je nous ai sauvé la soirée.

Très vite, elle se rapproche de Gavin et son corps se met à onduler sur les Black Eyed Peas.

We try to take it slow
But we're still losin control
And we try to make it work
But it still isn't the worst
And I'm craaazzzy
For tryin to be your laaadddy
I think I'm goin crazy

Gavin essaie de l'imiter et parvient juste à enchainer des mouvements désordonnés et ridicules. Chris se rapproche de moi en les regardant danser. Il me lance des regards complices pour se moquer des mouvements de Gavin. De son côté, avec de grands gestes, Jonathan essaie de trouver un mode de communication non verbale avec la pauvre Som qui n'arrête pas de sourire pour s'excuser de ne rien capter de la conversation.

Shut it up, just shut up
Shut up
Just shut up

Payés à la commission, les serveurs ajustent en permanence le niveau de nos verres pour pousser à la consommation, levant l'index avec un sentiment de victoire quand une canette vide doit être renouvelée. Chris ne se doute pas que je ne comprends pas la moitié des phrases qui le mettent de si bonne humeur. Dans les trente-cinq ans, rouquin avec une peau parsemée de tâches de rousseur, il ressemble à ces sales gosses dont les films américains raffolent. Je comprends vaguement qu'il travaille dans une compagnie d'assurances ou un truc du genre à Birmingham et qu'il est venu avec ses potes pour un mois de vacances.

Je bois trop, je file aux toilettes où je reconnais une dame croisée au Biergarden que j'avais remarquée parce qu'elle avait presque l'âge de ma tante. Devant le miroir, une barrette entre les lèvres, elle arrange ses cheveux gris en chignon, passe un doigt

mouillé sur ses paupières meurtries, puis se remaquille avec soin au milieu de cette odeur indéfinissable de toilettes publiques : mélange de pisse, de désinfectant et de Javel. Quelles illusions lui reste-t-il ? A-t-elle encore des clients ? Peut-être existe-t-il des amateurs de vieilles dames ? Puis elle tire sur sa jupe et replonge dans le vacarme de la boîte.

Portée par l'humus sonore, je la suis, je traverse la discothèque. Les corps semblent désarticulés par la lumière stroboscopique comme ces jouets mécaniques agités de spasmes quand les piles s'épuisent. Sous le tissu, on peut deviner la chair appétissante des filles qui ondulent, les croupes qui tremblent, les culs minces, fendus, tout humectés de sueur qui vibrent dans le tempo de la sono.

Avec la fatigue de la nuit qui s'avance, les gestes se font plus lourds, les danseurs semblent drogués de musique. Dans la cohue, je mets un peu de temps à retrouver notre table. Entre-temps, une deuxième bouteille de vodka a atterri sur notre table avec des canettes de Red Bull lourdes et brillantes comme des obus tout neufs. Les verres se remplissent à nouveau à la satisfaction des serveurs, les esprits s'échauffent un peu plus, les combinaisons s'ébauchent. Chris enserre ma taille. Gavin et Bed s'embrassent déjà à pleine bouche. Som et Jonathan forment une timide arrière-garde. Derrière sa frange, je croise le regard désolé de Som qui se débat dans une tentative désespérée pour communiquer avec son cavalier. De toute façon, je pressens que sa soirée se terminera avec moins de mots et plus de gestes.

Déjà, Chris a plongé sa main droite dans la poche arrière de mon jean. Je sens une humidité qui coule de mon ventre. L'alcool assiège mon crâne. Le battement de la techno accentue l'impression d'irréel. Bed et Gavin sont soudés par l'arc électrique du stroboscope. J'ai trop bu et pas assez mangé, ma tête tourne, je sens le corps de Chris collé au mien.

— T'as pas envie de rentrer Toy ? J'habite au Royal Benja.

Il m'entraîne déjà dans la rue où trainent encore de rares passants. J'ai besoin de son argent. J'aurais pu plus mal tomber. Je laisse ma carte d'identité à la réception. La chambre est spacieuse, la moquette épaisse mais tâchée. J'ai envie de m'allonger sur le lit et de cuver. Mais Chris est sur moi et sa langue fouille ma bouche, je ferme les yeux. L'alcool pulse dans ma tête. Mes oreilles bourdonnent à cause des décibels. Ses mains moites me déshabillent, mon slip en coton glisse puis il m'écarte les cuisses. La poussée n'est ni agréable, ni désagréable juste puissante. Une sorte d'examen médical. Deux chairs étrangères qui se pénètrent. Je

ferme les yeux, il est en moi. Et moi, je suis ailleurs, loin de ce corps qui pèse une tonne qui sent fort la transpiration. Je serre mes bras autour de lui, je plante mes ongles dans le gras de ses fesses. Il le sent, accélère, Je sais qu'il va venir vite, qu'il veut en finir. Une fois que son corps s'est apaisé, je vais me rincer dans la salle de bains. Finalement c'est juste un mauvais moment à passer, pas de témoin. On fait ses affaires à l'abri des regards et du jugement des autres. Je me demande presque pourquoi j'ai fait autant d'histoire la dernière fois. De l'argent vite gagné

Le lendemain, je me réveille avec une terrible migraine, la bouche pâteuse et les yeux coagulés. Chris ronfle comme un ours à côté de moi. Je vide la bouteille d'eau du frigo. Puis, je passe vingt minutes sous la douche brûlante à essayer de me défroisser. Au moment où j'enfile mes fringues sales qui sentent la clope et la sueur, Chris ouvre un œil, émerge vaguement de son sommeil pour me tendre, en marmonnant, deux billets de mille. Il semble soulagé de me voir partir et pressé de se rendormir. Je l'entends grogner… *Have a nice day*… La porte claque. Je saute dans un taxi. Il est plus de midi, le soleil semble englué dans le bleu laqué du ciel. Je suis un peu triste à cause de François. Triste mais pas coupable. Je n'ai aucun sentiment pour Chris. Je n'ai pas fait l'amour avec lui, il m'a juste baisé comme Willy.

Nut n'est pas là. Je m'effondre jusqu'au lendemain matin.

VIII

Nut travaille à l'atelier jusqu'à fin mars son dernier mois de grossesse. Et puis, au moment du Nouvel an thaï, début avril, elle décide de retourner en bus à Buriram pour y accoucher d'une jolie petite fille qu'elle prénomme Arissa. Elle la laisse à sa mère et revient travailler à l'usine deux semaines plus tard. Maintenant, elle ne pleure plus pour Benz, mais pour Arissa qui lui manque.

En fêtant le nouvel an, je réalise que ça fait déjà cinq mois que je n'ai pas revu Sai. Le soir même, en voyant son nom s'afficher sur l'écran du Samsung, j'ai sauté de joie en pensant qu'elle appelait pour me souhaiter une bonne année thaïe. J'aurais dû me méfier. Sai n'en a rien à foutre des fêtes et de toute façon, elle n'appelle jamais. Il y avait forcément une raison plus sérieuse comme me l'a confirmé immédiatement sa voix tendue et sans chaleur.

— Ça va ? Quelles nouvelles à l'usine ?

— C'est calme plat. Et toi ? Toujours à Pattaya ?

— Toujours. En fait, là je t'appelle pour une mauvaise raison. Je voulais te demander si tu pouvais me rendre mes cinq mille bahts.

J'avais complètement oublié cette histoire. Je croyais naïvement qu'elle me les avait donnés. Peut-être pas, je ne me souviens plus vraiment au juste. Je lui réponds:

— Je suis un peu juste comme toujours. T'en as besoin quand ?

— Le plus vite possible. Combien tu pourrais m'envoyer ?

— Je ne sais pas moi, disons deux ou trois mille. Pas plus pour le moment.

— Tu peux me les apporter ? Viens passer le week-end à Pattaya, on sortira et puis, il y a beaucoup de *Farangs* en ville. Tu gagneras peut-être de quoi me rembourser le reste.

Je ne réfléchis pas, j'accepte immédiatement… Pattaya, la nuit, la mer et Sai. Je demande mon vendredi après-midi à l'Araignée.

Quand je débarque à la station de bus de Mochit, elle est bondée. Les gens commencent à rentrer chez eux en prévision du Nouvel An thaï. Les bus bleu et blanc balancent une fumée noire dans les poumons des voyageurs qui patientent. Des groupes d'étudiants partent à la plage, des familles rentrent au village, des

filles seules attendant le bus de Pattaya, quelques Européens aussi. Pour sortir de l'agglomération, les chauffeurs sont à touche-touche. Une circulation dense, épaisse. Sai m'attend à la gare routière assise sur son Nouvo Elégance. Elle m'embrasse nerveusement. Je la trouve changée, mal coiffée. Elle n'a plus son bracelet, ni son collier en or. On roule sans discuter. C'est un maxi-bordel dans sa chambre : la poubelle pleine, les draps crasseux, le lavabo déborde de vaisselle sale. On dirait qu'insidieusement, la vie chaotique de Pattaya s'infiltre dans son intimité rongeant sa vie de l'intérieur comme le ferait un acide. Son premier sourire c'est en voyant les trois mille bahts que je lui tends d'un air glacial. Je sais que ce sont les billets qu'elle attend, pas moi.

— Je sais que je te dois encore deux mille.

Elle se détend un peu:

— T'inquiète. Désolée de t'avoir pressé mais ça me dépanne vraiment tu sais. Prends une douche, j'ai un truc urgent à régler, je reviens dans dix minutes.

Un quart d'heure plus tard, Sai revient avec une bouteille de Sang Som, un litre de coca et un sac de glaçons. Je finis de me sécher pendant qu'elle remplit deux grands verres à ras bord. J'enroule mon corps dans la serviette et on picole dans la pénombre. Dehors, la nuit est tombée. Elle allume un joint de *ganja* et inspire à fond la fumée âcre et lourde. Elle est là, dolente, immobile. Les néons d'un nouveau bar qui n'existait pas cinq mois plus tôt baigne la chambre d'un halo bleuté. On dirait qu'une lumière d'aquarium inonde cette rue encombrée d'où un tumulte permanent monte par vagues, portées par des bribes de musique.

It's my life
It's now or never
I ain't gonna live forever
I just want to live while I'm alive
It's my life

Le ventilateur brasse l'odeur de *ganja*. La chambre semble suspendue dans un ailleurs irréel. Quand Sai tire sur son joint, la braise incandescente brille dans l'obscurité laiteuse de la chambre.

— Tu veux tirer une taffe ?

Dehors, on perçoit faiblement le bruit du trafic

— Non merci.

— Alors t'aime ça ?

— Quoi ? La *ganja* ?

— Non Toy ! Baiser avec les *Farangs* … T'aime ça ?

— Je crois que oui. Enfin pas toujours. Ça dépend avec qui.

— Moi je crois pas, j'en suis sûre. Je voulais te dire quelque chose.

— Quoi ?

Sai semble paumée. Les yeux dans le vague, je la sens qui hésite. Comme si un conflit intérieur se nouait en elle. Finalement, elle tourne la tête vers moi et j'entends le son d'une voix empreinte de gravité et de tristesse.

— J'ai pas envie de te raconter des histoires. Je suis vraiment raide. Tout juste de quoi manger pendant deux ou trois jours. Même pas de quoi payer le loyer la semaine prochaine.

— Mais t'avais cinquante mille bahts sur un compte la dernière fois qu'on s'est vu

— Je me suis faite tatouer la Prière aux cinq lignes… *yant ha taew.*

Elle me tourne le dos et tire l'encolure de son tee-shirt pour dégager son omoplate. Dans la pénombre, je distingue vaguement son tatouage magique, son *sak yan*, cinq lignes sinueuses écrites en pâli sur son épaule.

— Combien t'a payé pour ça ?

Elle semble gênée, puis lâche à regret:

— Trente mille

— T'es complètement malade. Et John ? Il en dit quoi ?

— Y a plus de John. Fini, aux oubliettes. Nada. Il m'a rien envoyé le mois dernier, il ne répondait plus à mes appels. Alors j'ai été consulter ma boîte mail. Tiens lis !

Elle me tend une feuille de papier froissé.

— C'est la meuf de l'internet café qui me l'a traduit.

J'allume la petite lampe:

Ma chérie,

Les choses que j'ai à te dire sont trop importantes pour que je puisse te les dire au téléphone. Quand je t'appelle, on ne se comprend pas toujours bien. Tu dis « Ok chéri » ou bien « je vois » mais je devine que souvent tu ne comprends pas ce que je te dis. Avec toi, j'ai vécu les plus beaux moments de ma vie. Nos vacances à Phuket avec Tom et Wii font partie des moments qui ont marqué ma vie. J'avais l'impression d'être au paradis, d'avoir enfin rencontré celle avec laquelle je voulais passer le reste de ma vie. Tout était bien, nos fous rires, nos étreintes, nos regards. J'ai cru que nous pouvions prolonger cette relation malgré la distance, j'ai cru que si je t'envoyais assez pour vivre, tu arrêterais de

coucher avec des Farangs. Tous mes copains qui connaissent la Thaïlande me disaient: T'es fou John… Lui envoie pas d'argent… De toute façon, les filles de Pattaya n'ont aucune parole… Sai n'est pas différente des autres, elle couchera avec un client avant même que ton avion n'ait quitté le tarmac de l'aéroport… Ici il y a qu'une règle « Fuck and forget ».

J'aurais voulu leur dire tes larmes au moment où on s'est quittés. J'aurais voulu leur raconter nos nuits passionnées, nos longues discussions après l'amour mais ils ne m'auraient pas compris et se seraient moqués de moi. Hier, Jason et Andy mes deux copains du Lazzy Pig Bar m'ont appelé. Ils avaient l'air gêné en me demandant si je t'envoyais toujours du fric. J'ai répondu que oui, que je t'envoyais vingt mille bahts par mois. Alors ils ont dit que tu étais une sacrée salope prétendant t'avoir croisé Walking street avec un Farang : un grand type blond, le genre Suédois ou Norvégien. Tout d'abord, je ne voulais pas les croire, je leur ai dit qu'ils devaient te confondre avec quelqu'un d'autre mais ils étaient formels. Jason gueulait: on n'a quand même pas de la merde dans les yeux… c'est toi qui en a dans le crâne… On te dit que c'était Sai… Après tu en fais ce que tu veux. Si t'as envie de te faire avoir c'est ton problème mais on t'aura prévenu.

Au moment où ils ont raccroché, j'ai chialé comme un gosse. Je voulais t'appeler pour que tu t'expliques mais j'avais trop mal pour entendre le timbre de ta voix. Tu m'aurais encore raconté des conneries et moi, je n'aurais demandé qu'à te croire. Parce que ça m'aurait arrangé de te croire.

Je ne suis pas assez fort pour vivre cette relation à distance. J'en souffre beaucoup trop. Je vais arrêter de t'envoyer du fric. Je te rends une liberté que, de toute façon, tu avais déjà reprise depuis longtemps. Je vais essayer de vous oublier, toi et les moments vécus ensemble. Ça ne sera pas facile mais avec le temps…

Je retournerai sûrement un jour en Thaïlande mais sans illusion, pas pour y trouver l'amour. Tu trouveras ça cynique mais c'est la conclusion à laquelle je suis arrivé.

Bonne chance pour toi, pour ta vie. Sans rancune.

Beaucoup de baisers

John

— Bravo à ton tatouage talisman censé te protéger des emmerdes ! Un *sak yan* qui valait bien trente mille bahts.

Sai hausse les épaules et se reverse un grand verre d'alcool et de coca. Elle est triste, mais pas à cause de John. Je réalise qu'elle s'en fout de l'Américain, qu'elle se joue la scène de la fille au cœur brisé alors qu'elle est triste pour la seule bonne raison qui vaille,

parce qu'elle n'a plus un rond et que c'est la dèche complète.

Les fentes phosphorescentes de ses yeux brillent dans la pénombre. Mon sang se charge de l'alcool du Sang Som. Je respire son odeur: un parfum chaud et fort à la fois, unique. J'aime les ténèbres fluides de sa chevelure. Elle m'a manqué. Ses cheveux sont longs, épais, plus noirs que des ailes de corbeau. Un flot animal qui se répand sur son dos.

— Combien il te reste ?

Elle fouille son sac et jette deux billets froissés de cents bahts sur le lit. Je réalise qu'elle n'a même plus les trois mille que je viens de lui apporter. Elle devance ma question.

— Je viens de payer les loyers en retard pour la moto.

Son dénuement si soudain me fait pitié. La pauvreté est encore plus difficile à supporter quand on a cru un instant pouvoir y échapper. Voilà qu'elle sanglote comme une gamine. Le sang bat mes tempes. Je la serre contre moi mais rien n'y fait. Elle fouille dans sa poche.

— Il me reste deux ecstasy. T'en veux ?

On fait passer avec un fond de verre de Coca-Sang Som.

— Tu crois qu'on s'en sortira ?

— Oui Sai. On s'en est toujours sorti.

Elle dit qu'elle a chaud à cause de l'ecstasy. Elle passe sa main dans le dos pour défaire le soutien-gorge qui enveloppe ses seins magnifiques, laisse glisser sa robe au sol, enlève sa culotte de coton blanc puis s'allonge nue sur le grand lit, les jambes légèrement écartées. Je contemple l'aréole grenue de ses seins, le mamelon saillant. Mon regard descend vers l'ombre de son sexe. Elle me fixe :

— Tu sais Toy, tu m'as beaucoup manqué.

L'ecstasy monte dans mon crâne pour redescendre comme une langue d'alcool en feu. Une combustion qui court le long de mes nerfs, ouvre des portes dans mon esprit, des cadenas condamnés depuis ma naissance se déverrouillent vers une jubilation infinie. Je m'approche pour la toucher, pour la caresser lentement, en silence, pour effleurer le grain incroyablement fin de sa peau. Son corps m'excite terriblement. Sa peau est plus douce que de la soie. Immobile, elle ferme les yeux sous mes caresses, ne me repousse pas. Je perçois son attitude comme une acceptation tacite. Alors j'embrasse sa bouche au goût de mangue. Elle entrouvre ses lèvres ourlées pour enrouler sa langue dans la mienne. Un long baiser, à la fois tendre et amical, plus qu'un baiser de sœur. Un goût de miel monte de sa bouche collée à mes lèvres, du fruit de sa langue. Je

sens le délicat renflement d'un ventre de femme contre le mien, la moiteur furtive de sa chair, son souffle tiède contre ma nuque.

Les molécules d'ecstasy se dissolvent dans mes neurones. C'est comme une lumière bleue. Je commence à avoir trop chaud. Ma serviette tombe au sol, comme au ralenti. Dehors, un haut-parleur annonce une soirée de boxe thaïe pour demain soir. La voix semble venir d'un ailleurs lointain. Ça me fait bizarre d'être là avec elle, d'avoir envie d'elle. Je crois que j'ai toujours eu envie de faire l'amour avec Sai. Toute émerveillée, je ne me lasse pas de soupeser les globes lourds de son buste, de les enserrer entre mes doigts. J'en suce avide, la pointe. Elle ferme les yeux. Je veux la rendre heureuse, lui faire oublier ses soucis comme on le fait pour une amie. Ma bouche descend vers son ventre, sa fente est déjà mouillée. Je glisse ma langue dans l'ourlet rose. Elle gémit et plaque ses mains sur ma nuque. Des voitures klaxonnent, j'entends des rires dans la rue.

L'ecstasy monte encore, une vague puissante qui inonde mon cerveau de lumière bleue, l'extase prend le pouvoir. Nous savions toutes les deux depuis toujours qu'un jour, ça finirait ainsi. Je l'ai toujours trouvée superbe. Elle me manquait terriblement. Une telle souffrance, forcément, ce n'était pas juste de l'amitié.

Je caresse son corps lisse, sa chair d'une fermeté onctueuse, d'un superbe brun doré. Je me perds dans le soyeux de ses cheveux, de ses jambes fuselées. Doigts explorant les interstices, les cavités pleines d'odeurs intimes. Peau contre peau, pression chaude des muscles, gouttes de sueur, épanchements de peaux brûlantes comme de la soie, lèvres rafraîchissantes comme de la lave. Je plonge vers ses replis humides : salives mêlées, langues râpeuses, dents opalines.

Nous continuons à nous dévorer en louves voraces jusqu'au milieu de la nuit. Elle insinue ses doigts partout pour me les faire sucer après. Ses yeux mi-clos se retournent pendant que je me désaltère à sa source, ne laissant apparaître qu'un mince sillon blanc. La tension monte. Nous ne sommes plus qu'une seule chair qui roule, qui se brise sous le déferlement d'une force liquide qui remplit nos neurones. Elle bat l'air de la tête, les cheveux fous comme une possédée. Elle se débat avec fureur, achève de perdre tout contrôle. Son corps crie, de plus en plus fort comme si un homme était en train de la violer, sa voix monte crescendo. Elle hurle soudain dans la nuit comme une femme qu'on égorge avant de s'abattre sur le matelas. Les cheveux collés par la sueur sur les tempes, aucune de nous deux ne parle, nous nous connaissons depuis mille ans, avant que le monde ne soit monde. Tout était écrit depuis le début.

Puis, l'ecstasy reflue en une marée descendante. La plongée commence, de plus en plus raide, le meilleur est passé. Sai sombre dans un sommeil pesant. Je contemple admirative sa tête inclinée. Dans la nuit, elle se met à gémir.

A quoi rêve-t-elle ? Nous dormons ensemble mais elle reste une inconnue.

*

* *

Nous nous réveillons encastrées l'une dans l'autre. Pendant son sommeil, son corps, inconsciemment, s'est rapproché du mien. Dans son mauvais rêve, elle a cherché inconsciemment le contact rassurant d'un corps chaud. Sa main est glissée sous l'oreiller et l'autre bras est replié: paume ouverte, sans défense. Une jeune femme qui semble si faible dans sa pose d'enfant dormante. J'ai envie de couvrir ce corps émouvant, de protéger sa tiédeur.

Je reste nue, accoudée à la fenêtre. Dehors, un air poisseux pèse sur la ville. Les rues s'assombrissent depuis que le matin, de grands nuages noirs sont venus rouler dans le ciel en masse compacte. Semblant s'être fixés un rendez-vous mystérieux, ils s'amoncellent gorgés d'eau le long de la côte modifiant jusqu'aux bruits de la rue qui résonnent d'une manière étrange et triste, même les sons semblent plongés dans une sorte d'attente anxieuse, comme si la menace implacable qui pèse sur la ville les rendait plus timides, moins assurés. Soudain venues d'on ne sait où, des rafales s'engouffrent entre les immeubles, tourbillonnent entre les maisons. Je dois m'appuyer sur le battant de la fenêtre pour éviter qu'il ne se brise sous la poussée de la bourrasque. Les premières gouttes viennent de s'écraser sur les toits en tôle en contrebas, gros comme des litchis qu'on écrabouille. Une pluie de cauchemar se met à rouler dans un puissant roulement de tambour, en trombes violentes. Un rideau d'eau tiède balaie la poussière des *soi*, les détritus de la ville A une cinquantaine de mètres, une forme courbée sur une Honda Wave, emballée dans un plastic bleu se bat seule contre les rafales cinglantes qui menacent à chaque instant de la jeter à terre. La pluie redouble m'obligeant à refermer la fenêtre. Je contemple le corps nu qui gît sur le lit au drap rejeté. La pente noire de ses cheveux encadre son visage gracieux et dévale jusqu'aux épaules. Elle bouge un bras, le bruit du tonnerre l'a réveillée.

Ce qui s'est passé dans la nuit nous semble une évidence et nous n'en parlons pas. Juste un moment féérique. Quand l'orage se calme enfin, nous descendons acheter deux barquettes de bœuf sauté à la sauce d'huître avec du riz vapeur. Dans la rue inondée, une odeur fraîche nous pénètre, un parfum de terre mouillée et de plantes pourries. Le ciel essoré a abandonné derrière lui une ville marécageuse où tout le monde patauge, le pantalon retroussé. Des tronçons entiers de *soi* Buakhao stagnent sous l'eau. En face de notre immeuble, un marchand de fruits vide en poussant avec un bâton la poche d'eau de sa bâche en plastique dans le caniveau. Tout Pattaya s'égoutte.

Dans la chambre, les boîtes rectangulaires en polystyrène laissent s'échapper un puissant fumet de viande cuite. Nous venons

de claquer le peu de fric qui nous restait. Assises à même le sol, nous savourons lentement la nourriture comme si c'était le dernier repas de condamnées à mort. Tout semble entre nous comme avant. Après tout, dès le début, le sexe était inévitable entre nous. Après le déjeuner, je me sens optimiste, pleine d'énergie. Je fais la vaisselle, je range les affaires qui trainent un peu partout, le linge sale pour montrer à Sai qu'une nouvelle période commence, qu'ensemble nous allons nous en sortir. Puis nous prenons la moto pour aller mettre mon portable au clou puisqu'elle refuse de se séparer du sien.

— Tu comprends, c'est tout ce qui me reste de John. Et puis le *maha mantra* me protège. C'est le bouclier de diamant, celui qui éloigne le mal, les êtres maléfiques.

Je pense à son tatouage ruineux avec une moue dubitative. Il semble avoir surtout porté chance au tatoueur. D'un air dédaigneux, un Chinois visqueux qui sent la chaussette sale me tend huit cent bahts comme s'il me faisait l'aumône. J'ai bradé mon Samsung le cœur serré et maintenant, il nous faut rendre la moto au loueur de *soi* Buakhaow. La femme plonge la main dans sa banane pour nous rendre les mille bahts de caution. On respire un peu.

Pour l'instant, plus question de salon de beauté. Alors Sai passe son visage en revue face à la glace. Centimètre carré par centimètre carré, elle traque les boutons et les points noirs dans une inspection minutieuse. Elle sourit satisfaite de n'en trouver qu'un seul au coin de ses lèvres. Elle l'exécute sans appel entre les ongles de ses pouces puis prend un coton qu'elle imbibe d'alcool pour tapoter le petit cratère d'hémoglobine. Ensuite, elle se maquille en prenant soin de recouvrir la petite croûte sombre qui vient de se former. Elle s'admire dans l'eau grise du miroir, mord ses lèvres pour leur donner plus de couleur. Le bout de ses seins pointe au travers de l'étoffe trop mince de son caraco. Elle ne met plus de soutien-gorge, répétant que son nouveau promontoire tient tout seul et que ça plait aux clients.

— On va sur la *Beach*…? C'est blindé de *Farangs* à partir de six heures.

— C'est plein de meufs aussi !

— T'as une meilleure idée ?

— Les boîtes…?

— Et comment on paie les consos ?

Sai a raison… On est plus que raides que raides : archi-raides. Mais ça ne nous empêche pas de descendre plus sapées que des vamps. Sai jette un regard envieux vers les salons de beauté bondés

de filles qu'on bichonne, qu'on astique comme des calandres de voitures de luxe en prévision de la nuit à venir. On grimpe à deux, penaudes, sur une mototaxi. Les adolescents en blouson orange qui connaissent Sai se marrent à la vue de notre équipage. On ne fait plus les malines sans la Yamaha Nouvo. Notre chauffeur démarre hilare.

Le ciel aussi a revêtu son blouson orangé du soir. La nuit commence, toujours un peu solennelle. Les bêtes nocturnes abandonnent leurs tanières pour aller se nourrir. Pattaya gonfle ses artères d'un flot épais de filles appétissantes, de clients avides, et de l'inverse. Une foule fébrile épaissit les rues. Notre moto s'insinue dans ce trop plein de vie, dans ce grouillement génital des nuits de Pattaya. Je sens à nouveau cette haleine maléfique de la nuit qui m'avait saisi lors de mon premier séjour mais la différence c'est que François n'est plus là.

On traîne un moment sur la *Beach* entre filles fanées, petits pédés en débardeur moulés dans un jean trop serré et *katoeys* agressifs qui font fuir le client. Assises sur un bout de banc libre à côté d'autres putes aux yeux d'eau, nous observons l'étrange parade putassière: grabataires liquides, Pakistanais en pantalons de tergal, Iraniens mal rasés se prenant pour des Américains, *Farangs* congestionnés, joggeurs venus se rincer l'œil, cyclistes vicieux aux mollets saillants.

Un type avec une casquette de base-ball et des cheveux trop longs s'assoit à côté de Sai et engage la conversation. La soixantaine, le genre qui transpire beaucoup et respire avec difficulté. Elle parle fric tout de suite, sans même faire semblant de s'intéresser à lui… J'y crois pas. C'est un des moins crades qu'on ait vu pour l'instant sur le boulevard du bord de mer. Sai semble se complaire dans cette situation. Dès que ça marche pour elle, comme avec John, elle s'applique à tout détruire. Parfois, je me dis qu'elle n'a rien dans la tête, mais la vérité c'est que Sai semble animée par un désir obscur de destruction. Sa gaieté excessive masque un désespoir profond.

Nous décidons d'aller marauder dans la rue piétonne. Devant le Lucky Star, une fille avec un piercing au menton et coiffée d'une casquette attrape Sai par le bras en poussant des cris de joie. Je mets cinq minutes à comprendre que cette fille au regard tranchant c'est Wii, la copine qui avait accompagné Sai à Krabi. D'apparence frêle, les épaules étroites, le cou mince, Wii promène le visage et le corps d'une enfant dans une salopette short en jean. Elle est accompagnée d'un Danois aussi large qu'un matelas d'une place qui couve des yeux ce joli brin de fille, bien proportionnée aux cheveux courts et aux yeux vifs.

— Tu bosses où maintenant ? demande Sai.

— Au Blue Nile *soi* 6. Je me fais pas mal de fric l'après-midi avec les *short times*. Quelques *long times* aussi…

Elle jette un coup d'œil au Danois qui lui retourne un regard de veau abandonné, fasciné par ce visage mobile où se lit un caractère aussi ferme que son corps semble fragile. Elle n'a aucune peine à le persuader de nous inviter au Lucifer. Spy pour tout le monde et c'est Monsieur qui raque. Toujours ça de gagné. Il y a peu de *Farangs* au Lucifer. Sai veut bouger au Marine Plaza. Wii fait la moue.

— Y pas que des Arabes, y a aussi des *Farangs*, précise Sai.

Le Marine Plaza est bondé, nous sommes étourdis par la vacarme de la musique et par la violence des lumières. Les bouteilles de whisky s'accumulent sur les tables. Beaucoup d'Arabes titubent déjà. Le Danois bougonne:

— Je comprends mieux pourquoi leur Prophète leur a interdit l'alcool.

Les *Muslims* sont installés avec leurs grasses sultanes thaïes. Un sérail extrême-oriental baignant dans le son de la musique black. A côté de nous, deux femmes pas très jolies dansent au rythme du Hip Hop avec des sortes de Pakistanais ou d'Indiens moustachus, des *kek* comme nous disons en Thaïlande. Elles me font penser à ces ouvrières de Wang Thai qui s'étaient faites débarquer par leurs maris à l'approche de la ménopause. Ils s'agitent cul contre cul, dans un emboîtement lubrique : les mains des *kek* glissant impudiques dans les culottes des femmes. Presqu'à forniquer en public. De temps en temps, pleines d'une animalité vorace, elles permutent entre les deux clients.

Le Scandinave semble finalement content de la musique et de l'ambiance orientale, il bat l'air des mains, entame une petite danse ridicule où seul son large torse se tortille au dessus de ses jambes presqu'immobiles. Wii applaudit des deux mains en disant… *Funny guy*… *Very funny*… Du coup, le mec offre une seconde tournée. Sai me dit en vidant son verre :

— Je ne sais pas ce que j'ai ce soir mais j'ai envie de m'éclater, d'oublier tous nos problèmes de fric. C'est comme si toute la tension accumulée des derniers jours se vidait…

Elle file au milieu de la piste de danse et se met à onduler, à se déployer, à se cabrer. Je ne l'ai jamais vue dans cet état… Les yeux explosés, comme remplis de fumée… Elle oscille… Son corps semble porté par les vagues sonores. Son ventre vibre avec les basses, ses jambes fines se vernissent de sueur. Même la délurée Wii qui vient de la rejoindre sur la piste de danse n'arrive pas à

suivre son rythme. A la table voisine, un groupe fait du raffut autour d'une bouteille de Champagne qu'ils viennent de déboucher. Soudain, une masse musculeuse jaillit de l'ombre comme un fauve bondissant sur sa proie. L'homme saisit Sai par la taille pour la faire danser encore plus vite à un rythme endiablé, n'hésitant pas à donner l'autre main à une Wii en sueur.

En voyant le colosse entre sa belle et Sai, le visage du Danois s'est soudain crispé. Prudente et observatrice, Wii s'extrait rapidement du sabbat infernal et revient vite prendre soin de son micheton nordique qui déprime. Elle me désigne la forme sombre qui danse avec Sai.

— T'as vu la baraque ? Il nous a dit qu'il s'appelait Kolia et qu'il venait de Düsseldorf en Allemagne. Tu le trouves comment ?

Je ne réponds rien. Ce mec me déplait avec ses mouvements brutaux et ses yeux méfiants de reptile : un varan *farang*. C'est un mystère de la vie : à la vue de certains visages, nous ressentons un malaise qui n'a rien à voir avec la laideur ou la beauté ; certains visages laids provoquent la sympathie alors que certaines beautés sont plus sinistres que des nuits d'orage.

Avec les clients, c'est exactement la même chose sauf que la fille passe la nuit avec. Les détraqués sont légions. On risque sa santé, parfois sa peau. Très vite, on comprend que certains hommes dégagent un halo malsain. Wii les appelle les « rôdeurs louches ».

Au village, lors de ses rares moments de lucidité, la vieille Tuk répétait toujours :

— L'instinct est une forme supérieure d'intelligence. Si nous sommes vivants c'est parce que nos ancêtres ont appris à déceler le traquenard tendu dans la forêt, la duplicité d'inconnus à la bienveillance suspecte et le mensonge mortel. Ce savoir est gravé en chacun de nous depuis la nuit des temps, il s'appelle l'instinct. Il faut simplement être à l'écoute de cette voix intérieure qui nous alerte quand quelque chose ne tourne pas rond.

La figure cadavéreuse de Kolia me rappelle la poupée que mon oncle m'avait grossièrement taillée pour mes huit ans dans une bûche tendre de manguier. Toutes mes copines la trouvaient sinistre et se sauvaient en pleurant quand je leur proposais de jouer avec. Un visage brutal, sans courbe, des plans à vives arêtes, des rides profondes et des yeux morts n'émettant qu'une lumière glacée qui donnaient des frissons. Un jour en rentrant de l'école, ma poupée avait disparu. J'ai pleuré toute la nuit. Même si elle était laide, je m'y étais attachée. Ma mère m'a juré qu'elle ne savait pas ce qu'elle était devenue mais je suis certaine qu'elle l'a jetée dans le feu, persuadée qu'elle portait malheur.

Sai semble ne rien percevoir du profond malaise que je ressens. Elle minaude autour du puissant reptile. Pense-t-elle au loyer ? Au fait que demain nous aurons encore un peu moins d'argent qu'aujourd'hui ? Elle danse pour lui, redevient un coquillage : aquatique, océanique, stroboscopique. Un coquillage en transe charrié par l'eau salée. Elle lui lance… *I like hip hop too much*… se cambre, les bras derrière la tête, les mains crochées dans l'épaisseur des cheveux. Aguicheuse, elle simule des mains d'homme. A chaque changement de rythme, je pense qu'elle va s'arrêter, reprendre son souffle mais elle continue, increvable, envoûtée par la musique, voulant prouver qu'elle déborde d'énergie et qu'elle ferait un sacré bon coup pour la nuit. Le Danois regarde sa montre de plus en plus souvent, prétend qu'il est tard, que la boîte va bientôt fermer. Je devine qu'il a surtout envie d'aller enfiler Wii à son hôtel. Plus le Scandinave s'enthousiasme et plus Wii semble s'éteindre. Je décide de les accompagner dehors laissant Sai avec son cavalier au regard mort.

Dehors, le sol de la rue piétonne est mouillé, il vient de pleuvoir. Une odeur de pluie flotte dans l'air et apporte un peu de fraicheur. Je respire enfin. Wii et son client s'éloignent main dans la main. Dans un quart d'heure, elle passera à la casserole. Je me sens seule, merveilleusement seule. Alignés devant un café, des Arabes moustachus et placides observent le flot de la rue en suçotant de longs tuyaux d'où sort une fumée blanche et sucrée. Dans les restaurants de rue, les chairs rissolent, fricassent, crépitent. Les parfums aigres-doux se mêlent dans l'air de la nuit pour mieux faire saliver le chaland nocturne. Des pâtes d'épices rousses ou jaunes grésillent, des viandes rôtissent dans les woks, se recouvrent d'une belle croûte dorée. Toute la rue embaume le *khaa* : ce gingembre thaï que les Européens appellent galanga et que les grosses femmes ajoutent aux légumes saisis à vif enrobés d'un parfum de curcuma, de coriandre et de curry. Assise au bord des trottoirs sur des tabourets de couleur, la foule nocturne se remplit avant d'aller se vider.

Debout sur le comptoir de l'Ocean 10, deux bombasses font un numéro de Coyote dancing pour racoler la foule des badauds qui flâne dans la rue piétonne. Déshabillées de noir, un chemisier noué haut sous les seins, un short moulant leurs fesses, elles dansent impassibles, juchées sur des bottes à lanières, les jambes légèrement écartées, en faisant tourner leurs bassins. La plus grande porte une casquette visière dans laquelle elle a passé sa queue de cheval. Les groupes de touristes chinois et russes se font prendre en photo devant l'Ocean 10. Une grand-mère Chinoise au cul plat semble très excitée par ce spectacle. Je réalise que le

Coyote dancing est à la Thaïlande ce que la statue de la liberté est à New-York.

Je poursuis jusqu'au Bamboo. Des bouilles fripées s'agitent sur la piste cernée de néons aux couleurs meurtrières où de vieux messieurs rejouent leur adolescence sur les tubes de leur passé. Près du bar, des femmes entre trente et quarante ans chassent à l'affût, fixant leurs yeux mâchés sur ces oncles indignes pendant qu'un chanteur bouffi et usé entame « eye of the tiger » en repoussant la mèche de ses longs cheveux gras

It's the eye of the tiger
it's the thrill of the fight
Risin' up to the challenge of our rival
And the last known survivor
stalks his prey in the night
And he's watchin' us all in the eye
of the tiger

Aussitôt, les lézards envahissent la piste, lèvent les bras, s'agitent sur ce vieux rock de leur jeunesse avec un enthousiasme aussi touchant que pathétique, matant de leurs yeux pochés les corps luisants des plus très jeunes filles. J'hésite un moment à rester, à tenter ma chance, mais la vue d'une bouche avachie bavant aux commissures me décourage. Je devrais… mais ce soir, je ne peux pas. Je préfère prendre l'air le long de la plage, marcher en direction de Naklua.

Face à la mer, je respire mieux. Par moment, le roulement attardé d'une voiture me parvient assourdi. Quelques traînées lumineuses de phares lacèrent les ténèbres. Des taxis maraudent le long de la *Beach Road* éclairant d'un halo fugitif les ombres impassibles qui attendent un client de plus en plus improbable au fur et à mesure que la nuit avance.

La marche éclaircit mon esprit où les pensées se bousculent. Je pense à ma vie. Je me suis toujours sentie en dehors du monde, en retrait de la réalité, comme si une sorte de surdité ou de paralysie mentale m'empêchait d'entrer de plein pied dans le monde, comme si je doutais même de l'existence de ce monde ou de l'intérêt qu'il pouvait y avoir à « jouer le jeu ». Que je sois au village, à Bangkok ou ici, je n'arrive à trouver ma place nulle part, je vis comme si j'accomplissais une peine. Suis-je d'une espèce à part ? Certains êtres portent-ils en eux un poids qui les empêche de trouver le bonheur ?

Je marche entre les larges gouttes laiteuses que la Lune sème

sur le sol, la mer brille, l'air est paisible et doux. Une sérénité infinie qui m'aide à disperser cet essaim d'idées noires dans ma tête, à profiter de la fraîcheur bienfaisante qui monte de cette mer qui m'a toujours fascinée. J'ai toujours ressenti une communion primitive avec l'océan et ses habitants. Leurs formes, leurs luminescences évoquent des êtres magiques venus d'un lointain cosmos.

Sur le bord de la *Beach Road*, des ombres craintives guettent immobiles les attardés rentrant seuls à leurs hôtels… *No honey, no money*… Je suis juste moins courageuse qu'elles, aussi incapable de tenir ma place au bord de la route que dans le monde. J'arrête une moto taxi. La Honda Wave démarre pour une course nocturne entre les néons des bars. L'air frais du large apaise la ville. Portés par le vent, des rires, des éclats de voix montent par intermittence des derniers bars encore ouverts, semblables à des foyers d'incendie qui couvent dans la nuit. Quelques miaulements de musique *Isaan* me parviennent par moment, quand la brise tourne.

La moto vient narguer les rues désertes de cette ville à louer, de cette tricheuse qui fait des promesses impossibles à tenir, une ville-putain au maquillage fatigué. Le chauffeur doit avoir mon âge. Il me dépose et tente sa chance au moment de payer:

— Aucun client ? Une aussi jolie fille… Je t'offre la course si tu viens boire un verre avec moi.

Je le regarde comme s'il était déjà mort, je lui tends les quarante bahts de la course sans répondre. La chambre est vide, mon débardeur pue la transpiration et le cendrier froid. Trop crevée pour me doucher, je m'effondre sur le lit.

Un cauchemar me réveille en sursaut au milieu de la nuit. Le même qui revient à chaque fois que j'ai trop bu. Une meute de chiens féroces qui me poursuit dans un terrain vague dont je ne vois pas les limites. Cette fois-ci, en me retournant, j'ai eu l'impression qu'un des dogues avait la tête du type du Marine. Je regarde ma montre : quatre heures quarante-sept. Avec le temps, mon sommeil devient plus mince que du papier à cigarette. Impossible de me rendormir, je suis anxieuse. Je pense à Sai.

IX

Sai rentre vers midi, surexcitée. Elle parle beaucoup, très vite, trop vite. Je lui trouve un regard allumé que je ne lui connais pas.

— Qu'est-ce que t'as ? T'as pris quelque chose ?

— Arrête, c'est juste mon client…

— Quoi ton client ? Ça s'est mal passé avec ton Allemand ?

— Russe, pas Allemand. Un drôle de type avec des tatouages bleus sur le torse et sur les mains.

— Des tatouages de protection comme les nôtres ?

— Non, il m'a juste expliqué que cela signifiait qu'il appartient à une Confrérie, il appelle ça une *Bratva*.

— Je lui trouve une sale tête à ton type.

Elle me sourit avec un air de défi et de malice.

— Justement, c'est sa sale gueule qui me plait. Un homme fort, j'aime bien…

— Et au lit c'était comment ?

— Un vrai vicieux comme j'en ai pas connu beaucoup. On a baisé toute la nuit. Je suis cassée… Il m'a fait des trucs…

— Des trucs comme quoi ?

— Me passer les menottes, me prendre violemment par derrière.

— Pourquoi tu fais cette drôle de tête alors ?

— Pour rien, pourquoi tu dis ça ?

— T'as pris quelque chose, c'est ça ?

J'observe ses pupilles dilatées, ses yeux vitreux. Elle détourne la tête, fuyant mon regard autant que ma question. J'insiste, je l'attrape par le bras.

— C'est ça ? Ne me prends pas pour une gourde. T'as pris quoi ?

— Il m'a proposé de l'*ice*. Il en avait dans une valise sous son lit.

— T'en as pas pris beaucoup, j'espère ?

— Fais pas chier. T'es pas ma mère. Juste un peu pour le fun !

— Pas ta mère, juste ta sœur. T'es malade ? T'as pensé aux flics ? C'est un crime…

— Arrête, j'ai trop peur.

Sai enfonce ses mains dans les poches de son jean puis me

promet qu'elle n'y touchera plus. Je sens à sa voix qu'elle me ment comme elle m'a menti pour Dieter. Elle tourne toujours les choses à son avantage pour montrer qu'elle a eu raison d'agir comme elle l'a fait. Elle a tort, elle n'aurait jamais dû toucher à cette saleté et aller voir les flics. Eux, ils auraient fait cracher le *Farang* au bassinet et ça lui aurait servi de leçon. Mais, Sai a peur des flics qu'elle appelle les « cochons ». Peut-être parce qu'elle tapine, ou bien à cause des salades que Pricha lui racontait sur sa jeunesse à l'usine.

J'aime Sai plus qu'une amie. Mais je suis stupéfaite par le nombre de conneries qu'elle enchaîne, à commencer par l'histoire avec John : quand un client vous envoie vingt mille par mois, on se tient à carreaux ; au moins en ville, où elle savait très bien qu'il avait des potes. Faut vraiment être conne pour aller parader avec un *Farang* sur la *Walking*. En attendant, on fait les comptes :

— Hier soir, on a claqué cinq cents pour rien, et demain on a le loyer à payer.

— Et ton Allemand…? ou plutôt ton Russe ?

J'attends une réponse, elle esquisse un sourire gêné.

— Il m'a rien filé pour le moment mais il va faire bien plus pour moi.

— Plus ? Comment ça ?

— Enfin je veux dire, sur le long terme. C'est du long terme avec Kolia

— Putain, j'y crois pas ! On a le loyer à payer et tu parles de long terme.

*

* *

Kolia passe à la chambre. La trentaine, le crâne rasé, une mâchoire puissante et crispée au sourire malsain. Il m'adresse un *Hello* sans chaleur, reste près de la porte à se balancer sur ses talons en jetant de petits coups d'œil tout autour de lui. Des yeux curieux qui fouillent d'abord la chambre comme s'il s'attendait à y trouver quelque chose avant de revenir se poser sur moi. Qu'est-ce qu'il cherche ce connard ? Un snipper embusqué ?

Son regard au laser entreprend alors de me déshabiller d'une manière si impudique qu'il me met mal à l'aise. Des prunelles qui auscultent, palpent à la manière des tentacules d'un poulpe qui chercherait à savoir comment il va décortiquer la carapace d'une proie. Puis, il lâche en roulant les R:

— *So she is the girrrl of the factorrry ?*

L'accent est brutal, le ton méprisant. Je ne réponds rien, furieuse. Sai fait mine de ne pas avoir entendu. Je n'ai pas peur de lui même si, en pleine lumière, sa masse est encore plus imposante que dans la pénombre du Marine Plaza. Son visage dégage une absence totale de bienveillance et un magnétisme malfaisant qui me rappellent l'absence d'humanité de ces méchants des films d'Hollywood. Ses muscles vigoureux arrimés à une solide charpente osseuse renforcent cette impression diffuse de malaise tant ils semblent renfermer une puissance inquiétante toujours prête à exploser. Les veines de ses bras rampent sur sa peau comme de gros vers bleus avec au bout des mains d'acier aux épais doigts carrés et couvertes d'étranges inscriptions bleutées dans un alphabet inconnu. Les Thaïs ne sont apparemment pas les seuls à croire aux inscriptions magiques.

Sai suit son Musclor avec un air soumis. Je suis sûre qu'il la bat et qu'elle aime ça. Il a l'air sûr de son pouvoir sur elle. Lui devant avec sa démarche raide, ses gros bras musclés légèrement écartés du corps come s'il avait envie d'aller aux toilettes, elle derrière légère et élégante. La Belle et la Bête.

— Je suis là dans une petite heure, me lance-t-elle en refermant la porte.

Deux heures plus tard, elle revient avec un poisson *Plakrapong* grillé avec du coriandre, de l'ail et des piments *prik thai*. Je l'interroge:

— Alors finalement, il t'a donné quelque chose pour la nuit ?

Elle semble embarrassée puis lâche le morceau.

— Ecoute, arrête d'insister. T'es lourde quand tu t'y mets. Comprends que pour une fois je n'ai pas envie de parler de fric. On a juste déjeuné près de son hôtel, au Nom Chai.

Je comprends que le poisson grillé, dont j'écarte la peau molle pour dévorer la chair blanche et parfumée, est une offrande pour se faire pardonner. Je ne sais pas trop ce qu'elle bricole avec ce *Cheap Charlie* mais l'instinct dont parlait la vieille Tuk, me dit qu'il a un très mauvais karma. Le *maha mantra* et le *yant ha taew* de Sai ne seront pas trop de deux pour faire le poids face aux tatouages bleus des mains d'acier.

Dès la fraîcheur du crépuscule, nous ressortons tapiner sur la *Beach*. L'océan infuse le crépuscule d'une lumière chaude. Il est trop tôt pour sortir en boîte. De toute façon, nos poches sont vides. Sai tousse sans arrêt, elle est très pâle.

Je lance perfide:

— C'est pas vrai qu'il t'as rien donné. Il t'a refilé la crève. C'est déjà ça.

Sai me répond avec une sincérité teintée d'ironie.

— Au moins toi, t'as de la suite dans les idées. Tu veux quoi au juste ? Les types doux je les humilie, je les traite plus bas que la merde d'un *soi dog* sur le trottoir d'en face. C'est plus fort que moi. Regarde John !

— Mais ce type…

— Je ne suis attirée que par les pires des salopards, c'est sûrement pour ça que je fais la putain. Quand les hommes croisent le regard minéral de Kolia, ils baissent les yeux. Moi rien ne m'excite plus que de lire la trouille sur leurs visages, de sentir leur peur.

— Sentir ?

— Tu peux me croire la peur a une odeur qu'on n'oublie pas et qui me fait mouillée. Quand je sens le parfum âcre, piquant, un peu rance de ceux qui sont morts de trouille, j'ai une envie folle de baiser avec Kolia.

Je ne réponds rien pour éviter une dispute. Sai est beaucoup plus atteinte que je ne croyais. Je ne m'habitue toujours pas à l'étrange défilé de la Beach Road. Etrange impression d'être au spectacle ou plutôt au cirque ou au Carnaval: donneuses de lèvres fades, Indiens aux dents d'or, Arabes enturbannés, moustachus basanés, vendeuses vêtues sans espoir, traîneurs de vélos de course, filles fanées, *ladyboys* lubriques. Entre la plage et le flot de la circulation, toute une humanité venue là pour s'observer, se renifler, s'accoupler. Sur le banc, à côté de nous, j'observe le manège d'un rougeaud trapu qui discute le coup avec une grande bringue longue et sèche, toute dégingandée. Tout son corps dégage une impression puissante, massive, congestionnée. Une brute lubrique avec un cou épais de taureau.

Une sorte de Pakistanais passe pour la deuxième fois en lançant de biais des regards fureteurs en direction de Sai. Finalement, il se décide à approcher d'un pas timide, précédé d'une forte odeur rance.

Sai fait la grimace et lâche d'une voix forte… *I don't like men India !*

Une femme plus âgée que ma tante se lève, arrange sa jupe par petites tapes précises, sourit en coin d'un œil vicelard en direction du Paki qui préfère détourner la tête dans l'espoir de plus fraîches conquêtes. Plus loin, des bruits de voix montent dans le soir. Une querelle nait, s'amplifie. Un attroupement de badauds se forme autour d'un *katoey* au corps tendu qui menace un vieux *Farang* de sa chaussure à talon. Il l'injurie copieusement en thaï d'autant plus que le touriste ne comprend rien. Quand un *ladyboy* se bat, le

vernis femelle s'écaille sous la poussée de la testostérone et l'agressivité mâle reprend alors tous ses droits. Prudent, le *Farang* bat prudemment en retraite pendant qu'impérial, le *katoey,* resté maître du terrain, remet sa chaussure et lance à la ronde des regards victorieux pour prendre à témoin le petit peuple de la *Beach*.

Depuis cinq minutes, deux types en shorts et en tongs font des allées et venues. L'un est velu, massif avec une tignasse aile de corbeau et des bacchantes frisées. Le torse mamelu moulé dans un tricot de corps à la propreté douteuse, il pose sur les reins des filles un regard de fermier somnolent, comme ces maquignons qui jaugent d'un seul coup d'œil la valeur d'un zébu au marché aux bestiaux de Buriram.

Son pote est un grand escogriffe chauve à l'aspect maladif qui déambule torse nu, promenant sa vilaine peau blanchâtre et grasse en front de mer. Son crâne pâle et ridé me fait penser à la pellicule qui se forme à la surface de la jatte de lait lorsque le vieux Pichit trait sa bufflesse.

Les deux comparses s'assoient à côté de nous.

— *Sabai dee mai ?*

— *Sabai deeee !*

Ils parlent encore plus mal anglais que moi. Je mets dix bonnes minutes à comprendre qu'ils sont Italiens et qu'ils veulent me ramener pour me « faire » à deux. J'ai pas envie mais Sai fronce les sourcils pour me rappeler qu'on n'a plus vraiment le choix des clients avec le loyer à payer. Ils ont des grosses paluches de manœuvres plus larges que longues : des mains dures et puissantes qui me rappellent celles des ouvriers maçons que ma mère ramenait parfois de ses chantiers les soirs où elle avait trop bu. Le courtaud demande combien pour me partouzer à deux. Je les évalue, les Italiens ont la réputation d'être *kiniao* : des radins souvent fauchés. Mais nous avons désespérément besoin de deux mille pour le loyer et de mille pour récupérer mon Samsung. Je tente le tout pour le tout.

— *You give me three thousand and I go with you*.

Le trapu ouvre de grands yeux indignés en secouant la tête comme s'il venait d'apprendre un deuil familial ou de rencontrer une folle. Le grand veut s'en aller manifestement outré par mes tarifs, mais le râblé hésite, me renifle comme un jeune chien intrigué par un hérisson. Il discute un moment avec le grand pignouf, insiste parce que je suis jeune. Le grand secoue la tête, ne semble pas d'accord. Il trouve ça trop cher pour la *Beach*. Je les sens sur le point de filer. Je dois tenter quelque chose.

— *I do everything for three thousand !*

— *We can fuck you everywhere ?*

— *Everywhere !*

Je viens clairement de marquer un point. Un large sourire fend le visage rougeaud du costaud qui semble reconsidérer les choses sous un angle nouveau. Il me dévisage d'un air vicieux pour savoir si je bluffe. Il a dû déjà se faire avoir par des radasses qui n'ont pas tenu leurs promesses. J'enfonce le clou:

— *I am a three hole lady !*

Je le regarde droit dans les yeux sans baisser le regard quand il passe le bout de sa langue sur les lèvres. Alors, il lance:

— *OK for three thousand but in long time.*

Je me lève pour ne pas leur laisser le temps de changer d'avis.

— *OK for me, we go now ?*

Nous traversons les encombrements de la *Beach Road*. Leurs motos sont garées *soi* Post Office. Je grimpe à l'arrière de la Yamaha Fino rose du grand escogriffe, le nez dans l'aigre moiteur de ce corps mal lavé. Avant d'atteindre le haut de la montée de la route de Jomtien, ils bifurquent sur la gauche et s'arrêtent au pied d'un immeuble de trois étages. Ils habitent un studio assez sale dont l'unique décoration consiste en un grand miroir fixé au mur. Ils veulent absolument me faire boire un alcool italien.

— *Very good for sex, it's Fernet Branca.*

Certains clients droguent les filles. Je refuse fermement:

— *Shower, go shower !*

Ils s'énervent de mon manque de coopération et de mon impatience. Je les sens prêts à me virer, je pense au loyer alors j'ajoute:

— *I want to fuck now, I am very horny*

Ils se calment. Deux salopards qui savent qu'ils vont s'en payer une bonne tranche. Après la douche, ils sont là tous les deux à s'astiquer pour se mettre en train. Je veux baisser la lumière. Je dis *I'm shy*… Les types se marrent, laissent allumé en me montrant le miroir. Le plus corpulent se campe face à moi. Il plie les jarrets. L'autre s'est installé derrière moi. Sournoisement, il essaie sans capote, je tourne la tête… *condom OK…?*

Il s'exécute à regret.

*

* *

Je vais cracher ce goût écœurant et salé dans la cuvette des toilettes. Une bouteille de bière éventée est posée sur le réservoir. Je me gargarise avec. Rincette à la Chang, je recrache dans le lavabo sale. Je n'ose même plus avaler ma salive. Mon cul gluant de gel est affreusement gonflé. Je m'essuie avec du papier toilette. Je m'assieds sur la cuvette pour me laver avec la douchette. Puis, je me vide les intestins, la vessie. Un tintement métallique heurte la faïence. Mon bruit liquide de petite femelle fendue attire une tête rougeaude qui s'encadre dans l'entrebâillement de la porte de la salle de bains. Un visage brillant de sueur me regarde pisser.

Je reste longtemps sous la douche brûlante. Dans la chambre, je les entends rigoler et discuter dans leur langue. Je sais qu'ils parlent de moi, de comment ils m'ont prise à deux. Je m'en fous, je veux juste mes trois mille bahts demain matin. *Ne pense qu'à cela petite sœur*. Je sors de la douche enveloppée d'une serviette, la peau encore humide. Mon anus est douloureux, je marche les jambes un peu écartées. Ils sont allongés, enfin détendus. Ils m'observent sans rien dire avec des regards de bêtes mortes. Je me couche entre eux sur le lit. J'enfouis mon visage dans l'oreiller sale. Je ferme les paupières. Je voudrais boucher mes oreilles pour ne pas entendre leurs rires gras, pour ne pas les entendre ronfler. Fermer mes narines pour ne pas sentir la sueur acide de leurs aisselles mal lavées. Je voudrais pleurer de rage mais mes yeux sont aussi secs que les rizières de mars. Je n'existe plus, il n'y a plus que les ténèbres.

Je mets longtemps à m'endormir, les nerfs à vif. Au milieu de la nuit, le gros se serre contre moi et me réveille pour me prendre une nouvelle fois. En missionnaire, vite fait. Ensommeillée, je le laisse faire. Il vient vite, puis file se savonner au lavabo, avant de revenir se coucher. Je ne me souviens pas s'il a mis une capote. Le matin, je suis réveillée en sursaut. Je sens que tous les deux veulent remettre ça.

Ils me cassent les reins. Je ne peux rien contre la douleur et la tension des chairs. Je ne peux rien contre le sang cotonneux, les tempes vitrifiées. Je ne peux rien contre la sueur qui me pique. Je peux juste fermer les yeux pour au moins ne plus les voir. Quand ils ont fini, j'essuie mon front en sueur dans la taie d'oreiller sale.

Après la douche, le courtaud extrait péniblement, comme à regret, trois billets de mille d'un portefeuille fatigué. J'aurais dû demander plus.

— *You can give me a tip for taxi motobike* ?

Il grimace puis, royal, rajoute vingt bahts comme s'il accordait une grâce à un condamné. Je pense… L'Enculé !

Un soleil noir brille au dessus de la ville. Eblouie par la lumière du *soi*, mes yeux papillotent. *Surtout ne pense à rien Toy… Repousse les images… Oublie ce goût terreux dans la bouche…* J'observe le spectacle de la rue. Juste penser aux trois billets froissés au fond de la poche de mon jean. Je me sens souillée comme une chienne forcée par une meute dans un terrain vague. Impression de baigner dans une mauvaise sueur de honte et d'amertume. J'ai envie de me doucher pendant des heures, de gratter ma peau jusqu'à l'os. Qu'est-ce que je fais là debout à attendre un taxi collectif ? Au fond, je ne suis pas différente de Sai, le vide m'attire. Peut-être que c'est ce qui fait qu'un jour une adolescente choisit de s'engager dans une « mauvaise vie», cette pente qui fascine autant qu'elle fait peur parce que l'on croit vivre plus intensément en s'affranchissant des règles sociales, en s'approchant de ce vide hypnotique, de cet abîme qui donne le vertige.

La première urgence c'est de récupérer mon portable chez cette enflure de Chinois. En à peine deux jours, les huit cents bahts ont gonflé comme le riz dans l'eau. Je regarde déprimée la caisse engloutir mon billet de mille. J'ai envie d'étrangler ce salaud qui me fait penser à ces serpents de rizières qui digèrent les rats. Un être visqueux aussi impassible et froid que l'étaient les patrons de Wang Thai Textile à Pathum : une engeance inhumaine qui n'avait aucune passion mais uniquement des intérêts, une race concentrant ses sentiments dans la seule jouissance de l'argent. Si j'étais un homme je crois que je lui aurais fracassé la tête dans sa putain de vitrine pleine de ces trophées de misère. Mais garder le contrôle, toujours garder le contrôle. Un jour viendra où les salauds paieront.

En sortant dans le bruit de la rue, ma main est molle et mon bras sans force. Mon Samsung pèse une tonne. Il me reste deux mille en poche. Juste assez pour le loyer.

*

* *

Il y eu plusieurs appels manqués sur mon portable. Des messages de Nut et de François sur le répondeur. Trois jours déjà que je manque à l'usine. J'écoute d'abord le message de Nut, son ton tragique:

— C'est encore Nut. Il faut absolument que tu sois là demain. Somchai veut te voir à ton poste dès demain matin.

Au moment où je débarque dans la chambre, Sai est en ligne et parle en anglais. Elle semble surprise par mon arrivée soudaine.

Gênée, elle bascule vers une conversation anodine avant de raccrocher rapidement. Elle éteint son mobile avant de se tourner vers moi.

— Comment c'était les deux tarés ?

— J'ai pas envie d'en parler, Sai. Tu peux comprendre ? Et puis, je dois rappeler Nut.

— Elle doit travailler à cette heure-là.

— Tant mieux, elle aura mon message à la pause.

Nut est en effet sur répondeur. Je la remercie de se soucier de moi avant de lui annoncer que je ne reviendrai pas, que je ne reviendrai plus. Un flot de détestation pour cette usine de merde remonte dans ma gorge.

— Promets-moi de dire à ce maton de Somchai que je ne remettrai jamais plus les pieds dans son atelier.

Debout devant moi, Sai applaudit silencieusement des deux mains. Elle me dévisage avec fierté, admirative de ma colère. J'écoute ensuite les messages de François.

Hello Toy… Pourquoi tu ne réponds pas ? Je t'appelle parce que mon ami Peter t'a vu sur la Beach Road de Pattaya, il m'a dit que tu étais avec Sai et que vous attendiez clairement des clients. Il était très surpris et est repassé deux fois pour en être certain. Il m'a juré ne pas se tromper. Je te croyais à l'usine, je te croyais différente des autres filles. Je pensais te connaître. Rappelle-moi s'il te plait. Dis-moi quelque chose. Explique-toi.

……

C'est encore François, tu n'as pas eu mon premier message ? C'est la première fois que tu es comme cela en silence radio, j'imagine que cela veut dire quelque chose. Si tu as quelque chose à me dire, appelle-moi. Si tu me dis que c'est faux, je te croirai. Je m'en fous de Peter. De toute façon, il a toujours été jaloux de notre amour. Dis-moi juste que ce n'est pas vrai et je te croirai mais appelle-moi. Tu me dois bien ça. J'en crève de ce silence.

……

C'est François… Réponds s'il te plait. Ton silence est humiliant. Toy s'il te plait.

……

Toy, je souffre l'enfer depuis deux jours… Pas un message, pas un appel. Je ne t'appellerai plus. Je te souhaite juste bonne chance. Salut.

Je n'ai plus aucun crédit sur mon téléphone et pas d'argent pour envoyer un message. Je me sens anéantie. Même les putes peuvent être amoureuses. Si peu d'évènements dans ma vie et déjà

tant de confusion, tant de questions. Est-ce la même chose pour les autres ? Suis-je la seule à me sentir perdue ? Que dois-je faire ? Tuer le passé ? Devenir une *hard core* juste animée par l'appât du gain ? Evaluer ma vie au montant de mon compte en banque ? Si c'est la cas c'est aussi mal barré de ce côté-là.

François est la seule personne qui comptait pour moi. Tiens je parle déjà au passé. Peut-être plus lucide qu'il n'y paraît. La seule ? Avec Sai bien sûr, Sai qui vient de se déshabiller pour s'allonger près de moi comme excitée par ma colère. Je lui passe mon mobile pour lui faire écouter les messages de François. Elle fronce les sourcils puis, me demande :

— Il t'envoyait du fric François ?

— Non, et je ne lui en ai jamais demandé.

— Alors pourquoi il monte sur ses grands chevaux celui-là. A la limite, je comprends John qui me versait un salaire mais là, franchement… Il croit que tu vis comme les plantes de soleil et d'eau fraîche ? T'inquiète, il va rappeler dans un jour ou un mois s'il est vraiment amoureux.

Je suis en colère contre François. S'il avait été moins égoïste, nous n'en serions pas là. C'est lui qui est responsable de tout. Je veux juste l'oublier, fermer les yeux et l'oublier.

Le loyer est payé et j'ai récupéré mon Samsung mais on n'a toujours pas un baht de plus en poche. Alors dès le milieu de l'après-midi, nous décidons de retourner tapiner sur la *Beach*. Un type me ramène à son hôtel. Un Suédois bronzé avec une chemise blanche, un pantalon en toile et des chaussures bateau, le genre la cinquantaine propre sur lui mais avec une peau ridée comme un fruit trop cuit par le soleil. Quand il ouvre la porte, une femme blonde est assise dans la chambre, se donnant une contenance les jambes croisées et une bière à la main. Je me tourne vers lui… *You crazy man*… Il m'adresse un sourire d'excuse, prétend n'avoir pu faire autrement et dépose trois mille bahts dans ma main.

Sa femme est grande, un peu grasse, mais belle comme une statue. La fourrure noire de son sexe contraste avec sa peau claire et ses cheveux blonds. La violence de son désir me surprend. Elle m'embrasse, glisse sa langue entre mes lèvres, force ma bouche. Mes dents s'écartent mollement. Sa langue râpeuse comme celle d'une chatte, glisse sur la mienne. Elle est humide et chaude. Elle me prend la bouche, me fouille longuement, désespérément sans détacher ses lèvres élastiques des miennes comme si elle voulait sucer la vie à mes lèvres. Elle devient ventouse, puissante. Les yeux clos, elle semble vouloir m'empêcher de parler et même de respirer. Il se dégage d'elle un goût de lait. Puis, comme à regret

elle se détache de moi pour venir se placer entre mes jambes écartées. Le mari regarde avant de nous rejoindre pour que je le suce. Fureur blonde. Les muscles de mon ventre se contractent. Elle écrase ma poitrine. Elle se branle les seins puis me demande de les lui lécher. Ses mamelons sont légèrement grenus avec des tétons doux comme le nez de la chatte de mon oncle. Elle veut que je lui mette un doigt. Son clitoris roule sous mon index comme un petit pois. Le mari s'est installé derrière moi pour me prendre en levrette. Il accélère et souffle fort. Je tourne la tête en disant… *Fuck me hard*… Maintenant, je connais le pouvoir des mots. Le sexe est dans la tête, uniquement dans la tête, le corps exécute, c'est tout. Un violent orgasme secoue son corps. On dirait le vieux groupe électrogène de mon oncle quand il coupe le contact. La femme vient une quinzaine de secondes plus tard.

L'homme ne bouge plus, effondré sur le lit. La femme détendue esquisse un sourire complice qui exprime la douceur du désir assouvi. Sereine, elle fixe le plafond pendant que je me lève pour aller dans la salle de bains. Ma vie glisse entre mes doigts comme le sable de la plage.

En quittant l'hôtel, pour la première fois depuis mon retour, on a un peu de fric devant nous.

*

* *

Mon mobile sonne, j'espère que c'est François. Il ne m'a plus rappelé depuis l'autre fois et je suis trop fière pour faire le premier pas. C'est Katarina, la fausse blonde, qui veut me voir à son hôtel. Je progresse dans le métier puisque je commence à avoir des habitués. Elle ouvre la porte en peignoir. Elle est seule, je demande surprise:

— *Your husband ?*

— *In Bangkok for two days*, me dit-elle avec un sourire complice.

Elle m'embrasse tendrement avant de me déshabiller. Elle se caresse les seins, m'embrasse encore de sa bouche insatiable. Elle aime quand je la branle avec trois doigts à l'intérieur.

— *Do you like to make love with ladies ?*

Est-ce que j'aime les filles ? Prudente, je réponds que je ne sais pas. Si elle me voyait avec Sai ! Bien sûr que je préfère coucher avec la blonde plutôt que me faire tripoter par ces vieux iguanes qui rôdent sur la *Beach* en fin de l'après-midi. Je demande pour changer de sujet :

— *You have baby ?*

— *Two !*

Je ne demande pas fille ou garçon. Elle a l'air de s'en foutre de ses gosses, juste d'exiger son plaisir comme un droit. Elle sort un vibromasseur d'un tiroir… J'en ai vu dans les films que Sai visionne parfois quand elle est excitée. Elle se met en levrette… me dit… *I want you fuck me now*… Tout ce qu'elle veut. Après tout elle paie pour ça.

— *I want that you eat my pussy*…

J'admire ses cuisses d'un beau blanc mat, bien renflées et duveteuses. Elle aime quand je les pétris, les hume jusqu'à y enfouir tout mon visage. Sa chatte est plus large que celles des Thaïes. Elle n'arrête pas de me caresser les seins. On passe en soixante-neuf. On dirait un morceau de barbaque plein de flotte. Moi, je manque m'endormir en la léchant. J'en ai marre mais je sens qu'elle monte en régime, qu'elle va bientôt jouir. Je gémis. J'accélère, je rentre le vibromasseur bien au fond de son ventre. J'agite mes doigts comme pour faire monter son jus en sauce. Elle mousse, écarte plus large les cuisses, ça y est, elle est dans le rythme. Ça me plait de la contrôler comme cela, juste en faisant monter son plaisir. Elle couine, se tortille comme un lézard de rizière pris au piège, elle aime ce que je lui fais, tremble de partout. Elle crie maintenant à la fin de chaque râle. Un son sourd, pénible comme la respiration d'un comateux, comme le cri déchiré d'une femme qui accouche. Elle prononce des mots dans sa langue, des paroles indistinctes, mouillées. Des râles sales de femme à bout de souffle Elle s'amplifie, monte en puissance sans se soucier des voisins. Finalement, son corps se contracte comme un arc qui se tend avant d'être parcouru d'une longue secousse comme la machine à laver de la blanchisserie de la vieille Cambodgienne du *soi* Honey à la fin du cycle d'essorage. Elle s'affaisse sur le lit, disloquée, effondrée. J'éteins le vibromasseur.

Quand elle reprend conscience, elle me dit que mon prénom l'amuse.

— *I came three times thanks to my Toy or rather to my two toys: one with battery and one without.*

Elle laisse son jouet électrique dans le tiroir de sa table de nuit et emmène son jouet de chair dîner au Nang Nual : un restaurant de fruits de mer de la rue piétonne. Je suis un peu gênée de marcher aux côtés de cette femme qui me tient la main comme pour mieux me dénoncer aux regards des passants. Elle pourrait être ma mère, même si les *Farangs* vieillissent moins vite que les Thaïes parce que leur vie semble plus douce. Elle choisit une des

rares tables encore libres de la terrasse en bois qui domine la mer. Pendant qu'elle déchiffre la carte, je contemple les vagues laquées de métal s'offrant ou se dérobant aux irisations de la lumière. Un océan à l'image de l'humanité. En apparence rien de change mais dans les profondeurs de puissants courants remplacent des masses énormes d'eau, des lames de fond se propagent, des êtres naissent, meurent. Des carnages se commettent. Un monde où tout est en perpétuel mouvement sans que l'œil de l'observateur ne perçoive autre chose qu'une immobilité juste troublée d'une légère et douce vibration en surface. La Thaïlande est à l'image de cette immobilité dynamique. Les gouvernements changent, les coups d'état se succèdent mais, au final, rien ne change. Mêmes Maîtres, mêmes esclaves, mêmes destins joués d'avance. Celle qui sera paysanne ou putain, celle qui sera héritière ou star de cinéma.

J'ai l'impression que tout le monde nous regarde, mais tout est dans ma tête. Juste victime d'une distorsion de mon imagination. Le type de la table voisine me le prouve en appelant le serveur. Il ressemble furieusement au Président américain mais un George Bush qui aurait pris trente kilos et qui aurait décidé de dîner en amoureux avec un *katoey* très laid, très grand et très masculin. Et pourtant, absolument personne ne fait attention à ce couple improbable. A Pattaya, tout le monde se moque de qui baise avec qui. Ce qui compte c'est combien. Tout l'inverse de mon village où les ragots courent plus vite que l'argent.

Au moment où je commande des coquilles Saint Jacques au gingembre et des crabes frits, mon Samsung se met à vibrer. C'est Sai qui vient de rentrer de deux jours à Bangkok avec Musclor. Je ne sais pas trop ce qu'elle fabrique avec lui, mais elle est de plus en plus souvent absente. Je n'aime pas cela surtout que je constate qu'elle a pas plus de fric qu'avant. Juste débarquée de la gare routière, Sai est seule dans la chambre et me demande si je veux dîner avec elle. Katarina me demande avec une pointe de jalousie :

— *Your boyfriend ?*

— *My room-mate. I have no boyfriend.*

— *She can speak english ?*

— *Better than me, for sure.*

— *Invite her to come for dinner. I like new faces.*

Je lui explique que je suis avec une cliente au Nang Nual, une cliente sympa qui l'invite à nous rejoindre. Elle semble ravie.

— Je suis morte de faim. Et puis, les fruits de mer, ça ne se refuse jamais. Le temps de prendre une moto et je suis là dans dix minutes.

Le serveur pose devant nous le crabe, les coquilles Saint

Jacques et une marmite métallique qui dégage un puissant parfum de gingembre, de coriandre, de poivre vert et d'ail. La Suédoise soulève le couvercle, hume le parfum avec, sur le visage, l'expression béate de celle qui sait jouir de toutes les bonnes choses de la vie. Elle décortique avec gourmandise les grosses crevettes sautées, dévore les vermicelles, avale le coriandre, suce avec les doigts les gousses d'ail confit. Au bout de cinq minutes, elle lève enfin le nez de son plat pour me confier avec un sourire :

— *Thai cuisine is so good and so cheap. I like your country Toy.*

Sai débarque avec une démarche de reine, au moment où Katarina entame la découpe des épaisses tranches de porc confit qui tapissent le fond de la sauteuse. D'un geste insouciant, elle jette sa casquette au hasard sur la table. Je devine tout de suite qu'elle est sous *speed* à la lueur un peu folle qui danse dans ses yeux, comme un phare doré dans ses prunelles sombres. Elle en prend de plus en plus souvent. Ce salaud de Russe la fournit en douce en *open bar*. Je lui ai déjà dit que je ne voulais pas de cette saleté dans la chambre, mais je suis certaine qu'elle fume en cachette.

Sai s'installe à notre table avec une aisance si naturelle qu'elle semble connaître ma cliente depuis l'enfance. Quand la Suédoise lui tend le menu, elle choisit le poisson le plus cher de la carte puis se met à parler d'elle, de sa vie. La blonde observe cette drôle de créature avec un mélange d'intérêt et d'amusement. Elle semble vite sous le charme de cette fille débordante d'énergie sans se douter un seul instant que Sai est sous amphétamines.

J'ai envie de trainer sur la terrasse pour profiter de la fraicheur de la brise marine, mais Sai ne tient pas en place, elle propose en anglais:

— Et si on allait boire des tequilas au Marine ?

— Je ne connais pas, remarque la Suédoise curieuse. C'est quoi le Marine ?

— Une boîte où les filles de Pattaya viennent chercher un mec pour la nuit.

En haut de l'escalator, on est accueilli par une énorme pulsation qui me rappelle la presse hydraulique de découpe de l'usine de Pathum. La techno martèle la grande salle d'un bruit de forge géante : une musique industrielle et froide que je déteste. Les vibrations se propagent par le plancher dans nos corps. Tout le monde boit beaucoup. La blonde salace commande des téquilas, dégaine ses liasses de billets de mille comme un enrhumé ses paquets de Kleenex. Je lui explique qu'on est à Pattaya, pas en Suède.

— *Don't show your money, It can be dangerous*.

La Suédoise ne m'écoute pas, semble déjà ailleurs, attrape Sai par le cou, l'embrasse dans l'oreille. Sai me lance de petits regards furtifs. Le phosphore du désir qui luit dans ses prunelles trahit l'emprise du *crystal*. J'ai mal à la tête, les oreilles qui bourdonnent. Sûrement le monstrueux diapason métallique de ce que Sai appelle Trance Music. Katarina insiste qu'on rentre toutes les trois à son hôtel. Je découvre que c'est une vicieuse, une nymphomane jamais rassasiée. Elle veut qu'on se gouine avec Sai mais je refuse de faire cela en sa présence. Sai et moi, c'est une affaire personnelle.

— *Sai same my sister… I cannot fuck with my sister*.

Sai me regarde avec défiance.

— *May be we can do for you, for good money !*

Portée par la houle noire du désir, Sai n'arrête pas de rouler des pelles à la Suédoise dans la pénombre agitée du Marine. Le mélange du *speed* et de Cuervo semble redoutable. De temps en temps, elle observe mes réactions. Je réalise qu'elle se comporte comme si elle tenait absolument à me rendre jalouse. Je hausse les épaules en fixant la foule oscillante des danseurs. Je suis exclue du couple qu'elles forment. Je regrette d'avoir dit à Sai de venir. Tout cela ne me plait pas. Quand je leur crie que je rentre et qu'elles n'ont qu'à rester, c'est tout juste si elles font attention à moi, trop occupées à se dévorer des yeux et à imaginer la nuit qu'elles vont passer ensemble. En partant, je croise une dernière fois le regard ironique de Sai.

Seule dans la rue piétonne, je me sens vidée. J'ai trop bu, je suis barbouillée, la tête envasée. A l'angle de la rue piétonne avec le *Soi* Diamond, un attroupement s'est formé. Des voix montent plus fortes dans la nuit. Des types se disputent une fille. Un géant fait du grabuge, aboie des insanités, le menton en avant, tout plein d'une haine vineuse.

— *Fucking Kiwies !*

Il bave, glapit de colère, le cou gonflé de vilaines veines bleutées. Les badauds restent prudemment à bonne distance du colosse aviné qu'une Thaïe âgée tire par la manche en disant *Come down Darling, come down please.*

Vers la *Beach Road*, quelques taxis font de la retape. J'arrête le premier blouson rouge qui passe. Une fois dans la chambre, je m'effondre lourde d'alcool. Dans la nuit, réveillée par la soif, je vide une bouteille d'eau avant de replonger dans un sommeil comateux.

Quand j'émerge, la lueur inonde le rideau… Une douce infusion de lumière. Sai n'est pas encore rentrée. J'allume la télé pour meubler le silence. Je me sens vraiment glauque : la langue pâteuse, la bouche sèche et une haleine de chacal cancéreux en phase terminale. La bouteille d'eau est vide. Je crève toujours de soif, une méchante gueule de bois à cause de cette cochonnerie de Cuervo. A chaque fois que je picole trop, je jure le lendemain que c'est la dernière fois. Je vais me brosser deux fois les dents.

La porte claque. C'est Sai qui rentre en chantonnant avec de l'eau et des fruits. Elle a les yeux brillants dans un visage creusé de fatigue. Elle tire les rideaux :

— Dis donc, c'est une sacrée vicieuse ta copine. Je te raconte pas la nuit. Ensuite, on a été déjeuner et elle est retournée dormir à son hôtel. Je t'ai ramené de l'eau et des fruits, si tu veux.

Sai pose deux mille bahts sur la table de chevet. J'ouvre la bouteille d'eau, j'épluche une mangue verte qu'on partage avec un vieux reste de sauce piment qui trainait au frigo. Sai s'est déjà mise au lit. Pas en forme, elle a le masque. Le contrecoup du shoot d'Ice, de la tequila et des ébats avec la blonde!

A ce rythme, elle va vite se saccager.

X

Pendant cette période, je croise si rarement Musclor que je finis par comprendre qu'il m'évite, ne venant jamais chez nous quand je suis là. Peut-être me prend-t-il pour une rivale ? Pourtant Sai a déjà choisi. Elle passe le plus clair de son temps libre avec lui quand il est à Pattaya. Le reste du temps, il circule dans le pays pour ses « affaires » et Sai vient alors tapiner avec moi le long de la plage.

Sur la *Beach*, les nouvelles vont vite. Les filles parlent beaucoup, forcément elles ont du temps. La police de Banglamung a retrouvé le corps décomposé d'un Irlandais dans une chambre du *soi* Post Office. Certaines affirment que des Cambodgiennes ont fait le coup, d'autres disent que c'est des *Farangs* à qui le type devait du fric ou bien des *ladyboys*. Elles tombent toutes d'accord pour considérer que des filles *Isaan* ne feraient jamais ça.

— Au départ m'explique Sai, c'était juste l'occasion qui faisait le larron. Si le client rentrait caramélisé, la meuf lui faisait les poches.

— Le type ne portait pas plainte au réveil ?

— Elle ne prenait pas tout. Pas folle la guêpe. La plupart du temps, le pochard ne se rendait compte de rien. Trop caramélisé pour savoir ce qu'il avait claqué la nuit précédente.

Sai allume une cigarette et tire une bouffée :

— Certaines y ont pris goût. Du fric facile, sans devoir se faire démonter le cul toute la nuit pour un billet de mille. Elles ont commencé à saouler le touriste pour mieux le dépouiller. Mais ça ne suffisait pas toujours.

— Pourquoi ça ?

— Certains *Farangs* font plus de cent kilos. Ces salauds tiennent bien l'alcool. Les plus malines rajoutaient un Xanax ou un Rohypnol dans la bière quand le type regardait ailleurs ou allait pisser… Puis deux, puis trois, histoire d'aller plus vite. Avec la mousse, le type mouftait pas jusqu'au jour où il y a eu des accidents. Des doses trop fortes ou parfois un type allergique qui ne supportait pas le produit.

Sai me montre une longue silhouette embusquée sur la *Beach*.

— Tu vois ce *katoey* ?

La forme se remaquille rapidement, essayant en vain de masquer les ravages de la fatigue et de la dope.

— On le surnomme la pieuvre. Parait qu'il a déjà dépouillé plusieurs retraités en ajoutant du Rohypnol dans leur bière.

— Il a pourtant l'air bien inoffensif.

Sai éclate de rire. Une tête de mort haineuse se tourne vers nous. Ses yeux brillent comme deux étoiles noires. Le *katoey* tire la langue et nous fait une grimace affreuse en mimant un geste d'égorgement. Sai m'avertit:

— Ces femelles sont plus dangereuses que les tigres du zoo de Sri Racha.

*

* *

Une heure plus tard, des dizaines de pickups déboulent tous gyrophares allumés. C'est le grand cirque qui commence. Les flics de Pattaya ont rameuté des renforts de Bangkok et de Chonburi et même deux équipes de télévision qui filment le grand bazar.

Des grappes de filles s'éparpillent comme une nuée d'étourneaux dans les *soi* attenants mais elles se font presque toutes serrer dix mètres plus haut par des barrages pré-positionnés. En quelques secondes, tout le périmètre a été bouclé. La nasse se referme. Ça crie, ça proteste un peu partout. Deux uniformes coursent un groupe de filles qui s'échappe vers le *soi* Yamato.

Les vieux *Farangs* qui traînaient sont blêmes, ils viennent d'avoir une sacrée trouille en croyant un instant que les flics en avaient après les touristes sexuels, mais c'est après nous que les cochons en ont. On nous entasse comme du bétail dans les pickups pour nous transférer au Commissariat Central du *soi* 9. Je ne vois Sai nulle part, elle a dû réussir à leur échapper. D'autres fourgons ramènent des filles testées positives à l'ecstasy ou au *ya baa* dans les boîtes. C'est jour de grande lessive à Pattaya, une maigrichonne prétend que c'est parce qu'un ministre est en visite dans le coin. Depuis que le nouveau Gouvernement du Général Surayud est en place, la pression est de plus en plus forte sur la vie nocturne. Depuis l'interdiction des Coyotee Dancing pendant la fête de Loy Kratong jusqu'à des mesures ciblant les filles ou les patrons de bars.

— Relevez bien leurs identités ! gueule un officier à la peau vérolée.

Ils commencent par nous demander nos papiers et par confisquer les portables. Parait que des Cambodgiennes ou des

Laotiennes tapinent sur la plage. Moi, j'en ai jamais vu, je crois que ce sont des histoires. Les putes étrangères sont plus discrètes. D'après Sai, elles bossent le plus souvent dans des baraquements en tôle ondulée sur les chantiers de construction. Des filles transportées comme du bétail depuis la frontière par des mafieux protégés par les chefs de la police et les politiciens. Sai dit qu'elles bossent uniquement dans bordels clandestins réservés aux Thaïs pour éviter les problèmes avec les organisations internationales luttant contre le trafic humain. En décrivant les conditions de vie de ces filles, Sai avait conclu : *Nous c'est pas toujours facile, mais c'est la business class à comparer de ces filles.*

Ma voisine me désigne un des gradés qui dirigent le poste.

— Celui-là c'est le plus vicieux de la bande, on l'appelle *Katay* ou *rabbit* à cause de ses dents de lapin, de son petit membre et surtout de sa frénésie de baiser tout ce qui passe par son poste.

C'est vrai que le type ressemble à un rongeur. Au fond de la salle, un *ladyboy* d'une maigreur à faire peur n'arrête pas de vociférer, d'insulter la Terre entière. Deux flics lui passent les menottes et l'emmènent avec eux. Je me demande s'il va subir le même sort que la lapine. Je remarque en le voyant s'éloigner qu'il boite à cause d'un talon cassé.

Ma voisine aussi proteste:

— Parait que ces ripoux de la municipalité veulent nettoyer Pattaya pour en faire une station balnéaire avec des gosses qui jouent sur la plage. Ça me fait bien rigoler, il suffit de regarder cette plage minable rongée par la mer pour comprendre que les touristes ne viennent pas pour ça ni pour sucer des glaces à l'eau.

Katay tourne autour d'un petit écureuil gracieux : une fille très jolie avec un corps tendu de santé, une poitrine victorieuse offerte comme une tentation, des traits délicats et des yeux délicieusement pimentés. D'un geste autoritaire, il lui demande de le suivre. Docile, la gamine se lève, la tête baissée, juchée sur des chaussures à semelles démesurées. Ma voisine commente :

— Ce bâtard va aller la sauter dans son bureau.

Ils ont éteint la lumière dans la salle. Deux filles se goussottent pas très discrètement dans l'obscurité. Au bout d'une heure, un officier rallume. Ils nous amènent face à des tables pour une photo souvenir puis nous rendent nos papiers. Quand le flic note que j'ai dix-sept ans, il me sourit. Je songe immédiatement à Katay mais il semble avoir eu sa dose avec la petite. Ensuite, ils nous font pisser dans des flacons qui sont ensuite soigneusement étiquetés. Je pense à Sai constamment sous *speed*. Pourvu qu'elle ait pu s'échapper sinon elle risque d'être positive au test urinaire et de plonger pour

consommation de stupéfiants. Enfin, ils nous entassent à plusieurs dans des cellules trop petites. Impossible de fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain, avec d'autres filles mineures, ils me transfèrent en bus dans un bâtiment décrépi de Sri Racha, à une vingtaine de kilomètres de Pattaya. Une femme d'une quarantaine d'année en uniforme vient m'interroger. Les lèvres pincées, elle m'explique que la mairie de Pattaya a décidé de lutter contre la prostitution des mineures et me demande si j'ai de la famille :

— Non je suis orpheline.

— Vous voulez participer à un programme de professionnalisation ?

— Un quoi ?

— Apprendre un métier, si vous préférez.

— Je préfère pas. J'en avais un de métier à Bangkok dans une usine de confection.

— Pourquoi l'avez-vous laissé ?

— Impossible d'en vivre alors, comprenez que je ne rêve pas vraiment de retourner en usine. Ça ne rapporte pas d'avoir un métier.

J'évite d'ajouter que je préfère encore travailler à l'horizontal plutôt que de rester dix heures par jour à l'emballage mais elle semble visiblement très contrariée par ma réponse. Elle consulte ses fiches avec nervosité parce qu'elle sait que j'ai raison et cette vérité la gêne. Il faut que je fasse comme avec les clients : lui dire ce qu'elle a envie d'entendre ; ne jamais donner prise à ceux qui ont un pouvoir sur moi. Je dois ruser et ne surtout pas faire ma tête de mule.

— Enfant, j'aidais ma tante qui tenait une gargote à Buriram. Je me débrouillais. Je crois que ça me plairait cuisinière.

Elle lève la tête un peu surprise, me fixe méfiante pour savoir si je suis en train de me payer sa tête. Le genre « Essaie pas de m'embrouiller ». J'affiche le même sourire innocent que celui que je servais aux vieille que je carottais sur la monnaie au marché de Buriram. Elle se détend un peu. Pour la première fois, son visage s'éclaire d'un léger sourire, qui semble dire : *Vous voyez quand vous voulez*… Je sens que je lui ai fait plaisir, même si c'est du flan. Elle m'encourage :

— C'est une très bonne idée cuisinière, le tourisme c'est un secteur qui embauche à Pattaya.

La débauche embauche. Grâce à mon apparente soumission, je viens d'être réintégrée avec succès dans la communauté des humains. Elle remplit plusieurs formulaires et me donne à signer

un vague engagement que je ne lis même pas. Le lendemain, ils me libèrent en début d'après-midi. Je signe le registre de sortie et ils me rendent mon téléphone. Je suis fourbue.

*

* *

La chambre est vide et sent le renfermé. Sai est sûrement sortie déjeuner, à moins que les flics ne l'aient gardée plus longtemps. Certaines filles ont été transférées vers un autre centre de détention, ceux de Pattaya étaient saturés. Je l'appelle mais elle est sur répondeur. Je me sens épuisée. Dans la glace, je ne vois qu'une morveuse avec des yeux creusés par la fatigue. Je m'effondre sur le lit.

Lorsque je me réveille, la nuit est tombée. Je regarde ma montre dans l'obscurité. Deux heures du matin. J'allume, la chambre est toujours vide. Sai a peut-être fait un client ce soir, ou bien elle est avec Musclor. J'ai la dalle.

Je descends au marché de nuit. Comme à chaque fois, l'odeur des gargotes de rue me saisit d'un bonheur indicible. Quand j'y pense, la bouffe était vraiment immonde dans leur centre pour mineures. Des rafales parfumées me prennent violemment, m'étourdissent : odeurs, couleurs, jets d'épices, senteurs de citronnelle, de coriandre, de basilic de cette cuisine de village qui fleure bon la viande de porc et le bouillon de légumes. Je pense au marché de Buriram, aux plats si savoureux de ma tante. Tous les arômes de sa tambouille villageoise m'enivrent, me remplissent les narines des parfums de l'enfance, m'embuent l'esprit d'un plaisir indicible. Quintessence de ces sauces crémeuses que *Pâa* relevait avec un filet de jus de citron vert, une grosse cuillerée de crème de coco, une feuille de citronnier et une pincée de sucre de canne. Légumes aux formes si étranges pour une enfant, si érotiques pour un adulte. Toute une déferlante de parfums et de saveurs, un mélange de sucré-salé, d'herbes sauvages qui saturent mes papilles. Les festins des jours de fête que préparait *Pâa* me reviennent en mémoire. En pensant à son doux visage penché sur la vapeur du wok, je réalise qu'il y a trop longtemps que je ne l'ai pas appelée. Je me sens une mauvaise nièce, mais cela me fait souffrir de devoir, à chaque fois, lui mentir en décrivant en détail mon travail à l'usine.

Je m'attable pour commander tout ce qui me passe par la tête. Il n'y a personne d'autre que moi à ma table, je n'aime pas manger seule, mais je suis affamée comme une bête. Tant pis pour

l'addition. Puis, je rentre rêver à la cuisine de mon enfance.

Le soleil est déjà haut dans le ciel au moment où j'émerge. Sai n'est toujours pas rentrée et son mobile reste obstinément bloqué sur boîte vocale. Je commence à trouver son silence inquiétant. Puisqu'elle a vu les flics m'embarquer, elle devrait essayer de m'appeler. Je n'ai ni message, ni SMS. Rien, silence radio. J'appelle Wii, puis Bed mais je ne réussis qu'à les inquiéter aussi car elles sont sans nouvelles. Une boule de plus en plus grosse monte et descend au fond de ma gorge.

En fin d'après-midi, je me décide à retourner au Commissariat central. La permanence est assurée par une jeune policière trop classe dans un uniforme impeccablement repassé. Elle aurait beaucoup de succès dans les bars de la ville. Je lui explique que moi et ma copine, nous étions sur la *Beach* pendant la descente de la police.

— Depuis, je suis sans nouvelles de ma copine. Je suis très inquiète.

— Comment s'appelle-t-elle ? me demande-t-elle d'une voix douce.

— Sai

— Son prénom, son nom de famille ? Pas son nom de scène.

Je tends une photocopie de sa carte d'identité que j'ai retrouvée dans un tiroir. Elle tapote son clavier, fronce les sourcils.

— Kamala Chomsahing. Je ne trouve rien.

— Rien ? Vous êtes sûre ?

— Absolument, votre amie n'a jamais été arrêtée, ni le soir de la rafle, ni une autre fois, d'ailleurs. En tout cas, pas avec ce nom là.

Elle me rend, confuse la photocopie puis jette un coup d'œil autour pour vérifier que personne ne nous regarde. Des gens entrent et sortent. Un vieux *Farang* avec le visage violacé attire l'attention de tout le poste de police en racontant avec force détails comment il a été agressé à un distributeur de billets de Pattaya Klang. Personne ne fait attention à nous, la jeune femme tourne l'écran vers moi et, avec un sourire complice, fait défiler les fiches avec photos. Je reconnais l'adolescente que Rabbit a sauté dans son bureau. J'ai le temps de voir qu'elle a tout juste quinze ans. Je reconnais aussi le *katoey* au talon cassé qui gueulait, mais aucune trace de Sai.

*

* *

Déjà trois jours sans nouvelles. Je dors de plus en plus mal, ce silence m'est insupportable. Un sommeil morcelé, agité, poisseux. Je me réveille souvent en nage au milieu de la nuit, les mains moites et le cœur affolé. Je fouille alors la chambre pour une nième fois cherchant en vain un message, des indices, des signes qui puissent me mettre sur une piste. Toutes ses affaires, tous ses vêtements semblent là comme si elle s'était volatilisée dans l'air marin. Dès que je me lève, j'allume la télé pour me sentir moins seule. La tête ailleurs, je n'ai plus l'énergie d'aller travailler. Pourtant il le faudra bien, et vite : le peu d'argent que j'avais mis de côté en en train de fondre irrémédiablement. Seule pour payer le loyer je vais avoir du mal à m'en sortir.

Sans la douce présence de Sai, je me sens terriblement seule à Pattaya, comme on ne peut l'être qu'au milieu d'une fête perpétuelle où les gens prennent du bon temps. Mon âme est une mer morte reflétant un ciel sans étoile. *Maê*, mon oncle, François et maintenant Sai, par le mystère d'une étrange malédiction, tous les êtres que j'aime semblent voués à disparaître de ma vie du jour au lendemain. Le vide de cette chambre m'est tellement pénible que j'envisage un moment de rentrer au village. J'imagine que c'est pour cela que les gens se marient, font des enfants, pour fuir une solitude devenue insupportable.

Je cherche un peu de réconfort dans l'amertume glacée de bières Leo restées au frigo. La gorgée de froid intense qui se propage jusqu'à mon cerveau me fait lentement reprendre mes esprits. La boule formée au niveau de mon plexus ne commence à se dissoudre progressivement qu'à partir de la seconde bouteille.

Où est-elle ? Peut-être dans son village, ou bien sur les routes du Nord-Est. Peut-être un problème dans sa famille, ou bien partie sur un coup de tête en vacances avec son Kolia. Il existe mille bonnes raisons pour ne pas être joignable pendant quelques jours. J'ai pourtant un sale pressentiment. Les mensonges que je m'invente ne me rassurent pas. Par moment, je me persuade que son téléphone est simplement perdu ou volé et qu'elle n'a plus aucun numéro. Ces pensées ne m'apaisent généralement que quelques heures avant une nouvelle bouffée d'angoisse confuse. Je ne mange presque plus. Je n'ai plus d'horaires réguliers, dormant le jour, excitée la nuit. Je me regarde dans la glace, effrayée de ma pâleur, de mes traits tirés, j'ai maigri. Peut-être cinq kilos. Combien de temps vais-je tenir à ce régime ? Ce silence me tue. J'ai besoin de parler à quelqu'un. Je pense à Nut, mais je l'entends déjà ricaner en me narguant:

— *Som nam na*… Bien fait pour ta pomme !

Je décide de rappeler Wii, avec le secret espoir qu'elle ait reçu, entre-temps, des nouvelles de Sai. Quand elle décroche, je comprends à sa voix inquiète qu'elle attendait la même chose de moi. Mais elle, au moins, est avec les copines de son bar.

— Moi aussi, je suis inquiète Toy. Aucune nouvelle depuis l'autre soir. Passe me voir au bar cet après-midi.

— Je ne suis jamais venue. C'est où déjà ?

— *Soi* 6. Demande à une moto taxi, ils savent tous où c'est.

Je décide de flâner le long de la plage en espérant que la lenteur de la marche calme l'agitation de mon esprit. Je veux fatiguer mon corps autant que mon âme mais les idées continuent à se bousculer dans ma tête. Sai a peut-être revu Katarina et son mari aurait pu les surprendre. Mais un homme peut-il être jaloux de voir sa femme le tromper avec une pute ? Non, ça n'a aucun sens. Ils prenaient des filles ensemble. J'ai essayé d'appeler le numéro que Katarina m'avait donné mais il n'est plus en service. Depuis le temps, elle et son mari sont sûrement rentrés en Suède.

Il y a le Russe bien sûr. Ils ont pu avoir une dispute violente avec Sai ? Elle a son caractère et n'est pas vraiment du genre fidèle, quant au reptile, tout son être transpire la violence à l'état brut. Mais pourquoi un truand qui trafique de la dope attirerait sur lui une enquête pour disparition inexpliquée. Ça n'a aucun sens, Musclor est peut-être brutal mais il semble loin d'être stupide. Puis mes soupçons glissent sur John, revenu se venger de la trahison de Sai. Je pense même à Tik, la *Gogogirl* de Nana qui avait tapé dans l'œil de Sai et qui vivait avec une compagne jalouse. Je suis certaine qu'entre elle et Sai, il y avait quelque chose qu'elles ne voulaient pas montrer dans le gogo. Les regards complices qu'elles échangeaient ne collaient pas avec la fausse distance qu'elles feignaient. Je sais aussi que quand elle avait du fric, Sai jouait souvent aux cartes. Peut-être une dette de jeu ? Ça fait si longtemps que nous sommes raides.

Sous mon crâne, tous les scénarios se télescopent dans une grande confusion. Mais chaque possibilité me semble improbable dès que je l'explore un peu. Peut-être ne faut-il pas chercher de logique avec ces psychopathes anonymes qui trainent dans les quartiers chauds et qui, parfois, passent à l'acte sur une proie croisée par hasard.

Le *Soi* 6 est perpendiculaire à la *Beach Road*. Dans la touffeur de l'après-midi, de nombreux chiens neurasthéniques somnolent au centre des rares flaques d'ombre au risque de se faire écraser par les motos qui descendent vers la mer. Devant une échoppe bariolée

et dédiée au tatouage et au piercing, des crevards thaïs, le torse nu et les cheveux jusqu'aux épaules, picolent de grandes bouteilles de bière Leo. Ces sortes de hippies thaïs me font penser au chanteur Carabao. Entre deux gorgées, ils nourrissent les chiens, ricanent se moquant gentiment des vieux *Farangs* venus reluquer le cul des filles.

Devant chaque pas-de-porte, des escadrons femelles exposent leurs charmes sur des tabourets en plastique. Dès que des flâneurs surgissent au bout de la rue, les croupes se mettent à gigoter et les gamines lancent à la volée.

— *Hello sexy man, I go with you… Go shower… Please come inside me…I love you long time*

Chaque fille a les yeux remplis du double espoir, égoïste et improbable, que le flâneur choisira son bar parmi la cinquantaine d'établissements qui tapissent le *soi* Six puis sa compagnie parmi les vingt ou trente filles qui s'ennuient devant leur bar. Au milieu de la rue, mon regard est soudain attiré par un des rares magasins qui ne fait pas dans la location-vente de jeunes filles. Des photos en couleurs montrent des plongeurs évoluant au milieu de poissons multicolores. Je repense à l'Ocean World de Bangkok, à cet univers magique juste quelques mètres sous la surface. Je comprends qu'il s'agit d'un club de plongée nommé Aquanauts Dive Centre. Un vieux à tête de nain qui manque de me renverser sur une Suzuki Hayate bleu métallisé me sort de ma rêverie aquatique. Je lance une insulte en thaï au nabot grotesque qui roule au pas comme un monstrueux officier à la parade passant en revue des devantures de putains.

Devant le Blue Nile, assise en tailleur et occupée à tremper avec gourmandise d'épais morceaux de mangue verte dans une sauce pimentée, la belle Wii ignore superbement les *Farangs* qui se dandinent comme de grosses pintades. Elle me fait signe de la main:

— Toujours aucune nouvelle de Sai ?

— Non, je ne comprends pas. Evaporée.

— Elle est peut-être partie avec un client à Phuket ou Samui. Ça arrive souvent, tu sais !

— Elle m'aurait appelé quand même.

— Sauf si elle n'a plus de téléphone. Mon *meu teu* c'est ma mémoire. Si je le paume, je perds tous mes amis, tous mes clients. On imagine toujours le pire.

— Je sais, mais je n'arrête pas d'y penser.

On rentre au frais, mes jambes sont encore chaudes de la

moiteur du *soi*. Une fille somnole avachie à côté d'un phallus en bois sculpté qui pend au battant d'une cloche. Wii me présente Lek: une femelle dont la poitrine généreuse qui déborde de son débardeur me rappelle les seins de Sai.

Nous croisons une femme plus âgée qui me fait un peu penser à ma mère: même finesse des traits, même peau tannée, même fente meurtrière du regard. Elle se retourne vers Wii avec autorité.

— Dis donc Wii, elle est mignonne ta nouvelle copine. Tu pourrais nous présenter ?

— Toy, je te présente Khun Mam, la patronne du Blue Nile !

La femme me dévisage de la tête au pied avec l'impudeur que l'on met à scruter un objet que l'on hésite à acquérir.

— T'aurais pas envie de bosser ici, petite ? Tu tombes bien, le Blue Nile recrute en ce moment. Le patron est radin mais les clients sont généreux.

La *mamasan* s'amuse de sa propre blague. J'esquisse un sourire gêné.

— Si tu te décides, monte me voir, dit la femme en prenant les escaliers pendant que Wii se tourne vers moi.

— Apparemment, tu lui as tapé dans l'œil à la Reine-Mère, ce serait sympa de bosser ensemble. Non ?

— La Reine-Mère ?

— Les copines appellent la *mamasan* comme ça quand elle a le dos tourné. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Je ne sais pas. Faut que je réfléchisse.

— A quoi ?

— Le loyer. Il est payé jusqu'à mardi. Mais après, je ne pourrai pas rester. J'ai plus une thune. Non seulement c'est trop cher pour moi, mais, sans Sai, cette chambre me rend malade !

— Ici on est logé, t'auras plus de loyer à payer. La Reine-Mère est un peu gonflante mais le bar est bien tenu.

Wii m'accompagne à l'étage. La *mamasan* est vautrée dans un fauteuil défoncé en train de bailler devant une série télévisée. Je reconnais l'actrice Suvanant Kongying, surnommée Kob, qui joue une princesse du Nord. A l'écran, une maîtresse de maison humilie une servante avec une méchanceté sadique. Les séries thaïlandaises, les *lakorns,* mettent souvent en scène une mauvaise femme riche, éperdument amoureuse du héros principal et prête à toutes les bassesses, à tous les stratagèmes pour éliminer ses rivales. Nous savons tous que les *lakorns* ce n'est pas la vraie vie. Pour preuve l'amour triomphe toujours à la fin et la femme riche et perverse est punie dans le dernier épisode. Tout l'inverse du monde

réel. C'est pour cela qu'on les adore les *lakorn*, ils permettent au petit peuple de rêver à un monde qui n'existe pas. Mais réaliste ou pas, ça ne nous empêche de vibrer à l'unisson avec les épreuves que traverse le couple élu.

Mam se tourne vers moi et me regarde venir sans étonnement. Elle appuie enfin sur la télécommande et le visage de la mauvaise femme en bel habit Lanna se fige sur l'écran comme ces princesses métamorphosées en statues de sel des contes de mon enfance.

Wii sort discrètement de la pièce. La *mamasan* allume une longue cigarette de femme et éteint la flamme en recrachant la fumée:

— Tu t'es décidée vite. Déshabille-toi complètement petite !

Ses yeux brillent. Ses cheveux laissent échapper de curieux reflets métalliques peut-être à cause des fils argentés qui se mêlent à la masse noire. Elle s'approche de moi pendant que j'enlève mes vêtements en tirant à nouveau une goulée sur sa cigarette.

— T'as déjà bossé dans un bar ?

— Non mais j'ai eu pas mal de *Farangs*. En *freelance*.

— Ça n'a rien à voir. En *freelance*, une fille comme toi choisit. Ici c'est le client qui décide. Au Blue Nile ça défile. Ne crois pas que tu vas te prendre un beau mec pour la nuit comme au Tony's ou au Lucifer, lâche-t-elle d'un ton brusque.

— J'ai pas fait que les boîtes, j'ai aussi fait la *Beach*.

— C'est l'Everest, la *Beach* ! De vieux reptiles sinistres et radins. C'est plus proche de notre clientèle de retraités, dit-elle d'un ton plus doux.

— De toute façon, pense juste au fric… *Fuck and forget*. Wii t'a expliqué les conditions ?

— Pas vraiment.

— Trois mille cinq de fixe mais faut un minimum de quinze passes dans le mois et puis, que t'alignes au moins quarante *lady drinks*. Au delà, c'est vingt bahts par *lady drink* et cent pour toi si un client monte ou te paie le bar. Mais je te préviens, on a horreur des feignasses. Ici, pas question de tirer au cul, ni de faire sa mijaurée. On ne laisse jamais un client refroidir seul au bar.

— Je comprends.

Elle tourne autour de moi en tirant sur sa cigarette, perdue dans les limbes.

— T'es jeune et très jolie, si t'as pas froid aux yeux, tu peux facilement taper les trente mille par mois. Certaines, comme Yaa, font même beaucoup plus. Bon… Mais Yaa c'est Yaa… C'est une

grande pute comme on en rencontre peu dans une carrière. Tes parents savent ?

— Mes parents sont morts. Pour ma tante, je bosse à Bangkok en usine.

— Alors un conseil, lui envoie pas trop de fric à la fois. Et surtout, tombe pas amoureuse… Rien que des *pak waan*, des *sweet mouth*… Dès que tu commences à t'amouracher d'un beau parleur, il passe à une autre fille. Tu ne les intéresses plus dès qu'ils t'ont eu.

Mam me flatte de la main comme une vieille paysanne avec une bufflesse de bon rapport. Elle passe sa main dans ma chevelure.

— Tu as de beaux cheveux !

L'œil humide, le regard prêt à fondre, elle me couve, fière de sa nouvelle recrue.

— Un autre conseil. Pas de photos. En tout cas, pas à poil. Ils font les *pak waan* et après, tu te retrouves à vie sur Internet. Des salauds ont vendu ta photo et toi, t'as pas touché un baht. Regarde juste ton compte en banque. Rien d'autre. Ton cul c'est la plus belle pompe à fric que la nature t'ait donné mais la carrière est courte. Pense à la baraque que tu vas pouvoir te payer. Fonce le nez sur le compteur. Pense à rien d'autre qu'au pognon que tu vas leur tirer. L'amour, toutes ces conneries c'est bon pour les gamines. Des trucs inventés par des *Cheap Charlies* qui veulent baiser gratos.

— Pourtant vous vous êtes mariés.

Elle éclate de rire, manquant s'étouffer :

— Tu as le sens de l'humour, c'est bien. Avec Andy, on a un contrat. Il a son visa O et peut rester dans le coin pour coucher avec qui il veut. Le bar est à mon nom, une belle promotion pour une ancienne du King Kong, tu trouves pas ? Les bénefs, c'est cinquante-cinquante. De temps en temps, on baise, pas souvent, en tout cas jamais à deux, on n'a plus envie. On prend une fille pour se la partouzer.

De l'index, elle me parcourt le dos de haut en bas pour finir par le glisser dans ma fente. Je ne cille pas, impassible. Elle m'explore en plongeant ses yeux au fond des miens.

— T'es bisexuelle toi ?

— Je ne crois pas.

Elle retire sa main, un peu déçue en accrochant sa bague dans mes poils:

— Faudra tailler tout ça, toute cette broussaille. On n'a pas beaucoup de Japonais au Blue Nile et puis ça t'évitera de choper

des morpions. On a parfois de sacrés dégueulasses à la six, adeptes de la douche semestrielle. Tiens, avant de redescendre, jette un coup d'œil à ces photos.

Elle sort d'un tiroir un vieux jeu de photos de moines soignant des malades d'une maigreur extrême.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le Wat Phra Bath Nam Phou. Un monastère de Lop Buri, mais moi je dis plutôt un mouroir. Que des malades du SIDA maigres à faire peur. Les instituteurs y emmènent les gosses pour qu'ils comprennent. Tous ces morts-vivants étaient comme toi, jeunes et en pleine santé. Ils se croyaient invulnérables. Alors crois-moi, te laisse pas planter sans chaussette. Ecoute pas ceux qui t'agitent leur test négatif sous le nez. Faut trois mois pour être sûr que le type est pas plombé. En plus, c'est parfois le test d'un copain. Prends jamais le risque… Jamais !!

— Merci du conseil !

— Un dernier point !

— Je vous écoute, Khun Mam.

— Regarde-moi bien. Tu peux fumer de la *ganja* de temps en temps, mais je veux pas d'amphétamines, pas de *ya baa* ni d'*ice* chez moi ! C'est compris ?

— Je touche pas à ça.

— Tant mieux Toy. T'as l'air d'avoir la tête sur les épaules. Me déçois pas sinon je te la tranche.

Lorsque Mam disparaît derrière la porte, son image devient floue, indistincte en moi. Je me sens légèrement contrariée qu'elle me laisse me rhabiller seule dans cette chambre. L'image de la mauvaise femme de la série Silamanee est toujours figée sur l'écran de la télévision comme une menace latente. Lorsque, je redescends, Wii m'attend à côté du phallus en bois.

— Alors ?

— On est collègues !

— Super

— Je suis sûr qu'elle est gouine ta Reine-Mère.

Wii éclate de rire. Entre-temps, le bar s'est rempli. Sur les divans, les pelotages commencent. Deux couples se lèvent pour monter dans des chambres borgnes, péniblement rafraîchies par une clim poussive.

XI

Le lendemain, j'emménage au Blue Nile dans une grande chambre en étage déjà occupée par trois filles: Wii, Lek et Porn. Les murs sont décorés de posters de groupes coréens et de chanteuses de RnB. Va falloir se serrer mais la *mamasan* me rassure:

— Avec les *long time*, vous n'y serez pas souvent en même temps. Deux ou trois tout au plus. Le week-end, la chambre est souvent vide.

Je descends m'asseoir sur un des tabourets du Blue Nile. Le bar, tenu par une caissière cambodgienne, occupe l'angle intérieur droit. De chaque côté, des petits canapés de skaï rouge sont disposés perpendiculairement aux murs par paires se faisant face et séparées par de petites tables basses bancales. Certains cubicules peuvent être isolés du reste du bar en tirant un simple rideau rouge. Derrière la porte du fond, il y a les toilettes et l'escalier qui montent aux étages. Les chambres de passe sont au premier et nos piaules au second.

Andrew, le *papasan* écossais vient me saluer. C'est un homme de petite taille avec un anneau en or à l'oreille droite, un nez pointu de rat et des yeux ronds et malicieux de perroquet. Il me fait penser à un rongeur bien nourri qu'on aurait saisi par la queue pour le tremper dans du ketchup, tant sa face est sanguine. Les filles de ma chambrée m'apprennent que tout le monde l'appelle Monsieur Papa quand il a le dos tourné.

La plus marrante des trois filles qui partagent ma chambre, c'est une noiraude de Surin qui s'appelle Porn. La *mamasan* l'appelle simplement Horny parce qu'elle a toujours envie. Porn est un peu grasse, elle a une grande bouche, une belle poitrine qu'elle sait mettre en valeur avec des décolletés plongeant et des yeux lubriques. Les soirs où nous n'avons pas de *long time*, Porn me raconte ses aventures. Incroyable le nombre de tordus qui défilent dans sa vie. Elle en rigole. Elle a glissé depuis longtemps sur la planche savonneuse du vice.

— Je suis une tourmentée de la culotte. Toute gamine déjà, je m'endormais en sentant l'odeur de mes sous-vêtements. Le fric c'est en plus parce qu'il faut bien vivre mais, ce que j'aime par dessus tout c'est la peau des hommes.

Porn raconte qu'elle a bossé à l'Eden Club de Bangkok, vers la station de métro Nana : un club spécialisé dans les parties à plusieurs. Une ancienne combattante du sexe qui ne tient plus le compte de ses orgasmes. A Pattaya, elle a fait un court passage au King Kong, un peu plus haut dans le *soi* avant d'atterrir au Blue Nile. Elle affirme avec un large sourire:

— Je ne suis peut-être pas la plus jolie mais mes clients reviennent toujours. Toutes les filles du bar ne peuvent pas en dire autant. Ils sentent que je fais pas ça juste pour le fric. Quand je respire le désir des hommes, je ressens une lourdeur dans les seins.

Les yeux rêveurs, assise au bord du lit, elle tire une bouffée sur sa cigarette.

— Tu vois, je suis faite pour l'amour. Il n'y a que dans le regard des hommes que j'existe vraiment. Ce qui me plait le plus c'est de les sentir derrière moi dans l'escalier. Si c'est un nouveau, je me demande toujours comment ça va être et ce qu'il va me faire.

Porn ressent une tendresse sincère pour ses clients. Elle dit qu'avant, elle n'aurait jamais imaginé qu'il puisse y avoir autant de mecs malheureux sur cette planète. Elle affirme qu'ils ont tous une étincelle d'humanité, que leur acharnement à vouloir jouir, à décharger leur semence grasse la touche profondément.

— Au moment où ils se vident de toute la tension accumulée, et où ils redeviennent sereins. J'ai l'impression d'un océan en furie qui s'apaise en eux. Tu vas trouver ça bête mais souvent quand je sens leur corps et leur âme rassasiés, je suis fière que ce soit moi qui ai réalisé cela.

*

* *

Tous les jours vers midi, nous nous réunissons pour la cérémonie avant de commencer la journée. Yupha, une grande bringue de Chayapum, frotte le *lingam* qui pend devant l'autel et qui fait marrer les *Farangs*.

— Tu parles un phallus en bois avec le gland poli et la ligne médiane dans un bar à putes ! Ça doit les inspirer ! s'amuse-t-elle.

Ensuite, elle allume les baguettes d'encens. A trente-quatre ans, Yupha est la doyenne du bar. Elle possède un nez épaté, des lèvres charnues, des oreilles avec de longs lobes comme celles du Bouddha avec deux lourds anneaux métalliques et le large bassin de ces femme nées pour enfanter mais ce qui lui donne un air de femme-girafe, c'est son long cou, au travers duquel on devine sous

la peau claire le fin réseau bleuté des vaisseaux sanguins. Elle raconte qu'à ses débuts, il n'y avait pas tous ces contrôles.

— Une meuf qui en voulait, gagnait facilement sa croûte, le reste c'était de la littérature.

Privilège de l'ancienneté, Yupha est préposée aux cérémonies. Elle décapsule une bouteille de soda grenadine et la dépose avec une barre chocolatée Siang Hai devant une statuette dorée d'enfant. La *mamasan* est convaincue que l'enfant Khuman Thong protège le bar du mauvais sort et apporte la bonne fortune. Il paraît qu'il adore la couleur rouge et les aliments sucrés. Certains racontent que les moines fabriquent la statue avec des restes de fœtus, des os humains pour accroître sa puissance. Je ne crois pas trop à toutes ces superstitions avec Khuman. Je crois dans la parole du Bouddha mais pas à tout le reste autour.

Dans la chaude lumière de l'après midi, Yupha s'est confortablement installée devant le bar pour avaler un bol de nouilles.

— Tu veux un conseil de vieille pute, Toy ?

— Je t'écoute, vieille pute.

— Claque pas toute ta thune comme une écervelée… Ma mère achète des vaches avec l'argent que je lui envoie. Je possède déjà un beau troupeau de huit bêtes et elles font des veaux chaque année que ma mère revend. Regarde Lek, elle fait plus de fric que moi mais elle n'a pas mis un rond de côté.

Plus âgée, Yupha ne peut faire le poids face aux prédatrices plus jeunes qui ont le feu aux fesses alors elle a choisi son créneau marketing, celui des voluptés ensommeillées et maternelles. Elle a ses fans, une clientèle d'habitués constituée depuis des années et qui ne monteraient pour rien au monde avec une autre fille.

De temps en temps, si un trainard passe devant elle avec un regard oblique, elle relève la tête de sa soupe et lance un sonore « *sexy man, handsome man, come take shower with me* ». Alors le type ne peut s'empêcher de rougir ou de rigoler dans la rue surchauffée. Je réalise qu'ils viennent autant pour se faire draguer par les filles que pour une sieste coquine. Ici, ils ont l'impression d'être désirés, d'exister. Certains font même plusieurs fois l'aller-retour entre la Second Road et le front de mer, un large sourire de satisfaction aux lèvres. Si c'est un vieux flapi, Yupha lui lance:

— *Sexy papa, I like you. I want you fuck my pussy please!*

Ça fait partie du cinéma du *soi* 6. Personnellement, je préfère les hommes de quarante ans aux petits jeunes. Ils sont plus doux, plus attentionnés, moins anguleux parce que cabossés par la vie. Ils me font parfois penser aux survivants d'une sale guerre. Des «

polytraumatisés » comme ils disent à la télé. Au fond, ça me touche de les voir me serrer dans leurs bras. Beaucoup sont divorcés, ils ont laissé une famille en Europe et souffrent de l'absence de leurs enfants. Justement, un type poivre et sel remonte la rue, la quarantaine et l'œil aux aguets. J'avoue à Lek:

— Il me plait bien celui-là…

— Qu'est-ce que t'attends ? Cours lui après…Tu te déballonnes ?

Je me dégonfle pas.

— *Hey black shirt…! Pay douay... Go together…*

Le type rigole, embarrassé.

— *I'll come back later next time.*

— *Mai chua... I don't believe you !*

Je ne le crois pas, je sais bien qu'ils ne reviennent jamais. J'aurais dû lancer Miss Tequila sur ses talons. C'est la plus trapue du Blue Nile. Une force de la nature capable de bloquer un *Farang* de cent kilos lancé à pleine vitesse… et de l'aiguiller à l'intérieur.

— *Just one drink inside, please* !

Dans ces cas, la *mamasan* boursouflée du « My Friend You Bar » en face nous lance des regards furieux. Son allure pue la vieille fille masculinisée un peu gouinasse que commence à tourmenter la ménopause. Le genre de mère maquerelle dont on ignore si elle est restée ensuquée dans la vie de bar parce qu'elle était trop laide pour se trouver un mari ou parce qu'elle aimait trop la compagnie de ces filles jeunes et belles. A chaque client qui pénètre au Blue Nile, elle est persuadée qu'on vient de lui piquer un consommateur alors que le type aurait sûrement continué sa route plus bas. En parlant de client perdu, le mien plaisante plus loin avec les *katoeys* du Hi Boss ! Il part sous leurs quolibets. Bien fait pour lui… *Som nan na !* Un habitué de Yupha entre. Elle se lève aussitôt… *I miss you my baby*… L'Anglais sourit quand elle lui pince le bide en disant… *You poumpouille too much*… Tu es trop gros… C'est vrai qu'il ressemble à un gros bébé paresseux… *I like poumpouille, nalak… very cute*… Elle le suit avec un air polisson en fredonnant... *You drive me crazy baby Dead excited*… En passant, elle me glisse à l'oreille :

— Sept cents d'assuré ! Celui-là vient jamais pour rien.

Le *papasan* lance avec un œil égrillard à un papy à casquette qui vient d'entrer… *Alors les retraités ont la trique…?* Le vieux me fait signe avant de s'installer sur une banquette et de commander une Chang. Je m'assieds près de lui en lui caressant paresseusement le ventre. Il me demande mon prénom.

— *Toy and you ?*

— *Marcel*

— *Massel ?*

— *No MaRRcel*

Je souris d'un air résigné. Il se cure les dents avec la langue pendant que ses doigts s'insinuent dans mon slip pour me palper. Sur une banquette du mur opposé, Yupha embrasse déjà à pleine bouche son Anglais bedonnant. Son *lady drink* est éclairé par dessous par un sous-verre phosphorescent. Du sirop de grenadine avec de la flotte… Mille pour cent de marge pour le *papasan*… moins les vingt bahts de com' pour Yupha. Mon vieux lui ne m'a rien proposé à boire. Je ne demande jamais. Je n'aime pas mendier. C'est au client de décider.

Dans le clair-obscur du bar, les défauts s'estompent : les rides, les dégâts des années, des cuites et des nuits blanches. A l'intérieur du Blue Nile, toutes les filles sont belles mais, en pleine lumière ou sous le néon cru des chambres, certains clients font la gueule : mauvaise pioche. La *mamasan* explique non sans une hypocrisie toute commerciale que la lumière douce atténue les marques du visage comme un fard.

A côté de moi, l'ancêtre hésite. Il me tâte, se tâte pour savoir s'il monte ou pas. C'est le moment crucial: celui où va se cristalliser sa décision. Tirer un coup ou bien garder sa thune bien au chaud au fond de sa poche ? La bourse ou la vie. Deux jouissances bien différentes : une courte et violente, l'autre plus durable. Choisir c'est renoncer. Enfiler le corps chaud juste à côté, ou bien aller plus loin voir si j'y suis.

Wii m'a expliqué ce matin.

— Faut avoir l'air motivée, montrer qu'on en meurt d'envie. Même le plus sinistre batracien veut de l'enthousiasme, surtout le plus sinistre ! Forcément, il n'a pas l'habitude.

Je le regarde dans le blanc des yeux et je fais glisser sa braguette d'un coup sec pour sortir sa queue que je me mets à masser lentement avec le gras de ma paume. Ne pas en faire trop, ça leur fait peur. Juste simuler un désir sincère sans les harceler. Le client doit se sentir libre dans ma main. C'est comme disait ma tante au marché:

— En affaires c'est comme en amour. Si t'en fais trop, le client va voir ailleurs. Il faut toujours se refuser un peu. Le désir est plus fort quand les choses nous échappent.

Le trente, j'ai l'école de mon frère à payer. Il commence à durcir dans le creux de ma main. Ça serait bien que le *Farang* à casquette monte. Je regarde l'horloge au mur, je pense à l'usine, à cette heure-là, j'attends la pause de l'après-midi et je commence à

sentir mes jambes gonflées. Sur le canapé, le type devient raide, son corps se cabre pour mieux chercher le contact de ma paume. J'embrasse sa bouche fanée avec toute la passion dont je suis capable, glissant ma langue contre la sienne. Il boit une gorgée de bière, s'ébroue, la trouve un peu tiède. Me regarde en silence puis finalement se lève, il cède, paie la chambre et monte sa bouteille à la main. Je me douche pendant qu'il se déshabille. Des râles sourds s'échappent des cubicules d'à côté. Par mesure d'économie, les cloisons des chambres de passe sont aussi minces que du carton d'emballage. Puis, il va se doucher à son tour se plaignant de l'eau trop froide. La douche coule avec un bruit monotone pendant que la bande-son des couples voisins accélère.

Il revient après cinq minutes, son torse de sauterelle enveloppé dans la serviette. Il a des aisselles touffues de vieux *Farang*, encore plus déglingué que je ne pensais. L'obscurité du bar n'est pas uniquement trompeuse pour les filles. Certains clients sont à faire peur quand on allume la lumière. Il me fixe tristement, la bouche tremblante. Son sexe, déjà redevenu mou, pend comme un battant de cloche sur la masse des couilles plus sombres. Monsieur a l'érection furtive, ses vingt ans semblent bien loin. Ses paupières sont bouffies comme si on venait d'en extirper du pus. Le *Farang* est assis sur le grand lit qui occupe presque tout l'espace. Ses mollets sont couverts de grosses veines bleues inquiétantes. Emballé dans sa serviette, il me fait penser à un malade désemparé qui attendrait dans un hôpital qu'un médecin veuille bien l'examiner. Il semble se demander ce qu'il fait là à poil dans cette chambre de passe et pourquoi il n'arrive plus à bander malgré mes dix-sept ans.

J'enduis le creux de ma main d'un peu d'huile pour bébé et je m'applique sur son sexe. Lui ferme ses yeux couleur d'huître morte pour se concentrer sur son plaisir. Il émet un râle étranglé, une plainte sourde de bête agonisante. Puis il me fourre son truc au fond de la gorge. Son membre huileux palpite contre ma langue. Il entre, sort, me l'enfonçant encore plus profondément, à me faire vomir le riz frit du déjeuner. Et toujours cette main vissée à ma nuque comme s'il craignait que je m'écarte trop. Il me fait mettre à quatre pattes. Je fais le vide. Je vis dans un étrange dédoublement. Mon esprit quitte mon corps. Ma bouche ne fait plus partie de moi. Je me dissous en vapeurs innombrables et mon âme s'envole, flotte au-dessus des montagnes enneigées, près du Bouddha. A quelle hauteur vivent les nuages ? Sont-ils plus hauts que le Mont Meru là où vit maman ? Le visage rassurant de ma mère me sourit. Tout cela n'est pas grave. Quand je donne du bonheur, mon karma se bonifie. Mon corps bouge sous les coups de rein. Je maintiens à distance l'écœurement qui rôde depuis qu'il a passé la porte du

Blue Nile. Le dégoût est comme un serpent de rizière qui s'enroule autour de nos âmes. Ne jamais le laisser approcher, car une fois qu'il est là, impossible de le faire lâcher.

Il a du mal à venir. J'ai l'impression que ça dure des heures. Il veut que je le prenne à nouveau entre mes lèvres. Je retire la capote et un goût de vieux pneu remplit ma bouche. Finalement alors que je n'y crois plus, il me la colle au fond de la gorge. Tout mon corps se contracte, comme un moribond qui va crever… Il vibre comme le compresseur de l'antique frigo de ma tante. Je détourne la tête. Il finit d'éjaculer sur mon menton : une semence claire, peu abondante. J'ai le ventre serré, le dégoût de tout, mais surtout de moi. Un sentiment aussi gluant que son sperme. Je m'essuie soigneusement dans ma serviette et je file au lavabo cracher ce goût douceâtre que, maintenant, je connais trop bien.

Dans la douche, je me savonne soigneusement le visage. Son sperme colle à ma peau, je frotte comme une malade pour le détacher. Quand je reviens, il est figé toujours dans la même position. L'idée me vient qu'il est peut-être mort. Ça doit arriver parfois vue la moyenne d'âge de la clientèle de Pattaya. Je dis en lui souriant… *mai pen raï… ce n'est pas grave*… J'apprendrais plus tard que pour les *Farangs*, « le client est roi »… En Thaïlande, *Loukaa pen Patjao*... Le client est Dieu.

Après la douche, il se rhabille, prend sa casquette sur la table de nuit et me donne mille bahts avec une lueur de gratitude dans le regard. Je fais un *waî* pour le remercier du pourboire, les *Farangs* aiment bien les *waî*, ils trouvent cela exotique Ses yeux sont humides de reconnaissance. A côté, les gémissements ont cessé. Je reconnais les voix de Lek et Wii et celles de deux Anglais très jeunes. Le genre hooligan qui te bourrent sans égard. Des petites frappes qui tripent si la fille morfle et qui t'annoncent d'entrée *« je vais te faire sortir les tripes par le cul tellement je vais te baiser* ». A tout prendre, je préfère encore mon vieux qui bande mou, je le trouve émouvant. Les deux *Angkrit* parlent fort au travers de la mince cloison, comme s'ils étaient seuls au monde et que les autres comptaient pour que dalle. Ils parlent des filles avec des rires gras, de comment ils les ont baisées.

*

* *

J'adore circuler dans la ville tôt le matin quand l'air est encore frais et que le petit peuple part travailler : vendeuses du marché, réparateurs de motos, livreurs. J'aime voir la lumière blanche frapper de plein fouet les façades des immeubles. Je me rappelle avec tendresse ma tante et nos expéditions picaresques pour le

marché de Buriram. Le matin, quand Pattaya se réveille, elle pourrait presque ressembler à n'importe quelle ville thaïlandaise, la faune du soir n'est pas encore de sortie. Moi aussi le matin, je ressemble à n'importe quelle fille thaïlandaise.

Angus, mon client de la nuit, me ramène en moto au Blue Nile. Un Australien athlétique au sourire charmant qui travaille deux mois d'affilée sur des plateformes pétrolières avant de bénéficier d'un mois de congé qu'il passe systématiquement à Pattaya. Il gare sa Honda Air Blade devant la vitrine de l'Aquanaut Dive pour se renseigner sur le prix des sorties en mer. Un homme âgé est assis à un bureau, il lève la tête de ses papiers et détaille à Angus avec un regard bienveillant les différentes formules avec les prix. Pendant ce temps, je regarde les photos des différentes plongées. Sur chaque cliché, les plongeurs rayonnent de bonheur. Si les images sont là pour donner envie, c'est plutôt réussi. Je reconnais certains noms de poissons vus à l'aquarium de Paragon. Le magasin a beau être *soi* 6, je n'ai jamais vu son propriétaire barbu trainer dans les bars.

— Nous avons un départ dans vingt minutes si ça vous dit. Le gros de l'équipe plonge avec bouteilles mais je peux prévoir une sortie en tuba pour la petite.

Angus se tourne vers moi avec un air embarrassé. Je ne dis rien, je fais l'idiote car je sais qu'il n'a pas prévu que je vienne. La plongée coûte chère. Le vieil homme me regarde admirer les photos, il se caresse la barbe de la main droite et rajoute d'un ton protecteur:

— Bien sûr, le tuba sera gratuit pour la petite.

Je sens un immense bonheur remplir ma poitrine. J'ai soif de rêve liquide. Je vais nager avec les poissons. J'apprends que le vieil homme est anglais et s'appelle Jeff. Une demi-heure plus tard, nous embarquons sur un long bateau en bois pour filer au large. Le bateau s'enfonce dans les vagues à chaque embardée. Le soleil tape fort, heureusement un toit en bois protège la dizaine de personnes qui ont embarqué. Finalement, après plus d'une heure, le pilote arrête le moteur et jette l'ancre près d'une petite île, pas très éloignée de Koh Laarn où nous étions allés avec François. Jeff me dit en thaï que cet îlot s'appelle Koh Rin. Il m'équipe d'un tuba pendant qu'Angus et les autres clients enfilent des combinaisons noires comme celles des films de plongée que je regardais à la télé. Ils se laissent tomber en arrière avec leurs bouteilles d'air comprimé. Jeff saute du bateau en me disant… *Follow me*… Dans l'onde tiède, je retrouve très vite les réflexes de la nage, les mouvements de grenouille que François m'avait appris. Juste sous la surface, je découvre des coraux de toutes les couleurs : un récif

affleure et des myriades de poissons multicolores patrouillent autour. La vie foisonne dans ce monde sans gravité. J'ouvre les yeux, Jeff leur donne de la nourriture, je tends la main. Les poissons viennent flairer mes doigts.

J'ondule avec plénitude comme dans un aquarium au milieu de ce récif corallien. Avec des gestes doux, Jeff me montre les êtres vivants les plus curieux. Il semble vouer un grand respect à cette mer qui le fait vivre. Je reconnais émerveillée de petits barracudas, une murène. Soudain, il me saisit le bras pour me montrer une grande raie qui vire à une dizaine de mètres devant nous. Elle semble voler au ralenti dans l'eau. Nous nous éloignons du bateau. A deux, je me sens en confiance. Un petit squale tourne près d'un récif, il me fait comprendre que je ne risque rien, que c'est une rencontre inoffensive. J'espère voir des tortues mais apparemment ce n'est pas le bon endroit ou le bon moment. J'aperçois également deux poissons scorpions biscornus. Je ne vois pas le temps passer. Quand nous remontons vers la surface, je m'aperçois que je suis épuisée, nous sommes restés plus d'une heure dans l'eau. Je suis aux anges. Jeff me demande en thaï :

— Alors ça t'a plu ?

— C'est magique… Je ne sais pas comment vous remercier.

— C'est déjà en partie fait avec ton sourire.

Le reste de la palanquée remonte à son tour. Angus semble ravi de sa plongée. Un homme d'équipage a dressé un buffet au centre du bateau avec du riz, du curry de poulet et des fruits coupés. Tout le monde a faim. En fin d'après-midi, un pickup nous dépose au magasin de plongée. Quand les filles du Blue Nile me voient passer devant le bar, elles lèvent les mains en poussant de grands cris.

Cette journée a été comme une grande respiration loin du tapin quotidien. J'ai l'impression de revenir d'un voyage dans le monde originel. Je n'ai pas eu le temps de penser à Sai ou à ma famille, ni à moi-même pas une seule fois. Le soir, dans mon sommeil, je rêve que je flotte entre deux eaux, que je respire dans l'eau accompagnant les poissons clowns et les crabes bleus dans leurs promenades coralliennes.

*

* *

Wii dort ramassée sur elle-même. Je tire le rideau. Il est plus de midi. Elle grogne, la joue dans une main, la tête enfouie dans un gros ourson en peluche offert par un Finlandais. Elle cuve sa cuite de la veille. Je descends en claquettes acheter du poulet sauté au basilic à une cuisine roulante.

En bas, Poum, la femme de ménage, est en train de lessiver le carrelage du bar à grandes eaux. Elle émet un grognement qui pour elle veut dire bonjour. C'est elle qui a la charge de la lessive et du ménage. Elle se plaint en permanence de sa surcharge de travail. Faut dire qu'avec une centaine de short times les bons jours, ça en fait du boulot : le linge à laver et à repasser, les draps à changer quand ils sont trop crades, les serviettes pleines du foutre à mettre à tremper, les douches à déboucher à cause des cheveux des filles ou des longs poils blanc des clients, les poubelles débordant de capotes pleines, de cotons à démaquiller, de vieux tubes de KY et de Kleenex aux couleurs variés.

Poum n'arrête pas. Mais je crois que ce n'est pas le plus dur pour elle. Elle vient d'une famille où les gamines travaillent dès qu'elles savent marcher. Non ça n'est pas le plus dur pour elle. Vous voulez que je vous dise ? Le plus dur pour elle, c'est de voir certaines Miss qui ne rincent même pas le lavabo après s'être lavées les dents se faire en deux heures en regardant le plafond ce qu'elle ne gagnera jamais en un mois à suer comme une bourrique. Même pas en rêve. Mais avec ses quarante-cinq ans et ses soixante-quinze kilos pour un mètre quarante-trois, c'est pas gagné pour Poum si elle décide de se mettre au tapin. Dehors, la marchande impassible remplit deux barquettes. Un puissant parfum de basilic, d'ail et de viande grillée monte vers mes narines frémissantes.

Beaucoup de clients viennent de Bangkok : des expatriés qui passent le week-end avec les filles de bar de Pattaya. Les après-midis de semaine sont souvent assez calmes, quelques habitués, souvent des retraités qui vivent à Pattaya avec femme et enfants. On s'ennuie parfois. Certaines filles somnolent par intermittence. A notre âge on n'est jamais rassasié de sommeil. Pourtant grâce au Blue Nile, j'ai retrouvé une routine et des amies. Je travaille bien et je commence à me créer une clientèle d'habitués. J'envoie plus régulièrement de l'argent à ma tante et je lui ai même fait la surprise d'une machine à laver le linge en appelant un magasin de Buriram qui est venu au village la lui installer. Elle m'a appelé pour me remercier avec des sanglots de joie confuse dans la gorge. Ça la soulagera un peu du quotidien maintenant qu'elle est vieille et ça l'incitera peut-être à moins se laisser aller sur l'hygiène.

Je m'aperçois parfois avec un sentiment de honte que je pense moins souvent qu'avant à Sai, que son souvenir s'estompe. La vie continue. La cicatrice se referme mais la question demeure. Qu'est-elle devenue ? Je ne le saurai probablement jamais et cette incertitude est insupportable. Je ne peux m'empêcher d'être inquiète les soirs où je me sens triste. Comme si l'inquiétude restait tapie dans mes pensées n'attendant qu'une faiblesse de mon âme

pour ressurgir. Parfois, je la crois morte. Comment expliquer ce long silence autrement ?

Pattaya-la-maléfique ne dort jamais. Hier, des policiers ont retrouvé le corps d'une fille d'une vingtaine d'années sur la plage de Jomtien. Elle a été identifiée grâce à son tatouage : Oum venait d'avoir vingt et un ans, une fille-mère de Nakhon Sakhon. Personne ne sait si c'est un meurtre, un suicide ou juste un accident après une soirée trop arrosée. Les journaux sont remplis de ces morts violentes : *Farangs* défenestrés ou étouffés dans un sac plastique, filles égorgées. Wii constate avec un air philosophe que l'on meurt jeune à Pattaya.

Porn sort catastrophée des toilettes.

— Merde, j'ai mes règles. Trois jours sans bosser. Trois jours à pointer le doigt vers mon ventre en disant aux clients qui veulent monter... *Sorry Darling, I have accident*... Et puis, leur gueule en s'apercevant qu'ils m'ont rincé pour rien. Un *lady drink* de perdu. Ils disent rien, trop fiers, mais ils pensent quand même que je les ai bien roulés.

— Pourquoi tu leur dis pas avant le *drink* ?

— La Reine-Mère veut pas… Elle dit au *papasan*... *Lady have periods cannot fuck but can take care*… Monsieur Papa est pas convaincu, il a des retours négatifs de clients mais il écrase. De toute façon, ici c'est pas lui qui commande.

On passe des heures interminables à poireauter devant le bar en papotant. Les *Farangs* occupent la plus grande part de nos discussions. Celui-ci est *jai dee*… Gentil, celui-là *jai dam*… Méchant. Le *big money* ou bien le *kiniao*, les radins, les *Cheap Charlies* comme dit Yupha. Le pire des défauts à Pattaya. Chacune évoque avec fierté sa collection de clients fidèles, ses amoureux, ses mails et surtout, seule réelle preuve d'amour pour une fille de bar, les virements réguliers qu'elle reçoit d'Europe.

Un mercredi en fin de matinée, le *papasan* monte dans les chambres pour nous réveiller. C'est la première fois qu'il fait cela.

— Debout les filles, habillez-vous vite, on démarre dans vingt minutes.

— Merde où il nous emmène ?

Wii me répond d'un air sérieux.

— J'ai oublié de te dire mais quand Monsieur Papa a des problèmes de fric, il vend parfois des filles à un bordel de la frontière cambodgienne !

Je regarde Wii… inquiète pendant que les autres se marrent comme des baleines, se foutant manifestement de ma gueule. Elles

finissent par lâcher le morceau. Le « Blue Nile » est une maison sérieuse. Malgré sa gueule de rat alcoolique, Monsieur Papa met un point d'honneur à faire tester « ses filles » comme il dit. En évoquant la « six », il devient lyrique, parle du *soi six* comme du *soi sex*, de la zone érogène de Pattaya alors que c'est un *soi* plutôt minable soudé au ciel laiteux. Andy est très fier de tenir un des rades les plus en vue de la rue *:* une forme d'accomplissement après une vie ratée passée dans une usine de la banlieue de Glasgow. Après tout, ce sont ses potes retraités, le plus souvent mariés à des femmes thaïes, qui viennent l'après-midi boire un coup et parfois, se faire sucer. Les contaminer ferait désordre.

Une fois les filles sur la plateforme du Nissan, Andy ferme l'abattant, contemple avec solennité son cheptel les mains sur les hanches, avant de démarrer fièrement en allumant les feux de détresse. Yupha lâche… *Un coq à la tête de sa basse-cour*… qui fait rire toutes les filles entassées sur la plateforme. Moi je trouve qu'on ressemble plutôt à un de ces pickups transportant les manoeuvres vers leurs chantiers de construction. Au Banglamung Hospital de Naklua, le test est moins cher que dans les hôpitaux pour touristes de Pattaya : cent vingt bahts par fille, un prix de gros. A Pattaya ce sont des voleurs… jusqu'à huit cent bahts. Pour qu'Andy paie le test, il faut que l'entraineuse bosse depuis au moins deux semaines. Le *papasan* se justifie en disant :

— Tellement de filles abandonnent au bout de quelques jours.

Yupha fait remarquer ironique que ce n'est pas très logique, mais Monsieur Papa fonctionne comme ça. Nous sommes de retour pour le déjeuner. Vers trois heures, un homme entre prudemment. La cinquantaine épaisse, la peau fraîche, les dents puissantes, il porte des chaussettes blanches sous ses sandales Birkenstock, un short long, une ceinture banane et un teeshirt noir avec « *I love soi 6* » écrit en grosses lettres blanches.

— *Where is Lek ?*

La Reine-Mère répond qu'elle n'est pas libre, qu'elle redescendra dans environ une heure. Le type essuie ses lunettes avec son tee-shirt, l'air drôlement contrarié. Il bougonne qu'il est pourtant venu tôt.

— *You want another girl ?* demande la *mamasan.*

— *No, I want Lek*

Il regarde sa montre, déçu, puis ressort dans la lumière verticale qui inonde le *soi*. Son après-midi est foutue. Mam hausse les épaules:

— La prochaine fois, il réservera. Les mobiles, c'est pas fait pour les chiens.

Je rejoins Yupha sur la petite terrasse qui donne sur la rue. Le regard attendri, elle fait défiler sur son téléphone des photos de sa fille : un lutin de sept ans aux yeux pleins de vie. Elle l'appelle, parle avec elle de son école avant de me la passer. Une voix enfantine me demande:

— Comment tu t'appelles ?

— Toy, et toi ?

— Chompoo, je m'appelle Chompoo. Tu connais ma maman ?

Je comprends maintenant pourquoi Yupha dépense une fortune en cartes prépayées 1-2-Call. Est-ce que la gamine a une idée du boulot de sa mère ? Sûrement pas, trop petite. Elle comprendra plus tard, à l'école quand elle se fera traiter à la récréation de « fille de pute ».

— Elle est très bonne élève Chompoo, elle sera docteur, m'assure Yupha après avoir raccroché, j'économise et je ferai les sacrifices qu'il faut, en tout ca, pas question qu'elle bosse dans un bar. C'est vrai, à quoi cela aurait servi que je me sacrifie si Chompoo se retrouve comme moi ?

Je ne dis rien. Après tout, moi aussi j'étais bonne élève et ça ne m'empêche pas d'être assise avec elle devant le Blue Nile à racoler les clients qui passent. Je n'ai aucun regret, on ne rejoue pas les morceaux de notre vie qui nous déplaisent. Sai avait raison : « La vie est une route à sens unique ». Je réalise ma chance de ne pas être mère comme Nut avec sa fille Arissa. Il faudra que je lui envoie un peu de fric pour la chambre. C'était moche comme on s'est quitté l'autre fois.

*

* *

Je ne la connais que de réputation. Toutes les filles en parlent avec un mélange de respect et de jalousie. La superstar du Blue Nile est pourtant bien là, en chair et en os, debout au milieu du bar et entourée d'une cour d'obligées. Yaa est rentrée de Khon Kaen aujourd'hui. Je la dévisage : une taille élancée, un visage éblouissant, de longs yeux de Princesse mongole, comme incisés au scalpel. C'est au fond de ses prunelles qu'elle puise son charme principal, un regard irrésistible qui mêle bienveillance et ironie. Yaa est toujours de bonne humeur, elle arbore en permanence un sourire lumineux qui vient de l'intérieur. Non seulement elle est top classe mais, en plus, c'est une chic fille toujours prête à dépanner les copines dans la mouise. La moitié du Blue Nile lui doit du fric. Souvent, celles-là même qui la débinent le plus en privé. Un bar est comme une famille : mêmes liens, mêmes

rancœurs parfois, mêmes haines souvent.

Yaa connaît la règle des bars qui dit que tout argent prêté est perdu, mais elle continue à faire crédit comme pour s'excuser de son succès. Les moins jolies s'en sortent difficilement. Pattaya est une jungle où la « loi du plus fort » est devenue la « loi de la plus belle ». Quand elle repère un homme, les ailes de ses narines palpitent, comme celles d'une tigresse se dilatent pour mieux saisir l'odeur de sa proie.

Yaa a tout compris de Pattaya. Elle ne fait pas dans la dentelle: vieux, jeunes, beaux, laids… Tout y passe. Elle en devient même un peu philosophe, affirmant en vérifiant la ligne de ses sourcils avec un miroir de poche:

— Plus ils sont moches, plus ils sont amoureux…

Lorsqu'elle parle des deux maisons qu'elle est en train de faire construire près de Khon Kaen, les yeux allongés de Yaa brillent d'un plaisir presque charnel. En montant un client, elle pense sacs de ciment, fers à béton, factures des artisans en souffrance.

Quand elle repère un *Farang* se dandinant au milieu du *soi*, le teint vif et la démarche sûre, Yaa fonce droit dessus, allume une petite lueur dorée dans ses pupilles avec un panneau « *Fuck me please* » et plante son regard dans les prunelles du type. Un cobra royal face à un lapin malade. Le lapin n'a aucune chance de s'en tirer. Yaa séduit avec un mélange dévastateur de candeur et de perversité. Une professionnelle habile au point de donner l'illusion parfaite de l'innocence. En général, le type se laisse entraîner à l'intérieur du Blue Nile sans résister, pétrifié par sa beauté. Le visage de porcelaine chinoise s'illumine alors d'un sourire complice genre « tu ne vas pas regretter ton choix ». Yaa dit toujours:

— Si le type résiste c'est qu'il vient de baiser un peu plus haut. Le buffle qui vient de boire tourne le dos à la mare.

Yaa n'insiste jamais pour les *lady drinks*.

— Vingt bahts de commission, pour perdre une heure à les écouter déblatérer en anglais. C'est du temps perdu ! J'ai mieux à faire. Je me concentre sur l'essentiel.

L'essentiel, c'est monter le client le plus rapidement possible et le vider d'un coup de rein net et précis… Yaa redescend généralement dix minutes plus tard aussi impeccable qu'en montant. Impériale, elle ouvre la porte du fond et débouche au milieu des beautés brunes du Blue Nile, un sourire amusé sur les lèvres. Les clients médusés la suivent du regard et souvent, elle remonte aussi sec en croisant parfois dans l'escalier, imperturbable, le *Farang* ahuri qu'elle venait de laisser sous la douche.

Lek assure que si Yaa ne porte pas de culotte c'est surtout pour

gagner du temps. Elle affirme que la chatte de Yaa est comme l'antenne délicate des insectes : capable de détecter chaque molécule de désir à des centaines de mètres à la ronde. Lek ajoute avec une grimace que c'est dégueulasse de s'asseoir sur les sofas sans culotte en laissant partout des traces de limace. Mais Yaa s'en fout, elle prend tout ça avec le sourire d'une Impératrice qui sait que Lek est juste jalouse parce qu'elle ne fera jamais le quart de ce qu'elle engrange tous les mois.

Derrière une convivialité de façade, je comprends vite que le Blue Nile bourdonne de commérages et que nous sommes des concurrentes. C'est le règne du chacun pour soi. La plus belle mange la plus laide, comme le tigre mange la biche : cruelle réalité. Des clans se forment, souvent par origine géographique : celles de Khon Kaen, celles de Petchabun. Elles veulent toutes recréer un village virtuel, l'âme thaïe demeure terrienne, nous restons un indécrottable peuple de paysans. Finalement, c'est drôle que moi et Sai soyons devenues amies. Nous ne sommes pas de la même province, du même *jangwat*. L'exception qui confirme la règle.

*

* *

Jeff passe au bar me demander si je peux les accompagner sur le bateau pour une plongée vers Koh Manwichai. Il me dit en lissant sa barbe sablonneuse avec mélancolie :

— Tu assureras juste la mise en place du buffet. Seng, le commis qui s'en occupe d'habitude, est rentré trois jours au village. Mais tu auras le temps de plonger, là-bas j'espère voir des tortues.

Ça me fait bizarre de le voir au Blue Nile pour la première fois. Il vient d'un autre monde, marin. Sa présence me semble déplacée, inassimilable dans cet environnement de canapés défoncés et de boîtes de Kleenex. Je me sens presque gênée qu'il me voie sur mon lieu de travail maquillée et en tenue de combat mais lui ne remarque rien, trop habitué à croiser tous les jours la faune interlope du *soi* 6. Il paraît que quand il a ouvert son club, il y a vingt ans, le *soi* 6 était un *soi* comme les autres avec juste deux ou trois bars. Toute la soirée, je me sens excitée à l'idée de m'évader demain pour une journée en mer, d'échapper à la routine de la six pour aller nager au milieu des poissons.

Le lendemain, je passe à la boutique de plongée à dix heures. Une dizaine de touristes grimpent dans le pickup. Jeff me confie deux glacières pleines de la nourriture préparée par un restaurant de Naklua. Le même bateau rouge nous attend à quai. Dès que tout le monde a embarqué, le navire pivote vers le large pendant que Jeff m'explique que Koh Manwichai est un peu moins éloignée de

la côte que Koh Rin. Une fois sur la zone de plongée, tout le monde s'équipe de bouteilles avec l'instructeur. Je prends un tuba mais Jeff me dit :

— Tu t'es très bien débrouillée la dernière fois. Tu es douée. Je l'ai vu de suite avec l'expérience. Tu ne veux pas essayer avec une bouteille ? Ce ne sera pas très long et je t'accompagnerai tout au long de la plongée, nous n'irons pas profond.

Je ne dis rien mais une immense joie m'envahit. Cela veut dire que Jeff me fait confiance, que je vais pouvoir suivre les poissons plus bas, descendre le long du tombant des récifs. Il m'équipe, m'explique le fonctionnement du détendeur de plongée. C'est lourd, un peu compliqué, je commence à regretter la légèreté de mon tuba. Je me souviens de ses explications lors de la plongée de Angus. Je bascule la première dans l'eau baignée de lumière, il me suit. Une fois dans la mer, je ne sens plus le poids de l'équipement. Je commence à apprécier ma liberté de mouvement. Je le suis vers le récif. Nous descendons très lentement vers trois ou quatre mètres. Soudain au pied du récif, je vois une tortue marine en train de brouter une prairie d'algues marines. Jeff me regarde et lève le pouce, nous nageons un peu plus loin mais sans descendre plus profondément. Nous volons au dessus de la chevelure des anémones de mer qui oscillent au gré de la houle, je remplis mes yeux de ces couleurs si vives qu'elles semblent nettoyées de ce brouillard métallique qui recouvre les objets terrestres. Etrange impression de flotter dans l'atmosphère d'une planète silencieuse. Tout parait léger, en apesanteur : les poissons écureuil, les poissons papillons, les animaux chimériques s'amusent au milieu des bulles et narguent les oursins aux longues pointes noires.

Après une demi-heure, il me fait signe de remonter doucement à la surface et de regagner le bateau. Une fois sur le pont, je lui fais part de mon émerveillement. Je comprends pourquoi les *Farangs* viennent de si loin pour admirer cela. J'ouvre les glacières, je dresse le buffet, tout a été préparé à l'avance, cela me prend tout juste une dizaine de minutes, je comprends alors que Jeff aurait pu le faire sans moi mais que c'était un prétexte pour me revoir et m'inviter à cette plongée merveilleuse.

*

* *

Je commence à mieux connaître toutes les filles du Blue Nile. Des amitiés se confirment, d'autres se distendent. La plus gaie c'est Noï, une petite boule de chair avec des jambes minuscules : pas vilaine, juste un peu trop ronde et courte sur patte mais avec des nichons proprement fabuleux. Toujours d'humeur joyeuse, elle

gazouille du soir au matin avec une volubilité étonnante, comme une caille ventrue qui se serait saoulée de fruits trop mûrs. En mouvement permanent entre le bar et le *soi*, souple comme un écureuil malgré sa graisse et ses pattes trop courtes, Noï n'arrête de jacasser que pour avaler sa soupe de nouilles.

Un vieux au ventre gonflé de gosse mal nourri s'assoit à côté de Noï qui s'est soudain arrêtée de babiller.

— Viens plus près, viens par ici dit le vieux en saisissant son bras potelé.

Elle obtempère soudain devenue silencieuse.

— Quelles belles cuisses tu as. Reste tranquille.

Il se met à la peloter dans l'obscurité de l'alcôve, à la tripoter sous sa robe. Mais Noï d'habitude si enjouée refuse ses lèvres épaisses au client qui insiste pour l'embrasser. Elle vient au bar chercher une lingette d'un air maussade. La *mamasan* lui dit sur un ton impérieux.

— Cherche pas de prétexte pour te lever. Pourquoi tu l'embrasses pas ? Tu sais plus embrasser ?

— Pourquoi vous dites ça Mam ?

— C'est pas comme ça que tu vas le faire monter.

— Il pue de la gueule. On dirait que quelqu'un a chié dans sa bouche.

— Fais pas la dégoûtée. C'est pas en serrant les fesses que tu vas nourrir ta famille ? T'attends quoi ? Tom Cruise ? Au fait, Brad Pitt vient d'appeler pour te faire dire qu'il annulait pour ce soir.

La grosse Cambodgienne qui sert au bar se met à ricaner comme une hyène. Pour une fois que c'est pas elle qui se prend une branlée:

— Tu veux que je te dise Noï ? Tu chipotes.

— Je chipote pas Mam, je vous assure.

— Tu chipotes, je te dis. On voit bien que t'as pas connu la faim. On relève pas sa jupe de la même façon quand on a le ventre vide.

Noï revient s'asseoir près de son client, elle se fait plus câline. Elle est beaucoup plus petite que lui. Il se vautre dans ses nichons, tripote en douce son ventre rebondi. Sur le sofa, pour l'embrasser à pleine bouche, elle doit tendre sa gorge avec une émouvante paresse animale. Elle colle fougueusement ses lèvres molles contre la cavité édentée de la momie, lui fouillant le museau en fermant les yeux pendant que le vieux lui étreint la taille. L'air content, le client finit sa Singha tiède et s'essuie la bouche d'un revers de la main. Elle porte le coup de grâce.

— *Pay cambon… Go upstair ?*

Le vieux la fixe de ses yeux d'insectes, il réfléchit un instant. Puis il se lève péniblement pour la suivre en titubant. En passant près du bar, Noï jette un regard de défi à la *mamasan* semblant lui dire « Tu a vu comme je te l'ai emballé le vieux ? »

— Je prends la clef de la 3

La *mamasan* se tourne alors vers moi:

— Elle est parfois un peu longue à la détente Noï. Toujours à jacasser un peu partout mais quand faut y aller, y a plus personne. Il faut prendre le fric et oublier le reste, oublier ce qu'ils te font. T'en as pas envie mais tu le fais quand même. Le client paie pour qu'on prenne soin de lui.

— Je connais la leçon mais reconnaissez aussi que certains clients sont crades !

— Crois-moi Toy, j'ai débarqué à la six il y a vingt ans, j'en ai vu des filles toutes fraîches juste débarquées de leur rizière : des ambitieuses, des timides. Certaines ne savaient même pas se servir de toilettes anglaises et sortaient dans la cour pour pisser accroupies. Maintenant elles ont toutes un mobile, un compte internet et des profils Facebook. Pareil pour les *Farangs,* t'imagines pas combien la clientèle a changé. Ils sont plus jeunes maintenant.

— C'est mieux non ?

— Mieux ? C'est encore pire pour les filles. Crois-moi les vieux cradingues qui sentent la pisse, c'est loin d'être les pires.

— Vous parlez comme une vétérante de la guerre. C'est qui les pires alors ?

— Les pires ? Ce sont pas ceux qui sont sales ou qui insistent pour enculer les filles. Non, les plus dangereux, ce sont justement cette nouvelle clientèle de mecs plus jeunes, plus beaux : les *pak waan*… les *sweet mouth*, ceux qui vous font croire qu'ils vont vous sortir du bar et qui jettent la fille au moment précis où elle commence à y croire. Regarde les poignets des filles à Pattaya.

— Les poignets ?

— Souvent cisaillés. Une sur deux a essayé de se foutre en l'air parce qu'une de ces enflures l'avait laissée tomber.

— Pas de risque que ça arrive avec moi, Khun Mam. Je suis forte.

— Ne dis pas ça Toy, ça peut arriver à tout le monde, ça pourrait même encore m'arriver si je retombais amoureuse. On n'est jamais immunisée contre ça.

J'accompagne Wii chez la coiffeuse. Un barbu un peu cradingue avec un teeshirt sans manche Singha Beer entre pour une coupe. Il

fait le geste d'un ciseau avec ses doigts:

— *How much?*

— *loy bahts … hundred baaAAhts !*

Il s'assied en se caressant la barbe. La patronne le prend en main.

— *Where do you come from ? You have lady thai ? You like lady thai ?*

Elle lui montre une fille grasse du Hawaï Bar en train de se faire maquiller… *Beautifull lady … What you think ?* A la fin, le barbu branche la grosse avec l'impression de se l'être draguée à la régulière alors qu'elle tapine dans un bar vingt mètres plus bas.

XII

Ma tante a appelé hier soir pour avoir des nouvelles. Je l'appelle trop rarement. En fait pour être franche, pour ainsi dire jamais. Après tout, c'est pour elle et Vidura que j'accepte tout ça. J'ai de la chance, si les filles du Blue Nile vivent constamment sous la pression de leur famille, *Pâa* ne me parle jamais d'argent. Elle dit toujours que ça va, même si je n'ai rien envoyé depuis un bon moment et que je sais parfaitement que « ça ne va pas ». Je comprends à demi mots qu'elle aimerait que je rentre pour la fête des Mères, *Wan Maê*. Après tout, je suis un peu la fille qu'elle n'a jamais eue. Je demande à la *mamasan* qui me donne tout de suite son accord.

— De toute façon, on doit obligatoirement fermer pour le jour de la Reine

La veille de *Wan Maê*, le *soi* 6 ressemble à une ruche. Les clients affluent, ils savent que demain, ce sera ceinture. Un groupe de jeunes crétins gueulards descend la rue, tous habillés des mêmes chemises à fleurs. On dirait un groupe en virée, une équipe de je ne sais trop quel sport, les *Farangs* en ont tellement inventé pour tromper leur ennui. Les types fanfaronnent pour se donner du courage, font semblant de ne pas s'intéresser aux filles qui les racolent et pouffent de rire mais ils jettent quand même des regards en coin. Un des mecs, plutôt pas mal, croise le regard amusé de Yaa. Il s'immobilise, une statue de sel. Yaa minéralise les hommes. Je sens qu'il hésite entre continuer sa virée avec ses potes ou rejoindre les beaux yeux de la tentatrice qui lui sourit. Puis il oblique vers le Blue Nile sans même prévenir ses amis, Yaa se lève… *Je vous laisse*… Jalouse, Porn a les yeux en fentes, le bout de sa langue légèrement sorti de sa bouche.

— Tu sais combien elle s'en est prise aujourd'hui ?

— Pourquoi ? Tu comptes ?

— Douze ! Ça va faire le treizième et il fait encore jour, dit-elle l'air dégoûtée. Celle-là c'est vraiment la fille de la grande putain.

De temps en temps, Yaa monte faire la sieste avec Mam et le *Papasan*. On n'a jamais pu savoir si le *Papasan* payait pour ça. Porn est persuadée que oui.

— Il y a des tas de choses dont je ne suis pas sûre dans la vie

mais je suis certaine que Yaa ne baise jamais gratos, même avec le patron et la patronne.

Devant le Hi Boss, yeux écarquillés et lèvres humides, des *ladyboys* se pavanent en tortillant leurs corps trop maigres, leurs fesses osseuses. On dirait des spectres agglomérés comme des phalènes autour de lampes rouges. Assise devant le bar, la grande Yupha raconte des histoires salaces en attendant un habitué. Une vieille au visage buriné tire un chariot débordant de grosses peluches, c'est une grosse journée pour elle. Miss Tequila lui achète un Pikatchu jaune pour sa gosse. Elle aussi rentre demain pour trois jours en Isaan. *Wan Maê* c'est sacré.

Deux heures du matin, la plupart des bars ont abaissé leurs rideaux métalliques. Demain, beaucoup de filles se lèveront tôt pour attraper un bus pour l'*Isaan*. La rue est presque déserte. Seul quelques *katoeys* efflanqués se tortillent encore au milieu du *soi* claquant des talons sur le macadam et essayant d'injecter de la féminité dans leur démarche. Elles évoquent pour moi des chiennes affamées rôdant à la recherche d'une proie égarée pour entretenir, un jour de plus, leurs errances. Elles peuvent être parfois plus belles que des femmes, mais ils ne seront jamais des mères.

Devant le Blue Nile, Miss Tequila est assise seule sur un tabouret en plastique rouge. Le regard éteint, elle fixe le haut de la rue. Elle attendait un client qui n'est pas venu. Elle pense qu'elle s'est saoulée pour rien, pour se donner un courage dont elle n'aura pas besoin. Demain, elle aussi retourne dans l'*Isaan* et elle a tout juste de quoi payer le bus.

*

* *

Au village, rien n'a changé en apparence à part quelques voitures neuves et de nouveaux postes de télévision. Il y a aussi de plus en plus de banderoles de soutien à l'ancien Premier Ministre Shinawatra en réaction aux décisions de la Junte militaire d'interrompre la plupart des programmes de subventions au milieu rural et notamment les prix d'achat garantis pour le riz. Mais ici la politique c'est l'écume des jours, à part quelques jeunes excités désoeuvrés, la plupart des villageois se désintéressent complètement de la politique. Tout paraît immuable au milieu des rizières, des femmes accouchent, des enfants naissent pendant que des vieux disparaissent. Des petits êtres encore proche de l'état larvaire mais déjà dotés de leur propre destinée, de leur forme de visage, de leur nature bienveillante ou malveillante, de leur façon de faire l'amour plus tard. La roue inéluctable du Samsara tourne comme elle l'a toujours fait. Elle me pousse un peu plus avant dans

la grande file d'attente de l'Humanité. Chaque naissance annonce une mort prochaine.

Sous l'auvent de la petite maison, je découvre avec un bonheur qui m'étonne la machine à laver de marque coréenne LG mais « Made in Thailand » qui trône rutilante comme une idole ménagère. *Pâa* me remercie même si elle avoue que de temps en temps, elle continue à laver le linge à la main pour économiser l'électricité.

Elle fait réchauffer la soupe de poulet au coco et à la citronnelle qu'elle a préparé m'apprenant en farfouillant dans ses casseroles que la Princesse borgne est partie rejoindre ma mère sur le Mont Meru.

— Elles doivent continuer leurs parties de carte au-delà des nuages, en attendant que la vieille Tuk vienne les rejoindre, me dit-elle. Ce qui ne saurait tarder si j'en juge par les cuites mémorables qu'elle se prend.

Ma tante aussi attend de s'en aller, elle semble souvent ailleurs. Elle n'a plus aucune autorité sur Vidura. Mon frère grandit comme une mauvaise herbe, il ne fait strictement plus rien : ni à l'école, ni pour aider ma tante. Jusque là, ce n'est pas nouveau mais à présent, il ne fait même plus semblant. Le gosse malingre dont la santé inquiétait ma mère est devenu un adolescent niais et insolent. Violent et rétif à toute forme d'autorité, il passe le plus clair de son temps à se fracasser la tête en écoutant sur le mp3 que je lui ai offert le rap débile de Thaitanium et à trainer avec les vauriens du village. Quand je lui demande si ça va à l'école, il pousse un grognement nasal et malpoli pour me rabrouer.

J'ai souvent envie de le saisir par la tignasse et de lui cogner violemment la tête contre l'angle de la table. Juste pour l'entendre pour une fois articuler quelque chose de compréhensible, ne fut-ce même qu'un cri de douleur. Sa vie se passe entre la télé, le négligé intentionnel de sa coiffure « en chien » et ses copains tarés du village qui démontent des motos volées pour revendre les pièces à Buriram et se saouler ensuite à la bière Chang.

Pour célébrer *Wan Mâe*, j'offre dix mille bahts à ma tante. Elle pourra acheter du riz et des petits porcelets noirs à engraisser. Elle ne me demande même pas la provenance de tout cet argent. Son esprit est ailleurs, peut-être en train de prendre son envol pour rejoindre son mari. Au moins, ce désintérêt pour le quotidien évite qu'elle ne se pose trop de questions sur mon travail. Je fais ce que je peux pour n'avoir rien à me reprocher, mais je sais que tout cela est vain. Ma famille se résume à un frère mal barré et une tante à moitié morte. Au moins depuis que j'envoie assez de fric, les usuriers de Buriram ne tournent plus autour de la maison de ma

tante. J'en profite aussi pour remplir le frigo et les placards de *Pâa* en faisant des courses chez la mère Malee, l'épicière du village. Là je croise Am venue acheter des sachets de pâte de curry. Elle me demande:

— Tiens ma jeune vieille amie ! Toujours à Bangkok ?

— Oui toujours. Mais heureusement que je reviens de temps en temps pour souffler.

Elle a posé la question comme si elle savait quelque chose. Qu'est-ce qu'on raconte sur moi au village ? Que je suis une fille de mauvaise vie ? Est-ce que Nut a bavé sur moi ? Je n'ose rien demander, sans alimenter plus encore les ragots. Je lui demande si elle a le temps pour venir déjeuner à la maison.

— Alors j'apporte un plat.

— Tu es sûre que ça n'embête pas ton mari.

— Lui ? Tu plaisantes, il n'est jamais là, toujours entre Buriram, Khorat et Bangkok pour ses affaires. Il veut s'associer avec le groupe Charoen Pokphand, le consortium le plus puissant du pays pour ouvrir des Seven-Eleven dans les dernières petites villes de la région encore épargnées. Comme il n'est jamais à la maison, je l'ai surnommé Seven-Eleven. Entre sept et onze minutes de présence par jour au domicile conjugal.

Je ne peux m'empêcher de regarder la mère Malee qui n'écoute pas notre conversation, trop occupée à chercher des boîtes de crème de coco dans le capharnaüm de son arrière-boutique. Les petites épiceries comme la sienne sont condamnées. Nous nous retrouvons à midi, assises en tailleur sous l'auvent en bois de notre maison autour d'une salade chaude de porc et de vermicelles et d'une soupe aromatisée à la badiane.

— Il fait beau, viens on va manger les gâteaux aux haricots doux que j'ai apportés sous le jacquier de l'étang, me demande-t-elle. Ça nous rappellera le bon vieux temps.

Le chemin n'a pas changé. Les mêmes fleurs sauvages, les mêmes parfums enivrants et ces abeilles butineuses qui bourdonnent entre les odeurs chauffées par le soleil. Nous seules avons changé : moins insouciantes, plus adultes, déjà inquiètes, taraudées par la maternité et les soucis de la vie. Nous nous allongeons sous le jacquier fidèle au milieu de ce petit univers somnolent du début de l'après-midi, guettant l'engourdissant délicieux de notre jeunesse. Am prend ma main dans la sienne:

— Tu sais Toy, j'ai du mal à tomber enceinte et je commence à me faire du souci. Nous avons été voir des médecins à Khorat pour des analyses. Je prie souvent au temple mais rien n'y fait.

— Si ton mari n'est jamais là. Comment veux-tu que ça marche ?

— Je sais… C'est un fantôme.

Son mariage avec ce type reste un mystère pour moi, une profonde déception mais peut-être est-il différent du sale gosse que j'ai connu. Je prie tous les jours pour que mon frère change lui-aussi. Pourtant si je suis franche, au fond de mon cœur j'ai l'impression d'être toujours restée la même depuis l'enfance. Bien sûr, j'ai grandi comme un arbre pousse mais tout en gardant la même forme, la même structure, la même couleur. Oui je suis certaine que la forme de ma personnalité, l'esprit qui m'habite sont restés rigoureusement les mêmes, qu'on ne vieillit pas à l'intérieur et que c'est tout le drame de la vieillesse, de tous ces hommes âgés venus à Pattaya revivre leurs vingt ans. Leur âme est la même, une âme prisonnière d'un corps qui se dessèche, se décompose mais une âme qui continue à vouloir aimer et être aimé… Un esprit qui refuse de mourir, de s'avouer vaincu.

— Tu te souviens quand nous venions ? me demande Am.

— Oui, j'ai l'impression que c'était hier.

— Tu l'imaginais comment la vie ?

— Je ne sais pas. Nous rêvions et mieux valait ne pas chercher à savoir.

Nous laissons les gâteaux fondre dans nos bouches en regardant dans le ciel bleu les cumulus prendre des formes étranges. Les nuages n'ont pas d'autres soucis que d'être poussés par les vents d'altitude et de pleurer sur les campagnes pour y répandre la vie. Ils me font un peu penser à ces chats bien nourris qui passent leurs journées à philosopher en attendant le repas.

Le soir, je dîne avec ma tante et je reste ensuite tranquillement assise devant la maison à contempler les archipels d'étoiles aussi innombrables qu'inaccessibles. L'atmosphère est douce. Je ressens en moi un apaisement, une douceur qui ressemble à la nuit. J'ai toujours éprouvée un grand sentiment de sécurité dans l'obscurité. Dans l'ombre, je ne peux être vu mais je peux observer la nature sous la lumière de la Lune. Près des étangs, la cime des manguiers jette de faibles éclats froids, presque métalliques. Plus loin, l'obscurité se fait épaisse comme de la cendre, juste traversée du crissement des insectes qui se cherchent pour s'accoupler dans le noir et continuer le cycle des vies. Je perçois les lointains aboiements de chiens inquiets qui s'appellent d'un village à l'autre. La nuit, le parfum du frangipanier du voisin est plus prononcé. L'analyse de mes sensations change ma perception du monde, de mon être. En quoi vais-je renaitre ? Dans le corps de cette blatte qui rampe avec une lenteur lunaire sur le

mur de notre maison ? Peut-être dans la peau claire d'une fille de la *Hi So* ou bien dans celle d'un flic véreux de Pattaya. Suis-je réelle d'ailleurs ou bien simplement le personnage éphémère d'un rêve agitant l'esprit d'un être qui me dépasse ? François ne m'a jamais rappelé. J'ai souvent voulu composer son numéro mais au dernier moment, j'ai appuyé sur la touche rouge. Par orgueil ou par peur. Je ne sais pas. Je sais juste ce qu'il pense de moi et ça me suffit. Mon destin est peut-être d'être une fille de joie, pas une amante ni même une épouse. Après tout est-ce si désirable de devenir la femme d'un seul homme ? De devoir laver son linge, torcher les mômes et faire la vaisselle ? Pourtant, les soirs de solitude, je souffre tellement que je crois sentir que des crabes dévorent mon cœur et mon âme. Sai aussi me manque, d'une autre façon : un sentiment d'amour mêlé à cette inquiétude qui ne cesse de me ronger. Ma mère, mon oncle, François et maintenant Sai… Une série noire. Ceux que j'aime semblent inéluctablement condamnés à disparaître de ma vie du jour au lendemain.

Ma tante s'est levée à l'aube pour m'accompagner jusqu'à l'arrêt de bus. Deux perles brillent dans ses yeux quand le nuage de poussière apparaît sur la route avant de s'intégrer à l'air matinal pour se dissoudre dans la campagne. Je reprends la route du retour non sans un certain soulagement. Je ne suis pas plus à ma place au village qu'à Pattaya. Où est ma vie ?

Sur l'écran vidéo, le chauffeur passe un film. *My girl* raconte l'histoire attachante de Jeab et Noï-Naa, deux enfants dont l'enfance en province ressemble à la mienne. Une amitié fragile entre un garçon et une fille dont les pères sont coiffeurs et concurrents. Une amitié se noue et elle pourrait se transformer en amour si la vie n'en avait pas décidé autrement. Jeab, le garçon, ne reverra Noï-Naa que quelques années plus tard quand elle l'invitera à assister à son mariage. Quand le générique de fin apparaît, j'ai les yeux remplis de larmes tant cette histoire d'amitié me touche.

Dans le bus Buriram-Pattaya, beaucoup des filles somnolent par intermittence. Nous nous ressemblons : la même origine, la même dèche et des parcours identiques. Nous rentrons toutes travailler après un trop court intermède familial. Les plus jolies vendent leur cul, les autres travaillent dans des usines, des hôtels ou des supermarchés.

XIII

Un client a renvoyé Miss Tequila quand elle s'est désapée à cause de ses vergetures. Elle redescend dans le bar l'air dévasté, en demandant si l'une d'entre nous veut monter la remplacer. Sans même nous le proposer, Lek se lève immédiatement, relève ses cheveux en chignon et arrange sa robe pour la rendre plus moulante. Puis, elle réalise à nos regards consternés sa grossièreté et s'excuse aussitôt de sa précipitation :

— Vous comprenez, j'ai besoin de fric en ce moment.

Faut dire que depuis trois semaines, Lek fréquente un petit mec thaï aux cheveux gominés qui bosse dans un karaoké. Tout le monde l'appelle Kob, « la grenouille ». Elle lui file tout son fric et n'a jamais un rond sur elle. Avant de bosser au « Supachai KaraOK», Kob raconte en rigolant qu'il est resté un mois dans un gogo du Boy'z Town.

— Deux clients en un mois. C'est la merde *gogo boy* ! Beaucoup trop de mecs à se branler sur la piste, peu de clients.

Muai thaï… boxe thaïe, Big C ou mototaxi, le spectre des avenirs possibles est limité pour ces « petits mecs », comme les surnomme Wii.

— Des bons à rien, pourris gâtés par maman.

Quand elle dit cela, je ne peux m'empêcher de penser à Vidura. Nous n'avons plus ni terre, ni maison. Lui aussi devra un jour quitter le village pour la ville. Que fera-t-il ? Taxi *moteusai* ou petite frappe trafiquant de la dope ? C'est peut-être un gosse buté, mais il n'est pas méchant, il n'a pas mérité cela. Mais avons-nous ce qu'on mérite ? La vie ne distribue pas les récompenses, chacun se débrouille comme il peut avec la chance et la malchance. Un soir qu'elle avait trop bu, Noï m'a avoué qu'elle était venue bosser parce que son frère était en préventive à Petchabun. Une sale histoire de vol avec violence. Le frangin risque de prendre quatre ans ferme si elle ne lui paie pas un bon avocat qui saura parler aux juges et graisser la patte de qui il faut. Alors elle est venue bosser à Pattaya. Depuis, je la regarde différemment cette petite boule enjouée qui sautille en permanence en tirant moqueusement la langue, je lui trouve bien du courage. Si mon frère plonge un jour, je ne lèverais pas le petit doigt. Il se débrouillera. Ce que je fais

pour lui, c'est uniquement pour ne pas peiner ma tante. Uniquement.

Lek est redescendue de son remplacement, nous commençons à gonfler les ballons en papotant, enveloppant le bar dans un gazouillis sucré de petites filles. La patronne du restaurant au bout du *soi* apporte les plats préparés. Devant le Blue Nile, un jeune cochon embroché tourne sur un demi-baril de métal rouillé rempli de braises.

Jiab est une ancienne du Blue Nile qui a raccroché les gants. A trente ans, il était temps de se marier. Pour célébrer ce mariage et un généreux dédommagement payé par le mari norvégien au bar, la *mamasan* a organisé une fiesta dans la rue devant le bar. Les fêtes attirent toujours les clients qui viennent manger gratos et elles confortent les filles dans la certitude qu'un jour, ce sera à leur tour de s'envoler vers le paradis blanc. En plus, ça fait enrager les autres *mamasans* du *soi* 6. Le genre de petits plaisirs sadiques que Mam ne se refuse jamais.

Jiab couvre de baisers d'oiseaux la nuque d'un homme au visage poupin et aux cheveux filasse. Une nuque aussi rose et grasse que le cul d'un nourrisson. Son mari discute avec ses potes dans une langue râpeuse et gutturale faite de grognements étranges qui tranchent avec le tendre babil des filles. Jiab n'a jamais quitté la Thaïlande et ne supporte pas le froid, est-ce qu'elle va se faire à la Norvège ? Pourtant ce soir, c'est elle la star du Blue Nile, toutes les filles l'envient et se prennent à rêver de partir un jour pour l'Europe. Son copain ressemble un peu au goret rose en train de rôtir sur le tonneau de braises. Des copines de Jiab débarquent, Pouy une fille dodue mi-thaïe mi-négresse insiste pour qu'on mette le tube de reggae thaï de « Job 2 do ».

Pourquoi me fait-elle cela ?
Regarde regarde regarde ce qu'elle fait

Pouy bosse au O Bar, une meuf défoncée vingt-quatre heures sur vingt-quatre au *ya baa* que lui fournissent les crevards qui trainent toute la journée devant le magasin de tatouage. Elle n'a jamais connu son père, un sergent américain de la Navy qui lui a pourtant légué son principal capital. Une fois caramélisée, Pouy tape sur ce cul bombé qui lui vaut une véritable vénération de la part de certains clients en disant *Chocolate papa give me big boom*.

Si Lek rechigne à lui filer un peu de fric, ce sale petit chacal de Kob n'hésite pas à venir la relancer au bar avec une rage de jeune chien. La semaine dernière, elle est rentrée le visage masqué

derrière une grosse paire de lunettes de soleil. Elle ne pleure pas à cause des coups mais parce qu'elle est terrifiée à l'idée de perdre cette gouape. Peut-être aussi parce qu'elle ne pourra pas bosser deux ou trois jours. Le fric part vite quand rien ne rentre, surtout avec ces sangsues de mecs thaïs.

— Me crois pas plus bête que je ne suis, je sais bien qu'il couche avec son pote mais je l'ai dans la peau, avoue-t-elle.

Je repense à Nut, à ma mère, à Sai aussi. Je suis contente de ne pas être à la colle avec un de ces parasites. Le *Papasan* monte le volume de la sono et vide deux bouteilles de Mékong et une bouteille de coca dans un seau à glace.

— C'est ma tournée, venez boire les filles. C'est Papa Andy qui régale

Les filles ont vite compris. Un essaim de guêpes avides d'alcool s'agglomère avec des pailles autour du seau. Il faut que les esprits se réchauffent. Miss Tequila s'est pomponnée, un client a promis de repasser la prendre pour un *long time* à onze heures. Yupha pousse à fond la sono avec le tube de Bird Thongchai et Jintara. Aussitôt les filles bondissent au milieu de la rue en reprenant à tue-tête

Qu'est-ce qui ne vas pas ? Je ne t'aime pas alors je ne viendrai plus.
Pourquoi es-tu venu ? Tu ne m'aimes pas alors tu n'as pas à venir

Toutes les filles se tortillent à moitié saoules au milieu du soi 6 dans une joyeuse mêlée. Un *katoey* qui sort avec un ami du Norvégien insiste pour que l'on mette du *Morlam,* la musique de l'*Isaan*. Narines dilatées pour mieux prendre son souffle, il s'empare du micro pour accompagner les miaulements de la chanteuse. Au bout de dix minutes, un chahut terrible s'installe. Des filles excitées dansent avec les clients pendant que d'autres reprennent en chœur les tubes *Isaan*. Monsieur Papa arbore un large sourire, la fête bat son plein. Le Blue Nile a encore démontré qu'il était LE bar du *soi* 6. Le *ladyboy* profite du chaos général pour s'enfiler en douce des pleins verres de whisky pur comme si c'était du coca.

On éclate les ballons. Le *katoey* vacille avant de s'effondrer tout du long sur le sol carrelé. Il se casse en deux pour mieux se vider les tripes dans un formidable bruit de vidange. Il est allongé, avachi dans ses glaires foireux. Les relents acides montent du sol chaud m'obligent à sortir pendant que Poum va chercher un seau pour nettoyer.

Dehors, les yeux vertigineusement vides, Miss Tequila est assise devant le bar regardant la cohue en inspirant toutes les trente secondes un bâton à l'eucalyptus. Ses bras ballants pendent entre

ses cuisses écartées. Il est plus de deux heures du matin. Apparemment, son client n'est toujours pas repassé.

Je monte me coucher. La voix chaude et les yeux sincères de François me manquent terriblement. Je rêve à sa présence, à son torse contre mes seins, à son sexe dur dans mon ventre. A-t-il rencontré une autre femme en France ? Pense-t-il encore à moi ? Il est la seule bonne chose qui me soit arrivée à Pattaya.

Je m'endors assommée de fatigue.

*

* *

Comme à chaque départ vers l'Europe, Pattaya renouvelle ses stocks de chair fraîche. La terre *Isaan* semble aussi généreuse en filles qu'elle est avare en riz. Mam nous informe qu'une nouvelle va remplacer Jiab la « Norvégienne ». Elle est de Sisaket, une province proche du Cambodge d'où beaucoup d'ouvrières de Pathum venaient. Certaines ne parlaient même pas *Isaan,* mais un mélange de *khmer* et de *suay* qui nous faisait beaucoup rire. Finalement, on trouve toujours plus plouc que soi.

Nong débarque à trois heures de l'après-midi vêtue d'un haut noir qui dégage sa taille étroite et d'un short blanc qui lui moule les fesses au millimètre. La première chose qui me frappe, c'est son visage limpide presqu'enfantin avec un front large, des cheveux soyeux et deux virgules d'ombre qui creusent ses joues. Elle possède une jolie frimousse que des yeux étonnés rendent intelligente, un corps mince avec une charpente équilibrée, une épine dorsale souple et cambrée. Si son corps hésite entre l'enfance et l'âge adulte, ses seins sont ceux d'une femme, gros comme des *som oh :* ces pamplemousses à la peau épaisse que les marchandes épluchent à longueur de journée derrière le Mike Shopping Mall pour les vendre aux bus de Chinois. Des seins glorieux avec des pointes mauves aussi longues que des filtres de cigarettes. Deux petites outres pleines qui ballottent contre son buste encore adolescent. Nong ne se sépare jamais du portrait de Rama V qu'elle porte en pendentif. Ce roi modernisateur plus connu sous le nom de Chulalongkorn dont on nous apprend à l'école à révérer la mémoire sacrée est presque un Saint : il a aboli l'esclavage en 1895 et résisté aux colonisations anglaise et française. Dès que mon regard a croisé celui de Nong, nous sommes devenues amies.

Je contemple sa belle bouche sensible, la légère rougeur au sommet des joues. Avec ses jambes fuselées, Nong appelle l'amour comme un aimant attire la ferraille. Yaa risque d'avoir de la

concurrence. Tout bar possède une hiérarchie que l'arrivée d'une nouvelle peut bouleverser. Mais Yaa garde une longueur d'avance avec l'important fichier clientèle qu'elle s'est constituée et dans lequel elle note les petites préférences de ses clients ou les prénoms de leurs gosses. Les types tombent de haut quand après six mois elle leur ressort l'âge et le prénom de leur gamine restée en Irlande. Elle consulte régulièrement le mobile qu'elle porte attaché à une lanière autour de son cou. Beaucoup d'habitués la réserve par SMS tant il est risqué de débarquer à l'improviste.

Nong est vierge, *borisut*. La *mamasan* a pré-vendu sur photos son pucelage à Hiroshisan: un Japonais de cinquante ans dont les sourcils hérissés me font penser à des arêtes de poisson. Mam est pressée de livrer sa commande.

— Tu comprends, explique-t-elle à Yupha, le *Yippoun* a tout de même déboursé vingt mille bahts d'avance pour inaugurer la petite.

Dès que Nong a franchi la porte du Blue Nile avec son maigre sac de voyage, la *mamasan* a appelé Hiroshisan pour lui annoncer la nouvelle et le rassurer sur son avance. Conserver la virginité d'une créature aussi fraîche et gracieuse à Pattaya, c'est plus difficile que garder une bougie allumée au milieu d'une tempête tropicale. Mieux vaut ne pas trop tarder dans l'œil du cyclone. Dix minutes plus tard, le Nippon déboule pour admirer la fraîcheur de sa belle pouliche. Il salue la nouvelle en lui serrant timidement la main. Derrière d'épaisses lunettes de myope, il couve sa promise du regard. Je me demande qui est le plus impressionné les deux. Mam lui promet que cette femme-enfant sera prête pour dix-huit heures, malgré les dix heures de bus que Nong a encaissé depuis son village. Quand la *mamasan* nous la confie, je demande à la petite:

— T'es sûre que ça va aller, pas trop crevée ?

Nong me répond en plaisantant:

— Il n'y a pas que les filles de Buriram qui soient vaillantes.

Nous la rassurons et commençons à la préparer pour son grand soir. Je lui trouve une résignation sublime d'insecte tourmenté par des enfants. Je suis anxieuse pour elle. Elle le devine et me sourit. Curieusement, c'est presqu'elle qui me console avec une certaine candeur.

— De toute façon, j'ai trop attendu. Et puis, si mon pucelage peut profiter à ma mère alors tant mieux. C'est une sacrée somme vingt mille bahts. C'est à peu près ce que mes parents gagnent en un an.

Si la plaine du Chao Praya est le grenier à riz du monde, Pattaya en est le sexe. Une fente parfumée qui attirent tous les

insectes mâles pressés de s'y brûler les ailes… *Yippoun*-Japonais… *Yerman*-Allemands… *Farangset*-Français… *Angkrit*-Anglais… *Italii*-Italiens.

Nong sourit, chaude et pleine d'instinct, comme une épousée se préparant à une noce. Nous la récurons, la coiffons, la maquillons comme on le ferait avec une poupée ou avec une petite sœur. Je pense à ma copine Am, aux noces dont elle n'a jamais voulu me parler. Les nuits de noces tiennent rarement leurs promesses. Ce ne sera peut-être pas pire pour Nong. Au contraire, ça peut être le début réussi d'une belle carrière. J'admire ses mains, douces comme la peau des jeunes mangues, ses poignets d'enfant, les fossettes lombaires qui creusent le bas de son dos. De temps en temps, la *mamasan* monte surveiller sa protégée avec un air inquiet.

Une fois Nong apprêtée, Mam me demande de descendre servir au bar. Un client à la moustache limoneuse m'aborde et m'offre un verre. Il dégage une forte odeur de sueur :

— *Do you have children ?* me demande-t-il.

La première fois, j'ai naïvement cru que les clients s'intéressaient vraiment à moi, à ma famille. Wii m'a vite mise au parfum :

— T'emballe pas Toy. Ils s'en foutent de ta vie ou de tes gosses, ils détestent juste les ventres défoncés par les grossesses. Les ventres en « peau de couilles » comme ils disent. Ils préfèrent des peaux de tambour.

Les clients sont méfiants car la majorité des filles de Pattaya sont là parce que le père de leurs enfants les a laissées sans ressources. Même à seize ans, certaines ont déjà un gosse à charge. Je réponds que je suis sans enfant. Le client veut fraterniser mais j'ai l'esprit ailleurs, je pense à Nong, ma « petite sœur ». Que fait le Nippon en attendant sa jeune fiancée ? Peut-être finalement plus angoissé qu'elle, pas sûr qu'il ait le beau rôle au final… ou alors, impatient à l'idée de serrer dans ses bras cette adolescente, ne tenant plus en place maintenant qu'il a pu admirer son beau paquet cadeau. Lek devine mes pensées, balance sur un ton moqueur :

— N'y pense pas trop, le papy va se bourrer de viagra pour être à la hauteur. *Blue pill* au Blue Nile.

Lek n'aime pas les Japs qu'elle trouve ennuyeux. Yupha lui rétorque en rigolant qu'ils sont peut-être ennuyeux mais qu'ils sont *big money and small dick*. Pendant que je bavardais avec Lek, mon client s'est éclipsé sans un mot. Heureusement que la Reine-Mère est obnubilée par ses vingt mille bahts, sinon elle m'aurait passé un savon.

Miss Tequila veut aller acheter à bouffer dans un boui-boui qui

vend des trucs à emporter. Lek la taquine.

— Encore ! Putain mais t'arrête pas, tu viens de t'enfiler deux bols de nouilles

— J'ai faim, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse. Tu viens avec moi, Toy.

On s'arrête devant la vendeuse de brochettes. Miss Tequila en commande un plein sachet plastique avec des yeux gourmands puis se tourne vers moi.

— Tu prends rien ?

— Je garde la ligne pour les garçons

— Oh lâchez-moi un peu avec ça.

*

* *

Le lendemain, le client de la veille rapplique dès l'ouverture. Je le reconnais à son odeur rance, à son nez tombant dans sa moustache aussi. C'est tout juste s'il n'attend pas devant la porte que Yupha veuille bien relever le rideau métallique. Je balance :

— Ce mec me fait penser aux clients du Big C qui patientent chaque matin devant les grilles fermées pour avoir le privilège de pousser leurs caddies entre les rayons déserts.

— Tous coulés dans le même moule. Moins tu t'intéresses à eux, plus ils sont accro, me répond-t-elle.

Le type m'offre un verre et, tout de suite, me paie le bar. Maintenant, je suis sa chose jusqu'à demain. Une nuit à farfouiller dans mes chairs. Il me regarde fasciné. Le bar est calme, il est encore tôt. Il commande un autre verre pour faire le type cool, pas si pressé de me ramener à l'hôtel pour me tringler. Moi je ne suis pas dupe, je sais bien ce qui le travaille, sinon, pourquoi venir traîner *soi* 6 pendant les heures creuses de l'après-midi ? Le *soi* 6 c'est le Royaume des jouissances en douce, des siestes crapuleuses. Le client ne vient pas pour faire du shopping, alors inutile de faire semblant, de flâner en sifflotant les mains dans les poches. Il pousse encore moins la porte du Blue Nile par hasard. La bière y est trois fois plus chère qu'au Seven. Ce qu'il veut, ce n'est pas uniquement la sensation de bière glacée dans la gorge, c'est celle plus tiède de la femelle dans la pénombre, c'est sentir une douce odeur de femme, plonger la main dans un décolleté chaud et généreux, se la peloter en douce sur les banquettes et puis, si le cœur lui en dit, monter la fille à l'étage pour en jouir plus pleinement.

Alors tant qu'à faire les *Farangs*, je les préfère moins

hypocrites….T'as envie d'une fille, ça tombe bien je suis justement là pour ça… *short time*… *long time*. A toi de choisir.

Finalement, il se lève. Je monte chercher mon sac. Devant le bar, Wii est en train de se vernir les ongles. Je glisse mon pouce au creux de la paume de sa main dans un mouvement de va-et-vient. Curieux, le *Farang* me questionne :

— *Why you do this ?*

— *Chok dee*… Ça porte bonheur.

Ce rituel d'accouplement amuse toujours les clients qui veulent y voir la promesse de copulations éblouissantes alors qu'il ne s'agit que de chance. Les Thaïs parlent beaucoup de chance, de protection. Quand la vie est difficile et on essaie de se concilier la protection de puissances occultes. Dans le taxi collectif, il ne me tripote pas, ne dit rien, ne me regarde même pas. Il a le muscle rare, les épaules affaissées, des mains longues, nerveuses, osseuses. Il s'arrête devant un vendeur de crêpes indiennes. Il en commande une avec de la banane et du lait concentré, me demande si j'en veux. J'entoure de mes bras son corps trop maigre.

— *If I eat too much ! I poumpouille too much!*

J'ai appris que faire l'idiote les rassure. Yupha a des idées bien arrêtées là-dessus :

— Les meufs intelligentes, ça leur fout la pétoche. Ils préfèrent les écervelées, ça leur donne un sentiment de supériorité.

A la réception, le vieux gardien me demande ma carte d'identité. C'est la règle, je suis habituée, mais mon client reprend la carte d'un air offusqué affirmant que ce n'est pas la peine. Il pointe un doigt hostile vers le concierge comme on le fait vers un étranger qui vous a manqué de respect. Je prends sa main en disant… *No problem*… Je m'en fous de laisser ma carte mais lui continue à monter sur ses grands chevaux, à faire tout un pataquès pour rien. Il dit qu'il prend cela pour un affront personnel, qu'il va parler à la direction de l'hôtel, que ça ne se passera pas comme ça. Je défends le gardien:

— *Some girls very bad, hotel takes care you good*.

Avec un geste dédaigneux, le *Farang* repose ma carte sur la table, plein d'une indulgence dégoûtée. D'un regard plein de gratitude, le gardien me remercie de mon intervention. J'ai reconnu son accent *Isaan*. Il note laborieusement mon nom dans un cahier d'écolier, son écriture est celle d'un gosse de dix ans, puis range la carte soigneusement en paquet avec les autres.

La chambre est dégueulasse. Au lieu de s'acharner sur le petit personnel, il ferait mieux de ramasser ses slips. Un cendrier vert

Chang Bier déborde de mégots, du linge sale traîne un peu partout. Je ne sais même pas où poser mon sac. J'ai envie de nettoyer mais je ne suis pas venue pour ça. Je ne suis pas Yupha. Incapable de supporter de coucher dans le désordre et la saleté, il lui arrive de ranger la chambre du client. Une fois, elle a même lavé le linge du type dans le lavabo. Paraît que le client n'en revenait pas et que ce crétin n'a même pas compris que c'était pour Yupha une manière de l'humilier. Mon crado s'approche.

— *You are very beautifull*

Ils disent tous ça avant les hostilités. Ça doit leur donner l'impression d'être des gentlemen. Je lui désigne la douche.

— *Pak waan… sweet mouth… Go shower first, please*

Après il baise et je simule. Je fais de mon mieux. Je gémis pour lui faire plaisir. Je ne sens rien, mais ils aiment quand la fille râle de plaisir. Faire jouir une pute, ils ont l'impression d'avoir touché le gros lot, de posséder l'âme autant que le corps. Je bosse qu'est-ce qu'il croit ? Il a les joues creusées, des joues d'athlète épuisé, des bulles de salive sur les lèvres et des yeux immenses cernés, troubles qui ne regardent plus rien.

Il se retire pour se finir sur mon ventre étroit d'adolescente en petites saccades avec une grimace douloureuse sur le visage. Je regarde le liquide gras aux senteurs marines qui s'écoule dans le creux de mon nombril. Je l'attire sur moi, sur son sperme étalé sur mon ventre comme de la sauce aigre-douce sur un poisson frit. Il se colle, le mélange de sueur et de sperme nous soude.

Son sourire montre que j'ai été à la hauteur.

— *What do you feel Toy ? Tell me please !*

Ce que je sens ? Le mec délire… Qu'est-ce qu'il croit ? Que je viens de tomber follement amoureuse ? Je réponds:

— *You make me so happy Darling*

— *Really ?*

Il fronce les sourcils, pas convaincu, sentant le soupçon du sarcasme en moi. J'en fais pas assez avant et toujours trop après. Il se lève nerveux et tourne en rond, comme les bêtes en cage au marché de Buriram.

Il me gonfle celui-là avec son service après-vente. Que veut-il de plus pour son billet de mille bahts ? Que je tombe à ses genoux en déclarant être folle de lui comme de tous ceux qui suivront ?

La *mamasan* a raison. Au fond, ils ne manquent pas de sexe mais d'amour. Le sexe les rend amoureux, juste l'inverse des filles. Mais c'est un commerce bien plus dangereux. Faut feinter, faire semblant d'ajouter des sentiments. L'amour, c'est le petit plus de la

maison. Les deux bananes que la marchande vous glisse en douce avec un œil complice quand vous avez acheté pour plus de deux cents bahts de fruits au marché du *soi* Buakhao.

Promotion du week-end au *soi* 6 : *Pour dix nuits avec une fille, devenez le grand amour de sa vie !*

— Je suis folle de toi *Teerak*, toi qui tourne en rond dans ta chambre dégueulasse. Toi dont les pensées circulaires se heurtent au mur de ta vie comme une mouche aux parois d'un bocal. Une mouche pleine de pensées noires avec son bide flasque et sa queue poisseuse.

Il bande à nouveau et veut remettre ça. Ça le taraude. Un verrat face à une truie en chaleur. L'instinct est plus fort que l'orgueil. Il en veut pour son argent, cherchant son instant d'éternité bien enfoncé dans mon ventre à trente-sept degrés. Il se remet en position. Alors, je montre que j'ai compris. Je me mets à émettre de petits gémissements imperceptibles, comme s'il me volait un peu plus de plaisir à chaque coup de reins, comme si les sons s'échappaient malgré moi. Je sens qu'il bande plus fort, qu'il accélère le rythme. Je pousse de petites plaintes de chien maltraité. C'est ridicule, et finalement assez drôle. Sur son visage, le sérieux des conquérants me rappelle mon frère quand il jouait au soldat devant la maison.

Ils sont attendrissants, lui et ses frères guerriers. Dès une heure de l'après-midi, ils viennent à l'ouverture des premiers bars. Taraudés par leurs glandes, ils hantent la rue avec leurs obsessions. Pourquoi tu ne m'aimes pas ? Allons ça recommence… *Pourquoi tu dis ça Chéri ? Je ne te déteste pas, c'est déjà beaucoup.*

Il veut qu'on jouisse en même temps. Il me murmure dans l'oreille… *Together*… Encore un qui prend la synchronisation des orgasmes pour une preuve d'amour. Je soupire, je geins, je râle.

— *Did you come ?*

Il est comme les autres, comme ces pauvres mâles habités par cette quête éternelle qui les agite de l'aube au crépuscule. Et même après la tombée de la nuit, surtout après, quand les ténèbres libèrent les instincts. Les pulsions les plus secrètes peuvent alors remonter à la surface des êtres comme des blattes qui sortent de leurs trous. Dans l'anonymat de la nuit, les vraies natures se dévoilent, pas toujours très ragoûtantes. A Pattaya j'ai appris à ne pas avoir peur des monstres tapis dans les ténèbres, mais de ceux qui vivent dans le cœur des hommes et qui sortent dès la nuit tombée.

Voilà, il ronfle enfin. Je ne me souviens même pas de son prénom, ni de sa nationalité. Peu importe, ils se ressemblent tous.

Non pas tous… Certains sont plus mauvais que d'autres.

Je pense aux corps que la police a retrouvés, je pense à Sai.

*

* *

— C'était comment ?

Nong est calmement assise, savourant sa soupe de nouilles dans la petite cuisine de rue qui sert de cantine aux filles du *soi* 6. Toujours aussi mignonne malgré sa nuit de noce nipponne.

— Il a été gentil avec moi. Très patient, très doux. Il a même pleuré après en disant… *Sorry, sorry… I am a very bad man.*

— Tu as eu de la chance.

— Et un bon pourboire, ajoute-t-elle en souriant.

Nong regarde sa montre puis se dépêche de se lever de table pour retourner au Blue Nile. Elle est réservée par Maxime, un Belge amateur de gamines très jeunes. Déjà un agenda de ministre. Que le règne de Nong vienne… une nouvelle impératrice s'apprête à succéder à Yaa.

Les quatre tables étant occupées, Cynthia vient s'asseoir à la mienne pour avaler son bol de nouilles. Elle est pédé, enfin *katoey,* mais moi j'appelle ça pédé parce qu'elle n'est pas coupée. D'après ce qu'on en dit *soi* Six, Cynthia en possède même une plutôt grosse pour un Thaï et a la réputation de savoir s'en servir. Elle bosse un peu plus loin au Pook Bar où elle poireaute des heures durant, assise sur un putain de tabouret en bois dont elle dit toujours, en se frottant les fesses pour nous amuser :

— Si mes clients m'avaient autant défoncé le cul autant que ce putain de tabouret en bois, je serais déjà rangée des affaires.

XIV

En fin de matinée, le patron est parti chercher les résultats des tests à Naklua. Monsieur Papa revient vers midi avec la tête des mauvais jours et demande à Miss Tequila de le suivre à l'étage. Cinq minutes plus tard, elle redescend les yeux hagards. Nous avons déjà toutes compris. Je la dévisage, incrédule. Rien n'a changé dans son visage, mais je pense « Elle va mourir ». Soudain, elle éclate en sanglots. Yupha prend sa grosse tête, la pose dans le creux de son épaule en lui caressant les cheveux, en murmurant que ce n'est pas si grave, que les vieilles photos de Mam datent de sa période au King Kong, que désormais il existe des traitements.

— Qu'est-ce que ma gosse va devenir ? demande Miss Tequila.

Elle nous jure qu'elle n'a jamais baisé sans capote, croyant naïvement infléchir sa condamnation en appel en invoquant une injustice ou une erreur de procédure. Par pudeur, personne n'ose l'ouvrir mais nous pensons toutes à ses cuites mémorables. Porn s'approche d'elle pour la rassurer.

— Paraît qu'un docteur s'occupe des malades à Pattaya. Un Français qui fait venir des médicaments d'Inde. Paraît que c'est gratuit.

Miss Tequila renifle, avale sa morve, se calme un peu. Après tout, elle respire, ne ressent pour l'instant aucun changement dans son corps. Elle sort un miroir de poche, s'examine dedans, guettant de mystérieux stigmates de la maladie mais elle ne trouve que le visage d'une grosse fille en pleurs. Pour l'instant, le virus voyage en passager clandestin comme Alien dans le film qui m'avait tellement fait peur, le virus c'est juste ce maudit bout de papier qu'Andy lui a montré et le fait qu'elle va devoir quitter le Blue Nile.

— Comment je vais faire pour gagner ma vie ?

— Tu feras la plage, conseille Porn. Y a pas de contrôle.

— Merde, quand je pense que je viens d'acheter un téléphone.

Miss Tequila sort de son sac un 8800 Gold. En voyant le Nokia, mon cœur manque de défaillir. Je le lui arrache brutalement des mains.

— Où t'as trouvé ça ?

— Qu'est-ce qui te prends ? Je ne l'ai pas volé.

J'ai reconnu immédiatement le *maha mantra* gravé.

— Tu l'as trouvé où alors ?

— Trouvé ? Tu plaisantes ou quoi ? Où tu vis ? Tu crois qu'on trouve les téléphones dans le caniveau du *soi* 6 ?

— Il appartient à une amie dont je suis sans nouvelles depuis plus d'un mois.

— Arrête ton char. Quelle copine ? Je l'ai acheté au Chinois, celui près du Tukom. Chaque jeudi, il vend pour un bon prix les appareils d'occase qui n'ont pas été récupérés, il a de vraies bonnes affaires. Celui-là a juste la batterie qui a pris l'eau.

Je caresse les mantras gravés.

— Tu l'as payé combien ?

— Pourquoi ?

— Je te le rachète.

— Pas question, il est à moi ce Nokia.

— Si tu me le revends pas, je raconte à tout le *soi* 6 que t'es positive… T'avais déjà pas beaucoup de clients mais là je te promets que tu vas avoir du temps libre.

— Tu sais que t'es une sacrée salope.

— Ça dépend avec qui. Alors combien pour la Reine des salopes ?

— Bon je te le revends au même prix si c'est si important pour Madame, mais c'est bien parce que c'est toi. Je l'ai payé quatre mille.

Je sors l'argent de mon sac à main avant qu'elle ne change d'avis. Miss Tequila est tellement contente de palper les billets que je me doute qu'elle ne l'a pas payé ce prix, mais je n'ai pas le choix. Maintenant, je suis vraiment inquiète. Sai n'a pas pu revendre son téléphone. Je suis sûr qu'on le lui a volé ou bien qu'elle l'a perdu. Il faut que je l'allume pour essayer de retrouver sa trace.

Je fonce au Big C acheter une batterie neuve et un chargeur. Le vendeur remplace la batterie en dix secondes, puis l'allume. Heureusement, il n'y a pas de code pin. Sai n'était pas du genre méfiante, c'est peut-être d'ailleurs ce qui l'a perdue. Le téléphone s'initialise avec les notes familières de Dilemma entendues des centaines de fois : ces *Oooh* comme suspendus en apesanteur.

No matter what I do
All I think about is you
Even when I'm with my Boo
Boy, you know I'm crazy over you

En les entendant, je ne peux m'empêcher de me souvenir quand Sai m'avait expliqué que Kelly Rowland faisait partie des Destiny's Child avec son idole Beyoncé Knowles. Comme Jeff m'a appris tout ce que je sais sur les fonds marins, toute ma culture musicale vient de Sai. Sans elle, je serais incapable de distinguer un seul nom dans le magma des chansons à la mode.

En sortant du Big C, je me pose chez un vendeur de glaces Swensen pour parcourir le répertoire et le journal d'appels. Je note les heures et les derniers numéros appelés. Les derniers appels datent du jour de la rafle. Plus rien après. Dans le répertoire, je trouve mon numéro, celui de Kolia, ceux de Wii, de Bed mais aussi celui de Tik, la superstar de l'Angel Witch. Maintenant, je suis sûr que Sai a fricoté avec elle. Ça ne m'étonne pas. Je pense à la tigresse jalouse qui veille sur Tik. Mon regard parcourt des dizaines de noms, plusieurs John mais aussi beaucoup d'autres dont je n'ai jamais entendu parlé : des noms du genre *Nederland_insomnia*, *Yerman_Lucifer* ou bien *Italy_Beach_Road*.

Mon index effleure le nom de Kolia sur l'écran. Le téléphone sonne plusieurs fois dans le vide avant de basculer sur boîte vocale. Je laisse un message en demandant des nouvelles de Sai. Soudain en parcourant le répertoire, je m'arrête sur *Mâe*… Sa mère ? J'appuie sur l'écran soyeux, personne ne décroche. Je cherche à nouveau dans le répertoire quand le téléphone de Sai se met à vibrer. Le mot *Mâe* s'affiche. Sa mère qui rappelle ?

— Sai ? Tu peux pas savoir combien j'étais inquiète. Pourquoi es-tu restée silencieuse ? demande-t-elle dans un dialecte d'Udon que j'ai du mal à comprendre.

— Je ne suis pas Sai, Madame. Je m'appelle Toy, une amie. Je viens de retrouver son téléphone par hasard. Vous n'avez pas de nouvelles ?

La vieille femme sanglote au téléphone. Une voix claire d'adolescente la remplace. Elle parle thaï sans accent.

— Je suis Lat, la sœur cadette de Sai. Où est-elle ?

— Je ne sais pas. Je suis Toy, sa meilleure amie. Je suis sans nouvelle d'elle depuis plus d'un mois. Je viens de retrouver son téléphone complètement par hasard. J'espérais que vous saviez où elle était.

— Ma sœur est injoignable depuis plusieurs semaines. Ma mère est morte d'inquiétude, elle ne dort plus la nuit.

— Je promets de vous rappeler si j'ai des nouvelles. Rappelez-moi à ce numéro si vous en avez de votre côté.

Ça m'inquiète terriblement que même sa famille ne soit pas au courant. Je passe l'heure qui suit à appeler tous les numéros du carnet. Je me présente comme une amie de Sai qui vient de retrouver son téléphone. Certains numéros ne répondent pas, d'autres sont désactivés mais aucune des personnes auxquelles je parle n'a de nouvelles de Sai. Je tombe sur des voix étrangères qui mettent un certain temps à comprendre que ce n'est pas Sai qui appelle. Je parle aussi avec Tik, la bombe de l'Angel Witch.

— Non je n'ai aucune nouvelle de Sai. Si tu la vois, dis-lui que je travaille maintenant à soi Cow Boy, au Baccara-a-gogo. Dis-lui aussi que je ne suis plus avec Om et que ça me ferait plaisir de la revoir.

Le soir, trop angoissée pour retourner au Blue Nile, je décide d'aller prier au Wat Chaimongkron sur South Pattaya Road. Je pénètre dans un temple désert Quand le soir vient, Pattaya a beaucoup mieux à faire que de prier l'Eveillé. Je traverse des salles vides, j'allume une bougie que je dépose au milieu des dizaines de petites flammes qui se consument doucement, chacune porte un espoir, un amour ou une peine. Je prie pour Sai, pour que mes craintes ne se réalisent pas. Je prie pour que ma mère descende plus souvent du Mont Meru pour venir habiter mes rêves. Je prie pour mon oncle qui doit faire claquer ses tongs quelque part sur les chemins du Paradis, pour ma tante qui semble impatiente d'aller le rejoindre là-haut pour cuisiner ses fabuleux currys et les servir aux anges ravis. Je prie surtout pour que mon frère s'écarte du mauvais chemin qui mène aux Apâyas, qu'il devienne enfin un homme capable d'être un jour un père attentionné et responsable. Je perçois la rumeur lointaine de la ville qui me parvient assourdie.

Qu'est devenu François ? Je devrais le haïr mais je ne l'ai jamais oublié. Il m'a offert les plus beaux moments de ma vie, un bonheur que je n'ai plus jamais retrouvé par la suite, même dans les bras d'hommes plus jeunes. Avec lui, j'ai compris pour la seule et unique fois pourquoi l'amour était une telle affaire. Il ne m'appelle plus. Je prie pour qu'il soit heureux avec ses enfants, et qu'il n'oublie jamais les jours passés ensemble.

*

* *

— Ça ne servira à rien. Pour eux, nous n'avons aucune valeur. De la viande à *Farang*, rien de plus, dit Wii remontée.

J'hésite à aller trouver la police. Je suis mineure, je n'ai pas le droit de travailler dans un bar et, pour couronner le tout, je n'ai

même pas contacté le centre de formation professionnelle comme je m'y étais engagée. Wii me conforte dans ce choix, elle poursuit avec de la colère dans la voix:

— Les flics ne feront rien pour retrouver une pute. Ils te diront que Sai est avec un *Farang*. Ils s'en foutent quand il n'y a pas d'argent à prendre. Ils garderont le mobile et on se retrouvera à la case départ.

Les idées se bousculent dans ma tête. J'avais commencé à oublier la disparition de Sai mais, maintenant, l'inquiétude me submerge à nouveau, comme une marée puissante que rien ne peut arrêter. Je fais défiler les numéros de manière compulsive, persuadée quelque part dans ces chiffres mystérieux se cache la réponse à mes questions, la solution à l'énigme de sa disparition. Je caresse cet écran qui me rapproche d'elle. Je remarque un numéro avec le prénom Pricha. Est-ce le Pricha de l'usine ? Je ne les savais pas aussi proches, au point d'échanger leurs téléphones. J'appelle à tout hasard.

— Allo Sai ? J'étais tellement inquiet !

Au seul son du timbre de sa voix, toute ma vie d'avant, à l'usine, afflue dans mon cerveau comme un cadavre mal enfoui réapparait à la suite d'un coup de vent sous une pellicule trop mince de poussière. Je perçois presque cette odeur permanente de solvant et le vacarme des machines.

— Non c'est Toy. Vous vous souvenez de moi Khun Pricha ? A l'emballage. J'appelle depuis son mobile.

— Toy ? Bien sûr que je me souviens. Tu me prends pour un vieux fou ? Où es-tu ? Où est Sai ?

— Aucune idée, je voulais vous le demander. On partageait une chambre à Pattaya quand elle a disparu.

— Elle appelait toujours pour mon anniversaire, mais cette année, j'ai attendu son appel toute la journée. En vain. Et toi ?

— Rien, volatilisée depuis plus d'un mois… depuis, aucune nouvelle.

— Va trouver la Police !

— Je ne peux pas, je suis mineure. Ils vont juste me créer des problèmes sans rien faire pour la retrouver. Vous les connaissez mieux que moi.

— Ecoute Toy, je viens demain par le bus.

— Je ne veux pas vous créer de problèmes avec l'usine, Khun Pricha.

Il ricane.

— Aucun risque. Ils m'ont viré il y a un mois.

— Viré ? Pourquoi ?

— Cette ordure d'Araignée n'attendait qu'un prétexte pour que je me prenne dans sa toile. Je t'appelle quand je suis à Pattaya.

*

* *

A neuf heures du matin, Pricha appelle de la gare routière. Quand j'arrive en mototaxi, il attend à côté d'un sac de sport aussi usé que lui. Je trouve qu'il a pris un sacré coup de vieux. Peut-être son licenciement. Il me complimente :

— Tu es ravissante Toy. Plus adulte, plus femme qu'avant. Bien loin de la fille qui avait débarqué à l'usine un matin de mai.

— Merci Khun Pricha, j'ai réservé une chambre pour vous.

C'est un petit hôtel près du *soi LK* : trois cents bahts la nuit. Pas facile de trouver moins cher. C'est simple et petit, mais propre. Pas d'air conditionné, un simple ventilateur au plafond mais, en cette saison, cela devrait suffire. Pricha prend une douche, puis nous descendons déjeuner.

— Alors, tu me le montres ce fameux téléphone ?

Je lui tends l'appareil. Il semble dérouté, incapable de le manipuler. Ses yeux papillotent. Je réalise soudain ma naïveté. Pricha ne peut pas m'aider et ne me sera d'aucune utilité. La Thaïlande a plus changé en trente ans que dans toute son histoire. Il appartient à une génération à des années-lumière de la nôtre, une génération restée figée à une époque où les hommes portaient des sarongs, écoutaient la TSF et avaient ni ordinateur, ni internet, ni téléphone portable. Pricha n'est jamais sorti du piège de Thammassat en 1976. Il vit toujours là-bas, cerné par la police, enfermé dans ses furieuses espérances avec les fantômes de son passé.

— Que cherchez-vous au juste Pricha ?

— Les derniers numéros appelés et les heures.

— Je les ai déjà notés dans ce carnet.

— Tu as bien fait dit-il en me rendant le téléphone soulagé, on va tous les appeler pour connaître ses derniers appels. Et maintenant, allons chez ce Chinois où ta copine a acheté le mobile

On reprend des motos jusqu'à Pattaya Tai. Je paie pour tout car je devine qu'il est fauché. La boutique dont Miss Tequila m'a donné l'adresse est située juste avant le Tukom, un grand centre commercial spécialisé dans l'électronique. Un Chinois visqueux

nous sourit.

— C'est pour un prêt ?

— Non, un renseignement.

L'homme ne sourit plus. Pricha sort le mobile.

— Vous le reconnaissez ?

— Pourquoi ? Je devrais ? Tous ces modèles se ressemblent… Non ?

— C'est vous qui l'avez vendu. Un Nokia 8800 Gold avec des mantras gravés dans le métal c'est plutôt rare.

Le tenancier fait une moue dubitative puis saisit le mobile entre deux doigts avec dégoût comme s'il manipulait une merde de chien.

— Peut-être, si vous le dites. Vous savez, j'en vois passer des dizaines.

— J'imagine que vous gardez le nom des vendeurs ?

— J'ai un registre avec les dates et les noms.

— Pourriez-vous vérifier si vous avez racheté un Nokia 8800 il y a environ un mois ?

— Je peux regarder mais je ne demande jamais les papiers des clients, je fonctionne sur la confiance avec des reçus. Un dépôt c'est un crédit et un reçu. Si le client ne vient pas payer à bonne date avec son reçu, je mets l'article en vente pour solder le prêt. Rien de plus !

Le Chinois sort un cahier.

— J'ai trois dépôts du même modèle juste après la date que vous m'avez donnée.

Il note sur un papier des noms et des dates, mais garde la main posée dessus.

— Je vous les donne mais avant j'ai une question.

— Laquelle ?

— Pourquoi est-il important ce téléphone avec les mantras ?

— Il appartenait à une amie.

— Et alors, elle l'a récupéré, non ?

— Une amie dont on n'a plus de nouvelles.

Le patron semble embarrassé.

— Dites, je ne veux pas d'histoires, moi.

— Si vous ne nous donnez pas ces noms, la prochaine fois, ce sera la police qui viendra vous les demandez, répond Pricha énervé.

Le patron se caresse le menton procédant à une rapide analyse

comparée des emmerdements. Il lève à regret sa main du comptoir. Trois noms sont inscrits:

Mlle Watana

M. Jim

M. Fischer

En sortant, Pricha se délivre de sa colère:

— Quel enfoiré ! Sur la confiance ! Tu l'as entendu ? La confiance. Des noms passe-partout et même pas vérifiés par le magasin. Monsieur Jim…! Pourquoi pas Lord Jim…! Ce type est un receleur, rien de plus.

On s'est installé dans la chambre de Pricha. J'ai ouvert mon carnet. J'appelle à nouveau Kolia mais son numéro n'est plus sur boîte vocale, il a été désactivé. Avec le second numéro, on n'a pas plus de chance. Je tombe sur la patronne de notre coiffeuse *soi* Buakaow. Le troisième appel atterrit sur un répondeur sans voix préenregistrée où je laisse à tout hasard un message. Le quatrième numéro n'est pas en service. Peut-être un *Farang* rentré en Europe.

Souvent, nous tombons sur des boîtes vocales sans même savoir si le numéro appartient à un Thaïlandais ou à un étranger. Ce n'est qu'au bout de vingt minutes que nous commençons à tirer un fil, le numéro est celui d'un hôtel à Krabi. Je me demande pourquoi elle aurait appelé un hôtel à Krabi. La fille de la réception attend la raison de mon appel, je tente l'esbroufe.

— Je suis Mademoiselle Sai Chomsahing. Je ne me souviens plus de la réservation que j'avais faite. Pourriez-vous me rappeler les dates ?

De l'autre côté, une jeune femme à la voix polie tapote sur un clavier.

— Le 26 du mois dernier mais vous ne vous êtes pas présenté et nous vous avons débité une nuit pour « *No show* » comme cela est prévu dans notre politique de réservation. Vous auriez dû annuler au moins quarante huit heures avant pour que le dépôt vous soit restitué. Nous ne pouvons pas vous rendre votre dépôt par carte, Madame Chomsahing.

— Je ne me souviens plus du dépôt. Il était à mon nom ?

— La carte est au nom de M. Nicolaï Kouznetsov.

— M. Kouznetsov n'a pas annulé ?

— Non, en tout cas, il n'y a rien d'indiqué sur le dossier informatisé. Aucune demande en ce sens.

— Excusez-moi mais le débit est de combien ?

— C'est le tarif d'une nuit : cent soixante-dix dollars.

— Je vous remercie. Une dernière question, pouvez-vous me dire quelle est la banque à laquelle la carte était rattachée ? Nicolaï a plusieurs comptes et cela nous aidera à identifier le mouvement.

— Cela risque de prendre un peu de temps.

— Je peux attendre.

La fille tape sur son clavier puis reprend le combiné.

— La Menatep Bank à Nicosie.

— Merci beaucoup !

Je raccroche. Pricha est songeur.

— Bizarre de ne même pas de récupérer sa caution. Mais au moins on connaît son nom.

— Ce soir, je dois aller bosser Pricha. Je vais devoir vous laisser seul.

Il me regarde avec une irritation jalouse.

— Tes clients ?

— Il faut bien que je travaille.

— Tu sais Toy, la dernière fois que je suis venu à Pattaya, j'avais ton âge.

— Jamais depuis ?

— Jamais.

— C'était bien ?

— Des chemins de terre, quelques bungalows en bois. Personne n'aurait pu alors imaginer ça. Personne.

Pricha semble fataliste.

— Par moment, j'ai l'impression d'avoir tout raté.

— Vous aller retrouver du travail.

— Je ne suis qu'un vieux fou. Qui voudrait m'embaucher ?

— Pourquoi vous dites ça ?

— Les patrons s'échangent des listes de personnes difficiles. Toutes les portes se ferment devant moi.

— Dites pas ça.

— Je suis cabossé, la vie n'aime pas les loosers.

*

* *

C'est le lendemain que l'enveloppe arrive. La Reine-Mère me la remet en disant :

— Tiens, c'est une moto-taxi qui l'a apportée pour toi.

Puis, elle attend curieuse à côté de moi. Qu'est-ce qu'elle veut celle-là ? Je sens un truc lourd à l'intérieur et je décide de monter dans ma chambre. Je déchire le papier et quelque chose roule sous le lit avec un bruit métallique. Je passe la main dans la poussière qui moutonne sous le lit et je ramène un objet lourd et cylindrique… Une balle, une balle de revolver comme celles que l'on voit dans les films policiers. Dans l'enveloppe, un papier a été glissé avec inscrit en anglais.

Now forget Sai

D'un seul coup, tout le poids du monde s'abat sur mes épaules. Je m'allonge en tremblant sur mon lit, en gardant la balle serrée dans ma main. Quelqu'un quelque part a fait du mal à Sai. J'ai laissé des dizaines de messages sur des boîtes vocales et j'ai réveillé un monstre quelque part. Désormais, il sait que je la cherche. Et il sait qui je suis et où je travaille.

Je n'arrive à redescendre que deux heures plus tard, l'enveloppe glissée dans ma poche. La Reine-Mère me lance des regards en biais, frustrée de ne pas savoir. Je me fais offrir des drinks par des habitués pour me saouler et essayer de retrouver une joie factice.

Cynthia, le *katoey* du Pook bar, est assis en train de boire des shoots avec un mec qui le dévore avec des yeux fiévreux. J'espère qu'il sait que c'est un *ladyboy* car Cynthia est la copie la plus réussie du *soi* six et certains ne s'aperçoivent de leur erreur qu'au moment du grand déballage en chambre.

— Tu veux sortir avec nous à l'Insomnia ? me demande-t-elle

— Non je dois bosser, Cynthia. Qu'est-ce que tu crois ? Je n'ai pas ton succès.

— Allez, viens. Sinon je vais m'emmerder ferme avec mon Hollandais.

— Il me paie le bar ?

— Mais oui, je te dis. Il payera tout. Ça te changera les idées, t'as une sale tête.

Elle a raison, je me sens mal. Le client paie sans broncher mon *barfine* et commande deux Heineken pendant que je monte me changer. Depuis la découverte du téléphone de Sai, je me sens triste et abattue. Ça me fera du bien de prendre l'air.

Le DJ de l'Insomnia passe un mélange de House et de Hip Hop. Le Hollandais s'appelle Joop, il nous explique qu'il travaille dans une entreprise qui vend des fleurs. Sur la piste, c'est la cohue. Une patchwork humain vibre au son de la Transe: jeunes hooligans en

débardeur, retraités avide de chair fraîche, Arabes avançant groupés, prédatrices tatouées jusqu'à l'os, routards en transit vers les Full Moon Parties, caissières du supermarché Top's tapinant pour essayer de payer le loyer. La masse ondule au rythme puissant des basses.

Des videurs massifs jaugent d'un air blasé cette clientèle qui pense plus à danser qu'à consommer. Un grand blond assez séduisant s'est installé à la table voisine. Il observe du coin de l'œil, mi-amusé, mi-méfiant un ivrogne sans cou qui se tient mal, parle fort, traite avec rudesse sa copine. Le pochard a une tête de chef barbare, rouge, carrée, taillée à la hache, luisante de sueur sous une moustache blonde tombante. Au milieu de cette viande brillent deux minuscules yeux humides d'alcoolique. Nous sentons tous que la tension monte. Quatre notes résonnent, suivies des *Yeah*… Puis la voix d'Usher s'élève : une complainte, comme un avertissement.

Conversation got heavy,
She had me feelin' like she's ready to blow
(watch out oh, watch out)
She saying come get me, come get me,

Le poivrot papillonne avec une grande bringue à tête de chèvre debout à une table voisine. Sa régulière, une petite fripée à l'air mauvais s'échauffe avant d'éclater de colère. Ça part d'un coup sec. Comme un éclair claque dans un ciel d'été.

— *Don't do that! If you do that, you can die! You want to die in Pattaya. Sure you die.*

La fille menace le pochard avec une bouteille vide pendant que trois videurs se ruent sur le couple. Une minute plus tard, tout ce petit monde a été évacué sans casse vers la sortie. La table nettoyée est occupée par trois jeunes Arabes mythomanes avec leurs lunettes de soleil en pleine nuit. Quand Joop file vers les toilettes, Cynthia en profite pour filer son numéro de téléphone au grand blond avant de se coller à nouveau amoureusement à son *Farang* revenu soulagé. Le blond se tourne alors vers moi, en haussant les épaules.

— Bonsoir, je m'appelle Karl. Je viens de Suisse.

*
* *

Quelque chose m'a réveillé, ce doit être la soif qui m'empêche de dormir à chaque fois que j'ai trop bu. Je sens le corps chaud de

Karl qui respire à côté de moi. Je me lève, il n'y a plus d'eau dans le frigo. Si je sors en acheter, je ne pourrais plus rentrer sans le réveiller. Soudain je tressaillis en entendant un léger bruit métallique, j'ai l'étrange impression que quelqu'un vient d'essayer d'ouvrir la porte qui est verrouillée de l'intérieur. Une peur bleue me saisit. Je pense aux cadavres découpés, à la disparition de Sai. Et si un homme rôdait dans Pattaya à la recherche de nouvelles victimes et venait la nuit dans les hôtels prendre les filles pendant leur sommeil. Je suis nue, debout près du frigo, à un mètre à peine de la porte. Je fixe le regard plein d'effroi la poignée, elle est immobile. Mais derrière la mince porte, je sens une présence inquiétante, une menace invisible. Quelque chose qui vit, qui pense, un être qui respire lentement comme une bête malfaisante tapie dans le silence de la nuit. Un chasseur aux aguets qui guette, qui attend quelque chose. Je repense aux paroles de la vieille Tuk, à cet instinct ancestral qui sonne l'alarme si quelque chose ne tourne pas rond, cette intuition animale qui nous protège.

Après un temps assez long, je me persuade que c'est juste un client ivre qui s'est trompé de numéro de chambre. Je m'étonne de ne voir aucun rais de lumière sous la porte, depuis le début le couloir est resté plongé dans l'obscurité. Au moment où je décide de me recoucher, je perçois à nouveau un léger mouvement du métal sous tension. Une force silencieuse s'exerce sur la poignée. Quelqu'un pousse en essayant de ne pas faire de bruit. Je suis paralysée par l'effroi, cette poignée en aluminium semble si fragile. Je ressens une grande faiblesse dans les jambes, je pose la main sur le frigo pour ne pas tomber. Je n'ose pas marcher vers le lit pour secouer Karl de peur de faire du bruit. J'arrête même de respirer, figée, pétrifiée par la peur. Ça dure longtemps, rien ne se passe. La lumière du couloir s'allume, j'entends le bruit de l'ascenseur qui s'arrête à notre étage, des voix d'hommes qui parlent fort dans une langue étrangère à l'accent brutal. Puis la minuterie s'éteint dans le couloir, je n'entends plus aucun bruit. Les voix semblent avoir chassé le fantôme du couloir. Je perçois juste la soif qui me taraude. Je me persuade que j'ai rêvé, je commence à croire que je deviens folle. L'alcool, les amphètes, cette vie dérèglée, l'angoisse de la disparition de Sai. Tout se ligue pour me pourrir la tête.

Quand je me réveille le lendemain, un beau soleil inonde la chambre. Les angoisses de la nuit sont loin, mes frayeurs me paraissent soudain ridicules. Karl a le sens du confort, il entasse deux oreillers derrière son dos et les tapote pour regarder les nouvelles à la télévision. Je m'assoupis et quand je réémerge, il est déjà debout, l'air reposé, habillé d'un pantalon de toile claire repassé à la perfection et d'un tee-shirt à rayures comme en portent

les marins. Je tais mes angoisses de la nuit de peur de passer pour une bouffonne. Il pose deux mille bahts sur mon sac à main sans rien dire. Elégante discrétion. Avec ses yeux bleus et sa peau dorée, il me fait penser à la fille du bateau, un être solaire débarqué d'un autre monde.

— Tu restes prendre le petit déjeuner avec moi ? me demande-t-il en anglais

— Si tu veux ? Je prends juste ma douche.

— Je peux te poser une question ?

— Vas-y toujours…

— Tu faisais quoi avant ?

— Avant quoi…? Avant de faire la pute ?

— C'est pas ce que je voulais dire… Avant Pattaya.

— Te gêne pas avec moi, ça me choque pas. Je m'en fous. Avant, j'étais dans la confection à Bangkok. Wang Thai Textile… Tu connais ?

— Non, je devrais ?

— Non, personne ne connait Wang Thai. C'est pas une marque, juste un fabricant, un sous-traitant.

Dans le jardin de l'hôtel, de belles nappes blanches en tissu recouvrent les tables. Un personnel souriant nous propose plein de bonnes choses : du saumon fumé, des croissants frais, du vrai jus d'orange.

— Et après Pattaya ? T'envisages quoi ? reprend-t-il en beurrant ses toasts.

— Je ne sais pas, j'évite d'y penser pour l'instant… Je prends les jours comme ils viennent.

— T'aimes vraiment cette vie ?

— Parfois oui… quand on rigole avec les copines… Parfois non quand je tombe sur un connard. Je crois que c'est un peu pareil pour tout le monde non ? Et toi, tu bosses dans quoi ?

Karl reprend une gorgée d'expresso avec sur le visage un air de profonde jouissance. Il savoure les instants un à un. Le café fume dans la tasse. Il y trempe son croissant.

— Dans la pharmacie.

— Tu tiens une pharmacie ?

— Non, dans une entreprise qui fabrique les médicaments.

— Ahh ! Et ça gagne bien ?

— Ça va…

— Tu viens souvent à Pattaya ?

— Oui, j'avais une copine…

— Ahh…!

— Avant.

— Et ?

— On a rompu… Ou plutôt, j'ai rompu… Une fille à emmerdes. J'ai vécu un enfer avec elle.

Il suce son croissant trempé de café. Une télé est allumée dans la salle intérieure. Sans que je le veuille, l'image qui bouge capte mon regard. Ils rediffusent « Prison Breaks ». Je reconnais Michael Scofield, le mec avec le plan de la prison tatouée dans le dos. Un vrai dur prêt à tout pour faire évader son frère Lincoln Burrows de taule. Je me suis toujours demandée pourquoi les deux frères ne portaient pas le même nom. Ils doivent le dire quelque part mais j'ai dû louper l'épisode. Avec les copines du Blue Nile, on suit la série sur Sophon Cable TV. Même Mam en est dingue. Je reconnais ce salopard de T Bag avec son œil torve et son sourire de psychopathe. Dès qu'il apparaît à l'écran, on frémit toutes, persuadées que ce salaud est en train de combiner un coup foireux.

Karl me regarde manger, puis veut faire des photos de moi. Cela me gêne, je dis… *Assez… Po leou…* Je n'aime pas ça les photos. Puis, il me propose que nous passions la journée ensemble. Je le regarde différemment, j'hésite à accepter, après tout je suis bien avec lui. Soudain, l'alarme de mon mobile sonne. Mince, j'avais complètement oublié mon rendez-vous avec Pricha. Avant de disparaître, je lâche à Karl :

— *Sorry, I need to go now.*

*

* *

Je dois passer prendre Pricha à son hôtel. Je suis en retard. Curieusement, lui qui se réveille toujours tôt comme tout ceux dont l'usine habite le corps n'est toujours pas levé et ne répond pas aux appels de la réception.

Le gardien qui me connaît me laisse monter frapper à sa porte. Au bout de cinq minutes, Pricha ouvre enfin, dans un pyjama douteux qu'il vient manifestement de passer, les cheveux ébouriffés et l'air mal réveillé. Il ne me laisse pas entrer prétextant une chambre en désordre. J'aperçois dans la pénombre plusieurs cadavres de bouteilles. Sans lui montrer ma surprise, je lui dis qu'il y a du nouveau et lui demande de me rejoindre dans la gargote en face de l'hôtel quand il sera prêt.

Je suis déjà en train de laper une soupe de riz quand il débarque encore embrumé.

— Tu veux une soupe ? C'est chaud et ça tient bien au ventre.

Il prétend ne pas avoir faim, n'osant pas m'avouer, malgré son visage de déterré, qu'il cuve sa cuite de la veille. C'est la première fois que je le vois comme ça. Ça doit être dur d'avoir choisi une route aussi aride pour finir au chômage et avec une junte militaire au pouvoir. Il remarque sur la table l'enveloppe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre, tu vas voir.

Il glisse sa main dans l'enveloppe, en retire la balle puis lit le message.

— Merde alors, joli bijou… T'as reçu ça quand ?

— Hier après-midi, mais je n'ai pas voulu t'en parler avant.

— Une des personnes que t'as appelées…

— Sauf qu'on en a appelé des dizaines…

— Je ne sais plus trop quoi penser de ça. Qui peut lui vouloir du mal ?

— Je ne sais pas. Il y a ce Kolia. C'est bizarre cette histoire de Krabi. Il y a aussi le couple suédois. Je ne les ai jamais revus ces deux-là.

— Tu penses à autre chose ?

— Je suis dans le noir total. On est peut-être complètement à côté de la plaque. Le soir de la rafle, c'était un sacré chaos.

— Personne d'autre ?

— Tu sais Pricha, je me suis trompée sur Sai.

— Trompée ? Que veux-tu dire ?

— Sai paraissait ouverte et gaie mais je découvre que c'était juste une façade. C'était une fille secrète. Je croyais connaître sa vie mais je me trompais. Elle jouait aux cartes pour de l'argent et fricotait avec pas mal de types dont j'ignorais l'existence. Parfois elle disparaissait plusieurs jours me disant qu'elle était avec Kolia mais je ne connais pas la vérité. Elle fréquentait aussi des filles à Bangkok, peut-être même à Pattaya.

Au dessus de la ville, le ciel s'obscurcit rapidement. Une violente averse se prépare. Nous entrons dans une nouvelle saison des pluies. Une odeur d'orage flotte dans l'air et des rafales de vent soulèvent la poussière de la rue. Soudain sans prévenir, la pluie s'abat en trombes sur le *soi* Buakhaow. La toile du restaurant fuit. Pricha passe sa main dans ses cheveux pour en chasser les gouttes. Je me moque de son début de calvitie sur le haut de son crâne.

Pricha me serre contre lui, comme le ferait un père attentionné. Sa joue mouillée est froide contre mon visage.

Soudain la voix de Kelly Rowland sort de ma poche… *No matter what I do*… Un numéro inconnu s'affiche sur le portable de Sai. Je décroche:

— Hallo !

Une voix d'homme en anglais me demande:

— Puis-je parler à Sai ?

— Je suis Sai.

— Non, vous n'êtes pas Sai. Je connais sa voix. Passez-la moi, s'il vous plait.

— Et vous qui êtes-vous ?

— Un ami. Juste un ami qui a quelque chose à lui donner. Passez-la moi s'il vous plait!

— Quel est votre nom ?

— C'est une affaire entre elle et moi. Je veux juste la revoir. Dites-moi où vous êtes, je peux peut-être vous confier quelque chose pour elle si elle ne veut vraiment pas me voir.

— Le dernier restaurant à droite avant le grand marché du *soi* Buakhaow.

*

* *

Il pleut continuellement, plaintivement. Toute la ville devient aqueuse. Un SUV Nissan noir se gare lentement. Un homme élancé d'une trentaine d'année sort sous l'averse avec un paquet noir opaque à la main. Sa démarche très souple me fait penser à celle d'un sportif ou d'un militaire. Il hésite un instant, méfiant puis se réfugie à une table libre avant de sortir son mobile. Quand la voix de Kelly Rowland monte de ma poche, il se tourne sans hésiter vers nous en nous tendant la main.

— Gabriel.

Nous nous levons pour le saluer. Sa face osseuse et fine est étonnamment mobile, comme l'est parfois un visage de fille. Mince, avec ses yeux très bleus, son front large et sa coupe à la tondeuse, on l'imaginait facilement en gradé de l'armée.

— Toy et Pricha. Des collègues de Sai.

— Des collègues ?

— On travaillait ensemble à Bangkok.

— Ah ! Son usine de confection, je vois !

Il a lâché cela sur un ton condescendant, je sens déjà que Pricha le considère avec une pointe d'hostilité.

— Où est Sai ?

— Nous ne savons pas.

— Comment vous ne savez pas ? C'est pas son mobile ?

Le ton de sa voix est monté d'un cran, il semble nerveux. Pricha le toise :

— Comment la connaissez-vous ?

— L'Insomnia, il y a trois mois. Je voulais juste la revoir mais je n'ai jamais pu la joindre depuis mon arrivée. J'avais un cadeau pour elle.

Il pose nerveusement sur la table un sac King Power avec la mention Duty Free. Il semble irrité.

— Si elle ne veut plus me voir, c'est plus simple de me le dire, c'est cela ?

— On a pas dit ça.

— Elle est avec un autre type, c'est ça ?

J'ai fermé les yeux pour essayer de me rappeler les photos de vacances de Sai. Je ne me souviens pas d'un Gabriel. Sai a-t-elle eu beaucoup plus d'aventures qu'elle ne m'en avouait ? Peut-être y avait-il plusieurs John ? Ou bien, John n'existait pas et n'était qu'un nom passe-partout derrière lequel elle cachait ses nombreux sponsors. Je commence même à douter des envois réguliers d'argent. Qui est l'homme en face de nous ? Reconnaître les visages *Farangs* n'est pas toujours simple. J'essaie de lire dans ses yeux trop clairs. Qui était Sai ? Je me tourne vers lui:

— Nous partagions une chambre. Et puis, un soir, Sai a disparu.

— Disparue ? Sans prévenir ?

— Sans prévenir

— Depuis quand ?

— Plus d'un mois ! Aucune nouvelle depuis. J'ai retrouvé son téléphone par hasard chez un prêteur sur gages.

— Un mois ? Vous avez contacté sa famille, ses amies ?

— Personne n'a de nouvelles. Quand êtes-vous arrivés en Thaïlande ?

— Il y a deux semaines et je repars le week-end prochain.

Pricha qui était resté silencieux lui demande soudain :

— Vous avez votre passeport sur vous ?

L'homme esquisse un mouvement de recul:

— Dites donc, vous êtes plutôt du genre méfiant.

— Notre amie a disparu, ça autorise des précautions, non ?

D'un geste de défi, il tend un passeport bleu foncé à Pricha qui le saisit avant de se pencher pour déchiffrer les tampons de couleur qui le maculent. Il tourne les pages avec une lenteur minutieuse de douanier avant de s'arrêter finalement sur un feuillet agrafé. Il le referme, me le tend en disant en thaï :

— Il n'est en Thaïlande que depuis deux semaine, puis ajoute méfiant.

— A moins que ce Monsieur ne possède un second passeport.

En rendant le passeport à l'homme, je remarque sur la couverture un kangourou qui regarde une autruche dans les yeux avec le mot *Australia* inscrit dessous.

*

* *

Je ne sais pas comment il m'a retrouvé. La dernière fois, je suis partie comme une voleuse sans même lui donner mon téléphone. Je sais juste qu'en ce moment, il est assis à côté de moi sur le canapé en skaï rouge. Il est sept heures, beaucoup de filles profitent dehors de la fraîcheur du soir, une pause entre les clients de l'après-midi et ceux de la nuit qui n'ont pas encore dîné. Karl répète la même chose depuis son arrivée :

— Je n'arrête pas de penser à toi depuis l'autre nuit.

Je suçote une mèche de cheveux en le regardant esquisser un sourire malheureux. C'est vrai qu'avec lui, ce n'était pas comme avec les autres. Pas comme avec François non plus. Entre les deux, peut-être… pas désagréable en tout cas. Je le dévisage. Qu'a-t-il en tête ? Il ne parle pas d'amour mais se comporte comme s'il était amoureux. Je lui demande comment il m'a retrouvée, il me répond :

— Cynthia m'a dit où tu travaillais.

Il m'amène dîner soi Diamond dans un restaurant suisse décoré de photos de grandes montagnes. Le patron est un type obèse et très chaleureux qui semble être son ami. Karl me fait goûter un plat de fromages fondu sur de la charcuterie, c'est un peu trop salé mais c'est bon. Je découvre que si je n'aime pas le vin, j'adore le fromage. Karl connaît tout le monde là-bas, il me dit que c'est normal, que la Suisse est un petit pays, plus petit que l'*Isaan*.

Une fois revenus à son hôtel, il s'allonge près de moi pour me couvrir de baisers tendres, à la fois plus doux et plus forts que la première fois. Je crois que je commence à le regarder

différemment, plus comme un client ramassé en boîte. Il me traite avec respect comme une fille normale. Ça me touche quand il me dit :

— Je peux remercier Cynthia.

*

* *

Je me suis redressée d'un seul coup dans le lit, les yeux grands ouverts. Je suis en nage, un cauchemar horrible. J'étais poursuivie par une ombre maléfique qui voulait me détruire. J'entends la respiration de Karl qui dort paisiblement à côté de moi. Je m'essuie le visage en sueur avec le drap et, au moment où je vais m'allonger, j'entends le bruit d'une respiration derrière la porte. C'est un souffle faible, presqu'un sanglot, comme celui d'une bête blessée ou d'un enfant triste. Je ne suis pas folle. Livide, j'allume l'écran de mon mobile, je secoue Karl en mettant ma main sur sa bouche pour éviter qu'il fasse du bruit. Il ouvre les yeux surpris, je lui fais signe de ne pas parler, puis je lui montre la porte. Il hoche la tête pour me signifier qu'il a compris.

Nous avons une sorte de sursaut : un être glisse contre la porte et semble la tâter d'une main hésitante. Puis, le silence revient pendant un long moment. Au moment où je crois que c'est terminé, le mouvement revient, frôlant le mur extérieur. Karl semble de plus en plus inquiet. Il veut se lever mais en faisant basculer son corps sur le côté, il fait grincer le sommier.

Aussitôt, un orage formidable s'abat sur la porte. Un démon tambourine violemment à la porte.

— I hear you… I know you are here with a bitch…I want you open door…

Il chuchote dans mon oreille.

— Now I understand. She is my ex-girlfriend, Ploy. I finish with her, but she is still very jealous.

Je suis d'abord soulagée. Juste une fille jalouse qui harcèle un client volage. Il a fini avec cette Ploy mais apparemment pas elle. Du classique à Pattaya, même si j'ai peur d'une embrouille. Nous ne faisons aucun bruit mais elle sait qu'il est là. La clef n'était pas à la réception. Pourquoi le gardien l'a-t-il laissé monter ? Karl doit penser à la même chose. Maintenant, la fille menace à travers la porte.

— I know you are with a bitch... I kill you if you have new lady...I kill her also. I am a ladybar but I am not a piece of shit . You cannot

do like this with me.

Ploy-la-barjo hurle comme une possédée dans un mélange d'anglais de bar et de dialecte *Isaan*. Elle promet de lui sectionner les parties avec un hachoir, de les donner à manger aux cochons puis menace de se taillader les poignets, de se foutre en l'air. Des portes claquent, elle est en train de réveiller tout l'hôtel. La porte de l'ascenseur s'ouvre, cet ahuri de gardien débarque enfin. Qu'est-ce qu'il foutait au juste celui-là ? Il lui ordonne de sortir immédiatement. Elle refuse, prétend habiter là, exige de rentrer dans SA chambre. Elle gueule encore plus fort que lui, passe les bornes. Finalement, le garde, d'abord poli, s'énerve franchement et compose le numéro des flics. La folle préfère foutre le camp en proférant en thaï des menaces obscènes qu'heureusement Karl ne comprend pas.

Je n'arrive pas à fermer l'œil pendant le reste de la nuit persuadée que la foldingue va revenir gratter contre la porte. Les filles dopées ont le cutter facile. Quand, le lendemain, Karl me propose de prendre le petit déjeuner avec lui. Je regarde avec envie les tables dressées dans le jardin mais je décline poliment. Pourtant c'était bien avec lui mais l'idée d'une *ex-girlfriend* enragée qui rode autour de l'hôtel la haine au ventre me coupe l'appétit. Pour l'instant, elle ne connaît pas mon visage et c'est mieux qu'elle ne le connaisse jamais.

Qui prendra soin de ma famille si je me prends un coup de cutter ?

*

* *

Au Blue Nile, Yaa domine en souveraine incontestée notre petit royaume de destins cabossés et de haines fastidieuses. Lorsqu'un *Farang* la supplie d'accepter un *long time,* Yaa lui répond avec franchise:

— *I don't like long time. I work very hard, I need to sleep. My pussy need to relax.*

Elle ne déroge jamais à cette règle, elle dort beaucoup. Elle a lu que ça rendait la peau plus lumineuse. Et puis, elle a plusieurs amoureux. Là aussi, elle innove en vraie femme d'affaires, envoyant le même mail aux *Farangs* qui lui font parvenir un mandat mensuel… *ngoen duan*… Le salaire en thaï mais aussi la rente.

— Je dis à mes « Western Union » ce qu'ils veulent entendre.

C’est comme cela que l’on devient riche.

Elle conserve une dizaine de lettres types enregistrées sur sa messagerie *yaathaigirl36@yahoo.com*… Un soir, je l’accompagne au café internet en bas du *soi* 6 où elle a ses habitudes. Elle imprime les cinq messages reçus pour les faire traduire à la fille du netcafé. Après, elle file chercher une lettre-type dans son fichier de brouillons pour l’envoyer à chacun de ses *teerak*.

Elle me la traduit:

My darling,

I miss you too. Every night I think to you. I know you miss me and you do your best to help me to stop this work. Thank you so much to help me and my family. I hope you are in good shape. Don’t butterfly with lady farang, I am jealous because I love you so much. Sometimes, I cry when I think to you, you are so good with me. I wait for you come back very soon. I want you know I love you.

XXXX many kisses.

Your sweet Yaa

D’un doigt, elle fait passer une mèche de cheveux derrière son oreille:

— Jamais de prénom, uniquement du générique. C’est la seule façon d’éviter une bourde.

En rentrant, je parle avec Yaa de mes soucis au sujet de Sai. Elle me répond :

— Parle-en à la Reine-Mère, elle connaît un ancien flic qui lui débrouille les histoires avec la police quand ça devient compliqué. Je suis sûr qu’elle peut t’aider.

XV

— Ce n'est pas parce que Khun Thanawat est un ancien flic qu'il n'est pas honnête, au moins avec ses clients, affirme Mam.

Selon Mam, cet ancien officier de police a décidé de se mettre à son compte et vivote en démêlant les multiples affaires glauques de Pattaya. La *mamasan* se penche vers moi en griffonnant son numéro sur un sous-bock Singha Beer:

— Je ne crois pas qu'il gagne plus en indépendant mais il y a des choses qu'on ne supporte plus au bout d'un moment. Il paraît que ça change avec la nouvelle génération de flics. Je ne sais pas trop.

— Vous croyez qu'il pourra m'aider Mam ?

— Difficile à dire. Je le connais pas plus que ça. Le gros de son business c'est d'espionner des filles pour le compte de *Farangs* jaloux. Il prend quelques photos. Un mail à l'amant trahi et le tour est joué. Pas très compliqué quand on connaît l'imprudence des Thaïes. Mais il garde beaucoup de contacts chez les flics. Parfois, il travaille sur de plus grosses affaires pour des hommes d'affaires qui se sont fait plumer dans des business pourris ou des affaires immobilières véreuses.

Quand Gabriel passe me voir, nous décidons d'appeler ce type. Une voix rauque me répond. Celle d'un homme qui doit pas mal fumer, pas mal boire aussi. Je lui explique l'affaire. L'homme me pose avec lenteur quelques questions, assez peu finalement, puis me fait répéter deux fois le nom du Russe, les prénoms du couple suédois, le numéro de téléphone de Sai et aussi les derniers numéros appelés.

— Pouvez-vous passer chez moi demain matin ?

— Où habitez-vous ?

— Après la Sukhumvit, le *soi* Khao Talo. Appelez-moi quand vous aurez dépassé la grande mosquée. Une dernière précision.

— Oui ?

— Je veux un acompte de vingt mille. Ensuite, ce sera en fonction du temps passé et des frais. Ça vous convient ?

Je me tourne vers Gabriel pour lui traduire. Immédiatement, il hoche la tête en signe d'approbation.

Le lendemain matin, Gabriel vient me prendre au bar puis, passe à l'hôtel de Pricha. Khun Thanawat vit un peu à l'écart, à l'Est de Pattaya après une grande mosquée toute neuve et un marché où les hommes portent un calot et où les femmes sont voilées.

Je l'appelle:

— La maison avec les volets bleus juste après le Seven Eleven.

Un homme très maigre avec des poches sous les yeux attend debout au bord de la route. Il nous invite à entrer dans une maison d'apparence modeste qui sent le renfermé. Je remarque de nombreux cadavres de bouteilles alignés le long du mur de la cuisine. S'il vit seul, l'ancien flic a une sacrée descente. La Reine-Mère a oublié de me dire que le type picolait. Mais peut-être ne le sait-elle pas après tout. Il se tourne vers nous et d'une voix enrouée demande :

— Qu'est-ce que vous buvez ? Une bière ? Un Whisky ?

— Non merci Khun Thanawat.

Lui se verse un généreux verre de Sang Som avec un glaçon. Je jette un coup d'œil entendu à Pricha.

— Vous êtes inquiète pour votre amie, n'est-ce pas ? Prenez une chaise et dites m'en un peu plus sur elle.

Je prends la parole pour expliquer en thaï tout ce que nous savons. Une ou deux fois, Pricha m'interrompt pour apporter une précision sur le caractère de Sai. L'ancien policier examine la balle de revolver et le papier :

— C'est du 9 millimètres parabellum. Peut-être pour un Glock 17, une marque autrichienne.

— Une arme rare ? demande Pricha.

— Non, beaucoup de voyous en sont équipés c'est une arme légère avec des chargeurs de dix cartouches et en plus, le 9 millimètres parabellum est un calibre facile à se procurer. J'ai beau être perspicace, ça ne nous apprend rien, conclut-il en me rendant la cartouche.

Gabriel va à la fenêtre, écarte le rideau. Immobile dans la clarté, il contemple le jardin mal entretenu d'un air abattu. Il se sent exclu de cette conversation mais nous n'avons pas de temps à perdre et, en thaï, on va plus vite. L'ancien flic prend des notes sur le dos d'un prospectus, il pose quelques questions quand nous n'avons pas été assez exact. Je pose le mobile de Sai sur la table.

— Avec vos indications, je pense revenir vite vers vous. Hier, j'ai demandé à la police des frontières de vérifier si ce Kouznetsov est encore dans le pays. Pour les Suédois, je vais passer à leur

hôtel pour obtenir leur nom de famille.

— Vous avez d'autres idées ? demande Pricha.

— C'est surtout cette histoire de Russe qui m'inquiète. Chaque année, ils sont toujours plus nombreux à Pattaya. Des couples en lune de miel, des familles tranquilles mais mon souci, c'est le reste.

— Le reste ? Vous voulez dire les mafias ?

— Appelez-les comme vous voulez, les groupes criminels de toutes sortes. Pattaya est un carrefour idéal pour eux. Un aéroport proche, des vols bon marché, une ville tentaculaire avec un flot permanent de touristes qui rend impossible le travail de repérage de la police. Si vous ajoutez les business qui brassent du liquide et permettent par conséquent le blanchiment. Cette ville est un paradis pour ces gens-là.

— Ces gens-là, ce sont surtout des Russes ou bien…? questionne Pricha.

Khun Thanawat avale une longue gorgée d'alcool puis allume une cigarette. Il ne répond jamais sans prendre le temps de déglutir et ne se départit jamais d'un calme empreint de gravité. Je n'arrive pas à savoir si c'est de la réflexion ou de la lenteur.

— Pas uniquement. Les plus visibles, les plus violents peut-être mais il y a tout le reste...

— Le reste ?

— Les mules iraniennes qui transportent de l'*Ice* en flocons, les Pakistanais spécialisés dans l'héroïne, l' « Afghane » comme ils disent. Les Philippins et les Blackos qui font dans la cocaïne, les Indiens dans la kétamine. Tous comme des poissons dans l'eau à Pattaya.

— Et la police ?

Un sourire amusé passe sur son visage.

— Tu veux vraiment savoir ?

— Oui…

— Elle en attrape quelques uns, pour la forme. Comme un pêcheur lance une épuisette au jugé dans un immense banc de sardines mais c'est bidon.

— Pourquoi bidon ?

— Pour une mule arrêtée, mille passent. Avec le trafic à Suvarnabhumi c'est mission impossible.

— Ils ne peuvent rien ?

Il esquisse un sourire las.

— Cinq millions de touristes par an, rien que pour Pattaya. Une

croissance de dix pour cent par an. Les flics sont sous l'eau. La Thaïlande est victime de son succès. Sans compter les ripoux. C'est tentant tout ce fric à portée de main quand on est payé une misère. Les policiers ne sont pas des surhommes. Eux aussi ont des familles.

Un voile assombri son regard.

— Je me souviens d'une époque, pas si lointaine, où on vivait avec trois fois rien. Vingt bahts pour une assiette qu'on n'arrivait pas à finir. Maintenant, même ceux qui bossent pour des boîtes occidentales tirent la langue. Alors les fonctionnaires…

— La drogue est consommée par les filles ? demande Pricha.

— Un faible pourcentage, les prix sont trop bas par ici.

— Pourquoi trop bas ?

— Trop d'offre et des filles toujours fauchées. Non l'argent, la marge comme ils disent, se fait ailleurs, dans les pays développés. Pattaya est juste une plateforme de redistribution, de transbordement et de blanchiment.

— La drogue repart ?

— La plus grande partie. C'est aussi pour cela que la Thaïlande s'en moque.

Thanawat manipule le mobile avec les mantras.

— Avec les numéros appelés, je devrais pouvoir identifier certaines personnes. Mais je n'en attends grand-chose. Il y a mieux à faire.

— Mieux ?

— L'appareil peut être localisé assez précisément avec les antennes relais des opérateurs. Contre une bouteille de Johnny Walker, je devrais savoir assez vite où et quand, l'appareil a été actif pour la dernière fois.

*

* *

En allant acheter une carte 1-2 Call au Seven, je croise Jeff qui me lance avec un air taquin.

— Alors Toy, on oublie son vieil ami ? Quand est-ce que tu reviens plonger avec nous ? Les poissons m'ont dit que tu leur manquais.

Je réponds en rougissant.

— Si, si j'adore toujours… mais j'étais très prise ces derniers temps Khun Jeff.

Comme je crains que Gabriel commence à déprimer à Pattaya, je l'appelle pour lui proposer d'aller plonger demain. Il saute tout de suite enthousiaste sur l'occasion, me raconte qu'il a déjà plongé en Australie et le lendemain matin, nous partons tôt avec son pickup de location pour rejoindre le ponton auquel est amarré le long bateau rouge.

Jeff nous emmène plonger le long de tombants qu'il appelle des « doigts ». L'eau est très claire, nous baignons dans une lumière liquide entre les couleurs des coraux du fond et une nuée de petits poissons multicolores. Soudain au détour d'un tombant, nous tombons sur de grands sacs avec des crabes bleus qui grouillent tout autour. Jeff ouvre les liens d'un coup de coutelas et aussitôt une dizaine de cadavres gonflés de chiens s'en échappent et se mettent à flotter lentement entre deux eaux avec des crabes qui s'accrochent aux paquets de chair en putréfaction. Nous nous éloignons immédiatement des sacs. En remontant, Jeff semble étonné :

— Je savais qu'il y a un trafic de chiens errants vers le Vietnam mais c'est la première fois que je vois ça.

— Ça va bientôt pulluler de crabes par ici, dit Gabriel en enlevant son masque, en attendant mieux vaut pas traîner dans ce bouillon de culture.

— C'est peut-être des types payés par la mairie qui font de temps en temps le ménage, tous ces clebs errants c'est sale, dangereux pour les motos et pas bon pour le tourisme, dit Jeff, mais ils pourraient éviter de transformer la mer en poubelle.

— Les Viets mangent directement les clébards. Ici, on mangera bientôt des crabes au goût de chien. Ça ne vous plaît pas, ce genre d'innovation culinaire ?

— Mouais, c'est comme embrasser une fille qui vient de baiser avec un autre mec. Ça fait pas de moi un pédé.

— Bon, pour se remettre, je vais aller plonger avec d'autres bouteilles. Du vin français que m'a offert un client. Si ça vous dit.

Une fois rentré au port, Gabriel veut aller sur la plage de Jomtien. Il se prélasse toute la fin de l'après-midi en lisant des journaux et en allant se baigner toutes les demi-heures. Il me dit que pour lui la plongée a été un peu décevante. Je pense que c'est à cause des sacs avec les chiens mais il m'explique que les fonds sont beaucoup plus beaux en Australie. Il parle de la grande barrière de corail.

— Là-bas les fonds sont protégés, des récifs sur des centaines de kilomètres, des bancs de poissons qui n'ont jamais vu un bateau de pêche. Ici vous avez râclé tout ce qui était possible, vous avez

coupé toutes vos forêts. Qu'allez-vous devenir une fois que tout aura été saccagé ? Vos hommes politiques n'ont aucune vision à long terme, ils veulent juste être réélus, font du clientélisme à court terme et se remplissent les poches.

— Ma mère disait toujours qu'en Thaïlande, ce sont les individus les plus corrompus qui choisissent de faire carrière en politique.

— Dommage que les électeurs thaïlandais ne soient pas tous aussi sages que tamère.

Nous mangeons des riz frits crevettes et des glaces. En fin de soirée, il me quitte en prétendant être invité pour une fête chez des amis à Bang Sarai. Il me parle d'un barbecue entre hommes mais dans le ton de sa voix, je devine qu'il me ment et qu'il ira rôder dans les bars pour chercher de la compagnie pour la nuit et tenter d'oublier cette histoire avec Sai. Je vais en profiter pour voir Pricha. Depuis quelque temps, je ne passe plus assez de temps avec lui et je sens que cela l'irrite.

Thanawat rappelle au moment où je laisse Gabriel.

— Je peux passer vous voir ? C'est urgent.

— Passez dîner avec nous, je dois retrouver Pricha au restaurant juste à côté du Tukom.

Quand j'arrive Pricha est assis seul à une table. Il ne m'a pas vu, j'observe cet homme usé par la vie qui semble ne plus avoir ni famille, ni amis. Un pur qui s'est battu pour des chimères croyant changer l'ennemie, cette société cannibale qui nous englue dans des règles du jeu où la partie est jouée d'avance, où l'on connaît les gagnants et les perdants à la naissance avant même d'avoir distribué les cartes. Une société du « faire semblant », une sinistre comédie. Pricha a beau avoir raison dans son analyse de la société thaïe, il est tout seul. Le petit peuple qu'il prétend défendre, le sirop de la rue n'a aucune conscience politique. Il ne comprend même pas à quoi correspondent ses lubies. Chaque matin, les petits luttent pour survivre dans un système qui les dépasse. Ils ne veulent changer ni la société, ni les règles mais juste grimper dans l'échelle sociale existante. Ceux comme Pricha qui voulaient casser le système ont échoué, il a échoué. Sa vie s'est arrêtée un soir d'octobre. Il serait avocat, médecin ou homme d'affaires s'il avait fait un autre choix. Avec les belles années que le pays a connu, il vivrait en patriarche dans une belle demeure, entouré de l'amour et du respect des siens au lieu d'être ce vagabond solitaire, angoissé à l'idée de ne pas retrouver de travail. Le Général Surayud qui combattait les maquis du Parti Communiste Thaïlandais dans les années soixante-dix est devenu Premier Ministre. Pricha est devenu manoeuvre. Tout est dit.

Thanawat débarque dix minutes plus tard.

— J'arrive du commissariat. Vos Suédois ont quitté le pays l'avant-veille de la rafle. Par contre, ce Kouznetsov est toujours quelque part en Thaïlande avec un visa multi-entrées de trois mois obtenu au consulat de Francfort. Mes anciens collègues le recherchent discrètement. Selon eux, Kolia serait bien le diminutif de Nikolaï.

— Au moins, ça clarifie ce point. Et la localisation du téléphone ? interroge Pricha.

— Déconnecté au bout de la plage de Hat Jomtien, le lendemain de la rafle à deux heures trente-huit du matin exactement. Je compte aller trainer par là-bas. Il y a des marécages qui rendent l'accès difficile. Le genre d'endroit où on va rarement la nuit sans une mauvaise raison.

— Et les appels ?

— Pas grand-chose ce côté là non plus pour l'instant : un nom thaï, une fille *Isaan* qui porte le même nom que Sai. Sûrement de la famille.

Depuis le début de la discussion, Pricha semble intrigué. Il se tourne vers Thanawat :

— J'aimerais vous poser une question personnelle, Khun Thanawat.

— Je vous en prie.

— De quelle ville, êtes-vous originaire ?

— Suphan Buri, pourquoi ?

— J'en étais sûr.

Un sourire victorieux barre son visage.

— Votre accent vous a trahi. On perd difficilement l'accent de Suphan Buri. J'y suis né. J'ai quitté la ville à dix-huit ans pour étudier à Bangkok.

— En quelle année ? demande Khun Thanawat intrigué et heureux.

— 1974, après j'ai continué à Thammassat. Et vous ?

— Un peu avant vous, je suis parti en 1970 pour intégrer la Royal Police Cadet Academy. En 1974, vous deviez encore avoir ce vieux fou de Khun Montien comme prof de maths ?

— Le dingo avec la moustache et les cheveux longs qui s'habillait comme dans les années cinquante ?

Les deux se mettent à rire à l'évocation de leurs années de jeunesse, ils parlent plus fort comme libérés par ce passé commun qui les rapproche. Thanawat commande des bières dans un soudain

élan de fraternité. Je comprends en les écoutant échanger avec joie, que je ne suis pas la seule à éprouver de la nostalgie pour l'adolescence. Cette période de la vie où l'on se libère des chaînes de la dépendance familiale sans encore avoir passé celles du travail.

— Alors vous étiez à Thammassat en 76 ? demande l'ancien policier.

— Oui, j'étais même présent le 6 octobre, déclare Pricha avec un éclat de fierté dans le regard.

Thanawat reste silencieux pendant un moment, se ressert de la bière :

— J'étais avec ceux d'en face. Quand le Lieutenant-Général Lohachala a donné l'ordre de tirer beaucoup ont renâclé, même parmi les officiers. Mais on a exécuté quand même…

— Ce n'est pas la police qui a fait le plus de victimes, Khun Thanawat.

— Je sais. Les paramilitaires et les rangers…

— Ils nous traitaient de communistes alors que l'on voulait juste un peu plus de justice sociale. Certains ont même violé des cadavres d'étudiantes, ajoute Pricha avec un frisson avant de continuer.

— Quand je vois la Thaïlande actuelle, je réalise combien c'était vain. Où est ce maudit progrès…? Tout un peuple pris dans les filets d'une minorité qui l'exploite sans vergogne. Voir des hommes souvent forts et intelligents contraints de trimer pour cette bourgeoisie médiocre et lobotomisée, ça me révolte. Un peuple tenu en laisse par une caste débile et corrompue. Nous sommes des victimes consentantes.

— Ne dites pas ça Pricha. C'est pas si mal que ça ici. Des élections libres, c'est déjà un progrès. Ouvrez les yeux. Regardez autour c'est pire : La Birmanie, le Cambodge, le Laos.

— Le bonheur n'est-il que relatif ? Les peuples voisins ne peuvent pas voter, mais, au moins, ils ne vendent ni leurs filles, ni leurs âmes. Les Vietnamiens sont plus pauvres que nous mais eux au moins gardent leur honneur.

Pricha me jette un regard lourd de sens que je feins d'ignorer. Thanawat allume une cigarette d'un air mélancolique :

— Je devrais vous plaindre Khun Pricha, mais au fond, je vous envie.

— Vous enviez ma colère ? demande-t-il d'un ton amer.

— Juste cette fidélité à votre jeunesse. Vous ne vous êtes pas renié. C'est déjà beaucoup. Moi, à force de concessions, j'ai ployé

et plié. Vingt ans dans la police, ça laisse des traces…

— Mais vous avez fini par la quitter… la police.

— Je n'ai pas eu le choix. Je croyais devenir plus coulant avec l'âge. Je ne sais pas pour les autres mais pour moi c'est exactement le contraire qui s'est passé.

— Vous auriez pu essayer de changer les choses de l'intérieur.

— La fosse à merde est bien trop profonde pour espérer en voir un jour le fond. Si je vous en racontais le centième de ce que j'ai vu, vous ne me croiriez pas.

Thanawat regarde fixement les lumières de la rue qui se sont allumées à la tombée de la nuit, une noria de phares lacère l'obscurité. Il se tourne vers Pricha :

— Vous croyez encore à la révolution ?

— Je ne sais pas… Je ne sais plus.

— Je pense que vous n'étiez pas des révolutionnaires, Khun Pricha.

— Comment pas des révolutionnaires ?

Thanawat prend un air grave et soucieux. Dans la rue, le haut-parleur d'un pickup crache de la publicité pour des matches de boxe thaïe.

— Au fond, vous vouliez conserver une solidarité traditionnelle, freiner cette mutation inéluctable vers le capitalisme mondial. Dans un sens, c'était vous les conservateurs.

— Conservateurs ? Vous plaisantez Khun Thanawat ? Cette Thaïlande heureuse dont vous me parlez, elle n'existe pas dans le passé, sauf peut-être dans les guides touristiques avec des moines en robe safran et les paysannes aimables du marché flottant.

*

* *

— Ils viennent de trouver les corps.

Thanawat vient d'appeler, il est sept heures du matin. Porn ronchonne, la tête dans l'oreiller :

— Tu fais chier Toy, c'est pas une heure pour téléphoner.

Je sors dans le couloir, je comprends que c'est grave.

— Comment ça, les corps ?

— Un peu par hasard, à cause des mouches, des légions de mouches. Dans une fondrière, à deux kilomètres de l'endroit où le mobile a été déconnecté.

— C'est Sai ?

— Pour l'instant, la police pense qu'il y a au moins deux victimes: un tronc féminin nue qui pourrissait au milieu des hautes herbes avec d'autres restes méconnaissables et un sexe d'homme sectionné net, comme par un coup de machette. Impossible d'identifier avec certitude si le corps de la femme correspond à Sai. Les premières analyses toxicologiques semblent montrer que les victimes étaient chargées en amphétamines à des doses létales. Sai a laissé des affaires à elle ?

— J'ai tout gardé dans un sac poubelle au cas où elle reviendrait.

— Alors je vais passer avec la police pour des prélèvements. Je préviens votre *mamasan,* sinon elle va faire une attaque en voyant les flics débarquer au Blue Nile.

Après avoir raccroché, je me recouche, effondrée. Porn s'est déjà rendormie, replongeant dans une inertie minérale, elle ronfle. Dans l'après-midi, Thanawat, accompagné de deux femmes en civil, débarque dans un pickup banalisé. Mam les remercie pour leur arrivée discrète. Pendant que les policières scientifiques prélèvent des cheveux sur la brosse de Sai, il vient me trouver avec un air soucieux.

— Quelque chose ne colle pas.

— Quoi ?

— Ce téléphone revendu. Pourquoi prendre ce risque après un meurtre ? Aucune logique. Des types qui dealent de grosses quantités d'*ice* n'ont pas besoin de prendre le risque de tomber pour un téléphone d'occase.

— Et si quelqu'un l'avait retrouvé par hasard ?

— Peut-être, mais vous savez le hasard… En tout cas, un mandat d'arrêt vient d'être lancé contre ce Kolia. S'il est encore en Thaïlande, je ne lui donne pas trois jours. Ces meurtres donnent un très mauvais signal. A Bangkok, les politiciens sont nerveux. Et vous qu'allez-vous faire maintenant ?

— Continuer à bosser, pas vraiment le choix, mais le cœur n'y est pas.

— Et vos amis ?

— Pricha va prendre le bus ce matin pour Bangkok. Il doit absolument retrouver du travail. Quant à Gabriel, son vol est prévu ce week-end. Il va vous appeler pour vous régler ce qu'il vous doit. Une page se tourne.

— Vous savez, je l'aime bien votre Pricha. Il me rappelle ma jeunesse.

— Oui il est resté le même, mais c'est cher payé.

La *mamasan* veut offrir une bière à Thanawat qui refuse poliment, peut-être parce que des policières l'accompagnent. En sortant devant le Blue Nile, il embrasse le *soi* du regard. Dans la lumière crue, je le trouve soudain plus âgé, plus soucieux : un vieux flic alcoolique et fatigué.

— Tu es encore jeune Toy et pour toi les choses sont telles que tu les a toujours connues, mais crois-moi, ce pays a plus changé en vingt ans que depuis la nuit des temps. Des meurtres gratuits comme cela, c'est nouveau. Quand j'étais encore cadet, on trouvait parfois le cadavre d'un homme d'affaires véreux dans un sac poubelle mais il y avait toujours une bonne raison : le vol, la corruption, la jalousie.

— Et vous en concluez quoi ?

— Rien, juste que je me sens étranger à cette époque. Le changement s'accélère et je ne comprends plus rien au chaos qui vient.

Je repense à François, à ses mots pour essayer de traduire son malaise. Lui aussi était convaincu que le monde était en train de sombrer dans le chaos. Les Thaïs sont persuadés que les Occidentaux contrôlent la planète mais même les *Farangs* semblent complètement dépassés par tout ça. Ils font juste semblant. Il reprend en fuyant mon regard.

— Les fondations de notre pays disparaissent dans l'indifférence la plus totale. Comme un morceau de sucre dans le thé. Le nouveau Bouddha c'est l'or qui le recouvre. Regarde Pattaya.

— Il reste des gens comme vous, comme Pricha, comme ma tante… D'autres, sûrement…

— Des vieux ! Nous sommes des vieux : les derniers vestiges d'un monde disparu.

Il balaye d'une main impuissante les devantures de croupes à louer. Son visage ridé exprime à la fois la tristesse, la pitié et l'indulgence. Sa silhouette voûtée, ses traits creusés, ses yeux caves le font paraître plus âgé que le premier jour. Je sens qu'il veut ajouter quelque chose mais il garde le silence avant de retourner à l'intérieur voir les policières.

*

* *

Le lendemain, quand Gabriel passe me saluer avant son départ. Son beau visage est marqué de cernes violacées. Il se sent responsable pour Sai.

— Si j'étais resté avec elle, elle serait peut-être encore en vie.

— Vous seriez peut-être aussi en train de pourrir dans un marécage. Je l'avais prévenue pour ce type…

— Quand auront lieu les funérailles ?

— Thanawat dit qu'il faut attendre l'identification définitive avant la crémation des restes. Dans quelques jours, je pense.

Gabriel sort son portefeuille.

— Je ne peux pas rester mais je peux aider pour la crémation. Ici, c'est un peu ma seconde patrie. J'aimerais tellement pouvoir un jour revenir plus longtemps.

Ses yeux bleus brillent, il se tourne vers moi :

— On aurait pu être heureux avec Sai. Elle était sincère, n'est-ce pas ?

L'homme qui est en face de moi est beau et en parfaite santé. Il gagne très bien sa vie dans un pays-continent vaste et riche. Son niveau de vie est sans commune mesure avec celui de la plupart des hommes qui vivent ou ont vécu au cours de l'histoire sur cette planète. Une vie qui serait un rêve pour la plupart des Thaïs. Pourtant, pas plus que François, il ne parvient à trouver une forme de paix intérieure. Je ressens de la pitié pour lui, pour les yeux inquiets qui me fixent, avides de ma réponse.

— Elle m'aimait n'est-ce pas ? répète-t-il d'une voix plus hésitante.

— Oui Gabriel. Elle parlait souvent de vous et de l'avenir mais elle vivait à Pattaya. Vous comprenez ?

Il grimpe dans le Nissan noir. J'espère qu'il est apaisé de savoir qu'une morte l'a aimé.

*

* *

La télé braille, je traine en petite culotte sur le lit. Wii est plongée dans un profond sommeil, proche du coma éthylique, elle serait capable de dormir à côté d'une voie de chemin de fer. Un numéro inconnu s'affiche sur mon portable, mon cœur sursaute à chaque appel. Comme si j'attendais quelque chose, une nouvelle importante. Nous passons nos vies à attendre la nouvelle qui va bouleverser nos destins. Une humanité assise dans une immense salle d'attente les yeux braqués sur les écrans de leurs mobiles. C'est peut-être cet infime espoir qui aide les individus à vivre, à supporter la banalité des journées répétées à l'infini. Pourtant la plupart des vies ne seront jamais troublées par ces miracles tant

espérés. Les vieux Messieurs qui viennent s'encanailler à Pattaya ne sont-ils pas las de cette attente, ne viennent-ils pas chercher cette excitation que la vie s'obstine à leur refuser ? Il ne leur reste plus beaucoup d'années avant le gong final. Plus question de confier son destin aux mains du hasard. Ils décident de reprendre la route pour prendre les choses en mains, pour aller au devant du hasard, pour précipiter les choses avant qu'il ne soit trop tard. Ils savent que ne plus rien attendre c'est être déjà de l'autre côté.

Le téléphone sonne, sonne… Un numéro trop long pour être thaï, Sai a disparu et François n'appelle plus depuis longtemps. La voix nasale d'homme me fait penser à un ancien client. Je ne souviens plus duquel. Il interroge … Toy ?… *Yes*… Billy it's Billy… *Merde qui c'est ce Billy*…? How are you Toy ? … *I am fine thank you and you Billyyyy ?* … I miss you too much… *Me too Billy, I miss you*…

Ça semble lui faire très plaisir. Il glousse de bonheur. Au moins un qui garde un bon souvenir de moi, c'est déjà une satisfaction. Je remets la tournée… *I miss you TOO MUCH Billy*… Il semble accro. J'essaie de me souvenir… Billy, putain c'est qui Billy ? Peut-être le rouquin, l'Irlandais ou alors cet Anglais avec une tâche de vin de naissance sur le visage qui ronflait comme une clim mal réglée.

Je me souviens de leur visage, de leur odeur, de la taille de leur sexe, de comment ils aiment baiser, de comment ils s'endorment ou rêvent mais j'oublie le plus souvent leur prénom. Les prénoms ne servent à rien. Quand on a couché avec un type, plus besoin de connaître son prénom. On est admise dans son intimité la plus secrète, dans ses fantasmes, ses peurs et ses espoirs. Faire l'amour est la forme la plus accomplie de l'investigation psychologique. Les psychiatres devraient coucher avec leurs patients, il paraît d'ailleurs que certains n'hésitent pas. A moins que les filles de bar ne décident de devenir psychiatres. Après tout, les clients ne peuvent rien nous cacher, ils se mettent à découvert, nus comme des vers. Corps et âme. Sai disait qu'il suffisait de regarder manger un client pour deviner sa personnalité : l'ascète, le gourmand, le glouton. C'est peut-être vrai mais faire l'amour est un révélateur encore plus redoutable.

Non je ne retiens jamais leurs prénoms mais bien plus. Par exemple, l'Irlandais. Ses cheveux sont fins et clairsemés. Il sent fort la transpiration même après la douche. Il a le souffle court et sa lèvre supérieure pend en surplomb d'une bouche toujours entrouverte parce qu'il manque d'air. Son nez est rouge, légèrement enflammé tout comme ses yeux souvent rougis. Il a un sexe court et paresseux comme tous les clients trop gros. Il baise lentement pour ne pas s'essouffler, il s'économise : un coup le soir,

et un le matin. Jamais plus, jamais moins. Un métronome. Je suis resté trois jours et trois nuits avec lui et bien, je suis incapable de dire s'il s'appelait Willy, Billy, Winny, Benny ou quelque chose d'approchant. Mais je suis certaine que si, dans vingt ans, je le croise par hasard dans un mall de Bangkok, je le reconnaîtrais immédiatement.

Billy parle toujours au téléphone. Je saisis juste le mot *love* de temps en temps. Si Sai était là, elle me chuchoterait à l'oreille avec le regard brillant:

— Balance lui ton numéro de compte à la Bangkok Bank pour qu'il t'envoie de la maille.

Deux minutes plus tard, mon mobile sonne à nouveau. Je crois que c'est Billy qui rappelle mais je reconnais la voix rauque de Thanawat.

— Ils viennent de l'arrêter dans un hôtel de Jomtien.

— Il a avoué ?

— Non, il prétend n'avoir rien à voir avec tous ces macchabées. Mais les flics ont trouvé deux kilos d'*ice* sous son lit. Rien que pour ça, il risque la peine capitale. Avec un bon avocat, il va moisir dix ans à la prison de Bang Kwang. Il faudrait que tu viennes.

— Je n'ai aucune envie de voir ce type.

— Il faut l'identifier, c'est indispensable.

— L'identifier ?

— Confirmer à la police que c'est bien le type que Sai fréquentait. Où es-tu ?

— Au bar.

— Je passe te prendre dans dix minutes.

Dans la cellule grillagée, malgré son arcade ouverte, j'ai tout de suite reconnu Musclor, ce visage anguleux soudé à un corps tout en muscle. Sa pommette gauche est éclatée et sa lèvre inférieure enflée a pris une vilaine couleur violette. Il est installé bizarrement sur sa couchette, en position fœtale avec la tête dans un renfoncement, comme s'il essayait de la souder de biais au crépi du mur. Les flics semblent l'avoir salement cuisiné. Son corps frissonne comme les lapins du vieux Pichit quand il les attrapait par les oreilles avant de les saigner. Il observe craintif les policiers puis m'aperçoit.

— T'es la copine de Sai, n'est-ce pas ? Alors dis-leur toi.

— Leur dire quoi ? Que tu es un salaud ?

Il retrouve un peu d'assurance, me fixe au point de me rendre mal à l'aise:

— Je n'ai pas tué ta copine, ni personne d'ailleurs. Je le jure. La balle c'était moi pour que tu arrêtes de fouiner et je reconnais pour la dope, d'accord mais pas le reste.

— Alors où est-elle ? Montre-la nous si tu veux qu'on te croit.

Il fait une étrange grimace.

— Impossible.

— Tu ne peux pas ? Et pourquoi ?

— Elle n'est plus à Pattaya.

— Fais-la venir

— Elle est loin, très loin d'ici. Sai ne peut pas revenir.

— Arrête, je ne te crois pas.

— Tu ne peux pas la voir mais tu peux lui parler.

— Lui parler ? Et comment ?

— Je peux l'appeler. Tu pourrais l'identifier, ils te croiront toi.

Thanawat qui a tout entendu semble décontenancé. Une lueur de doute traverse son regard. En bon prédateur, Kolia le sent faiblir et pousse son avantage.

— Demandez mon mobile aux flics. Dans deux minutes, vous serez fixés.

Thanawat sort de plus en plus dérouté par l'assurance retrouvée de Musclor. Il revient avec un gradé à tête de batracien qui tend un BlackBerry à Kolia en lui ordonnant en anglais:

— En haut-parleur et si tu nous embrouilles, je te promets que tu vas regretter d'être né.

Kolia ne répond pas. Il sait que l'autre n'attend qu'un mot pour cogner. Il appuie sur un numéro préenregistré. Après trois sonneries dans le vide, un homme décroche et s'adresse à Kolia dans une langue étrangère. Le flic lui balance un violent coup de pied avec un plaisir non dissimulé.

— En anglais ! Fils de pute !

Affolé, le Russe passe immédiatement à l'anglais en bafouillant… *Sorry ! Sorry !*

— C'est Kolia, passe-moi Sai. C'est très urgent.

Le long silence qui s'ensuit nous semble une éternité. L'officier, suspicieux commence à s'impatienter, à regarder Kolia avec hostilité. Nous avons tous la même pensée : le Russe essaie de nous embrouiller. Puis, une voix de femme sort enfin du Blackberry.

— Halloh !

— Sai, c'est toi ? C'est Kolia. Tout va bien ?

— Je fais aller, mais d'où t'appelles ? T'es déjà revenu ?

Je bondis en entendant ces intonations chaudes de fumeuse, cette voix inimitable avec son accent trainant quand elle parle anglais, mais le timbre est hésitant, lointain comme voilé de tristesse.

— Je vais te passer quelqu'un que tu connais, Sai. Une amie. Ta meilleure amie, je crois. Dis-lui que tout va bien. Ici, ils te croient morte. Dis-lui que ça va, s'il te plait. Fais ça pour moi, tu veux bien ? C'est très important pour moi.

— Tu parles de qui ?

Il me tend l'appareil. J'hésite puis je me lance:

— Sai ? C'est Toy. Où es-tu?

— Toy ?

— T'as pas oublié mon prénom, c'est déjà ça.

— Je suis tellement contente de te parler. Tu ne peux pas savoir comme tu m'as manqué.

— Où es-tu, Sai ?

— Pas en Thaïlande.

— Mais où ? Ça fait des semaines que tout le monde te cherche.

Un long silence, je crois un moment qu'elle a raccroché.

— Sai ?

— Repasse-moi Kolia, s'il te plait.

Sa voix est froide, retenue. J'interroge l'officier du regard, il hoche la tête et je tends le mobile à Kolia. Le Russe est d'une pâleur de linge sale, il sue lentement.

— Sai, déconne pas. Notre accord ne tient plus. La police te croit morte. Ils pensent que je suis un assassin.

Il me rend le mobile. Sai semble nerveuse au bout du fil.

— Je vis en Allemagne, à Oberhausen dans la banlieue de Düsseldorf.

— En Allemagne ? Qu'est-ce que tu fous là-bas ?

L'officier de police griffonne sur un carnet. Thanawat est immobile, un bloc de concentration.

— Qu'est-ce que tu imagines ? Que je me la coule douce ? Je bosse bien sûr.

— Comment ça tu bosses ?

— J'ai des clients. Comme à Pattaya. Tu veux un dessin ?

— Mais pourquoi l'Allemagne ?

— J'en avais marre de cette mouise. On ne s'en sortait pas. Rappelle-toi, trop de concurrence. Alors, Kolia m'a proposé de travailler dans un Eroscenter.

— Et t'as décidé ça toute seule, sans en parler à personne ?

— Tu devrais commencer à me connaître. Souviens-toi quand j'ai quitté l'usine. Je gouverne à l'instinct, sans carte ni compas. Je suis ma bonne étoile.

— Comment t'as fait pour aller là-bas ?

Elle reste silencieuse, semble hésiter à continuer avant de reprendre.

— Kolia avait un type sous la main. Je n'ai rencontré Ogüz qu'une seule fois. Un avocat s'est occupé des papiers pour le mariage bidon et le visa. Kolia a tout payé: le Turc, le billet d'avion, les premiers frais. Je devais lui reverser la moitié des passes. En attendant le visa, on devait aller en vacances à Krabi mais l'Ambassade l'a délivré plus vite que prévu. Les Allemands sont des gens efficaces.

Elle part d'un rire nerveux avant de continuer.

— Alors, Kolia a décidé qu'il valait mieux ne pas attendre. Tant qu'on n'a pas embarqué, il y a toujours un risque d'être dénoncé.

— Mais pourquoi n'avoir rien dit à moi ou à ta famille ?

— C'était la condition. N'en parler à personne, surtout pas aux proches. Kolia prétend que quelqu'un peut paniquer. Un ami ou un parent qui parle trop, qui contacte l'Ambassade et fait tout foirer.

— Comment ça ?

— Tout ceux qui m'aiment, qui ont peur pour moi et qui croient bien faire en m'empêchant de partir. L'amour, la peur, la jalousie, ça autorise des tas de conneries. Si l'Ambassade apprenait que le mariage était arrangé, tout était foutu. Je revenais tapiner sur la Beach et le réseau risquait de tomber. Kolia ne voulait prendre aucun risque.

— Tu t'es mise un instant à notre place ?

— Tous les jours, Toy. Pas une seule journée sans que j'y pense. Tu n'es pas obligée de me croire mais ça m'a rongé, surtout au début. J'en crevais surtout pour toi et ma mère. J'ai souvent voulu vous appeler mais Kolia avait pris ses précautions.

— Comment ça ?

— Nous étions trois filles. La première chose que cet enfoiré de chauffeur a exigé avant de nous laisser monter dans le minibus pour l'aéroport, c'est nos portables en disant… *C'est pour vous empêcher de faire une bêtise. Si vous pouvez appeler, pendant un moment de cafard, vous le ferez*.

Elle ne dit rien pendant un moment. Je sens que c'est un moment difficile pour elle. Puis elle reprend:

— A l'aéroport, deux filles de Bangkok étaient déjà là. Des *Gogogirls* de Cow Boy et de Nana qui avaient été recrutées par le même réseau. Quand on a débarqué à Düsseldorf par le vol Air Berlin, Idriz, un Albanais, m'a aussitôt conduite à Oberhausen. Les quatre autres sont parties vers le Sud, près de Stuttgart: un grand Eros Center qui s'appelle Erospark. Je ne les ai plus revues. Le mien est plus petit, presque familial, une vingtaine de chambres. Les filles viennent de partout: Europe de l'Est, Afrique, Brésil. Ici, je m'appelle Cha Baa. Un nom de scène qui plait aux clients. Paraît que ça fait exotique. Certains connaissent la Thaïlande.

— C'est comment ?

— Je poireaute comme à Pattaya, sauf qu'ici c'est dans une vitrine.

— Dans une vitrine ? Tu plaisantes ? Comme au Siam Paragon ?

— Tu peux te moquer mais il fait froid ici. Les clients traînent dans la rue et font du lèche-vitrine. Flasshofstrasse c'est la six en plus triste : surtout des Turcs, des Yougos, des Arabes, des Noirs parfois.

— A Pattaya, tu les évitais.

— Ici, y a que ça… Pas le choix. La première semaine, je pleurais toute la journée. Je voulais rentrer, quitter ce ciel toujours gris, posé si bas qu'on le dirait soudé au toit des immeubles.

— Finalement, tu t'y es faite ?

— On se fait à tout et puis je suis copine avec Pim, une fille de Khorat. On se serre les coudes. Pour elle, c'est encore plus dur avec ses deux gamines restées au village. Mais faut voir le bon côté des choses. Cinquante euros pour vingt minutes sans embrasser et en suçant avec capote. En cas d'embrouilles, j'appuie sur un bouton et Burak, le type de la sécurité, rapplique en trente secondes.

— Tu aurais dû me faire signe si c'est mieux.

— Pour le fric, y a pas photo. Les bons jours, je fais pas loin de mille euros.

— Mille euros par jour ! Waohhh !

— Ça parait beaucoup mais la vie est chère ici et pour le reste, c'est à se pendre. Je suis là juste pour le fric mais je ne vis pas. Nos fous rires me manquent, la vie me manque, la bouffe thaïe me manque. Toi surtout, tu me manques.

— Tu sais que j'ai revu un de tes anciens clients, Gabriel. Il est accro, tu devrais y penser.

Elle éclate de rire:

— Si tu savais ma pauvre ! Des Gabriel, des John… J'en ai tellement eu que je serais incapable de te donner tous leurs prénoms. Ici c'est encore pire. Pas un seul jour sans qu'un client ne remonte sa braguette avec un sanglot dans la voix: *Why you do this job ? We could stay together…* Mais moi, je veux rester libre.

— Tu devrais appeler ta mère, tu sais ?

— J'imagine que maintenant ça n'a plus vraiment d'importance pour Kolia. Mais je n'avais pas le choix. A Pattaya, j'ai compris la vie.

— Tu as peut-être compris la vie mais tu as oublié l'amitié.

— Prends-le mal si tu veux mais tu verras que la vie c'est « chacun pour soi et Dieu pour personne ». Appelle ma mère de ma part, s'il te plaît. Dis-lui que j'ai épousé un *Farang* et que je craignais qu'elle ne soit pas d'accord. Dès que j'aurais un peu d'argent devant moi, je compte rentrer un mois ou deux. Je peux te demander quelque chose d'autre ?

— Vas-y.

— Explique-moi exactement ce qui se passe avec Kolia ?

— Il est tombé pour l'*ice*. Les flics pensent qu'il est mouillé dans une histoire de meurtres. Alors, comme on pensait que t'étais morte. Enfin, tu comprends ?

J'entends une voix énervée derrière, Sai répond en anglais à un homme mais je ne comprends pas ce qu'ils disent.

— Maintenant, il faut vraiment que je te laisse Toy. Un habitué, Cem, qui poireaute dans le couloir depuis dix minutes et qui s'impatiente. Comme c'est calme aujourd'hui, tu comprends ? On se reverra ?

— Je te promets. D'ailleurs, j'ai retrouvé ton mobile avec les mantras.

Elle part d'un éclat de rire, sa voix redevient chaude comme avant.

— Tu te souviens de ce que je disais ?

— Sur la vie ?

— Sur la vie, tu t'en souviens ?

— La vie est une route à sens unique.

— Tu vois Toy. Et bien parfois, je me dis que quand on est mal-né, c'est pire, c'est une rue à sens interdit.

La communication s'est interrompue. L'officier de police ouvre avec une clé de contact une grande enveloppe qu'une secrétaire vient de lui apporter en urgence. Il parcoure les feuillets, blêmit

puis se tourne vers Thanawat:

— Toutes les analyses donne le même profil génétique. Il n'y a qu'une seule victime dans le marécage. C'est déjà ça, les huiles de Bangkok vont refroidir.

— Une seule victime ? Un tronc de femme et un sexe d'homme ?

— La victime n'est pas une fille, mais un homme.

— Il n'y avait pas des seins sur le tronc retrouvé ?

— Si, mais avec un caryotype XY et pas XX. Probablement un *katoey* qui s'est fait charcuter. La poitrine est en silicone. En plus, l'*ice* a une signature chimique différente de celui trouvé chez Kolia. Une cochonnerie coupée avec du lactose et du laxatif pour bébé. Le rapport parle d'une provenance probablement iranienne ou afghane. Tenez.

L'officier de police tend l'enveloppe à Thanawat. On lui a gâché son plaisir et il enrage en voyant le Russe recroquevillé sur sa couchette. Kolia a perdu de sa superbe. Il sait qu'il va bientôt plonger dans la nuit du système carcéral thaï. Je pense à la série « Prison Break ». Les prisons américaines sont des hôtels de luxe en comparaison de la saleté et de l'ultra-violence de prisons surpeuplées comme celle de Bang Kwang. Kolia aura besoin de toute sa masse musculaire pour y survivre. Les yeux de l'officier ressemblent à ceux d'un chat qui observe une souris. Un chat qui pense que pour les meurtres, tout est à recommencer.

XVI

J'ai repris le chemin du Blue Nile en traînant les pieds. Je n'en peux plus de cette routine. Je n'ai pas revu Karl, c'est peut-être mieux ainsi, je n'aurais jamais pu être tranquille avec Ploy-la-barjo qui le poursuit dans toute la ville un hachoir à la main, il ne m'a d'ailleurs pas rappelé et a dû quitter Pattaya.

Heureusement, depuis deux semaines Pierre, un Français âgé, me prend en *long time*. Tous les soirs, il veut dîner dans un restaurant français. Il adore quand c'est cher et distingué. Quand il bouffe, j'ai l'impression qu'il prie au temple… Quel cérémonial ! Quel cinéma…! Sur les menus, je ne vois que le prix des plats, ça me rend malade tout ce fric. J'ai souvent envie de lui proposer de l'attendre dehors en dînant dans une gargote de rue pour trente bahts sur une toile cirée en regardant le spectacle de la nuit. Il me donne la différence et je mange un poulet basilic dans un boui-boui.

Je sais que je ne peux pas. Il se mettrait en colère, me traiterait de sale petite putain sans éducation. Je commence à les connaître les clients. Ce métier, c'est une sacrée école de la vie. A force de voir cette collection de tordus défiler, on devient tolérante ou indifférente. Au choix. Mais quand même, voir tout ce fric foutu en l'air, ça me démolit.

Ce soir, il s'est mis en tête de me faire boire du Champagne.

— *I don't like wine, Darling.*

— *It's not wine Toy, it's Champagne.*

C'est vrai le vin, François a voulu me faire goûter et le *papasan* a remis ça lors le pot de départ de Jiab. Je déteste ce goût aigre, j'y peux rien, mais Pierre insiste lourdement. Il remplit mon verre de force… *you have to try*… Je trempe les lèvres pour lui faire plaisir. Dégueulasse. Je regarde la carte. Avec le prix de la bouteille, une famille pourrait vivre un mois en faisant gaffe. Raide comme un madrier de teck, le visage barré d'un sourire servile, le serveur attend notre verdict à côté. Derrière son sourire de faux-cul, il doit bien se marrer. Lui sait que les filles thaïes détestent ça et que, même si on appréciait, le prix seul suffirait à nous rendre malades. Le Français me scrute.

Qu'est-ce qu'il attend ?

Que quelque chose se passe ?

Qu'une révélation mystique se produise ?

Que j'atteigne l'Illumination comme le Bouddha ?

Je retrempe les lèvres. A la table voisine, un Indien au teint olivâtre se cure les dents avec un pique en bois. Il retire une à une de petites fibres de viande qu'il observe l'air pensif avant de les mâchonner avec un air satisfait. Je reste pensive mon verre de Champagne à la main, fermant les yeux pour mieux faire semblant d'apprécier, comme si un plaisir subtil et délicat pénétrait mon être. Je compose le regard de professionnelle que j'affiche quand je simule des orgasmes, je lui souris avec dans les yeux une lueur pleine de reconnaissance:

— *It is very good ! I like Champagne*

Soulagé, il se cale dans son fauteuil avec un sourire satisfait, allume un de ces petits cigarillos qui sentent mauvais mais qui chassent les moustiques et renverse la tête en arrière pour expirer la fumée vers le plafond. Heureux d'une nouvelle conversion.

Je pense… Quel con !

*

* *

Pierre veut absolument rencontrer ma famille. Il fait tout trop vite avec moi, comme s'il avait peur que je lui échappe. L'hiver arrivant, il y a de plus en plus de touristes en ville, certains sont jeunes et beaux. D'après les anciennes du Blue Nile, la clientèle rajeunit d'années en années à Pattaya. Peut-être est-ce Internet ou bien le fait que même les jeunes *Farangs* ne trouvent plus de filles en Occident ? Au Blue Nile, les retraités se plaignent souvent de cette concurrence déloyale. Quoiqu'il en soit, je doute que cette visite à ma famille soit une bonne idée. Je suis même persuadée du contraire mais il a insisté et j'ai cédé.

A Buriram, il veut à tout prix charger une caisse de bière Leo et une cartouche de cigarettes dans le coffre de la Toyota Vios de location. Il ressemble à un explorateur qui amènerait de la pacotille et des perles de couleurs pour acquérir les faveurs d'une tribu cannibale. Il veut montrer qu'il n'est pas fauché et que les villageois disent de lui :

— Pierre est un type bien. Pas comme ces *Cheap Charlies,* ces *Farangs* « fientes d'oiseaux », ces *Farangs kinok*… La merde tombée des avions dont se moquent les filles de bar.

Il conduit mal, hésitant à chaque croisement entre s'encastrer

sous le camion qui vient en face pied au plancher en klaxonnant ou nous précipiter d'un coup de volant dans l'eau croupie du fossé. Peut-être parce qu'il n'a pas l'habitude de conduire à gauche, ou peut-être parce qu'il est déjà vieux.

On s'engage finalement sur l'étroit chemin de terre qui mène à la maison de ma tante. Désormais, je suis devenue comme les propriétaires des villas que ma mère construisait. Partie comme une pauvresse, je ramène mon gros-plein-de-fric dans une voiture climatisée. Pierre se gare devant la vieille maison en bois. Il s'émerveille devant la maison des esprits, notre *saan phra phoum*. Je le provoque en expliquant que cette demeure de poupée n'est pas pour les oiseaux mais pour des divinités, les *Chao-thi,* qui veillent sur nous.

Sur le pas de la porte, ma tante semble s'être encore tassée. Elle salue Pierre d'un *waî* accompagné d'un sourire poli, puis elle me couvre de baisers bruyants et humides, me pressant contre elle comme si elle voulait s'assurer de ma présence en vieille femme ayant eu peur de ne plus me revoir. Je ne la reconnais pas, elle est voûtée, négligée. Soudain, dans une pause, elle remarque la couleur de ma peau et ses premières paroles sonnent comme un reproche :

— Tu es toute noire, Toy : une vraie négresse. Tu devrais faire attention.

— C'est la plage *Pâa,* ne t'inquiète pas. A Paris, je vais le perdre mon bronzage.

Je lui explique que ma peau bronzée ne dégoûte pas mon compagnon, bien au contraire. Si elle savait. Elle aussi a changé. Les yeux jaunes, les paupières gonflées, elle se laisse aller. Si ma peau est devenue caramel, la sienne a pris une vilaine couleur de cendre. Une odeur suspecte de sueur et d'urine flotte en permanence autour d'elle. J'ai l'impression qu'elle a pris dix ans depuis la disparition de mon oncle. La vieillesse vient par vagues: des années sans une ride et, brutalement, la vie vous envoie la facture pour solder votre compte. *Pâa* semble éteinte, elle néglige son commerce, sa maison, son hygiène pour passer ses journées au temple. Elle semble tombée dans une sorte de dévotion scrupuleuse de laquelle elle tire ses rares bonheurs.

Pierre m'interroge sur l'âge de ma tante.

— *Pâa* a quarante-cinq ans

— Elle en parait plus de soixante

— *You crazy man !*

Pendant qu'un couteau à la main, un voisin essaie d'attraper une poule pour le dîner. *Pâa* sort un album poussiéreux avec de

vieilles photos. Elle l'ouvre sur une photo de ma mère.

— Tu lui ressembles, c'était une belle femme, dit Pierre.

Pâa s'attarde ensuite sur la photo de son frère cadet mort à onze ans d'une morsure de *ngu sam liem,* le serpent triangulaire. Elle parle beaucoup de lui, me demande si je m'en souviens. Je la regarde embarrassée : son frère est mort trois ans avant ma naissance. En se rapprochant de la mort, elle semble redécouvrir des êtres aimés et trop tôt disparus. Comme si elle se préparait les revoir dans sa nouvelle vie dans les montagnes de l'Au-delà. Puis elle pose son doigt sur des inconnus venus du passé persuadée que Pierre la comprend alors qu'il essaie juste de m'identifier parmi les visages bridés. Il y parvient souvent, même sur les vieilles photos. Je lui demande:

— Comment tu fais ? Tu possèdes un don.

— Non c'est bien plus simple. Tu te tiens toujours un peu à l'écart des autres.

— A l'écart ?

— Oui, à distance du groupe, comme en quarantaine.

Puis ma tante se lève chancelante pour aller chercher à boire, je demande à Pierre l'argent pour l'école de mon frère. Puisqu'il m'a demandé d'arrêter le bar, c'est désormais à lui de payer. Mais chaque fois, il le fait à contrecœur, comme si j'essayais de profiter de lui, d'abuser de son argent. Il rabâche en permanence les mêmes histoires de *Farangs* plumés par des filles de bar pour bien me faire comprendre qu'avec lui, ce n'est même pas la peine d'essayer. Il se moque ensuite des filles de bar en disant… *Buffalo him die, send money*… Le sang me monte à la tête, j'élève la voix:

— I can go back in Blue Nile if you do not take care me. No problem for me to go back soi six, I have many friends there.

Il fait une drôle de grimace et se tait. Le soir quand je lui monte « son» lit et qu'il découvre surpris que nous ferons chambre à part, il croit dur comme fer à des représailles de ma part. C'est pourtant faux, même si personne n'est dupe de la nature de notre relation, il faut sauver la face par respect pour *Pâa*. En rentrant des toilettes situées à l'extérieur, il se plaint des nuées de moustiques. Il n'a qu'à fumer. Je lui rappelle avec malice que je ne voulais pas venir mais qu'il a insisté pour « officialiser » notre relation. A ce mot, j'ai même failli m'étrangler de rire.

Il essaie de calmer le jeu en soutenant qu'il est content d'être venu:

— Je ne regrette pas, c'est une expérience.

Pierre ne veut jamais reconnaître s'être trompé.

*

* *

Comme il n'y a rien à faire au village pour un *Farang*, le lendemain nous décidons d'aller visiter les vestiges du temple de Phanom Rung. Après plus d'une heure à cahoter sur un chemin usurpant le nom de route, il gare la Vios sur un parking désert. Au sommet d'un ancien cône volcanique se dresse un antique sanctuaire khmer de grès rouge.

Nous commençons l'ascension d'un imposant escalier en plein soleil. Les ruines m'ont toujours fascinée. Au milieu de ces décombres, je réalise combien la vie est éphémère. En moins d'une année, ma mère et mon oncle sont partis. Je n'ai pas encore dix-huit ans mais je sais déjà que la mort est notre seul horizon.

Tout au long de la montée, les *Nagas* de grès nous épient. Je rêve à un chantier gigantesque perdu dans la nuit des temps, à des architectes morts depuis des siècles, édifiant un sanctuaire pour l'orgueil d'un roi disparu. Pierre progresse avec difficulté, je ralentis le pas. Il n'est plus tout jeune, pas loin de la ruine. Combien d'années lui reste-t-il ? Je pense être sa dernière tentative pour trouver le bonheur. Nous sommes tous promis à la destruction mais il partira avant moi. Nous appartenons à une immense foule de condamnés pris au piège du *Samsara:* la grande roue des morts et des renaissances successives. Une série d'existences absurdes, de cycles obscènes : naître, souffrir, mourir. Ce sanctuaire a été construit pour rappeler aux Hommes que leurs vies sont des champs de ruines. Nos civilisations disparaitront. Nos temples seront réduits en poussière. Nos corps se décomposeront. Nos amours s'éteindront comme la flamme des bougies. Tout ce que nous sommes sera balayé jusqu'à notre souvenir même. Un jour, personne ne se souviendra plus de moi, ni de ce qu'a été ma vie. Il ne restera rien de moi et parfois cela me rend triste.

Il fait plus de quarante degrés. Pierre souffle comme un buffle et s'arrête toutes les dix marches. Arrivé sur la plateforme sacrée, il décide de se reposer à l'ombre d'un banyan pendant que je pars explorer le temple.

Une galerie mène au sanctuaire principal qui symbolise le Mont Meru. Les murs racontent de vieilles légendes indiennes remplies de démons aux bras multiples qui gesticulent et me poursuivent de leur épouvante. Au détour d'une cour intérieure, je me retrouve soudain nez à nez avec Kali Ma qui tire une langue de pierre en brandissant une tête tranchée. La Mère Noire, Déesse de ce Temps

qui dévore les vies. Elle est la destruction et la renaissance. Chamunda la cruelle, le principe femelle, le sexe et la séduction. La Mère Noire nous enseigne que la mort n'est qu'un passage entre deux existences. La mort et le sexe ne font qu'un : Kali ou *Garee,* une putain en thaï. Peut-être parce que, comme Kali, les putes collectionnent les trophées de têtes tranchées.

Je reste longtemps à contempler le visage de grès de la Mère Noire. Je pense à ma vie, à ceux que j'aimais : ceux qui sont morts ou qui se sont éloignés de moi. En Kali, je sens la douce présence de ma mère, elle habite près de moi pour veiller sur mes rêves et éloigner les démons. Pour une fois, c'est moi qui suis venue lui rendre visite au sommet du Mont Meru. Un jour, je reviendrai définitivement et nous nous retrouverons pour toujours, notre famille se reformera au sommet de la montagne des Dieux et je serai enfin heureuse.

Quand Pierre me retrouve devant Kali Ma, il se met à râler:

— Es-tu sourde ? J'étais inquiet, ça fait au moins une heure que je t'appelle.

En regardant la statue, il s'extasie :

— Excuse-moi, maintenant, je comprends pourquoi tu es restée là.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu ne vois pas la statue ?

— Quoi ? C'est juste Kali, une déesse hindoue.

— Elle te ressemble comme une jumelle. Peut-être qu'une de tes ancêtres a servi de modèle au sculpteur.

Je hausse les épaules. Dans la pierre, je ne vois que le visage bienveillant de *Mâe* qui me sourit.

En rentrant par Buriram, nous nous arrêtons pour rendre visite à Am qui passe la nuit chez ses parents. Ils ont laissé leur maison à leur fille unique et habitent maintenant dans une de ces nouvelles banlieues pavillonnaires qui poussent comme des champignons dans tout le pays. Les promoteurs sont persuadés que tôt ou tard, les Thaïlandais prendront modèle sur le grand-frère américain. Ça tombe bien car je n'ai pas envie de rencontrer son mari visqueux et corrompu et d'entendre des allusions perfides sur mon vieux *Farang*. Mes liens avec le village se distendent. L'amitié d'Am est le dernier vestige de mon enfance. Et puis, même si les parents de Am ne connaissent que quelques mots d'anglais, Pierre se sentira à l'aise avec ce ménage qui incarne à mes yeux la classe moyenne.

Sa mère, une petite femme aux mauvaises dents qui est la douceur incarnée, nous apporte des bières glacées pendant que

nous racontons au père de Am notre visite à Phanom Rung. Il vient de prendre sa retraite de la State Railways of Thailand après avoir atteint à l'ancienneté le grade de sous-chef de service et accédé à un monde mystérieux dont Am me disait en riant qu'il parlait avec la même discrétion solennelle que s'il avait travaillé pour la Crime Suppression Division de la police.

— Alors tu as vu le fameux linteau ? me demande-t-il tirant sur sa longue pipe en émettant un gargouillis écœurant.

— Quel linteau ?

— Le linteau de Narai. Attendez un instant.

Le père de Am disparaît un moment avant de revenir un vieux disque vinyle de Carabao à la main. Il me le tend. Sur la pochette, une Statue de la Liberté tient un linteau de pierre serré contre sa poitrine. Au dessous, il y écrit « Le linteau » … *Thap Lang*.

— Je ne comprends pas. C'est un linteau de Phanom Rung ?

— Volé en 1960 pour le compte d'un milliardaire américain qui a fait fortune dans le café. Une vingtaine d'années plus tard, quand la restauration du sanctuaire a débuté, notre Gouvernement a voulu le récupérer mais le linteau de Narai était devenu la propriété d'un musée de Chicago. C'était en 1988 et le musée a exigé deux cents cinquante mille dollars pour rendre cet objet volé alors Carabao a sorti cet album pour collecter les fonds. Tiens écoute.

Il pose le 33 tours sur son vieux tourne-disque. La voix hypnotique de Carabao s'élève :

Reprenez votre Michael Jackson, rendez nous notre Phra Narai!
Parce que nous ne ressentons pas les mêmes choses.
Parce que nous ne comprenons pas les mêmes choses.

Pierre ne comprend pas un mot de thaï mais surtout, il semble n'avoir aucun intérêt pour notre culture. Pour lui, les Thaïs sont des êtres souriants et indolents incapables de produire autre chose que des riz frits, des fringues bon marché et des bars à putes. Même après la visite de Phanom Rung, il reste convaincu de notre futilité. A chaque fois que quelque chose le choque : une cour un peu sale, une route mal entretenue, un paysan qui laboure encore avec son buffle, il ne se gêne pas pour me le faire remarquer avec un air confis de supériorité. Incapable de communiquer avec ma famille, mes amis, il s'isole dans une condescendance hautaine et polie.

Le soir, en rentrant de chez les parents de Am, je demande à Pierre d'accélérer à deux cents mètres. Je lui explique que le carrefour aux Esprits est réputé très dangereux la nuit, qu'il faut le

franchir le plus vite possible et surtout, ne jamais s'y arrêter. Les anciens racontent que des goules hantent ce carrefour, ce sont les esprits des accidentés qui y provoquent des collisions pour que d'autres âmes viennent les rejoindre. Il éclate de rire.

La vie de village n'est pas faite pour lui. Je ne suis même pas sûre que ce trou étouffant soit encore fait pour moi. Entre mon frère débile à la tignasse de chien qui disparaît toute la journée, l'ignore ostensiblement, quand il n'affiche pas une hostilité pleine de mépris pour ce vieux blanc et ma tante prostrée qui passe ses journées agenouillée devant des baguettes d'encens, ce séjour ressemble de plus en plus à une punition. J'avance l'idée d'écourter le séjour pour rentrer à Pattaya.

Au matin, quand la Toyota Vios reprend la route cabossée, il semble soulagé. Moi aussi.

*

* *

Pierre est reparti en France pour faire les papiers de mon visa. En attendant, il me paie une chambre à Jomtien dans le quartier le plus éloigné possible du *soi* 6 et m'a inscrite à un cours quotidien de français. C'est une belle langue à la mélodie douce mais, j'ai beau m'appliquer, je n'y arrive pas. C'est encore plus compliqué que l'anglais. Ce que je préfère, ce sont les chansons d'amour en français que le professeur Monsieur Raymond me fait écouter pour que je progresse plus vite. Celle que je préfère parle d'une fille qui s'adresse à sa mère.

Tous mes amis sont partis
Mon cœur a déménagé
Mes vacances c'est toujours Paris
Mes projets c'est continuer
Mes amours c'est inventer

Quand je l'écoute, je suis anéantie, je pense à *Maê* et à François. Pourquoi ceux que j'aime s'en sont-ils allés ?

Mais mon avenir reste gris
Et mon cœur aussi

Pierre ne me manque pas. Ce que je ressens pour lui est plus proche de la gratitude que de la tendresse. En tout cas, ce n'est pas

de l'amour. Parfois, il m'arrive même de le détester à cause de son égoïsme viscéral, de cette incapacité à se mettre à la place des autres. Pourtant, c'est le seul qui m'ait tendu la main. Je dois lui en être reconnaissant même si je sais que Pierre ne vit que pour lui, fier de ses goûts raffinés, de sa réussite matérielle. Pour lui, je ne suis qu'un trophée de plus, un signe extérieur de richesse. C'est mieux comme cela : aimer fait souffrir. François et Sai m'ont bien laissée tomber. Pourtant, ils me manquent souvent et quand je pense à eux, mon cœur se serre et mes yeux deviennent humides. Un soir, avant la fermeture du Blue Nile, en regardant Lek courir pour rejoindre sa grenouille, Mam a haussé les épaules en me disant:

— Regarde cette poule amoureuse qui court retrouver son coq. D'une manière ou d'une autre, l'amour est toujours une faiblesse.

Pierre m'appelle tous les jours mais jamais à la même heure afin de tester ma fidélité. Il devrait essayer de rencontrer une fille normale ou une étudiante. Quand je réponds, je perçois comme un soulagement dans le son de sa voix. Parfois, il s'excuse, conscient de l'impudeur de sa méfiance et me parle du visa:

— *You will get your visa. It is just a question of time. Do not worry Toy.*

Je ne m'inquiète pas. S'il savait comme je m'en moque de ce visa. Je ne suis même pas sûre de vouloir partir… ni de vouloir rester d'ailleurs. Je me laisse porter par le vent. J'ai voulu passer voir Jeff au club de plongée mais son assistant thaï m'a dit qu'il avait été caressé par des méduses venimeuses et qu'il était en observation dans un hôpital de Bangkok. Quand j'ai demandé le nom de l'hôpital pour lui rendre visite, la Thaïe permanentée d'une cinquantaine d'années assise au bureau m'a rembarrée mieux qu'une épouse.

Le soir, seule dans ma chambre, je dialogue avec ma mère. Son esprit me rend visite à la nuit tombée quand la rue s'anime. Elle s'assied sur le lit et allume une Krong Tip. Dehors la vie continue, le mouvement perpétuel des voitures, les klaxons des pickups qui racolent les touristes. Assises dans l'obscurité, nous parlons de la vie, de l'amour, de la mort aussi. Depuis le Mont Meru, elle voit tout, pas une seule de mes peurs ou de mes joies ne lui échappe. Je sais qu'elle veille sur moi. *Mâe* ne m'a jamais abandonné.

Parfois, elle s'accuse d'être partie trop tôt, m'obligeant à assumer des responsabilités excessives pour une fille trop jeune. Je lui réponds que c'est à moi de demander pardon pour avoir choisi la « mauvaise voie» celle qui mène aux *Apayas*, aux Quatre Mondes inférieurs. J'ai été incapable de rester sur la « bonne voie» celui des

Devas. Je n'étais pas assez forte ou nous étions trop pauvres. Je ne sais plus au juste et peu importe désormais. Je sais juste que ma mère n'y est pour rien, qu'on ne choisit pas sa vie, et encore moins sa mort. *Mâe* me parle parfois de mon père, de cet amour maudit qui a dévasté sa vie. Je voudrais remonter le temps, revivre les jours heureux quand il me faisait sauter dans ses bras pendant qu'elle préparait en chantant le repas du soir. Mais le fleuve du temps ne fait jamais demi-tour.

Quand *Mâe* éteint sa cigarette et que je m'endors, je sais qu'elle ne s'en va pas, qu'elle reste toute proche pour veiller sur mes rêves, pour chasser mes cauchemars.

*

* *

Finalement, le grand jour arrive. J'appelle Nut pour lui dire adieu:

— Je pars ce soir pour Paris. Tu sais, je n'ai pas aimé comme on s'est quitté la dernière fois.

— Merci quand même de ne pas avoir oublié ta vieille copine.

— Comment vas-tu ? Et ta fille ?

— Tu sais, ici pas grand-chose de nouveau. Arissa grandit.

— Elle va bien ?

— Oui, très mignonne, adorable. Elle me manque beaucoup. Je l'appelle souvent.

— Et l'usine ?

— L'Araignée a obtenu une promotion.

— Je le laisse tisser son fil dans le textile. Les salauds s'en tirent toujours. T'as trouvé quelqu'un pour la chambre ?

— Oui, la fille de la mère Malee, l'épicière du village,

— La petite Dao ?

— Oui Dao, mais elle n'est plus si petite. Elle est plus grande que moi et n'a pas les yeux dans sa poche. Elle est venue le mois dernier pour travailler à l'emballage, au même poste que toi. On partage le loyer.

Je réponds moqueuse:

— L'emballage, c'est dangereux, dis donc. Dao peut se faire emballer par une nana comme Sai qui risque de la dévergonder.

— Me charrie pas Toy. Je sais bien qu'au final, c'est toi qui t'en es sortie. Pas la peine de m'enfoncer. Moi, je n'ai pas avancé d'un pouce. Sous-merde je suis, sous-merde je reste.

— Dis pas ça, tu sais que c'est pas vrai. Alors, tu ne m'en veux plus ?

— Non, je me souviendrai juste de nos bons moments, de nos fous rires. Tu as eu raison de partir. De toute façon, ici, les Taïwanais parlent de transférer l'ensemble des machines au Vietnam.

— Au Vietnam pourquoi ?

— Paraît que c'est devenu moins cher là-bas…

— Quelle merde !

— Je ne te le fais pas dire. Excuse-moi, mais je vais vraiment devoir te laisser, il faut qu'on reprenne. Une fois là-bas, pense à m'envoyer du parfum.

J'essaie plusieurs fois de joindre Pricha, mais à chaque tentative, une voix métallique m'informe que son numéro DTAC n'est plus en service. Le minibus viendra en fin d'après midi. Que restera-t-il de ces mois passés à Pattaya ? En trainant *soi* Buakhaow devant le FamilyMart, j'ai soudain envie de revoir une dernière fois notre chambre. Le cœur plein de nostalgie, je monte frapper à notre porte. Un gars fluet, torse nu, les cheveux peroxydés m'ouvre l'air surpris, le genre Gogo boy chiffonné par une nuit trop courte.

— Je m'excuse mais j'habitais ici avant vous. Je voulais juste revoir ma chambre avant de quitter Pattaya.

La folle au visage fripé me dévisage bizarrement. Je jette un rapide coup d'œil à l'intérieur. Le lit sur lequel nous avons fait l'amour avec Sai a changé de place. Des posters de stars gays sont punaisés un peu partout sur le mur. Tout a été chamboulé. Le peroxydé a raison, je dois être sacrément atteinte pour vouloir revoir ça. Ça ne sert à rien de revenir ici, de m'accrocher à ce passé miteux parce que l'avenir me fait peur, parce que l'absence de Sai ne passe toujours pas.

Je passe dire adieu aux filles du Blue Nile. Porn est assise en tailleur devant le bar, toute concentrée au vernissage de ses ongles d'orteils. Wii n'est pas là, partie en *long time* avec un client. Mam m'ignore ostensiblement. Elle fait la gueule parce que Pierre a refusé de payer un dédommagement et d'offrir la traditionnelle *Farewell Party* pour mon départ. Andy a haussé les épaules et n'a pas insisté, mais Mam, plus teigneuse, m'en tient rigueur racontant aux filles que je n'avais pas joué le jeu. Ça veut dire quoi jouer le jeu quand on est pute ? Elle a juste réussi à monter les filles contre moi, ces idiotes pensent que je les ai privées d'une belle fête alors que je n'y suis pour rien si Pierre est radin.

Je remarque plusieurs nouvelles, des visages inconnus. Je ne vois ni Noï, ni Nong. Porn m'explique avec un brin de jalousie dans

la voix qu'elles ont des *boyfriends* réguliers désormais.

— Après une semaine, Nong avait déjà un copain. La Reine-Mère était furieuse.

— Normal une jolie meuf, pas encore abimée. Un *Farang* pouvait encore en faire sa régulière.

— Et Lek ?

— La Reine-Mère l'a virée un soir, après une ultime baston avec cette raclure de Kob qui avait eu le culot de débouler dans le bar pour exiger son fric. Aux dernières nouvelles, elle bosserait sur la Walking au Happy-a-Gogo.

— Toujours à la colle avec sa grenouille ?

— Toujours.

Je comprends que Yaa est en haut avec un habitué et que Yupha est rentrée pour une semaine au village pour l'anniversaire de sa fille Chompoo. La *mamasan* ne m'adresse pas la parole, elle me fait sentir que je ne suis plus la bienvenue ici, alors je n'ose pas m'attarder. Ma vie est déjà ailleurs. Au moment où je lève le rideau rouge pour sortir dans la chaleur du *soi*, le Blue Nile sombre dans le passé comme un *kratong* trop lourd s'enfonce dans l'océan.

Je pousse jusqu'à la plage pour admirer une dernière fois le bleu de la mer. Un énorme bus garé en double file, moteur tournant, décharge une cargaison de Chinois aux torses d'insectes. Ils se pressent, impatients, vers la plage étroite, leurs serviettes de bain autour du cou. Ce soir, j'aurais quitté la ville. L'univers me parait soudain aussi vide qu'une rizière après la moisson. Que restera-t-il de mon passage à Pattaya ? Quelques photos numériques enfouies dans les disques durs de *Farangs*, souvenirs de vacances d'une fille souriante dont on a déjà oublié le nom… François, Katarina, Karl peut-être, se souviendront de mon prénom … Mille questions se bousculent dans ma tête… Comment notre relation va-t-elle évoluer avec le poids du quotidien ? Sa famille, ses amis vont-ils m'accepter ? J'ai le cœur serré en pensant à cette nouvelle vie qui m'attend, au froid qui règne là-bas et qui déjà me glace. Je ne sais plus ce que je veux. La vie m'apparaît sombre et menaçante, elle me fait peur, m'a toujours effrayée depuis l'enfance comme une forêt ténébreuse qu'il me faut traverser et qui cache derrière chaque arbre des horreurs effroyables. Je ne suis pas faite pour ce monde, *Mâe* avait raison quand elle me criait les soirs de cuite:

— Des gamines comme toi, il faudrait les supprimer à la naissance.

Je pense à Kali la destructrice, au chaos qui n'a jamais cessé de grandir en moi. Par moment, je voudrais rejoindre ma mère sur le

Mont Meru et trouver enfin la paix

Le minibus roule à tombeau ouvert dans la nuit tropicale. Dans une heure, je serai à l'aéroport. Est-ce bien ce que je voulais ? Je ne sais pas, je ne sais plus. Rester ou partir, peu importe au fond puisque je ne veux rien et ne désire rien. Je ressens juste l'étrange impression de flotter entre deux mondes comme ces cadavres de chiens à moitié décomposés qui hésitaient entre deux eaux. Un sentiment d'étrangeté au monde un peu plus fort que dans mon enfance mais que je sais avoir toujours été là, tapi au fond de moi. Je me cherche sans me trouver avec la terrifiante certitude d'être enfermée dans un asile de fous depuis le jour de ma naissance. Comment les autres font-ils pour ne pas réaliser le vide de nos existences ? Je voudrais croire que les autres ont raison, essayer de me conformer à ces destins absurdes mais au fond de moi, je suis juste saisie d'une immense terreur à l'idée de ne pouvoir m'évader de cet asile de fous que le jour de ma mort. Alors je patiente sur le seuil de cet univers absurde comme une actrice qui refuse de lire le texte incohérent qu'un auteur atteint de folie aurait écrit pour elle.

Je viens d'avoir dix-huit ans. C'était d'ailleurs la condition pour le visa comme me l'a précisé l'Ambassade. Que sera mon existence ? A cette heure, les bars doivent commencer à se remplir de ces copines que je ne reverrai probablement jamais. Une page de ma vie se tourne définitivement. En me regardant m'éloigner vers la mer, Porn a levé l'index vers le ciel.

— Bonne chance Toy, rendez-vous là haut au Paradis.

— Avec la vie qu'on a mené, ce sera plutôt au sous-sol, Porn.

En attendant l'embarquement, je rêve de François. La dernière fois que je suis venue ici, c'était avec lui. Je ne l'ai jamais oublié. Il m'a rappelé la semaine dernière alors que j'étais justement en train de penser à lui. Mon cœur a fait un bond quand j'ai reconnu le son de sa voix. Nous avons parlé longuement et la complicité des jours heureux est revenue comme si rien ne s'était passé depuis. Il s'est excusé de son silence reconnaissant avec franchise qu'il avait essayé de m'oublier mais sans y parvenir. Pour moi c'est exactement la même chose, j'ai couché avec des *Farangs* plus jeunes, plus beaux que lui mais il demeure le seul qui ait su toucher mon cœur. Je lui ai avoué que j'allais partir pour Paris. Il semblait tellement heureux et m'a fait promettre de nous voir dès mon arrivée. J'ai promis, des étoiles plein la tête.

A l'Ambassade, la dame des visas m'a expliqué que, maintenant que j'étais majeure, je pourrai circuler librement en Europe avec mon visa Schengen. J'ai demandé pour l'Allemagne, elle m'a répondu que bien sûr, l'Allemagne c'était possible.

Epilogue

A Roissy, les flocons fondent dès qu'ils touchent le tarmac. Il fait encore nuit quand l'Airbus A340 pose en douceur son énorme masse métallique sur la piste.

Au Terminal 1, nous attendons longtemps les bagages. Aucun doute, nous sommes bien à Roissy. Elle reste près de moi comme si ma présence la rassurait dans ce monde étranger, si éloigné de son univers. Le visage bouffi, les yeux creusés, les voyageurs ont enfilé de lourdes tenues hivernales qui les font ressembler à une troupe de spadassins en campagne ajustant leurs armures avant la bataille. Au centre de cette forteresse assiégée par les frimas, sa frêle silhouette détonne : une belle Infante en exil.

Nous ne parlons plus. J'en sais plus sur sa vie que sur celle d'un meilleur ami. Elle me lance, de temps à autre, des regards inquiets. Elle s'agrippe finalement à une valise trop lourde pour elle. Je l'aide à la caler sur son chariot. Elle me récompense d'un sourire plein de gratitude, mais je devine un voile de tristesse dans ses yeux.

Après la douane, une tête sévère d'informaticien fonce vers elle. La soixantaine grisonnante, un duffle coat gris à capuche, une cravate de couleur Bordeaux et des mocassins à boucle, il semble échappé d'un séminaire d'entreprise dans l'hôtel Ibis d'un parc de loisirs. Autour, les familles se retrouvent, s'embrassent avec chaleur.

L'homme n'imagine pas que Toy m'en a plus révélé sur sa vie qu'il n'en saura probablement jamais. Il semble sincèrement heureux de la retrouver, de la serrer dans ses bras. Il parle beaucoup, trop, s'empare nerveusement du chariot comme d'une prise de guerre. Elle le laisse faire, distante, réservée dans ses élans: une princesse captive du donjon de Roissy. Ils s'éloignent lentement vers les grands ascenseurs: lui ouvre le chemin poussant le chariot métallique d'un pas décidé, elle le suivant d'une démarche hésitante. J'observe la scène comme un voyeur. Au moment, où l'homme parque le chariot dans un angle de l'ascenseur, Toy se tourne délicatement vers la porte qui se referme. Pendant une demi-seconde, nos regards se croisent, une dernière fois.

Dehors, l'hiver fait sa loi. La Peugeot roule avec un bruit de mixer dans une soupe glacée. Le chauffeur râle : aucun homme politique ne trouve grâce à ses yeux. Il les considère comme des incapables, responsables de tout ce qui ne va pas, même de cet hiver sans fin. La

neige qui tombe drue, s'accumule en coulées sales le long des glissières de sécurité de l'autoroute A1. La radio égrène sa litanie dépressive : grèves, chômage, insécurité.

Ma rue déserte est balayée par le vent. Une couche poudreuse étouffe mes pas sur le trottoir. La neige est un linceul froid qui recouvre le cadavre du monde. Vers l'Est, un jour maussade essaie péniblement de percer.

Je tourne la clef dans la serrure, juste accueilli par l'haleine renfermée de l'appartement. A l'instant où je pose mes bagages dans l'entrée, je comprends enfin pourquoi elle m'a parlé de sa vie. Je raconte des histoires, je dois donc écrire la sienne : l'histoire de Toy, la belle infante. C'est pour cela tout simplement qu'elle me l'a racontée, pour ne pas être oubliée.

J'allume le gaz pour préparer du café. Une torpeur apaisante m'enveloppe dans une douceur aussi cotonneuse que le paysage blanc. Je m'assois devant mon bureau pour tout noter avant que le temps n'efface Toy de ma mémoire. L'écran fantomatique s'allume. Je tape ses mots en essayant de ne rien oublier, je glisse les miens quand je sens qu'ils lui plairaient, ou bien qu'ils sont plus précis.

Sur France Inter, ils annoncent une forte dépression. Au moins une semaine d'une coulée polaire.

Pour contacter l'auteur pour des remarques sur le roman
fpwatch-poupart@yahoo.fr